# HISTOIRE CRITIQUE ET MILITAIRE DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION...



# HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

# HISTOIRE

## CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

## GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS;

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,

Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres.

---

TOME DOUZIÈME.

---

CAMPAGNE DE 1799. — DEUXIÈME PÉRIODE.



---

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, n° 9.

1822.

# HISTOIRE

## CRITIQUE ET MILITAIRE

## DES

## GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

---

# LIVRE XV.

---

## CAMPAGNE DE 1799. — SECONDE PÉRIODE.

---

### SOMMAIRE.

Les revers essuyés par les armées françaises excitent un cri général d'indignation contre le pouvoir exécutif, et l'engagent dans une nouvelle lutte avec les conseils. — Sieyes, ambassadeur à Berlin, est nommé membre du directoire, en remplacement de Rewbel. Aussitôt après son installation, une nouvelle révolution éclate. — Journée du 30 prairial; Treilhard, Merlin et Laréveillère sont remplacés par Gohier, Roger-Ducos et Moulins.—Mesures proposées par le général Jourdan, pour la levée de toutes les classes de conscrits, et un emprunt forcé de 100 millions. — Bernadotte est nommé ministre de la guerre. — Ouverture du club du manége. — Attaques violentes contre Rewbel et Talleyrand; le dernier donne sa démission, et Reinhard lui succède au ministère des relations extérieures.

Déclaration de guerre de Paul I^er^ à l'Espagne; la Suède se rapproche de lui; le prince de Brésil monte sur le trône de Portugal : le reste de l'Europe n'a point changé de face.

Nouveau plan d'opérations proposé par le comité militaire, et adopté par le directoire. — Joubert est nommé général en chef de l'armée d'Italie, et Championnet descend du banc des accusés pour organiser une nouvelle armée des Alpes, à l'effet de couvrir Genève et Lyon. — Moreau est chargé du commandement de l'armée du Rhin.

Suwarof, enchaîné par les ordres du conseil aulique, se borne à presser le siége de Mantoue et d'Alexandrie, qui capitulent après une courte résistance. — Kray rejoint l'armée avec le corps qui a réduit la première de ces places.

Opérations en Helvétie. — Masséna excité par le directoire à prendre l'offensive, n'en demeure pas moins stationnaire sur l'Albis, depuis la prise de Zurich, jusqu'au milieu d'août. — L'Archiduc veut opérer par sa gauche; mais, découragé par le départ de Haddick pour l'Italie, il reste de même sur la défensive, en attendant les 30 mille Russes que lui amène Korsakof. — Triste situation des cantons occupés par les deux armées belligérantes; elle excite de vives réclamations des Suisses auprès du gouvernement français. — Masséna, cédant aux vœux du directoire, se décide à prévenir l'Archiduc avant la jonction du corps russe; il fait reprendre les petits cantons, le St.-Gothard et le Simplon par son aile droite aux ordres de Lecourbe. Au même instant l'Archiduc combine une manœuvre savante pour agir en masse contre la gauche et les communications de son adversaire. — Disposition pour le passage de l'Aar à Dettingen : ce projet échoue par des vices d'exécution.

Joubert, ignorant la chute de Mantoue et la jonction de Kray avec l'armée alliée, débouche de l'Apennin dans les plaines de Novi; attaqué par Suwarof au moment où il voulait ordonner la retraite, il est tué dès le commencement de l'action. — Moreau qui reprend le commandement, tourné par sa droite, ramène l'armée à Gavi avec perte de 10 mille hommes. — Nouveau plan d'opérations des coalisés qui appelle Suwarof en Suisse, et l'empêche de profiter de ce succès. Il prend une position d'attente à Asti. — Tentative de Moreau, pour dégager Tortone, qui vient de capituler conditionnellement. — Manœuvres tardives de l'armée des Alpes. — Succès de St.-Cyr en avant de Gênes. — Mélas prend le commandement de l'armée autrichienne.

Événemens à Naples et à Rome après la retraite de Macdonald. — Horrible réaction royale dirigée par la Reine et Nelson. — Conventions signées pour l'évacuation de la Péninsule. — Siége d'Ancône.

Traité entre Paul Ier et le cabinet de St.-James, pour une expédition en Hollande. — Les Anglais, malgré l'arrivée de 50 vaisseaux français et espagnols dans les eaux de Brest, ne se laissent point détourner de ce dessein. — Le général Abercrombie descend près du Texel, et force Daendels à la retraite. — Capitulation extraordinaire de la flotte batave. — Le duc d'Yorck et le corps russe de Hermann effectuent leur descente et joignent Abercrombie.—Brune rassemble ses forces à Alckmar. Les Alliés l'attaquent sans ensemble et sont battus à Bergen. Eclairés par le mauvais succès de leur première entreprise, ils en forment une plus heureuse et le chassent d'Egmont. — L'armée gallo-batave se replie sur Bewerwyck.— Affaire de Castricum, où les coalisés essuient un second revers. — Le duc d'Yorck arrêté sur une langue de terre étroite, ayant atteint la partie maritime de son expédition, et voyant le sort de ses troupes compromis par l'approche de la mauvaise saison, signe une convention pour se rembarquer.

Dubois-Crancé est nommé ministre de la guerre à la place de Bernadotte. — L'armée du Rhin en vue de favoriser Masséna, fait de nouvelles tentatives pour assiéger Philipsbourg. —L'archiduc Charles appelé par le nouveau plan du cabinet de Vienne à marcher sur le Bas-Rhin, s'y dirige malgré lui avant d'être relevé en Suisse par Suwarof; il force Muller à se retirer, et emporte Manheim de vive force. — Masséna profite de son départ pour passer la Limmat à Dietikon et attaquer Korsakoff devant Zurich. — Défaite totale de ce général. — Soult passe en même temps la Linth à Schaenis; le général Hotze, accouru sur les lieux, est tué un des premiers ainsi que son chef d'état-major. — Le corps autrichien privé de direction est complètement battu, et repasse le Rhin.

La gauche de Hotze sous les généraux Jellachich et Linken, s'avance sur Glaris pour opérer la jonction avec Suwarof, elle est repoussée par Molitor. — Le maréchal arrivé à Airolo attaque le

St.-Gothard. — Belle défense de Gudin. — Lecourbe tourné par la marche pénible et audacieuse de Rosenberg sur Urseren, se sauve par sa présence d'esprit : tourné une seconde fois par la brigade Auffemberg, il se fait jour et gagne Seedorf. — Suwarof arrivé à Altorf et à Fluelen, privé de tout moyen pour passer le lac de Lucerne, est forcé de se frayer un chemin par les horribles montagnes du Schachenthal sur Mutten. — Il apprend à Schwitz la défaite de Korsakof et de Hotze; cette nouvelle, bientôt suivie de la retraite de Jellachich et de Linken, le plonge dans un horrible embarras. Le vieux guerrier, menacé par Masséna, qui dirige la division Mortier sur Schwitz et celle de Soult sur Wesen, veut d'abord persister dans sa marche offensive; mais privé d'artillerie, de vivres et même de munitions, suivi en queue par Lecourbe qui a réoccupé Altorf, il est forcé à se rejeter par le Bragel sur Glaris pour se frayer une communication. — Molitor résiste avec un courage admirable aux triples attaques de Jellachich, de Linken et de l'avant-garde russe, et le maréchal désespérant de forcer le passage sur Wesen, gagne les Grisons par Elm, Panix et le Todiberg.

Etat des affaires en Egypte au retour de l'armée de St.-Jean-d'Acre. — Les Turcs ont débarqué près d'Aboukir, Bonaparte vole à eux et les attaque dans la presqu'île; ils sont entièrement défaits et jetés à la mer.—Le général en chef, instruit des revers essuyés en Italie et en Allemagne, s'embarque pour revenir en France, et laisse le commandement à Kléber. — Il débarque heureusement à Fréjus.

L'archiduc Charles, instruit de la catastrophe de Zurich, accourt à Donaueschingen; il ne peut s'entendre avec Suwarof pour reprendre l'offensive. — Le maréchal piqué se retire en Bavière avec ses troupes. — Le directoire charge Lecourbe du commandement en chef de l'armée du Rhin, avec l'ordre d'attaquer Philipsbourg. — L'Archiduc détache Starray qui le force à lever le siége. — Les armées prennent des cantonnemens le long du Rhin. — Emprunt forcé levé par Masséna sur les principales villes de l'Helvétie.

Le général Championnet, pressé par le directoire de profiter du départ de Suwarof, se dispose à attaquer Mélas pour l'éloigner de Coni, et s'assurer la conservation de ce débouché avantageux

dans le bassin du Piémont. Ses colonnes descendent des montagnes sur une ligne circulaire très-étendue, Mélas les bat successivement à Genola et Fossano. — St.-Cyr remporte dans les plaines de Novi un avantage signalé, mais inutile, contre le corps de Kray. — Retraite des Français sur les Alpes et l'Apennin. — Prise de Coni. — Horrible situation de l'armée républicaine. — Championnet, victime de l'épidémie, est remplacé par Masséna.

Révolution importante du 18 brumaire. — Bonaparte et Sieyes excités par le mécontentement général qui règne contre le directoire, forment le projet de renverser la constitution défectueuse de l'an III, afin d'y substituer un gouvernement plus fort et moins vacillant. — Les conseils transférés à St.-Cloud sont dissous par la force; les directeurs donnent leur démission. — Célèbre constitution de l'an VIII. — Bonaparte est nommé premier consul.

---

# CHAPITRE LXXXIX.

*État général des affaires. — Révolution du 30 prairial. — Nouveau plan de campagne du directoire ; il envoie Joubert prendre le commandement de l'armée d'Italie, et confie à Championnet celui de l'armée des Alpes. — Situation des armées alliées à l'arrivée de ces généraux. — Causes de la stagnation de Suwarof — Préparatifs de Joubert pour secourir Mantoue. — Siége et prise de cette place et de la citadelle d'Alexandrie.*

Situation générale des affaires.

QUATRE mois n'étaient pas encore écoulés depuis l'ouverture de la campagne, et déjà les armées françaises, par suite du plan trop légèrement adopté, se trouvaient expulsées de toutes les conquêtes qui faisaient l'orgueil du directoire, et repoussées à quelques lieues de leurs frontières. Malgré les 100 mille conscrits incorporés dès-lors dans les régimens de toutes armes, à peine restait-il 200 mille hommes épuisés de fatigues, découragés par vingt défaites, en proie aux derniers besoins à opposer aux armées victorieuses des Austro-Russes, secondées en Italie comme

en Suisse par les peuples indignés d'un joug odieux. Partout la fortune semble déserter les drapeaux républicains : l'armée d'Orient, forcée de lever le siége d'Acre, après soixante jours de tranchée ouverte, retourne en Egypte, où une expédition turque est sur le point de débarquer; tandis que dans l'Inde, les Anglais prennent d'assaut la capitale du Mysore, et partagent avec le Nizam, ce royaume ancien allié de la France.

Le roi de Naples, le grand-duc de Toscane, sont rentrés dans leurs capitales; le roi de Sardaigne est rappelé dans la sienne par Suwarof. La coalition triomphe; et l'Angleterre qui en est l'ame, impatiente d'accélérer la chute de la république, signe un traité avec la Russie, pour une expédition destinée à chasser les Français de la Hollande.

L'état du reste de l'Europe ne se trouvait changé en rien depuis l'origine de la coalition. La déclaration de Paul I^er contre l'Espagne semblait une vaine formalité, bien plus qu'un événement remarquable. La conformité de son caractère avec celui de Gustave IV, commençait à rapprocher ces deux princes; mais le système de la Suède ne s'en trouvait point encore altéré.

L'avénement du prince de Brésil au trône de Portugal, qu'il occupait de fait depuis sept ans sous le titre de Régent, par suite de l'aliénation

mentale de la reine, n'en laissait pas moins ce royaume asservi à la politique anglaise.

Mécontentement contre le directoire.

Telle était, en peu de mots, la situation respective des puissances belligérantes : celle de la France se ressentait davantage des vicissitudes du sort des armes; et quand bien même le directoire eût été certain d'aplanir les difficultés que son étrange politique lui avait suscitées à l'extérieur, il n'aurait pu conjurer l'orage qui s'amoncelait contre lui, au sein même de la république.

Depuis le 18 fructidor, l'arbitraire et l'immoralité semblaient être les uniques régulateurs de sa conduite. Légataire des embarras du comité de salut public, sans hériter de la puissance dictatoriale dont celui-ci tirait sa force, il ne pouvait se flatter des mêmes succès; car les grands mobiles qui avaient électrisé la nation française, usés par un abus continuel, n'offraient plus les mêmes ressources. La nation, épuisée par des sacrifices en pure perte, n'aurait pas répondu à l'appel du gouvernement le plus animé de l'amour du bien public. Exiger d'elle de nouveaux sacrifices, c'était paraître oppressif. De cette fausse position naissait une mésintelligence réciproque : le directoire cherchait à s'investir de la force nécessaire pour se mettre au niveau de la tâche immense qui lui était imposée; la nation réclamant une liberté dont elle n'avait jusqu'alors connu

l'existence que par des proclamations, regardait chaque pas des directeurs dans la carrière du pouvoir comme un acte de tyrannie insupportable, et formellement opposé au but de la révolution.

Le corps législatif profita des difficultés de leur position pour renchérir sur leurs torts. Il les accusait hautement « d'avoir violé le droit des » nations en attaquant, sans manifeste ni décla- » ration préalable, la Suisse et l'empire Ottoman; » d'avoir comprimé la liberté des assemblées pri- » maires; d'ériger des bastilles, d'inscrire sur la » liste des émigrés quiconque avait le malheur » de leur déplaire; de tenir des lits-de-justice en » Hollande, en Italie, en Suisse, et de vouloir » réduire les représentans à un asservissement » continuel. » Dans de pareilles dispositions des esprits, tous les efforts pour maîtriser les élections de l'an 7 furent inutiles, et les députés de la nouvelle série arrivèrent avec la ferme résolution de renverser une tyrannie, que les grands dangers de la patrie et l'espoir de la victoire seule eussent pu rendre supportable.

Sieyes entré au directoire, prépare un coup de parti contre la majorité.

La nomination de Sieyes en remplacement de Rewbel, désigné par le sort pour quitter le fauteuil directorial, affermit les députés dans leur projet. Ce nouveau directeur s'étant aperçu que Merlin et Treilhard, imbus des doctrines de leurs devanciers, entraînaient le faible Laréveillère,

sentit l'importance de rompre cette majorité, et s'aboucha avec Lucien Bonaparte et Génissieux, meneurs des conseils. Dès-lors, il ne fut plus question que de saisir l'occasion d'éliminer ces directeurs, par un coup d'état semblable à celui dont s'étaient servi les triumvirs au 18 fructidor, pour chasser les législateurs qui leur étaient incommodes.

Adresses aux conseils.

C'est dans ce but qu'on fit adresser des frontières aux conseils des plaintes contre le directoire. Les esprits étaient très-agités à Chambéry et à Grenoble par les défaites de l'armée d'Italie. Les associations patriotiques de ces deux villes, cédant à leur juste indignation autant qu'aux instigations des meneurs, envoyèrent des plaintes virulentes contre le pouvoir exécutif. « A peine, » la guerre a-t-elle commencé, disait l'une, que » nos conquêtes nous échappent, et que notre » territoire est à la veille d'être envahi... Pour- » quoi les conscrits, fidèles à la voix de la patrie, » se sont-ils vus forcés de rentrer dans leurs » foyers, par la privation de tous les moyens » de subsistance? »—« Comment se fait-il, disait » l'autre, que la désertion dans nos camps soit » presque générale, et que les troupes soient » dans un dénûment absolu, tandis que des » fournisseurs et des agens militaires sont gorgés » d'or et de rapines? »

Débats sur le déficit.

Au moment où ces adresses parvinrent à Paris,

les conseils délibéraient sur les moyens de combler le déficit provenant de la non-rentrée des contributions directes. Déjà même on avait adopté en principe un droit additionnel de dix pour cent à l'impôt foncier, soumis les contributions mobiliaire et somptuaire à une augmentation progressive, doublé celle des portes et fenêtres, assujetti enfin les appointemens des employés publics à une retenue proportionnelle, lorsque Génissieux s'éleva contre le système ruineux des finances du directoire. « J'ai prouvé, dit-il, dès » le 7 février, qu'un fonds de 725 millions avait » été fait pour l'entretien de 528 mille hommes » et de 80 vaisseaux, que sont-ils devenus? »

On demande compte de la situation de la république.

Le conseil des Cinq-Cents, comme s'il eût été convaincu de la vérité de ces exagérations tribunitiennes, demanda le 26 mai, des explications catégoriques sur les causes de cette pénurie et de ce changement soudain de fortune. En même temps, les deux conseils adressèrent aux Français une proclamation, où, à travers les protestations d'usage sur l'accord qui régnait entre les pouvoirs constitutionnels, on voyait clairement qu'ils rassemblaient leurs forces pour entrer en lice.

Situation critique du directoire.

Le directoire interpellé, perdit la tête. Il aurait pu rejeter, sinon la totalité, du moins une partie des revers sur le refus qu'on avait fait de lui fournir les fonds nécessaires; mais il sentit

qu'il n'était plus de force à sortir victorieux d'une semblable discussion. Effectivement sa position était bien changée depuis le 18 fructidor. Tous les yeux étaient dessillés sur ses fautes; ses mesures répressives contre les jacobins lui avaient aliéné sans retour ces auxiliaires audacieux : l'étendard de l'insurrection flottait de nouveau dans l'Ouest, où les royalistes auraient trouvé un point de ralliement, s'ils eussent réuni l'énergie à la prudence. Ce n'était plus seulement des paysans belges qu'il s'agissait de réduire à l'obéissance : des déserteurs, des prisonniers, des forçats échappés des bagnes, associés à des conscrits réfractaires, se livraient au brigandage avec d'autant plus d'impunité, que les dernières garnisons de l'intérieur avaient été dirigées en Italie. Ajoutez à cela qu'aucun général n'était disposé à sortir l'épée du fourreau, pour sauver une autorité dont tous avaient à se plaindre. Jourdan lui imputait sa défaite de Stockach; Augereau, furieux d'avoir été le jouet des directeurs, se déclarait maintenant dans les conseils le patron de leurs plus fougueux ennemis; Joubert expiait dans une honorable disgrâce, le crime d'avoir voulu s'opposer en Piémont aux rapines des agens directoriaux; Bernadotte, celui de ne s'être pas soumis à un exil déguisé sous le titre d'ambassade. Le conquérant de Naples, Championnet, languissait dans les fers, sous le poids d'une accusation capitale;

et Moreau, promu enfin au commandement de l'armée d'Italie, avait trop à faire à réparer les bévues de Schérer, pour épouser la querelle du gouvernement dont il avait été si maltraité. Les troupes, partageant les sentimens des géneraux, murmuraient de l'ineptie d'une administration qui prétendait les envoyer à la victoire sans solde, sans souliers et sans pain.

Dans cette position, le seul parti à prendre était de gagner du temps. Aussi ce ne fut que huit jours après l'interpellation des conseils, que le directoire hasarda de rouvrir la correspondance par un message, dans lequel, après avoir éludé les questions qui lui avaient été faites, il demanda 26 millions, tant pour remplacer les fonds perdus par l'invasion de la Cisalpine, que pour fournir à l'entretien des prisonniers en Angleterre. Il garde le silence.

Les conseils comprirent alors qu'ils pouvaient sans risque commencer l'attaque. Le signal en fut donné par Poulain-Grandpré, qui se plaignit le 16 juin avec âcreté du silence du directoire, et proposa de rester en permanence jusqu'à ce qu'il eût fourni les renseignemens demandés. Sa motion ayant été convertie à l'instant même en décret, la réponse si impatiemment attendue parut enfin le lendemain. « Il est pénible, disait le di-
» rectoire, de revenir sans cesse sur un point
» déjà si souvent répété; mais on sait trop que Explosion dans les conseils.

» les finances sont le nerf de la guerre : et quand
» ce nerf manque; quand, de plus, par la na-
» ture des discussions politiques, on est obligé
» d'en réitérer le triste aveu à la tribune, sans
» que le remède soit appliqué immédiatement
» au mal, cette révélation, saisie avec avidité
» par les échos de l'étranger, devient une cala-
» mité de plus. Nos ennemis en ont fait contre
» nous une arme terrible : ils ont redoublé leurs
» efforts en proportion de ce qu'ils nous voyaient
» forcés de réduire les nôtres... Les opérations
» les mieux concertées, les diversions les plus
» puissantes, resteront dans la classe des idées
» spéculatives, si le corps législatif ne prend
» promptement en considération la situation des
» finances, et s'il ne s'impose pas à lui-même, et
» en vue du salut public, la sainte et indispen-
» sable loi de terminer l'article des fonds, sans
» lesquels il n'y a pas moyen de faire la guerre. »

La lecture de ce message transporta de colère Bertrand du Calvados, qui, s'élançant à la tribune, s'écria : « Si j'ai bien saisi le sens de ces proposi-
» tions, je vois l'accusation du corps législatif
» déféré au jugement du peuple français, et le
» généreux pardon du directoire. Quel excès
» d'impudence et d'audace, de perfidie et de
» mauvaise foi!... Quoi! après avoir accordé
» plus qu'il ne vous a été demandé, on vous ac-
» cuse d'avoir entretenu la pénurie du trésor

» public !... Quoi ! dans le seul arsenal de Paris, » 136 mille fusils ont été vendus vingt sous, tandis qu'ils valaient au moins vingt francs (1) ! » Quoi! des compagnies privilégiées ont été » admises à faire des services, ont reçu des » avances, n'ont rien fourni et ont remboursé » des écus avec des valeurs qui perdaient plus de » moitié!... Quoi! parce que vous avez refusé » de faire la contre-révolution en rétablissant les » fermes générales de la monarchie; parce que » vous avez rejeté l'odieux impôt sur le sel, en » le remplaçant par 88 millions de nouvelles ressources, on ose vous accuser de n'avoir pas » alimenté le trésor public !... Ah! sans doute, » sous une administration à la Schérer, l'or de » l'Europe eût été dans le trésor de la républi- » que, qu'au bout de l'année le ministre Ramel » nous eût annoncé un déficit!... Pâlissez, im- » prudens et ineptes triumvirs!.... Vous êtes » dans l'impuissance de faire le bien : vous n'au- » rez jamais la confiance de vos collègues, ni celle » du peuple, ni celle de ses représentans, sans » lesquelles vous ne pouvez faire exécuter les lois. » Vous n'avez pas même la confiance de vos fla- » gorneurs, de ces vils flatteurs qui ont creusé

(1) Ces assertions n'ont pas été prouvées, et l'esprit de parti même se refuse d'y ajouter foi. Cependant on ne les a pas démenties.

» votre tombeau politique. Terminez votre car-
» rière par un acte de dévouement, que le bon
» cœur des républicains saura seul apprécier. »

Cet acte de dévouement n'était autre chose que la démission des trois directeurs; car déjà Barras, désespérant de diriger le coup d'état, s'était décidé, pour n'y être pas enveloppé, à se ranger du côté de Sieyes, auquel il avait eu l'art de persuader qu'il était en opposition avec ses ennemis.

La nomination de Treilhard est annulée.

La lutte pouvait être incertaine, tant que les directeurs menacés se maintiendraient à leur poste, et agiraient de concert : il fallait donc commencer par détruire ce triumvirat; mais comment l'abattre, sans violer la constitution? Et n'était-ce pas lui fournir des armes contre la représentation nationale, en cherchant à le renverser? Dans cette perplexité, un député se rappela fort à propos que Treilhard avait été élu trois jours plutôt que ne le permettait la loi : les deux conseils saisirent ce prétexte pour annuler sa nomination. On rapporte que ce directeur reçut lui-même sa destitution, et qu'il quitta ses collègues avec moins de regret que de gaîté. Cette opération frappa le directoire pendant quelques jours d'une véritable paralysie, par la division des quatre membres restans. On lui rendit bientôt sa force première, en le complétant par le ministre Gohier.

Ce n'était pourtant qu'une demi-victoire ; on sentit la nécessité de forcer Laréveillère et Merlin à la retraite. D'abord, feignant de vouloir en appeler à leurs juges constitutionnels, ils essayèrent de faire tête à l'orage ; mais effrayés des menaces proférées contre eux à la tribune, ils se résignèrent à envoyer humblement leur démission, dans la nuit du 16 au 17 juin. Leur condescendance désarma le corps législatif, qui se contenta de les couvrir de sarcasmes. « Ils » sont rendus à leur nullité, dit Bordas ; ils n'ont » plus d'autre entourage que leurs remords : » leurs espions les désavouent ; ils sont aban- » donnés de leurs complices. » Boulay alla plus loin, en qualifiant Merlin d'homme à petites vues, à petits arrêtés, à petites passions, à petites vengeances : digne, en un mot, d'être le garde-des-sceaux de Louis XI.

Merlin et Laréveillère donnent leur démission.

Les conseils nommèrent à la place des démissionnaires, Roger-Ducos, conventionnel, qui n'était guère plus connu à la tribune, que le général Moulins son collègue ne l'était aux armées : en sorte que Sieyes demeura par le fait le meneur du directoire.

Ils sont remplacés.

Les agens de Merlin, Laréveillère et Treilhard, ne pouvaient convenir à leurs successeurs : aussi, s'opéra-t-il bientôt une révolution dans le ministère. Bourguignon, remplaça Duval à la police, Quinette succéda à François de Neuchâteau

Changement de ministres.

à l'intérieur; on attaqua Talleyrand par des pamphlets; mais on compta principalement sur la nomination de Bernadotte au ministère de la guerre pour parer au désastre des armées.

Nouvelles levées ordonnées.

Cependant la nouvelle de l'évacuation de Zurich, et de la retraite de Moreau sur les crêtes de l'Apennin, décida le directoire à s'ouvrir au corps législatif sur l'imminence du danger, et bien que cet aveu dût porter un coup funeste à la confiance publique, il n'osa laisser plus longtemps les conseils en sécurité et leur demanda des hommes et de l'argent. Ce n'était plus le moment de nier l'existence du déficit; on crut sur parole les nouveaux directeurs. Le général Jourdan proposa, séance tenante, de mettre en activité toutes les classes de conscrits, et de lever un emprunt forcé de 100 millions, remboursable sur la vente des domaines nationaux. Cette double motion fut convertie aussitôt en décret par le conseil des Anciens. C'était à la fois un devoir pour sauver le territoire français, et pour légitimer le renversement du directoire. Ainsi, dans les dissensions civiles, le parti qui triomphe a toujours pour premier objet d'user de toute la force du gouvernement, et de faire un usage immodéré des ressources nationales, afin de signaler, par l'impulsion énergique de l'administration, l'emploi qu'il sait faire du pouvoir qu'il vient d'acquérir.

Aussi les affaires militaires, causes premières

ou prétexte de cette crise, en reçurent-elles une forte commotion. On imagina qu'en changeant de ministre, et faisant de minutieuses variantes sur la répartition des armées et les bases du plan d'opération, on remédierait à la vicieuse direction assignée aux masses à l'ouverture de la campagne.

Des mesures plus efficaces accompagnèrent néanmoins celles-là. La levée des conscrits fut pressée avec toute l'activité possible. Si elle avait lieu aux termes de la loi sans opposition notable, on l'estimait à plus de 200 mille hommes. Pour les rendre plus promptement disponibles, on ordonna leur formation en bataillons auxiliaires dans chaque département; mesure dont on se promettait la faculté de les utiliser à l'instant même dans l'intérieur, et pour la garde des places où ils relèveraient de vieux cadres : leur instruction commencerait ainsi à l'instant de leur réunion dans chaque chef-lieu, et dirigés ensuite sur l'armée, ils y serviraient au fur et à mesure à compléter les anciens régimens ou à combattre à côté d'eux.

On se rappelait les avantages qu'on avait tirés des gardes nationales mobiles en 1792. Mais la crainte de mécontenter le peuple ou de fournir des armes aux malveillans, empêcha d'en faire usage : seulement dans les grandes places de guerre, telles que Strasbourg, Metz, Lille, on

organisa partiellement des compagnies pour faire le service des garnisons.

Consternation à la nouvelle de la bataille de la Trebbia.

A peine ces mesures furent-elles adoptées, que la nouvelle de la bataille de la Trebbia vint ajouter à la détresse publique. Tant de désastres justement mérités affectèrent différemment tous les partis; les bons Français en gémirent, les républicains s'indignèrent, les ennemis intérieurs s'en réjouirent, mais tous s'accordèrent par des motifs différens à prononcer anathème contre le gouvernement qui les avait attirés.

Où sont donc les vainqueurs de Turcoing, de Fleurus, de Rivoli, de Castiglione, s'écriait-on de toutes parts? Les armées ne seraient-elles plus composées des mêmes soldats, des mêmes généraux qui naguère portaient la gloire de la France, des Alpes-Noriques aux confins de la Bohême? En réfléchissant avec plus d'attention sur les causes des succès précédens, on s'aperçut qu'on les avait peu connues, et que de grandes masses, mais surtout des masses habilement dirigées les avaient produits, alors même qu'on les attribuait exclusivement à la valeur française, ou à l'amour de la patrie. Quoique les momens de crise et d'effervescence soient peu propres à la réflexion, cependant l'on reconnaît qu'en accordant trop aux causes générales, on n'a pas assez apprécié les hommes capables d'enchaîner la victoire. Les uns s'imaginent que c'est à Bonaparte

seul que la république doit ses jours les plus glorieux. D'autres se rappelant la conquête de la Hollande et de la rive du Rhin, réclament pour Carnot une bonne part dans la reconnaissance nationale. Mais le général se trouvait confiné en Syrie, et le directeur, victime du 18 fructidor, languissait dans l'exil ou en Allemagne. Une clameur générale s'éleva contre Rewbel, et Talleyrand, auquel on reprochait d'avoir été le conseiller ou complice de sa fausse politique, de ses usurpations. Ceux mêmes qui sont le moins capables d'indiquer ce qu'ils auraient dû faire, voient évidemment qu'ils ont mal gouverné.

Formation des clubs.

Les malheurs publics, en démontrant la nécessité de retremper les courages, amenèrent de nouvelles réunions politiques. Une société, digne émule de celle des jacobins, venait de se former au manége (1); là, à la porte même du conseil des Anciens, on déclamait sur l'impéritie de l'administration. Pour se soustraire à la loi qui interdisait les sociétés dirigées par des présidens, on avait nommé Drouet, *régulateur des débats*. Ces ardens républicains, sans vouloir le triomphe des prolétaires, croyaient pouvoir se servir des meneurs de ceux-ci, et bientôt le club du manége égala celui des cordeliers. La France fut

---

(1) Le manége était attenant au jardin des Tuileries, dans l'emplacement de la belle rue de Rivoli.

menacée d'une anarchie plus horrible que celle de 1793, parce qu'alors la dictature du comité de salut public, soutenue par la victoire, remédiait en quelque sorte aux vices du gouvernement populaire, et qu'aucune autorité ne pouvait se flatter d'y parvenir, si l'on démuselait de nouveau le tigre de Robespierre.

Séances orageuses du manége.

Déjà la tribune du manége retentissait d'accusations contre ceux qui avaient tenu le timon des affaires, et l'on n'attendait qu'un signal pour faire tomber leurs têtes. C'est la conduite de Talleyrand qui, après celle de Rewbel et de Schérer, prête le plus à l'examen : il est formellement accusé de cette funeste expédition d'Egypte, cause première de tout le mal. Réduit à se justifier, il affirme que l'expédition était décidée avant son entrée au ministère. Charles Delacroix se croyant inculpé par cette assertion, déclare que, si le projet fut agité bien avant la révolution, il n'en fut jamais question pendant qu'il eut le porte-feuille. Il disait vrai, car on sait maintenant que Bonaparte et Talleyrand sont les premiers auxquels il soit venu en tête de réaliser les rêves du consul Magallon et du chef de bataillon Lazowsky (1).

Talleyrand est remplacé

La justification de Talleyrand ne persuadant

(1) Voyez chap. 79 et pièces justificatives du tome précédent, n° 4.

pas ses antagonistes, le directoire, par déférence pour l'opinion publique, nomma Reinhard au ministère des relations extérieures, Robert Lindet aux finances, Cambacérès à la justice. Mais un changement de ministère ne saurait amener un changement immédiat de politique, quand on n'est pas en position de négocier une paix passable; et le renvoi de Talleyrand ne suffisait pas pour dissoudre la coalition. En jetant un regard sur le passé, on dut alors regretter amèrement toutes les extravagances de 1798. Quelle différence de résultats si l'on se fût appliqué à consolider l'influence de la république en Italie, en y intéressant l'Espagne par l'agrandissement de l'infant duc de Parme, au lieu de s'aliéner les cours de la Péninsule par les révolutions de Gênes, de Rome et du Montferrat! Elever une puissance en faveur du gendre de Charles IV, eût été un excellent moyen de prouver à la reine des Deux-Siciles et à Charles-Emmanuel de Piémont, qu'on savait estimer l'alliance d'un prince de la maison de Bourbon; c'eût été engager en même temps l'Espagne à redoubler d'efforts sur mer, et à fournir, pour la garde commune de l'Italie, le contingent stipulé à Ste.-Ildephonse. Ainsi, loin d'avoir besoin d'envoyer Macdonald à Naples et Gauthier en Toscane, on aurait eu 140 mille combattans Français, Espagnols et Italiens à présenter aux Impériaux sur l'Adige.

Le directoire fait fermer le manége.

Toutefois le temps des récriminations était passé. Il ne s'agissait plus de dominer en Italie, mais bien de sauver la France. Les regards du directoire se tournèrent sur l'intérieur où les fureurs de la société du manége menaçaient de tout bouleverser. De tels désordres, à la porte du palais législatif, devenaient intolérables; la société expulsée du lieu de ses séances alla s'installer rue du Bac, sous la présidence du régulateur Augereau. Les débats devenaient tous les jours plus orageux; l'éloge de Babœuf, prononcé à la tribune de la société, attestait qu'il était temps de frapper. Sieyes confia à Fouché le ministère de la police; et cet ancien proconsul, auquel on ne peut contester un grand esprit des affaires, se hâta de fermer l'antre du jacobinisme, en même temps que le directoire réclamait une loi répressive des délits de la presse.

Nouveau plan d'opérations proposé.

C'était très-bien pour l'intérieur, mais il fallait d'autres mesures pour arrêter les ennemis de la France. Certain d'obtenir, par la nouvelle loi, les deux principaux élémens de la guerre, le directoire s'occupa du soin de repousser l'invasion dont on menaçait la France du côté de l'est. Il chargea le bureau topographique de déterminer la ligne d'opérations que prendraient probablement les armées alliées, si elles parvenaient à chasser Masséna de la Suisse; et d'indiquer les obstacles naturels ou d'art qu'on pourrait, dans

cette direction, opposer à une grande invasion. Quoiqu'un militaire distingué eût tracé, dans un mémoire lumineux, sa direction naturelle dans la trouée entre le Jura et les Vosges, le général Clarke, son chef, s'obstina à dire qu'elle se dirigerait, par la Suisse et les Alpes-Cotiennes, sur Lyon. En conséquence, il présenta un long travail, dans lequel il indiqua toutes les mesures à prendre pour couvrir la frontière des Alpes. Ces moyens consistaient principalement à former une armée qui aurait la garde du grand et du petit St.-Bernard, du Simplon, du Mont-Cenis, du Mont-Genèvre et du col de l'Argentière; tandis que l'armée d'Italie, débouchant de l'Apennin, reprendrait l'offensive pour prévenir le siége de Coni, ou faire lever celui de Mantoue; et que l'armée d'Helvétie opèrerait une diversion puissante sur la Limmat.

Le directeur Moulins enchanté de ce travail, qui relevait à ses yeux l'importance des points confiés à sa garde pendant plus de quinze mois, se prononça en sa faveur, et aucun de ses collègues n'étant en état d'en démontrer les inconvéniens, ils l'adoptèrent d'une voix unanime. On arrêta que l'armée chargée de la garde des débouchés des Alpes, serait incessamment portée à 30 mille fantassins et 2 mille chevaux, tant par les nouvelles levées que par les troupes de l'intérieur qu'on dirigerait de ce côté à marches forcées.

Il est adopté malgré ses défauts.

Le directoire crut faire un trait de bonne politique de confier le commandement de cette armée à Championnet, dont un conseil de guerre venait de briser les fers. Des ordres furent donnés pour faire rejoindre les réquisitionnaires et les conscrits réfractaires. L'on restaura à la hâte les fortifications de Genève, de Grenoble, de Briançon et de Fénestrelles, qui ferment les principaux débouchés du Piémont en France ; on les approvisionna en vivres et en munitions. Mais, comme si ces mesures ne pouvaient être prises sans que l'esprit de coterie s'en mêlât, on ôta à Moreau le commandement de l'armée d'Italie, dont il venait de rallier les débris, pour la confier au jeune Joubert (1). A la vérité, on lui conféra en échange le commandement supérieur des armées d'Helvétie et du Rhin ; mais, par un motif

(1) Joubert né en 1769, à Pont-de-Vaux, dans le département de l'Ain, s'était engagé fort jeune dans l'artillerie, qu'il quitta pour suivre les études de droit à Lyon, puis à Dijon. Il partit en 1791 comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires à l'armée des Alpes, où il fut nommé par la suite adjudant-général. Il mérita le grade de général de brigade, par sa belle conduite à la prise de Cosseria. Ses exploits dans la campagne de 1796, sont assez connus. Joignant une valeur héroïque à des talens naturels et à de l'instruction, il est probable qu'il eût été un des capitaines les plus distingués de ce siècle, s'il n'était tombé frappé à mort le premier jour où il commanda en chef. Moissonné ainsi à la fleur de l'âge, il emporta les regrets de tous les bons Français et l'estime même de ses ennemis.

SITUATION DE L'ARMÉE ALLIÉE

| CORPS. | EMPLACI |
|---|---|
| ARMÉE D'OBSERVATION. | Vers Rivalta, entre Tortone . . . . |
| BELLEGARDE. . . . . . . . . . . | Blocus d'Alexandri |
| ALCAINI . . . . . . . . . . . . | Blocus de Tortone |
| REHBINDER. . . . . . . . . . . | A Plaisance, en joindre l'armée. |
| KRAY . . . . . . . . . . . . . . | Siége de Mantoue |
| OTT ET KLENAU. . . . . . . . . | Modène, Bologne |
| KAIM (Autrichiens). . . . . . . | Turin et les Alpes |
| *Idem* (Piémontais). . . . . . . . | *Idem*. . . . |
| HADDICK . . . . . . . . . . . . . | Le Valais et vers thard. . . . . . |
| | TOTAL |

Cet état est celui du quartier-maître-général de

Il est probable qu'il désigne la force effective, e

*N. B.* On a compté les pulks de Cosaques à 4 esca

facile à deviner, on statua peu de jours après que Masséna conserverait la première, et que Moreau viendrait prendre celle du Rhin, qui n'existait pas encore.

Tandis que le gouvernement français songeait aux moyens de reprendre l'offensive en Italie, les Alliés étaient à la veille de lui en ôter la possibilité. Renforcé le 8 juillet par l'arrivée de 8 mille Russes sous le général Rehbinder, et par le corps du général Haddick, que des ordres et contre-ordres avaient enfin décidé à quitter le Haut-Valais et à marcher sur Valence, Suwarof voulait profiter de son immense supériorité pour tomber sur le général Moreau, pendant que Macdonald, refoulé sur la Toscane, ne savait où donner de la tête. L'armée alliée qui comptait alors plus de 100 mille hommes, comme on le voit au *Tableau ci-joint*, n'aurait pas eu grande peine à en rassembler 60 mille pour accabler les débris de l'armée d'Italie, qui ne comptait guère plus de 20 mille combattans confinés sur les montagnes de la Ligurie, et dont la ligne adossée à la mer était plus que dangereuse. Heureusement pour la France que le cabinet de Vienne fut loin d'apprécier tous ses avantages, et que l'Empereur, par une lettre autographe, prescrivit impérativement à Suwarof de ne rien entreprendre contre la Suisse, ni contre Gênes ou la frontière des Alpes-Maritimes, sans avoir au préalable soumis la place de Man- Inaction des Alliés en Italie.

toue et celles qui tenaient encore en Piémont.

L'impétueux maréchal ne pouvant déguiser le dépit que lui causait un ordre si fatal à sa gloire, s'écria : *Voilà comment on perd les armées!* (1) Mais plus docile que le prince Eugène, ou plutôt sentant tout ce que sa qualité de général étranger exigeait de ménagemens, il obéit, porta aussitôt des renforts à Kray pour assiéger Mantoue, et lui envoya par le Pô un train d'artillerie considérable; en même temps, il prescrivit de rassembler à Turin tout ce qui serait nécessaire pour presser vigoureusement la citadelle d'Alexandrie. Dégoûté d'ailleurs par les autres motifs que nous avons signalés, Suwarof abandonna au général Ott, à Klénau, le soin d'inquiéter la retraite de l'armée de Naples qui aurait dû être impossible, puis il campa sur la Bormida pour s'occuper de la tâche qui lui était imposée.

Situation des Français

Tel était l'état des choses à la fin de juillet, lorsque les armées de Naples et d'Italie eurent opéré leur jonction dans l'état de Gênes. Leur force totale s'élevait alors à 48 mille hommes, dont environ 3 mille de cavalerie avec un matériel d'artillerie considérable. Cette masse, combinée avec l'armée des Alpes, semblait encore suffisante pour reprendre l'offensive contre l'armée austro-russe, dispersée dans toute l'Italie.

---

(1) Mémoire de Chasteler.

Cette considération n'était pas la seule qui dût engager les Français à marcher de rechef en avant; d'autres non moins pressantes militaient en faveur de ce parti. On avait reconnu l'impossibilité de faire vivre l'armée sur un sol naturellement stérile et déjà épuisé. Malgré la bonne intelligence qui semblait régner entre le directoire ligurien et celui de la république française, on pressentait que le premier, retenu par cet esprit mercantile que la nature et les besoins du pays ont réduit en système, ne donnerait d'une main qu'en recevant de l'autre. D'un autre côté, les croisières anglaises qui infestaient les côtes, détournant l'arrivage des bâtimens chargés d'approvisionnemens, l'armée avait à souffrir les privations les plus dures : les routes de la Corniche et de Gênes étaient couvertes de malheureux soldats expirans de besoin; les maladies d'hôpitaux exerçaient des ravages affreux. Il était urgent de mettre un terme à cet état de pénurie, et de relever le courage abattu des soldats, en les faisant descendre dans ces plaines fertiles, où leurs regards découvraient l'abondance. Il leur paraît urgent de sauver Mantoue.

Six demi-brigades récemment arrivées de France avaient renforcé l'armée de 12 mille combattans : l'artillerie était réparée et approvisionnée, et déjà Moreau méditait son plan d'invasion, quand il reçut l'avis qu'il était appelé au commandement de l'armée du Rhin. Sur ces entre-

faites, la citadelle d'Alexandrie, l'une des meilleures de l'Europe, tomba au pouvoir des Alliés, après un mois de blocus et vingt jours de tranchée ouverte. La nouvelle de ce revers acheva d'embarrasser Moreau; la situation était trop délicate pour qu'il ne résolût pas d'attendre son successeur, et on perdit ainsi par d'inutiles mutations de généraux, le seul moment propice pour agir avant la chute de Mantoue. Cependant Joubert suivit de près l'annonce de sa nomination, et pressa l'achèvement des préparatifs. Mais une fatale destinée présidait à toutes les entreprises de cette campagne, et semblait vouloir épuiser ses rigueurs sur la France. Cette dernière place, dont une réputation usurpée avait exagéré la force aux yeux des militaires de toutes les nations, venait aussi de succomber, après une attaque de quelques jours. Avant de rapporter les funestes effets que sa reddition inattendue eut sur les opérations de Joubert, il convient de jeter un coup-d'œil sur le siége de ces places.

Mesures des Autrichiens pour le siége de cette place.

On se rappelle qu'un corps de 17 mille hommes avait été mis à la disposition du général Kray pour investir Mantoue et assiéger Peschiera. La première de ces villes fut assez mal bloquée pendant deux mois. La réduction de Peschiera ayant rendu disponible le parc de siége aussi bien que le corps chargé de l'attaque, on se disposait à presser Mantoue; mais l'approche de l'armée de Naples

dans les premiers jours de juin décida Kray à évacuer son matériel sur Vérone, et à suspendre le siége jusqu'à la décision des affaires dans les plaines de Plaisance. Ce ne fut ainsi qu'à la fin de juin et après la victoire de la Trebbia, que les Alliés songèrent sérieusement à s'en rendre maîtres. A cet effet, outre les 100 pièces qui avaient servi à Peschiera, on dirigea sur Crémone une partie de l'artillerie trouvée à Turin; et le corps de blocus fut porté à 30 mille hommes, tant par les renforts que Suwarof détacha sous les généraux Ott et Zopf au commencement de juillet, que par ceux envoyés du fond de l'Autriche (1).

Nous avons déjà donné des idées assez précises sur l'importance stratégique de cette place; mais ces renseignemens ne seraient pas suffisans pour mettre nos lecteurs à même de juger l'attaque et la défense, il faut donc y ajouter de nouveaux détails.

La ville de Mantoue renferme une population de 30 mille ames et se trouve environnée d'un mur d'enceinte crénelé, dont la circonférence peut être évaluée à 3 mille toises sans les ouvrages extérieurs. (*Voyez Pl. XXIV.*) Deux ponts de pierre divisent en trois parties l'île au milieu

Etat de Mantoue à cette époque.

(1) Le corps fut renforcé par les régimens de Terzy et Teutschmeister et quelques croates venus de l'intérieur, et qui n'ont pas été compris dans le tableau annexé au chap. 84.

de laquelle cette place est située. Le premier conduit à la citadelle et l'autre au faubourg de St.-Georges. La citadelle est un pentagone qui n'a que 4 bastions, parce que le côté qui fait face à la ville n'est pas fortifié: c'est plutôt une tête de pont qu'une citadelle. Le corps de là place n'est pas bastionné, il n'est flanqué que par des redans disposés fort irrégulièrement; mais il est couvert par une multitude d'ouvrages extérieurs commandés ou de peu de relief. La partie qui s'étend le long du lac du milieu et du lac inférieur n'a presque pas de parties flanquantes : ce défaut n'est pas au surplus le seul; dans les crues ordinaires, les eaux arrivent jusqu'à hauteur du parapet; quand le lac est bas, il laisse à sec au contraire un espace assez considérable pour y débarquer et y déployer des troupes. Le rempart, vers les portes de Pisterla et de Cerèse, est à revêtement droit sans talus, ce qui facilite l'ouverture de la brèche.

Tous les ouvrages extérieurs de Mantoue, à l'exception de la citadelle, sont en terre mouvante. Le camp retranché de Migliaretto a été mal tracé et peut être pris à revers par des batteries placées à droite de St.-Georges. Rien de plus aisé que de l'emporter d'un coup de main, puisqu'on peut y arriver par la chaussée de Cerèse et le long du Mincio. Migliaretto pris, le Thé tombe sans coup-férir; et une fois l'assiégeant logé dans

le Thé et le Magliaretto, le corps de place sera bientôt ouvert. L'ouvrage à corne de Pradella étant trop exigu, n'est capable d'aucune résistance, car les batteries du front d'attaque seront ruinées en un instant par l'assiégeant. A la vérité, il faudra qu'il traverse une longue inondation pour arriver à la brèche; mais enfin cet obstacle n'est pas insurmontable. Le faubourg St.-Georges a le défaut contraire de Pradella, et exige à lui seul au moins 3 mille hommes pour sa défense. La citadelle, quoique bonne, ne saurait servir de refuge à la garnison, puisqu'elle n'est séparée de la ville que par un vieux mur d'enceinte ébréché en plusieurs endroits. Considérée comme tête de pont, elle ne peut nullement favoriser les sorties, attendu qu'elle est bâtie au nord du lac, et que ce sera toujours au sud que l'on attaquera Mantoue.

La force de cette place réside donc uniquement dans la manœuvre des eaux. Or, tout leur jeu est formé par trois écluses. Celle de la citadelle permet d'élever ou de baisser à volonté les eaux du lac supérieur, celle de Pradella donne entrée aux eaux du lac supérieur dans le Pajolo; enfin l'écluse de la porte Cerèse qui permet de retenir les eaux du canal de Pajolo et de les reverser dans le marais pour augmenter la force de la place. De ces trois écluses, la dernière n'est pour ainsi dire pas couverte: la seconde tombe

avec l'ouvrage à corne de Pradella; il ne reste donc à l'assiégé que la dernière.

L'assiégeant peut augmenter ou diminuer les eaux, dessécher ou inonder les marais en faisant au Mincio des saignées et des bâtardeaux, ce qui lui est très-facile quand il est maître de Peschiera. Enfin, les digues ou chaussées qui mènent à Pradella sont en terre, et leur grande largeur permet à l'assiégeant d'y faire cheminer ses tranchées. Le directoire cisalpin était aussi bien informé de la faiblesse de Mantoue que celui de France; il avait même arrêté de vastes projets d'amélioration, tant pour remédier aux défauts des retranchemens de Migliaretto et de Pradella, que pour agrandir la sphère d'activité de la citadelle et de St.-Georges, assainir les environs de la place et lui faciliter les sorties; mais le manque de fonds, une confiance trop présomptueuse dans la fortune des armes républicaines, en avaient ajourné l'exécution. D'ailleurs, malgré tous ses défauts, le rôle joué par cette place pendant la campagne de 1796, exagérait à beaucoup de militaires sa valeur absolue. La nécessité où Bonaparte s'était vu d'en lever le siége après 12 jours de tranchée, l'impossibilité de le reprendre après les batailles de Castiglione faute d'artillerie; tout avait contribué à lui donner une réputation qu'elle ne méritait pas.

Pour tirer de Mantoue tout le parti possible, il

eût fallu y laisser au moins 15 mille hommes de troupes aguerries, dont 15 à 1,800 de cavalerie. Loin de là, sa garnison ne s'élevait pas à 12 mille combattans, dont 600 à cheval. Un quart de l'infanterie se composait d'auxiliaires mal disposés; le reste, de demi-brigades françaises hors d'état de tenir la campagne, à cause de leur faiblesse numérique ou du nombre de conscrits nus qu'elles venaient de recevoir.

Avec une pareille garnison, il était urgent surtout de nommer pour gouverneur un homme brave et d'un caractère opiniâtre. Malheureusement le choix du directoire s'était porté sur le général Latour Foissac, recommandable par ses qualités personnelles, sa probité et ses connaissances en fortification, mais qui avait peu manié de troupes, et manquait de l'énergie nécessaire pour commander dans des circonstances difficiles et triompher d'obstacles imprévus. Sorti du corps du génie, il était trop imbu de ces vérités théoriques incontestables en thèse générale, mais qui rencontrent tant d'exceptions à la guerre. Persuadé que les opérations d'un siége marchent avec la même régularité que les approches dans un simulacre, il n'accordait rien au hasard ni à la valeur des troupes, et ne croyait pas qu'on pût défendre une place dès qu'il y avait une brèche à l'enceinte. Par conséquent il ne voyait rien de honteux à capituler

Portrait de son gouverneur.

3*

pour éviter l'assaut. Tel était le gouverneur à qui la garde de ce boulevard fut confié. Une circonstance ajoutait encore à la fatalité du choix : Foissac avait été chargé en 1798 de rédiger un projet de fortification pour Mantoue. L'étude particulière de cette place et l'examen attentif de tous ses ouvrages, l'avaient convaincu qu'elle n'était point susceptible de soutenir un siége régulier, et que les lois rendues sur la défense des places fortes ne pouvaient lui être applicables; enfin qu'il ne fallait pas moins de 20 mille hommes pour la défendre. Avec ces préventions, Foissac, inférant des attaques de Bonaparte sur le Migliaretto et St.-Georges que les fronts de ce côté présentaient le plus de facilités à l'assiégeant, y releva les ouvrages, en construisit un grand nombre d'autres, et crut devoir attendre l'événement pour améliorer le front de Pradella. La faiblesse de sa garnison l'empêcha de retrancher le rideau qui le domine, parce qu'il eût fallu camper un millier d'hommes entre le Pajolo et le lac supérieur, tenir les postes de Governolo et de Borgo-Forte qui sont les clefs du Seraglio; du reste, il n'avait rien négligé, eu égard à la faiblesse de la garnison et à la pénurie de ses moyens, pour améliorer les ouvrages extérieurs. La place se trouvait abondamment fournie de vivres; mais les munitions de guerre et l'artillerie y auraient également manqué pour un long siége.

Dans les premiers jours d'avril, lorsque l'armée française eut abandonné la ligne du Mincio pour se retirer sur l'Oglio, Foissac, qui jusqu'alors s'était flatté de se débarrasser de ce pénible fardeau, voyant bien qu'il serait chargé de défendre Mantoue, conserva dans la place 7,600 hommes, chargea le général Monnet de la garde de la citadelle avec environ mille fantassins, confia au général Meyer celle du fort St.-Georges en lui donnant 1,400 hommes; 1,300, sous les ordres du général cisalpin Wielhorski, s'établirent dans le front de Migliaretto, et 500, sous le chef de brigade Balleydier dans l'avancée de Pradella. Mesures de défense.

On voit, d'un seul coup-d'œil que la sphère d'activité de la garnison se trouva fort resserrée par cette distribution, et qu'il lui devint impossible de faire des courses dans le Seraglio; aussi n'y eut-il dans toute la durée du blocus que trois sorties un peu sérieuses.

Cependant tous les préparatifs du siége étant achevés, le baron de Kray se détermina à attaquer le front de Pradella dominé par les hauteurs de Belfiore, parce que le corps de place ne consistait que dans le bastion Alexis et la demi-lune de Pradella, liés entre eux par une courtine de 350 toises, en avant de laquelle on ne voyait que deux flèches en terre. Préparatifs et choix du point d'attaque.

Avant d'ouvrir la tranchée, il fallait expulser

les Français de la digue du Pajolo, derrière laquelle ils avaient construit une batterie de 4 pièces de canon, et les forcer à abandonner la tour de Cerèse, armée de 4 bouches à feu qui enfilaient la route de Borgo-Forte et protégeaient les écluses d'inondation; enfin les chasser d'un retranchement qui la couvrait et croisait ses feux avec le fort St.-Georges. Il fut décidé que le corps de siége camperait, la droite à Capi-Lupo, la gauche à la Chartreuse, et qu'il embrasserait dans sa contrevallation Angioli, Palasmo, Dosso-del-Corso, Chiesa-Nova et Casa-Rossa; qu'on élèverait sur chacun de ces points un petit retranchement pour 2 à 300 hommes, en avant duquel les troupes légères établiraient leur cordon d'avant-postes.

Ouverture des travaux.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet, on commença à remuer la terre à Simone et à Valle pour établir deux batteries contre celle que les Français avaient élevée derrière la digue en face de Belfiore; et, dans la nuit du lendemain, on travailla à Casa-Rossa à une seconde batterie contre la digue. La garnison, qui s'en aperçut, fit au jour un feu si vif, qu'on fut obligé de suspendre les travaux. Néanmoins, le jour suivant on éleva 4 autres batteries, tant sur la gauche du chemin de Cerèse qu'à Pietole, pour battre la tour de Cerèse et la batterie de la digue.

Attaque

Lorsqu'elles furent établies, le colonel Riedt

reçut l'ordre de se porter avec deux bataillons précédés de quelques compagnies de chasseurs sur la tour de Cerèse et de l'enlever sous la protection des 24 bouches à feu mises en batterie. Cette attaque eut lieu à 5 heures du matin et avec une telle impétuosité que l'assiégé se retira en toute hâte dans le retranchement, abandonnant 2 pièces dans la tour. Encouragés par ce succès, les Autrichiens voulurent l'emporter de vive force; mais ils échouèrent, parce que les Français lancèrent une pluie de mitraille sur les colonnes impériales qui cheminaient sur la digue, où elles firent une coupure pour se mettre à l'abri. de la tour de Cerèse.

Le jour suivant, les redoutes de Sparnevera et de Simeone furent terminées, et on perfectionna les batteries dirigées contre le retranchement de Cerèse. Les assiégeans démolirent celui de la tour à la chute du jour, achevèrent les traverses sur la digue, ouvrirent l'écluse pour favoriser l'écoulement des eaux, et poursuivirent la ligne de contrevallation. Dans la nuit du 11 au 12, on perfectionna tous ces travaux, en sorte que dans la suivante on commença à Erbelo, Montellano et Casa-Cabriani 3 batteries de 4 pièces contre la citadelle.

Dans la nuit du 13 au 14 et la journée suivante, le feu se ralentit de part et d'autre, et les Autrichiens disposèrent tout pour ouvrir la tranchée; 3,500 travailleurs furent commandés à cet effet;

et 4 bataillons et un escadron durent en former la garde.

Ouverture de la tranchée.

Le 14 juillet, la garnison ayant annoncé par plusieurs salves qu'elle se disposait à célébrer l'anniversaire de cette journée, Kray profita de la nuit pour ouvrir la tranchée avec moins de péril, pensant bien qu'elle ferait une garde moins sévère. Ainsi qu'il l'avait prévu, la tranchée fut ouverte sans perte, et ce ne fut que le lendemain, lorsqu'on avait déjà assez de terre pour se couvrir, que l'artillerie de la place commença à jouer.

Dans la nuit du 15 au 16, la parallèle fut achevée et le feu de la place diminua considérablement; dans la suivante on commença la deuxième parallèle entre Osteria et Fossa-di-Belfiore. Le feu de la place redoubla d'intensité sans ralentir les travaux. Le 18, on perfectionna cette dernière parallèle; le feu de la place fut très-animé: deux pièces de canon placées sur le bord du lac supérieur essayèrent de prendre en flanc les tranchées; mais leur grand éloignement ne leur permit pas d'atteindre le but qu'on s'était proposé. Le 19, après avoir élargi les deux parallèles, l'assiégeant les lia ensemble par leur droite, ouvrit des chemins pour communiquer à différentes batteries, et amena du 16 dans celles qui devaient contrebattre la digue. Le lendemain il perfectionna la deuxième parallèle, et la disposa

pour recevoir du canon. La journée du 21 et la suivante furent employées à la prolonger de 48 toises sur sa droite, et à achever les communications.

Le 23, les batteries furent armées. Quoique la place eût fait la nuit du 23 au 24 un feu très-vif, on dégorgea les embrasures; et vers quatre heures du matin 110 bouches à feu, réparties dans les 9 batteries, tirèrent sur le bastion St.-Alexis, sur le Thé et sur l'ouvrage à corne de Pradella. Leur feu soutenu et bien dirigé éteignit au bout de quelques heures celui des assiégés, ce qui était aisé à prévoir, puisque le bastion et les flèches couvrant la courtine, n'avaient pour riposter qu'une trentaine de pièces. De l'autre côté du lac, les Autrichiens redoublèrent leur feu contre la citadelle, tandis que les batteries de Cerèse tonnèrent contre la redoute de St.-Charles et la digue du Pajolo. Peu de maisons dans Mantoue éprouvèrent de dommage, mais un magasin à fourrages fut incendié, et tous les ponts de Pradella furent détruits, ce qui causa de grands embarras par la pénurie des bois de construction.

Armement des batteries.

Dans la nuit du 24 au 25, le baron de Kray tenta un coup de main sur les fronts du Migliaretto et du Thé. Son dessein paraît avoir été de s'emparer du camp retranché du Thé, peut-être même de Mantoue, en y entrant pêle-mêle avec les troupes

Coup de main sur le Migliaretto et le Thé.

qui s'y retireraient par les portes de Pisterla et de Cerèse. Pour cet effet, deux colonnes d'environ 600 hommes chacune, durent attaquer les batteries placées en arrière de la digue de Pajolo. A 11 heures du soir, elles se mirent en marche, la première, conduite par le colonel Riedt, partit de l'attaque de Cerèse, et s'empara sans coup-férir de la batterie de ce nom; l'autre, composée de volontaires, déboucha de la seconde parallèle et se jeta sur la batterie du Pajolo. Vainement quelques compagnies de grenadiers se portèrent entre la batterie de Cerèse et les ouvrages avancés pour soutenir l'une et couvrir les autres; la colonne de Riedt ayant franchi le marais vers l'angle de la digue et passé le canal de Pajolo à gué ou sur de petits ponts, repoussa les assiégés jusque dans le bastion de droite du Migliaretto. Pendant ce temps la colonne de gauche, longeant le flanc de l'île du Thé, parvint jusqu'à la barrière en face du bastion Alexis. La résistance de ce poste ayant donné le temps aux réserves d'accourir, trois compagnies de grenadiers polonais reprirent d'abord une flèche sur la route, et forcèrent l'ennemi à rétrograder. L'intention de Latour Foissac était de reprendre les batteries de Cerèse et de Pajolo; mais sa tentative contre la première échoua, parce que l'assiégeant la protégeait déjà par ses postes. La seconde fut reprise par la 1re légère cisalpine, qui s'y maintint nonobstant tous les

efforts de l'ennemi. Finalement, le coup de main des Autrichiens, après avoir été sur le point d'être couronné du succès, manqua, et ils y perdirent 5 à 600 hommes.

Le gouverneur assemble un conseil de défense.

Néanmoins Foissac, tremblant de voir renouveler pareille tentative la nuit suivante, parce qu'il n'avait pas 2 mille hommes pour la défense des camps retranchés de Migliaretto et du Thé, convoqua un conseil de guerre, où il posa des questions qui décélèrent le peu de confiance qu'il mettait dans la valeur de la demi-lune et de l'ouvrage à corne de Pradella. Bien que ce conseil fût composé d'officiers très-instruits et très-braves, l'opinion de Foissait influença la leur; et, comme d'ailleurs l'évacuation de la demi-lune n'entraînait pas la reddition immédiate de la place, il décida qu'on ne la défendrait plus que pour procurer aux troupes le temps d'effectuer la retraite dans l'ouvrage à corne; que préalablement on mettrait toute l'artillerie qui s'y trouvait hors de service; enfin qu'on ne ferait sauter les mines que lorsque l'ennemi y aurait formé des établissemens.

Le conseil décida aussi qu'on abandonnerait la batterie de Pajolo, dont le flanc gauche restait en prise à l'ennemi, libre de cheminer à couvert le long de la digue depuis qu'il s'était retranché à la batterie de Cerèse. Enfin il fut arrêté que le général Meyer évacuerait le fort St.-Georges,

afin de concentrer dans Mantoue et de réunir sur le front d'attaque le plus de forces possible.

Evacuation de St.-Georges.

La journée fut employée aux préparatifs de ces dispositions; l'évacuation du fort St.-Georges eut lieu en silence dans le meilleur ordre, les avant-postes du général Elsnitz ne s'en aperçurent que le matin du 26, et lorsqu'ils en prirent possession ils n'y trouvèrent que les bouches à feu en fer, toutes les autres avaient été ramenées dans Mantoue.

Nouveau conseil.

Cependant, à la véritable attaque, l'assiégeant ayant attaché le mineur à six pieds des palissades de l'ouvrage à corne de Pradella, le renfort amené par la garnison de St.-Georges ne parut pas suffisant pour en prolonger la défense au-delà de deux ou trois jours, attendu qu'établi au pied du glacis il pouvait l'attaquer en même temps que sa demi-lune et l'assaillir par la gorge en passant le canal vis-à-vis les lunettes collatérales. Cette circonstance donna lieu à un nouveau conseil, où, sur la proposition du chef du génie Maubert, on résolut de faire une coupure à la digue qui sert de communication entre Mantoue et l'ouvrage à corne de Pradella, pour tirer du lac supérieur un volume d'eau à peu près égal à celui qui s'échappe par l'écluse de la citadelle, qu'on devait fermer en partie, ainsi que le canal qui traverse la place, afin de former un courant considérable entre la demi-lune et l'ouvrage à corne.

Cette opération, en inondant le bassin du Pajolo et rompant tous les petits ponts que l'assiégeant y avait établis, devait préserver le front du Thé et du Magliaretto, et renverser tous ses projets.

En conséquence, la journée fut employée à creuser les fourneaux destinés à produire la coupure; de son côté, l'assiégeant redoubla son feu sur le front d'attaque. Vers 11 heures, Balleydier, après avoir encloué toutes ses pièces, opéra sa retraite en silence et sans être poursuivi; mais les mines ayant été trop tôt allumées, celle de la demi-lune ne causa aucun mal à l'ennemi, quoiqu'elle eût tout culbuté; celle de la digue souffla, et, loin de déterminer l'épanchement des eaux du lac supérieur dans le bassin du Pajolo, forma un couvert très-avantageux pour l'assiégeant.

Celui-ci se contenta d'occuper la demi-lune et l'ouvrage à corne de Pradella, preuve qu'il ne s'attendait point encore qu'on le lui cédât. Il y construisit un logement, et lui ouvrit une communication avec la troisième parallèle, qu'il commença cette nuit-là.

Découragement du gouverneur.

La coupure à la digue n'ayant pas produit l'effet espéré, le découragement s'empara du gouverneur et des principaux officiers. L'assiégeant au contraire construisit des batteries de brèche et des mortiers dans l'ouvrage à corne, en même temps qu'il dirigea un grand

nombre de feux sur la porte de Pradella, l'unique par laquelle la garnison pût communiquer de la place aux ouvrages extérieurs. Le général Foissac, atteré, allait réunir un conseil, lorsque, le 27 au matin, le baron de Kray lui envoya une seconde sommation, en lui annonçant la reddition de la citadelle d'Alexandrie et l'entrée des Alliés à Florence, à Livourne et à Lucques.

Capitulation de Mantoue.

L'apparition du parlementaire consterna les principaux officiers de la garnison. On ne douta plus que l'ennemi ne fût déterminé à tirer parti de tous ses avantages. C'est dans cette disposition d'esprit qu'on arriva au conseil, et qu'on décida, presqu'à l'unanimité, qu'il fallait entrer en pourparler avec le général Kray. Son parlementaire fut donc accompagné à son retour du général Monet, chargé par le gouverneur de négocier le libre retour de la garnison à l'armée avec armes et bagages. Après plusieurs débats, Latour Foissac signa, le 30 juillet, la capitulation sous la simple réserve que la troupe rentrerait en France jusqu'à parfait échange.

Deux heures après, les eaux du lac supérieur se précipitant avec violence contre la digue, en enlevèrent plus de 60 pieds, et donnèrent à l'inondation du Pajolo, une profondeur si respectable que la garnison eut regret de sa précipitation; de l'aveu même du gouverneur elle

aurait pu prolonger sa résistance au moins de huit jours, car l'assiégeant aurait été forcé d'arriver à la brèche sur des radeaux, entreprise dangereuse que les troupes les plus braves ne recommencent jamais deux fois.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, 7,690 sous-officiers et soldats, dont 6,622 Français, 601 Cisalpins et 467 Suisses, furent dirigés vers les frontières de France. Près de 1,000 officiers, parmi lesquels se trouvaient 6 généraux, furent envoyés dans les états héréditaires. Il ne resta dans la place que 1,220 malades et un millier de Polonais qui furent retenus par les Autrichiens comme déserteurs.

Ainsi tomba Mantoue après 14 jours de tranchée. Les Impériaux y trouvèrent 675 bouches à feu et des approvisionnemens de bouche pour plus de 6 mois, outre une belle flottille de 15 barques canonnières portant du 4 et du 6.

La chute prématurée de ce boulevard, ayant permis à Kray de renforcer Suwarof de 18 à 20 mille hommes, qui arrivèrent sur la Bormida à l'époque où Joubert descendait de l'Apennin dans la plaine de Novi, on voit qu'elle décida de la campagne. Jamais gouverneur ne fut poursuivi avec plus d'acharnement que Foissac; la haine qui envenime et dénature tous les faits, l'accusa de lâcheté, de trahison et d'improbité, quand il n'était coupable que de faiblesse. Dans

Funestes résultats qu'elle eut.

le grand procès où des misérables déposèrent contre lui, si le directoire eût été juste, il eût sans doute rejeté une partie des torts de la perte de Mantoue sur le général en chef qui, sollicité à diverses reprises d'y envoyer un gouverneur d'un caractère plus énergique, s'obstina à y laisser Foissac, dans la confiance qu'un officier versé dans la théorie de l'art défensif tirerait meilleur parti d'une mauvaise place qu'un brave dépourvu de connaissances spéciales.

Bellegarde assiége la citadelle d'Alexandrie.

Pendant que le général Kray pressait Mantoue, le comte de Bellegarde laissé avec un corps de 8 à 10 mille hommes devant la citadelle d'Alexandrie, en poursuivait le siége avec vigueur.

Cette citadelle, bâtie sur la rive gauche du Tanaro, passait déjà pour la meilleure place d'Italie. C'est un octogone régulier, bastionné et à demi-revêtement dont les courtines sont couvertes par autant de demi-lunes avec réduit. Il y a de belles et nombreuses casemates pour la troupe et les approvisionnemens. Le seul défaut qu'on puisse lui trouver, est que les fossés ne sont pas assez profonds, et qu'on n'y peut faire les manœuvres d'eaux que la proximité du Tanaro rend faciles.

Le général Gardanne y avait été jeté avec 3 mille hommes; la place contenait des approvisionnemens de guerre et de bouche en abondance;

mais là, comme à Mantoue, aucune pièce n'était montée sur affût à la Gribeauval, espèce la plus propre à la défense des places.

Immédiatement après la prise d'Alexandrie, le 29 mai, le blocus de la citadelle avait été fait par le général Seckendorf, avec 3 à 4 mille hommes; mais les événemens de la Trebbia, firent différer les travaux de la contrevallation jusqu'à la fin de juin. La gauche de cette ligne s'appuyait au Tanaro, et la droite à la route de Casale, son front se trouvait couvert par la Fossa-Loretta, canal qu'on ne peut aisément passer sans pont, et distant de 320 toises du glacis; elle fut protégée par trois redoutes. La place ne contraria ces travaux que par trois sorties, les 28 juin, 6 et 7 juillet.

Tous les préparatifs du siége étant achevés, le comte de Bellegarde ouvrit la tranchée le 8 juillet à 200 toises du chemin couvert; l'attaque véritable fut dirigée contre le front de Vigna, en même temps qu'une fausse chemina sur la rive droite du Tanaro. Ouverture de la tranchée.

Dans la nuit du 11 au 12, on commença à faire les plates-formes et les banquettes dans la parallèle, et on la ferma sur sa gauche par une redoute. A la fausse attaque, on élargit la tranchée et l'on travailla aux batteries.

La nuit suivante les assiégeans travaillèrent aux batteries de l'attaque principale, et ache-

vèrent celles de la fausse; du 14 au 15, on les arma de 75 bouches à feu, dont 50 furent dirigées contre le front d'attaque.

Dans la soirée du 14 juillet, le comte de Bellegarde somma la place; mais Gardanne ayant répondu que les lois de l'honneur lui prescrivaient de la défendre, le 15, à trois heures du matin, les batteries commencèrent un feu si vif, que vers dix heures elles éteignirent celui de la place et incendièrent un magasin et une caserne.

La nuit suivante, on déboucha sur trois points de la première parallèle, et l'on poussa les cheminemens jusqu'à 60 toises du glacis, malgré la fusillade la plus vive; dans la nuit du 16 au 17, on commença la deuxième parallèle, qui fut achevée dans la journée du 18.

Cependant la garnison, fatiguée par les projectiles, ayant pris le parti dès la veille de ne laisser sur le front d'attaque que le nombre d'hommes strictement nécessaires à sa défense, et d'aller camper sur un front plus éloigné, le comte de Bellegarde qui s'en aperçut, fit placer à l'embranchement des routes de Casale et d'Asti, une batterie d'obusiers qui la força bientôt à lever son nouveau camp.

Du 18 au 20, les Autrichiens construisirent les batteries de la deuxième parallèle, et les armèrent; la nuit suivante on les démasqua, elles entrèrent en action.

Quoique la place fit un feu très-vif de la contre-garde, l'assiégeant déboucha sur trois points de la parallèle à la sape-volante, et conduisit ses travaux avec tant de vigueur, qu'il parvint à couronner, dans la nuit du 20 au 21, deux angles saillans du chemin couvert.

Gardanne capitule.

On se proposait d'employer, la nuit du 21 au 22, à chasser les Français du chemin couvert et des contre-gardes du front d'attaque, déjà même les piquets destinés à tenter ce coup de main étaient commandés, ainsi que les mineurs, les canonniers et les travailleurs, lorsque Gardanne demanda à capituler. Cet empressement à rendre la place n'obtint pas même les conditions qui en sont ordinairement le prix. La garnison, qui avait perdu 364 hommes, fut prisonnière de guerre et conduite dans les Etats héréditaires de l'Autriche. Les Autrichiens perdirent 200 hommes et le marquis de Chasteler y fut grièvement blessé.

En général le siége de la citadelle d'Alexandrie fut conduit avec plus d'habileté et de vigueur que celui de Mantoue. L'activité du feu fut telle, que 75 pièces de canon ou mortiers lancèrent, en sept jours, près de 42 mille projectiles; c'est-à-dire le triple de ce qui avait été lancé sur Mantoue en trois semaines. Les Autrichiens y employèrent un tir particulier, qui, avec moins de poudre, produisit les plus grands effets, puisque

les batteries établies au pied du glacis et en arrière, firent brèche, sans toucher le revêtement de la contre-garde, à la face d'un bastion qu'elle ne découvrait pas. Cette circonstance, ignorée de l'assiégeant, hâta la reddition de la place. Gardanne, qui n'avait point contrarié les approches par des sorties, ni mis assez d'obstacles au couronnement du chemin couvert, ne vit point que la brèche était impraticable, qu'il fallait que l'assiégeant le chassât des contre-gardes, construisît ses batteries de brèche et les mît en action avant de songer à l'assaut. Cependant comme il avait résisté avec courage à une attaque des plus vives, on exalta sa défense, bien qu'au fond, il eût rendu une forteresse dont le corps de place était encore intact.

Le génie autrichien, tout glorieux de ces conquêtes, crut avoir fait faire de grands progrès à l'art des siéges; néanmoins la chute de ces places n'avait rien que de très-naturel, puisque de tout temps la défense est subordonnée à l'attaque: celle-ci emploie des procédés réguliers dans leur marche, sûrs dans leurs effets, à l'opposé de l'autre qui n'a que des moyens vagues et indéterminés; d'où résulte en fortification la supériorité de l'attaque sur la défense. Si l'on ne peut contester à l'artillerie autrichienne d'avoir fait preuve d'habileté en augmentant l'effet de son tir,

il n'en est pas moins vrai que la prompte réduction des places d'Italie fut principalement le résultat des causes suivantes.

1° La supériorité du nombre des Alliés, leur ayant donné les moyens de tenir au loin les armées françaises, ils purent se dispenser de faire des lignes de circonvallation et de contrevallation, avec d'autant moins de danger que les garnisons étaient partout trop faibles pour effectuer des sorties dangereuses.

2° La grande quantité d'artillerie employée par les Alliés contre les places, leur a permis de négliger quelques procédés dans l'attaque, attendu que le nombre des batteries dispensait de soin dans le choix de leur emplacement.

3° Le service de l'artillerie républicaine fut partout mal dirigé, non par défaut d'instruction du personnel, mais parce qu'il ne se trouvait pas en nombre suffisant, et qu'on fut obligé d'y suppléer par des canonniers auxiliaires pris dans l'infanterie.

4° Les places conquises étaient défectueuses et manquaient d'abris. Leurs garnisons, composées de débris de corps défaits dans la campagne, n'étaient point propres aux travaux de la défense.

5° Enfin le directoire et le général en chef de l'armée d'Italie, nommèrent pour gouverneurs des hommes peu aptes à en remplir la tâche,

l'un avait des talens sans énergie, et d'autres de l'énergie sans talens.

Laissons au reste ces digressions qui ne sont pas même du domaine de l'histoire militaire, et revenons aux opérations des armées actives, en commençant par exposer ce qui se passait en Suisse depuis l'évacuation de Zurich. Nous reprendrons ensuite la narration des événemens militaires en Italie, dont ce court aperçu nous mettra à même d'apprécier tout le mérite.

---

# CHAPITRE XC.

*Stagnation en Suisse dans la position de l'Albis. — Situation déplorable de ce pays. — Mission de Glayre à Paris, et représentations du directoire helvétique. — Lecourbe reprend les petits cantons, le Grimsel et le St.-Gothard—Thurreau s'empare du Simplon. — L'Archiduc, encouragé par l'arrivée du corps russe de Korsakof, projette de passer l'Aar, la Limmat et la Reuss, au-dessous de leurs confluens. Cette manœuvre habile, échoue par des fautes d'exécution. — Le prince Charles reçoit l'ordre de marcher sur le Bas-Rhin.*

Positions des armées après la prise de Zurich.

IMMÉDIATEMENT après la prise de Zurich et la retraite des Français sur l'Albis, l'Archiduc établit le gros de son armée sur la chaîne de collines qui sépare la Glatt de la Limmat, et plaça une ligne de postes, tant sur la rive droite de cette dernière rivière que le long de l'Aar, pour observer les mouvemens des républicains. Il mit une garnison de 4 mille hommes dans Zurich, en augmenta la défense au moyen de l'artillerie Suisse, se créa promptement une flottille sur le lac avec

les barques abandonnées par les Français, puis transféra son quartier-général à Klotten. Son aile droite resta comme on sait dans la Forêt-Noire, sous les ordres de Starray.

Position des Français.

Masséna appuyant toujours sa gauche au Rhin avait porté la division Thurreau derrière l'Aar. Le centre, campé sur les bords de l'Albis, occupait une position formidable, tant par la difficulté naturelle du terrain que par les ouvrages d'art qui y furent promptement élevés. La droite se prolongeait jusqu'à Zug. Les avant-postes républicains tenaient vis-à-vis de ceux du général Rosenberg (1), les villages de Schlieren, d'Altstetten et d'Albisrieden, et bordaient ensuite toute la rive gauche de la Limmat.

Opérations de la droite.

Lecourbe, détaché en quelque sorte de l'armée, s'étant mis en communication avec Xaintrailles qui avait déjà repoussé les Valaisans au-delà des sources du Rhône, ces deux divisions allaient opérer de concert pour reprendre le St.-Gothard, lorsque les événemens de Zurich dérangèrent ce projet. Xaintrailles inquiet alors des progrès de la brigade Rohan, poussée par Haddick sur le Simplon, descendit la vallée du Rhône pour couvrir ce passage important, et Lecourbe se vit obligé d'abandonner la Haute-

(1) Il ne faut pas le confondre avec le lieutenant-général russe du même nom, employé à l'armée de Suwarof.

Reuss pour se tenir à la hauteur de Masséna. Sa brigade de droite, commandée par Loison, évacua tous les postes qu'elle occupait au-dessus d'Altorf, à l'exception du pont de Séedorf, puis alla s'établir entre Séelisberg et le lac de Sarnen, faisant garder l'Engelberg par ses éclaireurs. Lecourbe, qui avait porté son quartier-général à Lucerne, rappela également sa gauche du canton de Schwitz et de la vallée de Mutten, et la replia aux environs d'Arth, où elle se liait par le lac d'Egeri à la deuxième division, chargée de garder les bords de la Sil.

Ces mesures défensives, qui se ressentaient un peu du système de cordon, étaient bonnes devant un général assez soumis pour attendre les ordres du conseil aulique : elles eussent singulièrement compromis l'armée, si Masséna avait eu pour antagoniste le vainqueur de Leuthen, ou si l'Archiduc, à l'exemple du prince Eugène, avait seulement eu assez de confiance dans la supériorité de ses talens militaires pour ne prendre conseil que de lui-même. Au lieu de se jeter en masse sur le centre éparpillé des Français, le général autrichien, tout occupé du désir d'en reconnaître la force, augmenta de quelques bataillons l'avant-garde du prince de Rosenberg, et lui fit attaquer le 8 juin Albisrieden, Altstetten et Schlieren. Les troupes républicaines furent surprises; non-seulement les Impériaux s'empa- Echauffourée de l'Albis.

rèrent de ces villages; mais, gravissant les premières pentes de l'Uetli, ils les chassèrent d'une redoute construite au-dessus d'Albisrieden. C'en était fait de toute la ligne de l'Albis, si le corps de bataille de l'Archiduc eût été préparé pour soutenir cette attaque; mais Soult ayant eu le temps de rassembler quelques bataillons, assaillit à son tour les troupes isolées de Rosenberg, les culbuta de la montagne, et reprit les postes dont elles s'étaient emparés, à l'exception d'Altstetten.

Combat d'Altstetten.

L'occupation de ce village importait trop à la sûreté de l'avant-garde de Masséna pour qu'il ne tentât pas de le reprendre. Aussi, le 15 juin à la pointe du jour, Oudinot déboucha par Schlieren, pendant que la division Soult attaquait du côté d'Albisrieden, et que celle de Chabran, passant la Sil, faisait mine de longer la rive gauche du lac, afin de diviser l'attention de l'ennemi. Rosenberg, cédant au nombre, se retira sous le canon de Zurich, où il reçut des renforts qui arrêtèrent les Français. L'objet de Soult étant d'ailleurs rempli par la reprise d'Altstetten et par la perte assez considérable causée à l'ennemi, il ordonna la retraite, et fit rentrer les troupes dans leurs positions.

L'Archiduc renforce sa gauche sous Jellachich.

L'Archiduc, voulant assurer sa gauche et tenir Lecourbe en échec, détacha, le jour même de son entrée à Zurich, un corps de 8 mille hommes sous les ordres de Jellachich. Celui-ci, parvenu à Uz-

nach le 8 juin, fut renforcé par les 4 mille hommes du colonel Gavasini, et fit rétablir le pont de Grynau. Il passa ensuite sur la rive gauche de la Linth, et divisa ses troupes en trois colonnes : lui-même marcha avec 6 bataillons et sa cavalerie par la route qui borde le lac jusqu'à Richtenschweil, pendant que le reste de son corps se dirigeait sur Schwitz par le Muttenthal, et sur la vallée de la Reuss par Dissentis; l'objet de ce dernier détachement était de couvrir les Grisons et de dégager la brigade St.-Julien, si maltraitée dans le retour offensif de Lecourbe.

Elle repousse Lecourbe sur Schwitz et Altorf.

Masséna venait de confier à ce général le commandement des deux divisions de la droite (1). A l'approche de Jellachich, qui, le 12, prit position sur le mont Aetzel, il fit retirer Chabran des points qu'il occupait encore aux environs d'Einsiedeln, puis de la ligne entre le Rossberg et l'Albis, gardant les débouchés qui mènent sur Wakwyl, Zug et Egeri. Les Autrichiens poussèrent leurs troupes légères sur le lac d'Egeri par le chemin de Morgarten, où les braves Helvétiens firent essuyer en 1315 un affront si sanglant à l'armée du duc Léopold. Leurs avant-postes occupèrent Richtenschweil, Schindelleggi et

(1) La division du Valais était censée détachée, quoiqu'en effet ce fût la 1re division de la droite. Les deux dont il est ici question, sont celles de Lecourbe et de Chabran.

Einsiedeln, se liant le long du lac de Zurich avec l'avant-garde de Rosenberg. La deuxième colonne de Jellachich s'empara sans résistance de Glaris et de Schwitz; enfin, la troisième, renforcée dans son chemin par 3 bataillons venus des Grisons, s'établit dans la vallée de la Reuss, qu'elle trouva libre, et se mit en communication avec la brigade du colonel Strauch, restée à la garde du St.-Gothard.

Plan offensif de l'Archiduc.

Sur ces entrefaites, l'Archiduc avait résolu de poursuivre ses opérations offensives : le choix seul de leur direction l'embarrassait un peu. Il était trop habile pour ne pas s'apercevoir que le point décisif se trouvait à sa droite, vers Bruck au confluent de la Limmat et de l'Aar, d'où l'on menaçait la ligne de retraite des Français; mais il s'exagéra sans doute les difficultés d'une attaque dans cette direction bien qu'il n'eût pas été impossible d'y faire coopérer la moitié des troupes de Starray; il préféra donc opérer par sa gauche dans les montagnes. Le prince espérait que Jellachich, à l'aide des forces de Haddick, évaluées au-delà de 14 mille combattans, parviendrait aisément à repousser la droite des Français : dès-lors, nul doute que Masséna ne dégarnît son centre pour renforcer cette aile, et ne procurât ainsi une occasion favorable d'emporter la position de l'Albis.

Il y renonce.

Ce projet, moins brillant peut-être qu'une

TABLEAU COMP

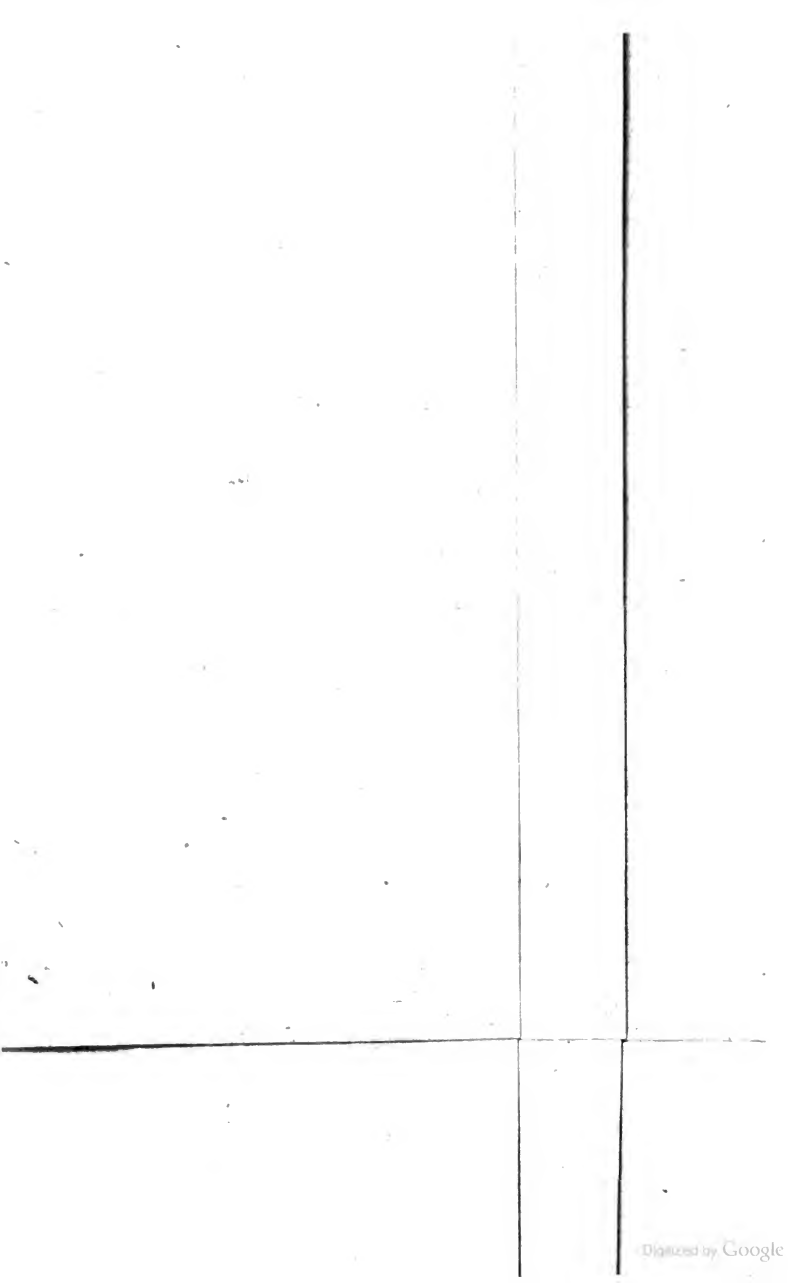
Dressé pour faire voir les

| DIVISIONS. | BRIGADES. | EMPLACE*ONS.* |
|---|---|---|
| XAINTRAILLES, ensuite THURREAU. | JARDON. | Valais. . . . . . . . . |
| LECOURBE. | GUDIN.<br>LOISON.<br>BOIVIN. | Stanz, vallée de Has<br>Arth. . . . . . . . . |
| CHABRAN. | LAVAL. | Zug et Egeri. . . . . |
| SOULT. | | Birmensdorf. . . . . .<br>Uttikon. . . . . . . . |
| LORGE. | GAZAN.<br>BONTEMS. | Urdorf. . . . . . . . .<br>Dietikon . . . . . . . |
| THARREAU. | HEUDELET. | Bruck . . . . . . . . . |

migrés
ın, Ro-
ıe sont
cet état
3 mille
vitz et

En dédu

L'on n'a
à peine fol
devant lui



manœuvre sur Bruck, ne laissait pas d'offrir des avantages; il échoua par le départ inattendu de Haddick pour l'Italie, où il avait été appelé par Suwarof, comme on l'a déjà dit (1). L'Archiduc n'en eut pas plutôt avis, qu'il représenta les inconvéniens de cette marche sous les couleurs les plus vives; instruit que Strauch seul était resté au Gothard et dans le Haut-Valais avec 4 ou 5 mille hommes, le prince prescrivit alors à Jellachich de se borner à défendre les petits cantons, et lui envoya à cet effet un renfort de 3 bataillons.

**Stagnation des deux partis.**

Depuis cette époque, les deux armées, placées, comme on le voit au tableau ci-joint, dans des positions à peu près parallèles, ne tentèrent plus rien d'important, et parurent se tenir sur une défensive absolue. L'Archiduc, en attendant l'arrivée du corps auxiliaire russe, se borna à élever des batteries sur la rive droite de la Limmat et de l'Aar, et à presser l'achèvement de la tête de

(1) On a vu au chapitre 85, que Haddick au moment où il allait attaquer le Valais avec cinq brigades, formant près de 15 mille hommes, eut le 13 juin, l'ordre de descendre en Piémont, et qu'il partit en effet ne laissant que 4 à 5 mille hommes sous le colonel Strauch au Furca; mais il reçut en route l'ordre de retourner sur ses pas; et comme il se mettait en devoir de l'exécuter, un troisième ordre expédié par Suwarof lui enjoignit de venir en toute hâte en Italie, en sorte qu'il se dirigea sur Valence. Il ne tarda pas à revenir vers les Alpes, après avoir passé tout le mois en marches et contre-marches.

pont qu'il avait ordonné de construire sur le Rhin, à Busingen.

Chances de Masséna.

Masséna, de son côté, s'était déterminé à ne rien entreprendre avant d'avoir reçu les renforts que le gouvernement lui annonçait de jour en jour. Cette résolution, justifiée par les circonstances où il se trouva durant tout le mois de juin, ne devint blâmable que pour avoir été prolongée au-delà. Il n'avait alors aucun intérêt à se commettre dans un engagement sérieux, puisqu'il ne pouvait opter qu'entre les trois partis suivans : le premier était d'abandonner les Hautes-Alpes pour se masser vers Baden et Brück, afin d'assaillir l'aile droite de l'Archiduc et de la rejeter au-delà du Rhin. Le second consistait à tenter la même opération, en passant la Linth vers Utznach et tombant sur l'aile opposée. Mais ces deux partis offraient pour l'instant trop de chances défavorables : le but principal de Masséna était de gagner du temps; il l'atteignait donc plus sûrement par la réunion de ses forces entre Schwitz et Bruck, où il tenait le vainqueur en échec; tandis qu'un mouvement offensif par l'une de ses ailes, découvrant le flanc opposé, lui eût fait perdre les avantages de sa position, qui d'ailleurs n'était pas à l'abri de toute attaque. En effet, les Impériaux, maîtres de la navigation du lac et du débouché de Zurich, pouvaient ou forcer le centre ou le masquer avec

peu de troupes, afin d'obliger les Français à y laisser beaucoup de monde, pendant que l'Archiduc se porterait en masse sur un autre point.

Le troisième parti consistait à diriger toute la droite dans le Valais, et à la faire agir vigoureusement sur les communications de l'armée austro-russe en Italie, en couvrant ce mouvement par des démonstrations. La réussite de ce plan eût favorisé la jonction des deux armées de Moreau et de Macdonald, et peut-être changé la face des affaires en Italie.

Projet pour porter Lecourbe en Lombardie.

La proposition en fut faite au gouvernement, et Lecourbe, dit-on, devait être chargé de l'entreprise avec 25 ou 30 mille hommes. Son habileté reconnue présageait d'heureux résultats; mais, pour réussir, il eût fallu préparer des magasins dans le Valais, et pouvoir déboucher en Lombardie dès les premiers jours de juin, sous peine d'y arriver après le désastre de la Trebbia. A cette époque l'Archiduc occupait trop Masséna à Zurich, pour que celui-ci dégarnît ainsi l'Helvétie sans être préalablement renforcé : l'armée du Rhin était la seule dont il eût été possible de tirer quelques troupes; mais il eût fallu, comme en 1792, mobiliser des gardes nationales afin de remplacer les bataillons de garnison dans les places, et cette garde avait été sinon abolie, du moins trop négligée pour y avoir recours.

Aucune des conditions essentielles, ne se trou-

vant remplie, et le projet attribué par les uns à Masséna et par les autres à Lecourbe, n'ayant pu être conçu qu'au milieu de juin, il devenait dès-lors d'une exécution difficile. A la vérité, il eût encore produit une diversion heureuse en faveur de Mantoue, dont Kray eût été obligé d'ajourner le siége, peut-être même eût-il facilité la retraite de l'armée de Naples, que le revers récemment essuyé sur la Trebbia rendait encore problématique; mais si le mouvement arrivait trop tard pour empêcher cette catastrophe, il eût du moins, à coup sûr, détourné celle de Novi.

Le gouvernement préfère agir en Suisse.

Le directoire, ne voyant aucun moyen de parer aux inconvéniens d'un projet qu'il regardait comme hasardé, préféra agir en Helvétie, et recommanda à Masséna de reprendre promptement l'offensive: toutefois, ce général, satisfait de couvrir les frontières de la république, crut devoir résister à cet ordre. Quelques militaires, frappés de la nécessité de mettre l'Archiduc hors de lice avant l'arrivée de Korsakof, l'en ont blâmé. Ils soutiennent que la défensive fort bonne dans les premiers jours de juin, ne convenait plus six semaines après. Comment se flatter, en effet, de tenir tête au prince Charles, renforcé de 30 mille Russes, si l'on redoutait de se mesurer avec lui avant cette jonction? L'armée du Danube était excellente, et depuis les événemens de la Treb-

Masséna s'y refuse.

bia elle n'avait pas de renforts à espérer, car les troupes disponibles étaient alors dirigées en Italie; tout invitait donc à frapper un coup important dès le mois de juillet. Masséna n'en jugea pas ainsi: il fondait ses raisonnemens sur le désordre dans lequel se trouvait l'armée d'Italie, et paraissait convaincu qu'une opération isolée en Suisse, en cas même de réussite, compromettrait l'extrémité de sa base, sur laquelle l'actif Suwarof aurait pu se jeter. Il fallait donc que le directoire, par des mesures énergiques, mît les armées républicaines en état d'agir offensivement sur toute la ligne, depuis le Piémont jusqu'au Bas-Rhin; et Masséna, déterminé à attendre ce moment, persista à rester dans l'inaction. Quelque vénération que nous ayons pour la mémoire de ce général, nous sommes forcé de l'improuver en cette occasion; car il est un principe immuable à la guerre, *c'est de prévenir un ennemi qui est à la veille d'être joint par un corps considérable, lorsqu'on n'espère soi-même aucun renfort* (1). Si l'archiduc Charles n'était pas parti pour le Bas-Rhin, Masséna eût compromis les destinées de la France par son excès de circonspection. Il fut sauvé par un événement fortuit, sur lequel on ne devait pas compter.

---

(1) Wellington battit Marmont à Salamanque, par l'application de cette maxime que son adversaire oublia totalement.

Opérations dans le Brisgau.

Pendant que les deux généraux en chef s'observaient réciproquement en Suisse, dans l'attente que l'un fît quelque fausse démarche dont l'autre pût profiter, les corps placés dans le margraviat de Baden se faisaient une petite guerre assez active. Nous avons déjà vu que l'Archiduc, avant de passer le Rhin à Schaffhouse, établit aux sources du Danube un corps de 22 mille hommes commandé par Starray. De cette position centrale, dont les Autrichiens augmentèrent l'importance en construisant un camp retranché en avant de Villingen, ils gardaient toutes les issues de la Forêt-Noire, et infestaient de troupes légères la vallée du Rhin et celles qui y aboutissent (1).

Insurrection des Mayençais sous Albini.

Leurs incursions étaient encore favorisées par les habitans du pays, qui avaient pris les armes contre les Français. Ceux du pays d'Aschaffenbourg surtout, animés par le baron d'Albini, chancelier de l'électeur de Mayence, s'étaient levés en masse, soutenus par 2 ou 3 bataillons autrichiens, et assez bien organisés, ils donnaient beaucoup d'occupation à la division de Mayence.

(1) Le camp retranché de Villingen était couvert par 6 bataillons et 36 escadrons cantonnés aux environs : 8 bataillons 22 escadrons surveillaient les vallées d'Enfer et de la Kintzig; 10 escadrons battaient les environs de Philipsbourg, et un corps sous Nauendorf observait depuis Waldshut jusqu'à Rhinfeld.

Situation des Français sur le Bas-Rhin.

La France avait conservé dans ces contrées des forces plus que suffisantes pour tenir tête à ces bandes ennemies. La majeure partie de sa cavalerie, jugée inutile en Suisse, était restée sur le Rhin; 62 escadrons donnant au moins 7 mille chevaux, et 51 bataillons dont l'effectif s'élevait à plus de 45 mille hommes, auraient pu former quelque entreprise en Souabe. Mais la nécessité de garder Huningue, Brisach, Strasbourg, Mayence, et d'observer Philipsbourg, empêchait ces troupes, d'ailleurs mal équipées et dépourvues de tout attirail de campagne, de rien tenter de sérieux en Allemagne (1). Tel est l'inconvénient d'avoir des lignes immenses, et une foule de points à garder : les 122 bataillons et 140 escadrons qui composaient les armées du Rhin et du Danube, eussent formé, si la Suisse avait été neutre, une armée imposante entre Ulm et Strasbourg; tandis que réduits à tout couvrir, depuis Genève jusqu'à Dusseldorf, ils ne présentaient qu'une force active de 70 à 75 mille hommes, dispersés encore sur une ligne de 100 lieues.

Les généraux Legrand et Collaud, placés l'un au Vieux-Brisach et Kehl, et l'autre à Manheim, faisaient face au gros du corps de Starray. Les avant-postes du premier éclairaient les environs

(1) Voyez le rapport sur la situation de cette armée, pièces justificatives, n° 1.

de Brisach, et l'entrée des vallées de la Renchen et de la Kintzig. Le dernier, qui tenait Manheim comme tête de pont et ville de ressources pour l'entretien de ses troupes, reçut l'ordre de le démanteler. Cette place, en effet, n'avait d'importance que dans les mains des Impériaux, et on en fit sauter plusieurs bastions selon le désir qu'en avait témoigné la régence même de l'électeur.

Combats de Brisach et Offenbourg.

Dans la vue de fixer l'attention de Masséna sur l'Alsace, l'Archiduc donna à son lieutenant Starray l'ordre d'attaquer les Français, et de les resserrer sur leurs têtes de pont. En conséquence, la brigade Giulay sortit de Fribourg le 23 juin, surprit les postes de Hochstetten et de Gimpflingen, et les força de rentrer dans Vieux-Brisach. Le général Meerfeld quitta Hasslach le 25, et s'avança le lendemain matin sur Ettenheim, Offenbourg et Oberkirch. Les avant-gardes françaises trop faibles pour résister, cédèrent à la supériorité de la cavalerie autrichienne, et se replièrent sur tous les points. Après un combat opiniâtre, soutenu par la réserve dans les environs d'Offenbourg, Legrand retira ses troupes sur Wilstett et Kehl.

Le général français fait un nouvel effort sur Offenbourg

Masséna ne prit pas le change sur de pareilles démonstrations: il se borna à pousser avec plus d'activité les travaux commencés près de Lœrach, en avant de Bâle, et assigna au général

Legrand quelques renforts venus de la Belgique, pour le mettre en état de reprendre ses premières positions. Celui-ci fit sortir de Kehl, le 4 juillet, une colonne qui entra dans les vallées d'Acher et de Renchen. Elle devait pénétrer jusqu'à Oberkirch; mais elle parvint seulement à s'emparer d'Appenweier et de Renchen, que le général Goerger évacua à la fin de la journée. Legrand renouvela son attaque le surlendemain avec 6 mille hommes, et se dirigea en plusieurs colonnes sur Offenbourg, dont il se rendit sans peine maître. Il poussa ensuite jusqu'à Ortemberg, où Meerfeld avait réuni ses troupes. Là, s'engagea un combat assez vif, dont le résultat fut indécis.

Ils se retirent et descendent vers Manheim.

Cependant les Français conservant Offenbourg, les Autrichiens craignirent pour la Souabe, et mettaient déjà en mouvement leur réserve de Villingen, lorsque Legrand abandonna prudemment le terrain conquis, et prit position entre Marlen, Appenweier et Bichofsheim.

Nouvelle organisation de l'armée du Rhin.

Il ne tarda pas à rétrécir encore sa ligne; car le directoire, après la secousse politique du 30 prairial, ayant décrété la formation d'une armée du Rhin, le général Muller auquel il en donna le commandement, ne laissa que 6 bataillons devant Kehl et fit filer le reste de sa division dans les environs de Manheim, où cette armée s'organisait. Le nouveau ministre de la guerre,

Bernadotte, regrettant alors l'ordre donné pour la démolition de cette place, ne recommanda pas seulement de la suspendre, mais encore de procéder au relèvement des ouvrages déjà entamés.

Le général Collaud, qui avait protégé ces opérations, n'eut affaire qu'aux paysans armés de l'Odenwald, et à quelques partis de cavalerie autrichienne et de troupes palatines du colonel de Wrède. Il se maintint autour de la ville et à Neckerau; puis passa en même temps que Legrand sous les ordres de Muller, dont le quartier-général s'était établi à Turckheim.

Stagnation des armées principales.

Pendant les combats insignifians que se livraient les deux partis sur les bords du Rhin, les armées principales en Suisse n'avaient éprouvé aucun changement notable dans leur situation. La droite des Français, appuyant toujours au lac de Lucerne, communiquait par l'Oberland avec le corps du Valais, et s'étendait en avant du lac de Zug, jusqu'à Sil. Le centre couronnait les hauteurs de l'Albis ou de l'Uetli, gardait la rive droite de la Limmat et de l'Aar, de là suivait les bords du Rhin jusqu'à Rhinfelden, où il se liait à l'aile gauche, qui tenait la tête du pont de Bâle et occupait le camp retranché de Lœrach.

Les deux partis se disposent à l'offensive.

L'archiduc Charles appuyait son extrême gauche au St.-Gothard, d'où elle descendait la Reuss jusqu'à Altorf, pour border ensuite, de

concert avec les insurgés de Schwitz, la partie supérieure des lacs de Lucerne, de Lauerz, d'Egeri, et venir s'appuyer au mont Aetzel. Le corps de bataille campé derrière Zurich et la Limmat surveillait les rives de l'Aar et du Rhin jusqu'à Waldshut, d'où il se liait avec une réserve du corps de Starray placée à Stuhlingen.

Les généraux en chef se préparaient en silence à rouvrir la lutte avec éclat. L'Archiduc, instruit que sa cour avait l'intention de l'éloigner de la Suisse et de l'employer sur le Bas-Rhin, méditait une entreprise hardie pour changer cette détermination, tandis que, d'après le nouveau plan du directoire, Masséna s'apprêtait à prendre l'offensive en même temps que l'armée d'Italie. Diverses circonstances retardèrent l'exécution de ces projets, mûris à loisir dans le calme du cabinet, aussi le mois de juillet s'écoula-t-il encore sans amener de grands mouvemens.

Attaque de Lecourbe sur Schwitz et Brunnen.

Lecourbe, pour tenir seulement ses troupes en haleine et se rendre maître de la partie supérieure du lac de Lucerne, attaqua le 3 juillet le poste de Brunnen. Pendant que la division Chabran amusait le général Jellachich sur toute sa ligne, Lecourbe dirigea, sous la protection de la flottille qu'il avait créée, quelques bataillons de Steinerberg et de Gersau sur Schwitz et Brunnen; la colonne de gauche chassa les Autrichiens de Séven et échoua devant Schwitz: celle de droite,

conduite par le chef d'état-major Porson, enleva Brunnen; elle y prit une batterie de six pièces de canon, établie par Jellachich pour protéger ses communications avec la vallée de la Reuss, et gêner celle des Français avec le canton d'Underwald. Porson ne put cependant aller plus loin; la réserve autrichienne, renforcée des paysans de Schwitz et de Glaris, rallia tous les postes, et repoussa les républicains, qui, n'ayant pu s'établir solidement sur les bords du lac, évacuèrent Brunnen le lendemain, après en avoir ruiné les ouvrages et brûlé les bateaux en construction. Leur flottille resta sur la rive gauche du lac, près de Bauen.

Bey est battu et pris à Selisberg.

Cette position gênait trop le général Bey, qui commandait à Altorf, pour qu'il n'entreprît pas de chasser les Français. Aussi, le 29 juillet, il passa la Reuss à Attighausen avec 4 à 5 mille hommes, débusqua les républicains de Seedorf; et, gagnant la vallée d'Issi, entra dans Bauen. Encouragé par ce succès facile, il voulut encore prendre Seelisberg, pour communiquer plus promptement avec les troupes de Jellachich, placées à Brunnen. A cet effet, il divisa sa colonne en petits détachemens, pour garder tous les chemins par où les Français pouvaient déboucher sur lui : cette disposition ne servit qu'à rendre sa défaite plus complète; car la brigade Loison, cantonnée derrière l'Aa, s'étant promptement

réunie, l'attaqua en même temps en avant de Seelisberg et dans les petites vallées qui partent d'Ematten et d'Ober-Richenbach. Les Autrichiens, rompus, se retirèrent dans le plus grand désordre avec une perte de 5 à 6 cents prisonniers, parmi lesquels se trouva leur imprudent général.

Etat déplorable de la Suisse.

Ce mince succès était un bien faible palliatif aux maux qui pesaient sur l'Helvétie. Cent cinquante mille hommes bivouaqués, baraqués ou cantonnés depuis 4 mois dans la partie la plus aride de ce pays, en réduisaient les habitans au désespoir. Les cantons restés sous la domination du directoire helvétique, souffraient doublement des événemens de la guerre et des charges imposées par la France à ses alliés.

En vain les traités de Paris et de Lucerne obligeaient le gouvernement français à pourvoir à l'entretien de ses armées; la dilapidation et le désordre des finances l'obligeaient à éluder ses engagemens les plus sacrés. Les fournitures de grains, de viande, de fourrages, ainsi que l'approvisionnement des hôpitaux, étaient restés à la charge de l'Helvétie, à laquelle on donnait en échange de vagues promesses de remboursement. D'ailleurs, une grande partie des troupes cantonnées sur la ligne, étaient entièrement entretenues aux dépens de leurs hôtes; celles qui campaient, réduites à la misère, ne se soutenaient que par des réquisitions à main armée. En vain pour faire

face à tant de besoins, on avait vidé ces précieux greniers d'abondance, qu'une sage prévoyance avait amassés pour parer aux mauvaises récoltes d'un pays qui fournit à peine, année commune, de quoi nourrir la moitié de ses habitans : l'armée française ne se soutenait, malgré cela, qu'à force de privations. Le désordre et l'embarras furent portés au comble par l'imprudence du gouvernement helvétique, qui abandonna à des agens ineptes le versement des objets nécessaires à l'armée. Le ministère de l'intérieur, à qui l'on avait confié cette branche du service, on ne sait trop pourquoi, laissait à des commissaires, *à la fois comptables et contrôleurs*, la facilité de cacher les malversations d'agens subalternes.

La malheureuse Helvétie, dévorée ainsi par ses protecteurs, envahie à moitié par ses ennemis, privée même de ses revenus ordinaires, hors d'état de tenir sur pied le peu de milices restées fidèles, n'avait gardé que la légion soldée, trois ou quatre bataillons vaudois, un petit nombre de patriotes valaisans et quelques compagnies bâloises destinées à renforcer la garnison du camp retranché.

Réclamation du gouvernement suisse à celui de France.

Les rapports des ministres de l'intérieur et des finances, signalaient, dès le mois de juillet, l'impossibilité de soutenir plus long-temps un état de choses aussi violent. La révolution du 30 prai-

rial avait fait espérer que le directoire français reviendrait à des principes plus équitables. L'ex-directeur Glayre (1) fut envoyé à Paris pour y dépeindre, sous les couleurs les plus vives, un système de spoliation sans exemple, et demander que la Suisse fût rendue à une neutralité dont la France ne s'était pas moins bien trouvée que les autres puissances. L'on ne s'en tint pas là : une lettre rédigée dit-on par Laharpe, et adressée au directoire (2), indiqua plus ouvertement la cause des maux et leurs remèdes; mais

(1) Glayre avait été ministre d'état de Stanislas Poniatowsky, dernier roi de Pologne. Il joignait à une instruction positive, un caractère noble et loyal qui lui gagnait les cœurs : on n'aurait pu choisir un meilleur envoyé, si la mission dont il était chargé eût été de nature à pouvoir réussir.

(2) Lettre du directoire helvétique au directoire de la république française, du 25 juillet 1799.

« Citoyens directeurs! il est un terme à tout. Une partie de » l'Helvétie est occupée par l'ennemi, une autre partie est réduite » en désert; le reste est désolé par les réquisitions et par les pas- » sages de troupes. Vos armées n'ont ni pain, ni viande, ni four- » rages; elles manquent de tout : les commissaires qui sont auprès » d'elles ne peuvent plus tromper personne. *Nous déclarons qu'il* » *n'est aucune extrémité à laquelle nous ne soyons prêts à nous* » *livrer, plutôt que d'être davantage les instrumens de la ruine et* » *de la désolation de nos concitoyens.* Nous dénoncerons aux re- » présentans de notre nation, nous dénoncerons à la nation même » ce que nous avons fait, et l'abandon dans lequel on nous laisse. » Citoyens directeurs! nous vous demandons de pourvoir dès » à présent à la subsistance de vos armées, et de nous acquitter au » moins 2 millions espèces à compte des énormes avances que

les circonstances pénibles dans lesquelles la France se trouvait plongée, ne laissaient entrevoir aucun terme à cette crise. Quel moyen en effet d'améliorer l'administration et de ramener l'abondance en Suisse, quand il fallait secourir la Hollande menacée par les Anglo-Russes, rétablir l'armée d'Italie accablée par tant de revers, et pourvoir aux besoins de 50 vaisseaux de ligne concentrés à Brest, sans compter les frais nécessaires pour équiper, armer et solder tous les bataillons de nouvelle levée, préparer d'innombrables remontes à la cavalerie, à l'artillerie et aux trains des vivres? L'armée continua en effet à manquer de solde et de subsistances; seulement on lui envoya quelques grains, dont la pénurie absolue dans les cantons occupés menaçait d'une famine prochaine.

Le directoire presse Masséna d'agir.

Le directoire français, en qui tout sentiment de pudeur n'était pas éteint, ne sachant que répondre, se bornait à redoubler d'instances pour que Masséna reprît l'offensive; unique moyen selon lui, de dégager l'armée d'Italie, et de se débarrasser des justes récriminations de ses Alliés. On ne se dissimulait pas en effet qu'une victoire décisive, reportant les armées d'Hel-

---

» nous avons faites. Si vous nous aidez, comptez que vous n'aurez
» jamais d'alliés plus fidèles, et que nous nous montrerons dignes
» de combattre pour la cause des peuples libres. »

vétie et du Rhin jusque sur le Danube, ne fût le moyen le plus sûr et le plus agréable de dégrever la Suisse épuisée. Masséna avait longtemps hésité à courir les chances d'une bataille, parce qu'il n'était pas encore en mesure; mais les sollicitations itératives et pressantes du gouvernement, et la nouvelle de la prochaine arrivée du corps russe de Korsakof, le décidèrent à préparer une entreprise sérieuse.

Projet pour reprendre les Alpes.

Il préluda d'abord par porter son aile droite en avant, pour chasser l'ennemi des petits cantons, reprendre le Gothard et menacer les Grisons et le Vorarlberg. Cette opération fut confiée à Lecourbe, sous les ordres duquel on plaça, indépendamment de sa division, celle de Chabran et celle du Valais où Thurreau avait remplacé Xaintrailles. Masséna devait faire en même temps une fausse attaque sur le reste de la ligne, et principalement devant Zurich, afin d'empêcher l'Archiduc de faire passer des secours aux généraux Jellachich et Simbschen qui commandaient la gauche des Autrichiens.

Dispositions de Lecourbe.

Lecourbe fit rapidement ses dispositions. Le général Thurreau fut chargé d'expulser le prince de Rohan du Simplon et du camp de Lax, puis de s'avancer jusqu'aux sources du Rhône pour entrer en communication avec Gudin. Celui-ci après avoir attaqué le Grimsel devait se rabattre sur la vallée de la Reuss, que Loison et Le-

courbe assailliraient de concert; la brigade Boivin eut la tâche de s'emparer de Schwitz et du Muttenthal, tandis que celles de Leval et de Humbert, sous les ordres de Chabran, chasseraient l'ennemi d'Einsiedeln et du mont Aezel, et que Soult et Lorges, au centre, se borneraient à des démonstrations.

Combat de Schwitz. Les troupes de Lecourbe se mirent en mouvement le 14 août au matin. Le général Boivin, à la tête de la brigade de gauche, chassa les Autrichiens de Séven et marcha sur Schwitz, en même temps qu'un demi-bataillon se dirigeait sur Brunnen, soutenu par la flottille qui portait Lecourbe et sa réserve de grenadiers. L'ennemi opposa à Schwitz une résistance à laquelle on ne s'attendait pas; la colonne destinée à tourner la ville ne paraissant point, et celle de Boivin courant risque d'être repoussée; Masséna, qui s'était rendu sur les lieux, chargea son chef d'état-major de ramener ses troupes au combat: Oudinot, aussi malheureux que brave, fut frappé d'un coup de feu à l'épaule, mais ses soldats ardens à le venger enfoncèrent l'ennemi. Après une lutte où le régiment de Stein et les paysans armés de Schwitz essuyèrent une perte considérable, les Français les rejetèrent sur Mutten. Lecourbe ne fit que paraître à Brunnen, et se rembarqua sur sa flottille, qui le transporta le soir devant Flueleu, pour seconder Loison.

Combat de Fuelen.

Deux bataillons, descendus sur Seedorf par l'Issithal, et deux autres conduits par le général Daumas sur Attighausen par le mont Surenen, étaient parvenus, à la suite d'une marche pénible, à gagner la rive gauche de la Reuss; mais, arrêtés par la rupture des ponts, ils se bornaient à fusiller, lorsque Lecourbe parut. Il eut bientôt balayé les bords du lac, débarqué ses grenadiers, et fait attaquer les Autrichiens, en même temps qu'un détachement les tournait par la gauche. Simbschen, écrasé par l'artillerie de la flottille, ordonna la retraite par le Schachenthal et la rive droite de la Reuss; les républicains, après lui avoir mis hors de combat ou fait prisonniers 5 à 600 hommes, le poursuivirent jusqu'à Burglen et Ertzfeld, où ils bivouaquèrent.

Combat de Wasen.

Le même jour, Loison avec trois bataillons et un détachement vaudois, était descendu à travers mille dangers, par le Steinerberg et les glaciers de Susten, dans le Mayenthal, se dirigeant sur Wasen. Jusqu'à l'issue de la vallée de Mayen, il n'eut d'autres obstacles à surmonter que ceux des localités; mais là, il fut arrêté par une ancienne redoute assez bien réparée, et défendue par 400 hommes et 2 pièces de canon. Dans la nuit, quelques compagnies gagnèrent les hauteurs dominantes, pour incommoder la garnison; et, le lendemain, Loison protégé par le feu des chasseurs vaudois, enleva d'assaut le

fort, quoiqu'on ne pût y arriver que par un sentier très-difficile, et pour ainsi dire un à un. Quelques Autrichiens seulement gagnèrent les bords de la Reuss; le reste et l'artillerie demeurèrent au pouvoir des vainqueurs : Loison marcha de suite sur Wasen, d'où il envoya un détachement à la rencontre de Lecourbe.

Celui-ci avait attaqué, le 15 au matin, le poste d'Amsteig, et culbuté les Impériaux dans le val de Maderan. Laissant un bataillon à leur poursuite, il continua sa route, et opéra sa jonction avec la colonne de Loison; puis il remonta le cours de la Reuss, sur laquelle Simbschen occupait encore Geschenen et le pont du Diable. Lecourbe le chassa du village et arriva devant le pont, où les Autrichiens avaient eu le temps de faire une large coupure. Un tel obstacle arrêta l'impétuosité de ses grenadiers. Après vingt efforts inutiles pour tourner la position par le trou d'Uri, Lecourbe donna l'ordre de rétablir le pont, et se détermina à attendre des nouvelles de la brigade Gudin, qui manœuvrait sur la droite avec le général Thurreau, pour s'emparer des sources du Rhône et de la vallée d'Urseren.

Opérations en Valais.

Ce dernier, renforcé par quelques bataillons helvétiques, s'était ébranlé le 13 pour attaquer le prince de Rohan, posté en avant du Simplon et se liant par les hauteurs de Roswald avec le camp de Lax; il réussit à le chasser de sa

position, et à le couper de la montagne, où plusieurs détachemens autrichiens mirent bas les armes. Rohan, affaibli par ses pertes, évacua le vallon de la Binna et gagna Domo-Dossola. Strauch, qui gardait le Grimsel et le Furca avec 8 bataillons, apprenant la marche de Thurreau, n'en laissa que deux au Grimsel, et partit aussitôt de Munster pour lui fermer le chemin. Il ralentit en effet les progrès de la division du Valais; mais, sur ces entrefaites, Gudin, à la tête de deux demi-brigades françaises et d'un bataillon vaudois, remonta la vallée de l'Aar et gravit le Grimsel. Malgré les avantages de cette forte position, les 1,500 hommes qui la gardaient furent culbutés, et la colonne républicaine les poussant sur Oberwald, vint bivouaquer le 15 au soir au pied du Furca, à l'instant où Thurreau, après avoir forcé le camp de Lax, faisait remonter la vallée du Rhône à sa brigade de gauche. Strauch, ainsi menacé sur ses flancs, vola au secours de sa droite, et en rallia les débris, puis traversant pendant la nuit le pas de Nuffenen, il se retira par la vallée du Tésin sur Bellinzona : un faible détachement, laissé sur la Binna pour masquer son mouvement rétrograde, le rejoignit par les vals Formazza et Maggia.

Gudin attaque le Grimsel.

Strauch, menacé sur ses flancs, décampe par la vallée du Tésin.

Gudin, abandonnant alors la garde du Grimsel et du Furca à la division du Valais, se remit en marche le 15 par Réalp sur Urseren. Simbschen

Gudin se réunit à Lecourbe.

tenta vainement de lui disputer l'issue de la vallée: placé à peu près dans la même position dont Strauch venait de se tirer, il décampa dans la nuit par le même motif que lui, pour aller s'établir sur la montagne de Crispalt.

Combat d'Oberalp.

Aussitôt que le pont du Diable fut rétabli, Lecourbe et Gudin effectuèrent leur jonction à sept heures du matin: le premier, jaloux d'enlever aux Autrichiens la faculté de redescendre dans la vallée de la Reuss, fit aussitôt ses dispositions pour les repousser dans celle du Rhin. Un bataillon traversa le St.-Gothard, et fut s'emparer du débouché d'Airolo, tandis que Lecourbe avec un autre et les grenadiers de la réserve, marcha vers le lac d'Oberalp.

Simbschen avait échelonné ses troupes sur la route de Dissentis, et couronnait toutes les hauteurs. Il défendit long-temps les approches de sa position; mais un détachement de la 67ᵉ ayant tourné sa gauche, pendant que les grenadiers l'abordaient de front, il ne put résister à l'impétuosité de cette dernière attaque, et fut mis dans une déroute complète. Le régiment de Kerpen ne fit qu'avec peine sa retraite par Tavetsch sur Ilanz, où il arriva le lendemain, laissant mille prisonniers et trois pièces de canon au pouvoir des Français.

Chabran repousse Jellachich sur la Linth.

Pendant que Lecourbe obtenait cet avantage signalé, sa brigade de gauche forçait le Muttenthal, et rejetait les Autrichiens sur Glarus et

Netsthal, en même temps que Chabran s'emparait de la rive gauche du lac de Zurich. Cette division quitta ses quartiers le 14. Une partie se dirigea sur Schindellegi et Richtenschweil; tandis que le reste, longeant le lac d'Egeri, culbuta l'ennemi de Rothenthurm, de Bennau et d'Einsiedlen. Jellachich, ayant concentré ses forces sur l'Aetzel et à Schindellegi, arrêta les Français le reste de la journée; mais, attaqué vigoureusement le lendemain, il ne put se maintenir, et fut complètement battu. La droite de Chabran débouchant par le Weggithal, menaça de lui couper la retraite; le général autrichien, crainte de se voir culbuter dans le lac, regagna le pont de Grynau et la rive droite de la Linth, harcelé sans relâche par les flanqueurs de Chabran qui lui enlevèrent trois pièces de canon : deux bataillons trop engagés n'ayant pu le suivre, furent faits prisonniers.

Soult et Lorges de leur côté, avaient retenu toute la journée du 14 juillet l'armée autrichienne devant Zurich, par des démonstrations sérieuses. Ils forcèrent le soir le camp de Wollishofen, après s'être rendus maîtres du pont de la Sil à Leimbach. Toutefois, comme le but était rempli, ils retirèrent les troupes engagées, se bornant à placer leurs avant-postes au-delà d'Altstetten. Démonstrations du centre sous Zurich.

Cette courte expédition, aussi rapidement Observ-

tions sur ces entreprises.

exécutée qu'habilement conçue, ne coûta pas 1,500 hommes aux Français. Les Impériaux y perdirent 11 pièces de canon, 4 mille prisonniers, et plus de 2 mille hommes tués ou blessés. Elle valut à l'armée républicaine la possession du Haut-Valais, du Simplon, du St.-Gothard, des petits Cantons, et de la Basse-Linth. Lecourbe en eut tout l'honneur. On ne saurait donner trop d'éloges à ses dispositions, ni admirer assez la précision avec laquelle il avait calculé la marche de ses colonnes, de manière à les réunir alternativement, pour mettre toujours les Autrichiens entre deux feux. Des censeurs rigides trouveront peut-être qu'il était inutile de combiner avec tant d'art des mouvemens si compliqués, et qu'on eût obtenu de plus grands résultats encore, en agissant avec deux seules masses, par le Muttenthal et le Furca, laissant le centre des Autrichiens paisible dans la vallée d'Altorf et à Brunnen, où il eût été enveloppé. En théorie ces observations seraient justes, car il n'est pas toujours indispensable de forcer toute la ligne de l'ennemi à la fois, puisqu'en laissant une partie dans l'inaction, on obtient deux avantages, celui de mettre en action plus de forces sur d'autres points, et celui de compromettre le corps ennemi en l'entretenant dans une funeste sécurité. Mais dans les hautes montagnes les versemens de troupes d'une aile à l'autre, sont trop

difficiles et demandent trop de temps. Il faut se contenter d'agir sur les points où l'on se trouve déjà porté. La multiplicité des attaques de Lecourbe tenait donc plutôt au système général adopté pour la défense de l'Helvétie, qu'à un défaut de justesse dans les combinaisons.

Son entreprise ne produisit cependant pas, dans l'ensemble des opérations, les résultats qu'elle eût amenés douze ou quinze jours plus tôt. Elle eût alors favorisé les manœuvres de Joubert, en menaçant le flanc droit de Suwarof, et l'on peut supposer que celui-ci, au lieu d'attirer à lui le corps de Kray qui venait de prendre Mantoue, l'eût dirigé sur le lac de Como pour couvrir la Lombardie : dans ce cas, si le maréchal eût accepté la bataille à Novi, la supériorité du nombre se fût trouvée du côté des Français. D'ailleurs, il n'était pas impossible que l'Archiduc, rejeté sur les Grisons dans les derniers jours de juillet, lorsque le corps auxiliaire russe était encore éloigné, n'évacuât sa position centrale de Zurich, et ne regagnât le Rhin et les bords du lac de Constance, pour ne pas s'exposer à perdre ses communications avec le Tyrol et le Vorarlberg.

Fautes du gouvernement qui entravent Masséna.

Tout en blâmant Masséna du retard qu'il mît dans son opération, il est juste d'observer que la faute ne doit pas lui en être uniquement imputée : l'extrême versatilité du gouvernement français, et

les contrariétés de tout genre qu'il fit éprouver à son général y entrèrent pour beaucoup. Depuis six semaines que Bernadotte occupait le ministère, il s'était plus attaché à purger l'administration des sang-sues qui dévoraient la subsistance des armées, qu'à tracer des plans de campagne. Joubert en avait, il est vrai, emporté un avec lui; mais les autres armées, moins pressées d'agir, n'avaient reçu que l'instruction vague de harceler l'ennemi. Enfin le 14 août, jour même où Lecourbe reprenait la ligne du St.-Gothard, le ministre représentait au directoire la nécessité d'opérer en Helvétie et sur le Rhin, pour faciliter la tâche imposée à Joubert. Mais ce projet tardif, présenté à Paris la veille même de la bataille de Novi, renfermait des vues si vagues et si extraordinaires qu'il fut bientôt abandonné. Il ne s'agissait que de diversions sur le flanc des Autrichiens du côté du Necker, et de pousser un corps de 20 mille hommes sur Glurns (1). Ce plan était d'autant moins tolérable, que l'arrivée immédiate des Russes portant les forces alliées en Suisse et en Souabe à plus de 100 mille hommes, le résultat inévitable de ces diversions eût été de faire tomber au pouvoir de l'Archiduc les troupes qu'on y aurait destinées.

Quoi qu'il en soit, le directoire adoptant quel-

(1) Voyez pièces justificatives, n° 2.

ques dispositions du singulier projet de son ministre, voulut, comme on sait, faire filer sur le Bas-Rhin une partie de l'armée d'Helvétie. Une semblable mesure ne s'accordait guère avec un projet d'offensive, et dénotait une ignorance absolue des principes. Masséna refusa de l'exécuter; et, dégoûté de toutes ces extravagances, donna sa démission; mais le gouvernement lui-même sentit bientôt tout le danger de son projet, et révoqua ses ordres.

Projet habilement conçu de l'Archiduc pour passer l'Aar.

Cependant l'Archiduc, témoin du revirement de troupes que son adversaire venait de faire de gauche à droite, pour remplacer devant Zurich celles dont il avait renforcé Lecourbe, crut le moment favorable pour exécuter l'entreprise décisive qu'il méditait depuis quelque temps. Il s'agissait du passage de l'Aar; et le point choisi pour l'établissement des ponts, était Gros-Dettingen, où la rivière forme une anse du côté de la rive droite. La nuit du 16 au 17 août fut fixée pour l'exécution du projet, auquel devait concourir la masse principale des Alliés. Starray reçut ordre de porter sa réserve de Villingen sur les bords du Rhin, pour contenir la division de Bâle et l'empêcher de marcher sur l'Aar. Vingt mille Russes arrivés à Schaffousen, et 30 mille Autrichiens tirés de la position de Zurich, se rendirent dans la soirée du 16, entre Gross-Dettingen et Ober-Endingen, où la forêt qui borde la

rivière les déroba aux postes français. Le général Hotze ne conserva pour défendre Zurich et la ligne de la Limmat, que 9 mille hommes d'infanterie et 4 mille chevaux.

Fautes d'exécution dans le jet des ponts.

L'Archiduc n'avait pris qu'une connaissance imparfaite des lieux, il n'avait point fait sonder le lit de la rivière qui est rocailleux, et comptait balayer aisément la rive gauche avec son artillerie, parce qu'elle est dominée par la rive opposée; il négligea de plus de se munir de nacelles pour transporter un détachement de tirailleurs qui eût facilité la construction des ponts. Ce manque de précautions, joint au peu d'habileté de ses pontonniers, fit échouer l'entreprise, quoiqu'elle fût singulièrement favorisée par le petit nombre de troupes qui gardaient cette partie de la ligne française. On commença à lancer les bateaux sous la protection d'un feu violent d'artillerie, qui eut bientôt incendié Klein-Dettingen : mais il fut impossible d'assujettir les ancres des pontons dans le lit de la rivière, qui se trouva être un fond rocailleux.

Bonne contenance des chasseurs suisses et de la brigade Quetard.

A ce malheur s'en joignit un autre tout aussi imprévu. Le brouillard épais qui jusqu'alors avait caché les travailleurs aux républicains, se dissipa dans la matinée; alors deux compagnies de chasseurs zurichois, embusquées au milieu des décombres de Dettingen, commencèrent à tirailler. Ces chasseurs, armés d'excellentes carabi-

nes, tirant à balles forcées, tuaient les pontoniers à une distance où aucune mousqueterie n'eût pu atteindre, et suppléaient ainsi, couverts derrière des murs, à l'artillerie qui n'aurait pu contrebattre celle des Autrichiens. Cependant le bruit du canon avait donné l'éveil aux cantonnemens les plus voisins; Ney, qui venait de prendre depuis 24 heures le commandement de cette division, vola au lieu du combat, et y dirigea toutes ses troupes; de sorte qu'au milieu de la journée, 10 mille hommes se trouvaient en bataille entre Lutgeren et Bozstein. Une circonstance digne de remarque, et qui eût été bien funeste si le passage avait réussi, c'est que Masséna se trouvait alors dans le Muttenthal où à Schwitz, et qu'une partie des réserves avait suivi Chabran. Heureusement Oudinot, que sa blessure venait de ramener au quartier-général, put donner au peu de troupes disponibles l'ordre de marcher en toute hâte vers Dettingen. On juge aisément quelles chances de succès s'offraient à l'Archiduc dans un tel état de choses. Nonobstant tous ces avantages, le prince, voyant son projet éventé, proposa de cesser son feu, à condition qu'il aurait la liberté de retirer ses pontons, ce que Ney se hâta d'accepter.

L'Archiduc renonce à ce passage.

Ainsi échoua, par l'absence des plus simples mesures de prudence, une opération qui pouvait changer entièrement la face de la guerre.

Observations sur cette tentative.

Quelques écrivains, ne considérant que l'époque où elle fut tentée, l'ont regardée comme une simple diversion de l'Archiduc pour arrêter les progrès de Lecourbe, mais ils se trompent; elle tenait à un plan plus vaste : ce qui le prouve, ce sont les sages instructions que ce prince avait tracées aux chefs des colonnes qui devaient passer sur la rive gauche de l'Aar. L'avant-garde, forte de 5 bataillons et 6 escadrons, avait l'ordre de se porter, par le pont supérieur, sur la chaîne de montagnes, qui s'étend depuis Dettingen jusqu'à Effingen, afin de s'emparer de la communication directe de Bruck à Rhinfeld. Le corps entier de Korsakof, renforcé par 6 bataillons Autrichiens, devait marcher sur Bruck, et pousser un fort détachement sur Arau, pour enlever les ponts de l'Aar ainsi que celui de la Reuss à Gabisdorf. Une autre division de 12 bataillons et d'autant d'escadrons avait l'ordre de longer les bords du Rhin jusqu'à Laufenbourg: enfin 9 bataillons et 24 escadrons devaient, après le passage, former la réserve et suivre les Russes dans la direction de Bruck. L'on voit par ces dispositions, que l'Archiduc, longeant la rive gauche de l'Aar avec près de 40 mille hommes, eût entièrement séparé les corps français du Frickthal et de Bâle, du centre et de la droite de Masséna; et qu'il eût pu alors attaquer ce dernier en flanc, le battre et l'obliger à une retraite désastreuse

sur le canton de Berne. Le général autrichien avait même l'option de se jeter en Alsace, après avoir écrasé, de concert avec Starray, le petit nombre de troupes qui couvraient Bâle. La fortune seule sauva l'armée républicaine : car, si l'oubli de la reconnaissance du point de passage ne l'eût pas fait manquer, qui aurait pu, sur la rive gauche de l'Aar, arrêter les progrès ultérieurs des Alliés? Ainsi quelques centaines de bons tireurs, favorisés par le hasard, firent avorter une des opérations les mieux combinées de cette guerre, et la république recueillit autant de fruit de leur intrépidité que du gain d'une bataille.

Le jour même de cet événement, le prince Charles, instruit de la retraite de sa gauche, détacha à son secours le général Hotze avec 9 bataillons et 6 escadrons. Celui-ci, arrivé le 19 à Rapperschweil, se prépara à chasser les Français du canton de Schwitz, et fixa au 21 l'attaque générale. Son projet était de se porter sur la Sil, pendant que Jellachich marcherait de Glaris sur Schwitz par le Muttenthal et le Klonthal, et que Simbschen, partant de Coire, se dirigerait sur les montagnes du Crispalt. L'Archiduc détache Hotze à sa gauche.

Il ne réussit cependant qu'à déposter la division Chabran des points qu'elle occupait sur la Linth, et à la repousser sur l'Aetzel. Lecourbe ayant fait entrer quelques bataillons dans la val- Il repousse Chabran sur l'Aetzel

lée de Schachen, Jellachich craignit d'être tourné, s'il s'enfonçait dans celle de Mutten, et resta en observation à Schwanden.

Mésintelligence entre l'Archiduc et Korsakof.

Depuis l'infructueux essai tenté à Dettingen, Korsakof campait avec le corps russe à Seebach, derrière la Limmat. La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre lui et les généraux autrichiens. Il voulait, avec raison, qu'on brusquât une attaque générale; mais l'Archiduc, dont les derniers événemens avaient encore augmenté la prudence, s'y refusa d'abord, on ne sait trop pourquoi. Le général russe, à son tour, témoigna de la répugnance à marcher dans les petits Cantons: on parvint néanmoins à le faire partir pour Uznacht, où il prit position le 25 août. Ce défaut d'harmonie ne pouvait que nuire aux opérations militaires: aussi, le projet de chasser Masséna de l'Albis, pendant que les Russes et Hotze attaqueraient les postes de la Sil et les petits Cantons, proposé cette fois par le prince Charles, fut refusé par Korsakof. Hotze, craignant d'être victime de ces discussions, se replia derrière la Linth, ne laissant sur la rive gauche que des postes d'observation.

Le prince s'apprête à marcher sur le Bas Rhin.

A cette époque l'Archiduc fut obligé de quitter la Suisse, pour l'exécution du nouveau plan concerté entre les puissances alliées, sous l'influence de l'Autriche. Nous verrons, dans un prochain chapitre, quel parti Masséna, décidé

enfin à prendre une offensive vigoureuse, sut tirer de l'absence de son habile adversaire, et quel coup funeste ce départ porta aux affaires de la coalition.

Remarques sur cette période de la campagne

Cette période de la campagne, quoique bien moins compliquée que la première, offre des leçons importantes pour la guerre de montagnes. Elle montre dans tout leur jour l'activité et les talens de Lecourbe; la supériorité de la guerre de mouvemens sur celle de positions, et, en un mot, tous les avantages de l'initiative. Les grandes opérations ne semblent pas aussi satisfaisantes: d'un côté on voit la funeste manie des cordons destinés à couvrir toutes les avenues d'un vaste pays; sans que de l'autre on aperçoive la moindre aptitude à profiter de ce faux système.

Nous ne reviendrons pas sur l'inaction de Masséna qu'on a déjà jugée. Celle de l'Archiduc, durant les mois de juin, juillet et août, paraît d'autant plus étonnante, que son adversaire laissait son centre, pour ainsi dire dégarni, sur une ligne d'environ six lieues, en face du débouché le plus avantageux. Malgré les obstacles que présentait l'Uetli, ils n'étaient rien moins qu'insurmontables; ainsi cette inaction ne saurait s'expliquer que par l'humeur que le départ de Haddick donna au prince, ou par l'avantage d'attendre Korsakof: d'autres l'ont imputée à des causes particulières qu'il ne nous appartient point

d'examiner. Autant le projet de passer l'Aar à Dettingen décèle le vrai génie de la guerre, autant on est surpris de voir celui qui l'a conçu, renoncer aussi facilement à prendre l'offensive. S'il est vrai que l'oubli d'une simple précaution eût rendu l'opération impraticable, comment ne pas profiter de ce qu'elle avait attiré toute l'attention des Français sur le Bas-Aar, pour rabattre vivement sur Zurich les 50 mille hommes rassemblés à Tagerfelde, et de les faire déboucher contre la division qui gardait l'Uetli? Quelque activité qu'eût mis Lorges à la secourir, il n'aurait pu la sauver d'une défaite inévitable, et ces deux divisions, accablées successivement par des forces quadruples, trop heureuses de regagner Bruck et Arau, eussent laissé Lecourbe engagé au fond de la vallée d'Urseren dans une situation éminemment critique, car la chance la plus heureuse pour lui eût été de pouvoir décamper par le Valais sur Genève.

Le vainqueur d'Aspern nous pardonnera ces réflexions, plus modérées que celles qu'il a faites lui-même sur sa conduite en différentes occasions. Nous apprécions trop le génie dont il a donné tant de preuves, pour ne pas croire que les considérations les plus impérieuses enchaînèrent sa volonté. La politique a exercé trop d'influence sur ces événemens, pour que les contemporains puissent en pénétrer tous les mystères.

# CHAPITRE XCI.

*Le général Joubert, ignorant encore la chute de Mantoue, débouche de l'Apennin pour rentrer en Lombardie.—Suwarof, renforcé par Kray, marche au-devant de lui, et l'attaque à Novi.— Joubert tué dès le commencement de l'action est remplacé par Moreau. — L'armée française tournée par sa droite se replie avec peine sur Gavi. — Suites de cette bataille. — Mouvement de l'armée des Alpes sur Pignerol et Aoste. — Suwarof, au lieu de poursuivre ses succès, revient à Asti pour marcher de là vers la Suisse. —Tentative inutile de Moreau pour débloquer Tortone. — St.-Cyr repousse les entreprises de Klénau contre Gênes. —Mélas prend le commandement en chef en Italie.*

**Préparatifs de Joubert pour attaquer Suwarof.**

JOUBERT, loin de s'attendre à la chute prématurée du boulevard de la Lombardie, avait mis aussitôt après son arrivée, la dernière main aux préparatifs pour prendre l'offensive et tenter de le sauver; le 28 juillet son armée occupa les positions suivantes :

L'aile droite, dont St.-Cyr prit le commandement peu de jours après, forte d'environ 15 mille hommes, garda tous les débouchés des monts Liguriens, depuis Pontremoli jusqu'à Torriglia, et fournit la garnison de Gênes.

Le centre, évalué à dix mille combattans, tenait la Bochetta et Campo-Freddo.

L'aile gauche, commandée par Pérignon que l'arrivée de six régimens d'infanterie venus de l'intérieur avait portée à près de 22 mille hommes, campait sur le revers des montagnes du côté du Piémont, depuis la tête de la vallée du Tanaro, et surveillait les communications avec la France et l'armée des Alpes qui commençait à s'organiser.

La réserve de cavalerie de 1,800 chevaux, divisée en deux brigades, aux ordres de l'intrépide Richepanse et de Guérin, était répartie dans l'aile gauche et le centre.

L'armée des Alliés, évaluée à cette époque, à plus de 100 mille hommes, comme on l'a vu au tableau annexé au chapitre 89, n'en avait pas plus de 45 mille en Piémont. Un corps de 12 mille combattans, commandé par le général Kaim, à Cherasco, observait l'armée des Alpes, qui n'en comptait encore que 15 à 16 mille. Quelques régimens, sous le général Alcaïni, formaient le siége de Tortone; le gros de l'armée campait sur les deux rives de la Bormida et près

d'Alexandrie; une de ses brigades venait de réduire Seravalle après quatre jours de siége, et se disposait à faire tomber Gavi; le baron de Kray, que les Français croyaient occupé pour long-temps encore au siége de Mantoue, entrait en pourparlers avec la garnison et allait être disponible. Enfin Klénau cantonnait en Toscane avec un corps de 6 à 7 mille combattans.

Moreau reste avec Joubert pour l'aider de ses conseils.

A cette époque, une heureuse fraternité unissait la plupart des généraux de la république. Il n'existait entre eux de rivalité que pour le bien public, et le court espace de temps que Joubert avait eu Moreau sous ses ordres comme inspecteur d'infanterie, avait suffi pour resserrer des liens formés par une estime mutuelle. L'arrivée de Joubert ne changea donc rien aux dispositions de celui-ci; et persuadé que sa présence pourrait être utile à son jeune camarade, Moreau lui proposa de l'accompagner dans son début. Bien différent du présomptueux Lafeuillade qui causa la ruine d'une armée française devant Turin, en dédaignant les conseils du maréchal de Vauban. Joubert était inaccessible à la jalousie : il accepta avec reconnaissance la proposition de son prédécesseur, et la république dut, au patriotisme et à la bonne harmonie de ces deux généraux, le salut d'une armée qui eût été infailliblement dissoute après la mort de Joubert, si elle n'avait eu pour la rallier un chef qui pos-

sédât toute sa confiance. Ce désintéressement, qu'on peut donner pour exemple, atteste au fond le généreux caractère de Moreau, et prouve qu'il eût été digne d'un meilleur sort.

Projet des généraux français.

La position respective des armées indiquait assez le point de leur rencontre. Le choc ne pouvait avoir lieu que dans les vallées de la Bormida et de l'Orba, ou aux environs de Novi. Dans le premier cas, Joubert était déterminé à retirer 10 mille hommes de sa droite pour accepter le combat, tandis que le reste, appuyé à Gavì, inquièterait le flanc de l'ennemi. Son intention, dans l'autre hypothèse, était, au contraire, de rabattre sa droite sur Capriata, et de se porter avec le centre et la gauche contre Suwarof, pour déterminer le succès.

L'armée s'ébranle sur trois colonnes.

Le 9 août l'armée française fit un mouvement de concentration; l'aile gauche, ainsi que les réserves de Clausel et de Richepanse, descendirent la vallée de la Bormida : St.-Cyr, avec la droite et le centre, composés des divisions Laboissière, Watrin et Dombrowsky, outre leur réserve, vint s'établir derrière Voltaggio, Carossio, Morneso et Ovada; l'armée fut flanquée dans ses positions, par les troupes de Miollis et de Montrichard, qui gardèrent tous les débouchés de la rivière de Gênes, et formèrent la garnison de cette ville.

Le 10 août, la gauche quitta Carcare, sous la

15, page 98.

DE BAT

*Joubert, à la*

| | CEN ÉRAL SAINT-CYR. | | | |
|---|---|---|---|---|
| ve lerie idée néral NSE. | BRIG. COLLI | IN. | Division DOMBROWSKY | DIVISION MIOLLIS en flanqueurs de droite. |
| valer[e]. . agons. ss. alerie. | 14[e] de ligne. 24[e] *idem.* 68[e] *idem.* Polonais. | ligne. *lem.* *lem.* *lem.* 27[e] lég. gr.e. chass. | 17[e] de ligne. 55[e] *idem.* Légion polon[se]. 1[re] cisalpine. Cav. polonaise. | 16[e] légère. 73[e] de ligne. 97[e] *idem.* |
| 1,002 | 7 bat. 3,878 | 6 hommes. 3 | 6 bat. 2,070 h. Caval. 50 | 5 bat. 3,461 h. |

2,843 }
2,087 } 34,930 homm

} 34,203 hommes, do core 18 à

direction du général en chef, à l'exception d'une division poussée dans la vallée de l'Erro, pour se lier avec la droite que conduisait Moreau.

La marche de ces colonnes, quoique large et un peu décousue, se trouvait justifiée, tant par la connaissance exacte de l'emplacement des Austro-Russes, que par la nature difficile des vallées que les différens corps parcouraient, et par la direction concentrique des colonnes qui assurait la réunion de l'armée au débouché de l'Apennin.

Le 11 août les républicains continuèrent à descendre les vallées de la Bormida, de l'Erro et de l'Orba. La division Lemoine entra dans Melazzo, après une fusillade assez forte. Grouchy, qui commandait provisoirement celle de Victor, s'établit à Ponti, ainsi que la réserve d'infanterie: celle de cavalerie garda Cremolino, pour lier l'aile gauche au centre. Elle débouche de l'Apennin.

Au premier avis de la marche de l'armée française, Suwarof envoya le comte de Bellegarde, avec 8 bataillons et 6 escadrons, observer son mouvement. Ce corps eut, près de Silvana, un engagement assez vif avec la division Dombrowsky, qu'il repoussa sur Ovada. Le gros des forces alliées resta vers Rivalta pour couvrir le siége de Tortone qui était pressé vigoureusement depuis le 6.

Le 12, l'aile gauche des Français continuant sa

marche, Grouchy força Bistagno, et s'avança droit sur les montagnes qui dominent Terzo, pendant que Lemoine déboucha dans l'ordre le plus imposant de la vallée de l'Erro, qui verse dans celle de la Bormida, précisément vis-à-vis ce bourg. Les Autrichiens furent culbutés, et perdirent quelques centaines de prisonniers. Bellegarde se retira sous Acqui, qu'il abandonna aussitôt que les têtes de colonnes républicaines en furent à portée, pour gagner Fressonara derrière l'Orba; mais il renonça bientôt à cette position pour prendre celle de Ritorto, et s'appuyer au corps de Kray qui arrivait ce jour là à Fragarolo. Le centre ni l'aile gauche de l'armée combinée, n'avaient bougé jusqu'alors.

Le 13, Pérignon, arrivé de la veille à Strevi sur la route de Rivalta (1), renforça la division Lemoine de la réserve de cavalerie, et lui donna l'ordre de passer la Bormida, pour se porter sur Capriata. Après un léger engagement à Castel-di-Ferro, Grouchy, ayant pris la tête de la colonne, chassa les Alliés de Capriata, laissa à Lemoine le soin de couvrir ce village, et alla s'établir avec les réserves sur la gauche de l'Orba. Cependant le centre et la droite s'étaient mis en mesure de soutenir la gauche: la division Watrin prit position en avant et en arrière de Serravalle;

(1) Il y a deux Rivalta, un près de Tortone, l'autre près d'Acqui.

celle de Laboissière devant Gavi; les troupes de Dombrowsky les liaient l'une à l'autre; les réserves s'établirent à Carossio.

Le lendemain 14 août, St.-Cyr, à la suite d'escarmouches assez vives, porta sa droite à San-Bartholomeo, et prolongea sa gauche vers Novi: le centre vint camper sur les hauteurs en arrière de cette ville, qui fut fortement occupée. Dombrowsky fut chargé d'investir Serravalle avec 3 mille hommes qui pouvaient servir de réserve au besoin. De son côté, l'aile gauche vint s'établir sans obstacle en avant de ce poste, en sorte que, vers quatre heures du soir, l'armée française se trouva en face des Alliés, la droite à la Scrivia, le centre à Novi, et la gauche à Pasturana. La totalité des forces en ligne s'élevait à 59 bataillons et 11 régimens de troupes à cheval, formant ensemble environ 38 mille combattans, dont 2 mille de cavalerie. Les armées sont en présence.

Nos lecteurs ont observé que le maréchal russe n'avait pas cherché à chicaner sérieusement la descente de l'armée française dans la plaine: rassuré par l'arrivée des 23 bataillons que Kray lui amena le 12, il resta immobile dans son camp de Rivalta, du 9 au 14; mais, à l'apparition des républicains près de Novi, il rallia son armée sous Pozzolo-Formigaro; et, le 14 au soir, elle occupa les positions suivantes: Kray, avec les divisions Bellegarde et Ott, fortes de 30 Dispositions de Suwarof.

bataillons et 20 escadrons, campait sur deux lignes à la droite, entre Bassaluzzo et le chemin de Novi à Bosco; le centre, commandé par Derfelden, et composé des divisions d'infanterie russe Forster et Schweikowsky, et d'une division de cavalerie autrichienne, bivouaquait en avant et en arrière de Pozzolo-Formigaro. Mélas occupait Rivalta avec l'aile gauche, consistant dans les divisions Frœlich et Lichtenstein, fortes de 13 bataillons et 16 escadrons. Une réserve d'environ 6 mille hommes, dont 400 de cavalerie, était à Spinetta; et le général Rosenberg, avec 10 mille hommes d'infanterie et 3 mille chevaux, couvrait le siége de Tortone, à Vighizzolo et Monte-Galdone. Ainsi, la totalité des forces alliées à portée d'entrer en action, s'élevait à 63 mille hommes, dont 12 mille de cavalerie.

Il est hors de doute que Suwarof avait d'abord le dessein d'attendre les républicains dans les plaines de Rivalta, où la supériorité de sa cavalerie lui assurait des chances de succès: mais, lorsqu'il vit Joubert s'établir en arrière de Novi, il craignit que son intention ne fût de s'y retrancher, et de s'y tenir sur la défensive, jusqu'à ce qu'un mouvement de l'armée des Alpes le débarrassât d'une partie des troupes qu'il avait en présence. Le maréchal changea donc tout à coup de résolution, fortifié par l'avis de Mélas qui ne voyait aucun inconvénient à attaquer Novi:

l'opinion du général autrichien était motivée sur ce que la grande supériorité de cavalerie des Alliés donnait l'avantage inappréciable de couvrir leur retraite en cas d'échec, dans la plaine de Pozzolo-Formigaro, et de mettre les Français hors d'état d'obtenir des résultats importans. Les dispositions d'attaque furent en conséquence arrêtées par Suwarof pour le lendemain.

Joubert apprend trop tard la reddition de Mantoue.

De son côté, Joubert, qui n'avait pas compté trouver devant lui une masse aussi imposante, était plongé dans une affreuse perplexité. Depuis quelques jours, des bruits vagues annonçaient la chute de Mantoue; mais n'ayant reçu aucun avis officiel, il refusait d'y ajouter foi et les regardait comme une ruse de guerre de l'ennemi. L'aspect du corps de Kray, campé en face de son aile gauche, dissipa douloureusement ses doutes: il n'était que trop vrai que cette forteresse importante avait capitulé le 29 juillet: sa reddition prématurée, en permettant à Kray de rejoindre Suwarof avec un renfort assez considérable pour décider du sort de l'Italie, dérangea tous les projets du général républicain, qui crut devoir convoquer un conseil de guerre. Tous les avis furent qu'il y aurait de l'imprudence à descendre dans la plaine, où le moindre revers causerait la ruine totale de l'armée: quoique Joubert en général discret ne s'ouvrît à personne, on s'aperçut qu'il était décidé à retourner dans

ses anciennes positions, en attendant que Championnet pût entrer en action de son côté. Mais, pour éviter la bataille, il eût fallu décamper pendant la nuit; et Joubert ayant voulu attendre le rapport des découvertes du lendemain, fut prévenu par son adversaire, et forcé de l'accepter.

Description de la position de Novi.

La position de l'armée française était très-forte. Entre la Scrivia et le Lemme, qui prend sa source à la Bochetta et se jette dans l'Orba au-dessous de Bassaluzzo, s'élève au nord de Gavi, sur un vaste plateau qui domine la Scrivia, la montagne de Medesma, nommée par quelques géographes Monte-Rosso; dont les versans escarpés, s'étendant à l'est du côté de Serravalle et vers le nord dans la direction de Novi, offrent une belle position pour une armée qui veut empêcher l'ennemi de pénétrer du Piémont dans la rivière de Gênes : le centre en est couvert par Novi, ville fermée d'un bon mur flanqué de tours, et assise au pied de la montagne au débouché de la plaine, dans un site riant, couvert de maisons de campagne, de vergers et de vigues. (*Voyez Pl. XXXI.*)

Dispositions de Suwarof.

Suwarof en arrêtant le plan d'attaque d'une position aussi formidable, ne montra pas toute la sagacité dont il avait fourni tant de preuves : il prescrivit à Kray et Bellegarde de commencer le combat et de chercher à gagner les hauteurs de Pasturana, pour arriver sur les derrières du

centre français; la force de ces divisions lui persuada qu'elles atteindraient aisément ce but: l'avant-garde du prince Bagration, campée en avant de Pozzolo, eut l'ordre d'aborder ensuite la droite des Français, en défilant hors de portée de canon de Novi, sous la protection du fort de Serravalle, et de chercher à se réunir au corps de Kray : Derfelden reçut l'instruction d'emporter Novi, pendant que la double attaque des ailes gagnerait du terrain : enfin le corps de Mélas fut destiné pour réserve. Ainsi la ligne française allait être assaillie sur tous les points; mais par un calcul dont nous sommes embarrassés d'expliquer la raison, toutes les attaques furent prescrites à des heures différentes; en sorte que ces efforts tentés l'un après l'autre, ne devaient point avoir assez de vigueur pour l'enfoncer. On eût obtenu un résultat bien plus prompt, si l'on avait dirigé de suite le principal effort sur la droite, en renforçant Kray des divisions du centre, et se contentant de faire des démonstrations contre Novi. Voulait-on au contraire frapper le coup principal du côté opposé? on l'eût fait avec succès, en y portant le centre, renforcé de la réserve et d'une partie de la droite qu'on aurait lancés à la gauche de Novi, afin de se rendre maître sur-le-champ de la route de Gavi.

Première attaque de Kray

Quoi qu'il en soit, le 15 août, à cinq heures du matin, Kray engagea la bataille. Bellegarde,

contre Lemoine.

avec 13 bataillons, attaqua la division Grouchy; et Ott, avec un pareil nombre, aborda la division Lemoine : 4 bataillons et quelques escadrons, détachés sous les ordres du général Seckendorf, se prolongeaient vers le Lemme, tant pour faire diversion que pour flanquer la colonne de droite.

Joubert est tué un des premiers.

Le premier choc fut rude. Les troupes de Lemoine, massées dans des vignes, en ordre de marche, essuyèrent le feu des Autrichiens sans pouvoir lui répondre. Toutefois, la résistance d'une seule demi-brigade fut si opiniâtre, que Kray, déviant de son premier but, dirigea ses coups contre la 20e légère, qui, isolée à gauche, lui sembla plus facile à déposter. En effet, accablée par le nombre, elle fut enfoncée : déjà même les Autrichiens prenaient pied sur le plateau, quand Joubert inquiet accourut sur la ligne. Ce jeune héros appréciait tout le danger de sa position, et, jugeant qu'il serait impossible d'effectuer sa retraite à moins d'en imposer à l'ennemi, il se précipita au milieu des tirailleurs pour les encourager, et fut frappé d'une balle qui l'étendit sans vie.

L'inaction des Alliés permet à Moreau de rétablir le combat.

Ce malheur augmenta la confusion, et eût décidé la journée en faveur des Alliés, si leur centre et leur gauche fussent entrés en action : mais les Russes étaient encore tranquilles à Pozzolo-Formigaro, et le général Mélas n'avait envoyé de

Rivalta qu'un détachement pour observer les bords de la Scrivia. Cette circonstance, jointe à l'arrivée subite de Moreau sur le point forcé, donna le loisir de rétablir la ligne. Ce général harangue les troupes, les rallie, et les ramène bouillantes d'ardeur au combat: la division Lemoine reprend sa position et s'y déploie : les grenadiers de la 34e chargent l'ennemi à la baïonnette, et le culbutent au bas de la colline sur sa seconde ligne.

Mais, pour avoir été repoussés dans cette première tentative, les Autrichiens n'en revinrent qu'avec plus de fureur à la charge : protégés par une artillerie formidable, ils se présentent de nouveau en ordre, sillonnant de boulets et d'obus la ligne française qui n'avait pas encore une seule pièce de canon en batterie.

De son côté le comte de Bellegarde, dont l'attaque de front venait d'échouer devant la division Grouchy, cherchait à gagner les derrières de Pasturana, en faisant filer sa cavalerie dans le ravin de Monficello, d'où elle pouvait remonter vers ce point important par la rive gauche du Riasco. Ce mouvement, assez bien combiné, devait être soutenu par les flanqueurs de Seckendorf qui arrivaient sur le Lemme. La cavalerie du général Richepanse, se voyant compromise, se replia à gauche de Pasturana ; la colonne autrichienne poursuivit sa marche de ce côté avec

Bellegarde est repoussé par Grouchy.

d'autant plus d'ardeur, qu'au moment même Ott était sur le point d'enfoncer de nouveau la division Lemoine. Dans cette conjoncture, Pasturana, dont la destinée paraissait d'être tourné ou enlevé de force, fut pourtant encore sauvé. Seckendorf ayant pris la route d'Ovada pour observer un petit détachement français qui cherchait à rejoindre l'armée, au lieu de soutenir la cavalerie qui s'était rapprochée du Riasco, n'osa passer ce torrent, ni exécuter son mouvement d'attaque. Pérignon profita de cette hésitation, en ordonnant à Clausel de s'avancer sur le flanc droit de Bellegarde, en masse par bataillons. Les Impériaux firent bien volte face; mais Richepanse les chargea, et Partouneaux acheva leur défaite, en les culbutant à la baïonnette. Ce coup de vigueur dégagea l'aile gauche des Français vers huit heures du matin.

La droite sous St.-Cyr n'est point inquiétée.

La droite n'avait point encore été attaquée; St.-Cyr profita de ce répit pour donner la dernière main à ses dispositions défensives. Peut-être eût-il été à propos de ne laisser qu'une division devant Novi, et de marcher avec le reste par la gauche sur le flanc de Kray; mais la division Watrin étant trop éloignée de Novi, et l'ennemi pouvant attaquer d'un moment à l'autre, St.-Cyr craignit de s'affaiblir. Le général Watrin reçut l'ordre de quitter San-Bartholemeo, pour venir s'établir à la droite de la ville, sur les

pentes du Monte-Rotondo. Partie de la réserve, placée à Cavana en arrière de la ville, passa dans la plaine à gauche, de manière à pouvoir également soutenir les deux ailes. Une demi-brigade avec 4 pièces s'établit sur les hauteurs à droite de Novi, d'où l'on commande la plaine; une autre, appuyée par deux régimens de cavalerie et 4 bouches à feu, prit poste sur le plateau qui, s'étendant en arrière du premier rideau et de la ville, les domine tous deux. La brigade Gardanne fut chargée de défendre Novi; celles des généraux Colli et Quesnel prirent poste sur les hauteurs à gauche.

Bagration attaque enfin Novi.

Cependant, Kray, après avoir rallié ses troupes, faisait presser par ses aides-de-camp le prince Bagration d'entrer en action sur le centre, pour effectuer une diversion plus puissante en sa faveur. Fidèle à ses instructions, le général russe attendait l'instant fixé par le maréchal: toutefois il se détermina à marcher sur Novi, lorsqu'il aperçut les Autrichiens assaillis par les Français, et Kray prêt à effectuer sa retraite si l'on n'agissait promptement. Il combina l'attaque de ce poste avec celle des positions qui le commandent. Les colonnes russes, protégées par quelques tirailleurs, méprisant le feu de l'artillerie placée au Belvéder et à la Cassinetta, marchèrent droit sur ces points. Le général Laboissière les laissa approcher jusqu'à demi-portée de

St.-Cyr le repousse.

fusil, puis les accueillit avec un feu de file et des décharges à mitraille qui semèrent le désordre et la mort dans leurs rangs. Alors, le prince Bagration, dans l'espoir de tourner Novi et de l'attaquer par derrière, dirigea 4 bataillons sur le Monte Rotondo, qui lui paraissait dégarni. Mais au moment où cette colonne exécutait son mouvement, la division Watrin effectuait celui qui lui avait été prescrit. Déjà la brigade Petitot était sous les murs de la ville; et celle d'avant-garde, venant de Bettole-di-Novi, débouchait par le chemin de Cassano. On se disputa le passage; et, après un engagement vigoureux, les Russes durent le laisser aux Français. Bientôt après arriva Watrin avec sa troisième brigade, qu'il avait gardée jusque-là dans la plaine pour couvrir la route de Tortone. L'apparition de forces si supérieures sur le flanc de Bagration, sema le désordre parmi ses troupes éparpillées dans les vignes, et se battant corps à corps avec des tirailleurs français. Il ne put les rallier et fut ramené avec elles jusqu'auprès de Pozzolo-Formigaro.

Il le fait assaillir sur sa gauche par la division Watrin.

Dans ces entrefaites, Suwarof arriva sur le champ de bataille avec la tête de la division Derfelden. Informé des échecs qu'on a essuyés en son absence, il dispose tout pour une attaque générale. Kray, que rien ne rebute, reçoit l'ordre de faire un dernier effort : Derfelden est destiné à soutenir le prince Bagration; on pres-

Suwarof ordonne une attaque générale.

crit à Mélas de sortir du camp de Rivalta pour venir former la gauche de la ligne : enfin on expédie à Rosenberg l'ordre d'accourir de Tortone avec sa division.

Aussitôt Kray prescrit au général Ott d'assaillir de front les hauteurs couronnées par les troupes de Pérignon, tandis que Bellegarde chercherait à tourner leur gauche. L'attaque de ce dernier ne fut pas heureuse : si une colonne d'infanterie s'empara d'abord de la hauteur en arrière de Pasturana, qui plonge le chemin de Francavilla, elle ne tarda pas à être dépostée par l'infanterie de Clausel, appuyée de la brigade Grandjean. Pérignon, pénétré de l'importance de ce point, le fit ensuite occuper le reste du jour par un fort détachement d'infanterie, soutenu de la cavalerie de Richepanse. Seconde attaque de Bellegarde.

La colonne du général Ott n'obtint pas de succès plus durables : au moment où elle venait de gravir la hauteur, Moreau lança sur son flanc la brigade Partouneaux, qui, secondant les efforts de Lemoine, la ramena vivement jusque dans la plaine. Partouneaux voulant la suivre avec trop d'impétuosité, fut fait prisonnier ; mais la colonne impériale n'en fut pas moins culbutée une seconde fois au pied des hauteurs. Ott est encore repoussé par Lemoine.

Pour soutenir dans cet instant critique la retraite de ses colonnes d'attaque, Kray fit avancer sa cavalerie et son artillerie. Ce mouvement

ayant été secondé à sa droite par un groupe de tirailleurs qui s'étaient maintenus dans les haies et les cassines de l'autre côté du Riasco, les troupes en déroute parvinrent à se rallier, et deux bataillons français, emportés par trop d'ardeur, furent ramenés avec perte, par les dragons et hussards autrichiens.

Attaques réitérées de Suwarof.

Pendant que Kray s'épuisait en efforts infructueux, le généralissime n'était pas plus heureux au centre. Il avait fait contourner Novi par ses attaques, sans réussir à y pénétrer. La perte que lui avaient coûté ses premières tentatives, lui fit croire qu'il parviendrait plus facilement à son but en enlevant la position de Cassinetta, qui commande la ville à l'ouest. Il donna l'ordre à une forte colonne de l'attaquer; mais St.-Cyr, devinant son intention, prescrivit à Watrin de reprendre le faubourg, moins pour faire diversion qu'en vue de menacer le flanc des assaillans. Ce coup de main, qui coûta aux Russes beaucoup de monde et deux pièces de canon, détourna pour le moment le maréchal de l'idée d'enlever la position de front, et procura à la division Watrin la facilité de s'étendre de nouveau dans la plaine. Néanmoins, les scènes de carnage qu'on avait vues le matin devant le Belvéder et la Cassinetta, se renouvelèrent dans l'après-midi. La valeur tranquille des Français y triompha, pendant 4 heures, du courage opiniâtre des Russes.

Découragés par ces échecs, peut-être aussi accablés par la chaleur excessive du jour, Autrichiens et Russes ralentirent vers une heure la vivacité de leur feu; mais à trois, ils le recommencèrent avec plus d'intensité, sans obtenir plus de succès. Les Français, inébranlables dans leurs positions, déjouaient toutes les tentatives. Bagration et Derfelden, écrasés par l'artillerie, furent chargés par les escadrons de Guérin, et ramenés au loin dans la plaine par la division Watrin, qui, contre le gré de St.-Cyr, énerva ses forces dans une poursuite insignifiante.

Mélas tourne la droite des Français.

Tant de pénibles efforts n'avaient produit qu'un massacre sans résultat pour les Alliés: leurs attaques manquaient d'ensemble ; on eût dit qu'ils craignaient de vaincre. Jusqu'alors, les Français n'ayant pu être forcés, devaient se regarder comme victorieux ; car leur perte était loin d'égaler celle des Alliés. Tout autre que Suwarof eût peut-être songé à la retraite ; mais il ne renonçait pas facilement à ses projets. Averti que le corps de Mélas, dont la coopération eût été si utile dès le matin, venait enfin d'arriver à hauteur de Busetto, il lui envoya l'ordre d'appuyer à droite, et d'attaquer Novi de front, tandis que Derfelden enlèverait les hauteurs à l'ouest, conjointement avec Kray.

Mais cet ordre n'était déjà plus exécutable, et ce ne fut peut-être pas un mal. Mélas, en

partant de Rivalta, avait divisé son corps en trois colonnes; la brigade Nobili remontait la rive droite de la Scrivia, pour faire lever le blocus de Serravalle: le général Mitrowsky longeant la rive gauche de ce torrent, gagnait déjà le Monte-Rotondo, en sorte qu'il n'avait plus avec lui que les brigades de grenadiers Lusignan et Laudon. Néanmoins, pour se conformer autant que possible aux intentions du généralissime, sans perdre le fruit de ses premières dispositions, Mélas détacha sur sa gauche la brigade Laudon au soutien du général Mitrowsky, et mena lui-même celle de Lusignan contre le plateau à l'est de Novi.

St.-Cyr rappelle la division Watrin; elle se retire en désordre.

A l'aspect des dangers qu'il courait, St.-Cyr prescrivit à Watrin d'abandonner la plaine, et d'aller se placer en observation au pied du plateau menacé. Ce mouvement, indispensable dans la position des affaires, agit en sens inverse sur les deux partis; il encouragea autant les Impériaux, qu'il affecta le moral des troupes de Watrin. Cette division harassée, grimpait péniblement le plateau, lorsqu'elle découvrit le double orage qui se préparait : elle lâcha pied en voyant Laudon déboucher sur sa ligne de retraite.

Lusignan, pour couronner le plateau, n'eut donc à souffrir que le feu de quelques tirailleurs et de quatre pièces de canon. Ce moment d'in-

certitude des Français donna le loisir à Laudon et à Mitrowsky d'effectuer leur jonction en arrière de Cavana, et de se porter ensuite en colonnes par bataillon contre la division Watrin; tandis que Lusignan poursuivait sa marche vers Novi par la crête des hauteurs.

A peine St.-Cyr avait-il fait changer de front à la division Laboissière, que Watrin, dont les troupes venaient d'être ralliées, fut forcé de se replier sur une petite élévation qu'occupait déjà la 106e avec 4 pièces de canon. Il ne tarda pas à y être abordé par les grenadiers hongrois, favorisés à gauche par une charge de cavalerie, et à droite par l'effort que faisait Lusignan pour gagner la route de Gavi. La mêlée devint sanglante, et l'intrépidité de la 106e amena un léger retour de fortune, pendant lequel Lusignan fut grièvement blessé et pris avec plusieurs centaines d'hommes. Toutefois la division Watrin ne déblaya que le terrain nécessaire pour se frayer un passage vers la route de Gavi, où elle se plaça à cheval derrière la Fornova.

Kray, à la droite, après dix attaques consécutives, n'avait encore rien gagné; mais Suwarof, au centre, était enfin parvenu à rejeter les Français dans Novi, d'où ils continuaient sur les faubourgs une fusillade meurtrière, à travers les crénaux du mur d'enceinte. A l'extrême gauche, la colonne de Nobili avait débloqué Serravalle,

Etat général des affaires à 5 heures.

et rejeté le corps de Drombrowsky dans la direction de la Bochetta. Cette brigade occupa Vignolo en arrière de la Scrivia, et ses avant-postes furent placés à Arquata.

Tel était l'état des choses un peu avant cinq heures. Quoique les Français fussent encore maîtres des hauteurs entre Novi et Pasturana, on prévoyait l'issue de la journée ; car Mélas ne tarda pas à couper entièrement la route de Gavi : déjà la cavalerie du prince de Lichtenstein et les trois brigades de grenadiers y prenaient pied, et le mouvement de retraite ne pouvait plus s'effectuer que par Pasturana. Les Français, disposés maintenant sur deux lignes à peu près parallèles, mais attaqués de front et à dos, avaient en quelque sorte contre eux toutes les difficultés du terrain, qui les abritaient au commencement de la journée. Le résultat plus ou moins désastreux de la bataille, dépendait néanmoins de l'occupation de Pasturana, qui couvrait leur communication directe : et la défense de ce poste devenait d'autant plus difficile, que les hauteurs à gauche de Novi se trouvant dégarnies, et cette place sur le point d'être évacuée, rien n'empêchait les Alliés de se porter en forces sur le village, et de se rendre maîtres de la seule route praticable qui restât aux Français.

Nouvel effort

Suwarof pénétré de la justesse de ces considérations, rallia les divisions Forster et Schwei-

kowsky, et résolut de tenter avec elles un dernier effort sur les hauteurs de Novi, pendant que de leur côté Kray et Mélas redoubleraient de vigueur contre les ailes des républicains.

général de Suwarof.

Tout s'ébranle simultanément pour ce coup décisif: mais Moreau, qui en calcula les résultats, fit aussitôt ses dispositions de retraite. St.-Cyr, de son côté, enjoignit à la division Watrin de gagner les hauteurs de Montecucco par la route de Gavi: deux bataillons sont placés en avant des villages de Tassarollo et de San-Christofaro, pour protéger la retraite de la division Laboissière par le chemin de Tassarollo, sur lequel Gardanne ira prendre position après avoir évacué Novi. La brigade Colli et la cavalerie de Guérin couvrent ce mouvement rétrograde, par une démonstration offensive.

Disposition de Moreau pour la retraite.

Le corps de Mélas, incertain sur la direction qu'il doit prendre au milieu de tant de mouvemens contraires, n'avance qu'avec circonspection vers Novi. Les Français en profitent pour accélérer leur retraite qui, sur ce point, s'exécute dans le plus grand ordre. Cependant, le plateau à droite de la ville fut bientôt couronné par les Russes; et Kray, étant parvenu à faire prendre pied à quelques bataillons sur les hauteurs en avant de Pasturana, rejeta la division Lemoine sous ce village, où Grouchy avait déjà reployé la sienne devant le comte de Bellegarde.

Les Alliés s'emparent de Novi.

Vers six heures, l'armée française était en pleine retraite. Novi n'était plus occupé que par la 68e, échelonnée par la réserve de Colli. Cette poignée d'hommes ne pouvait guère opposer de résistance aux colonnes ennemies, qui s'avançaient des deux côtés sur la ville. Aussi, Mélas, à la tête des grenadiers de Paar, y pénétra par la droite, au moment où le prince Bagration y entrait par la gauche avec une colonne russe (1). La 68e opéra sa retraite en bon ordre par la porte de Gavi, pendant que les Russes et les Hongrois se livraient au pillage.

Colli est rejeté sur la gauche.

Guérin et Colli, après avoir recueilli cette demi-brigade, voulurent se retirer sur Pasturana, et protéger la retraite de l'artillerie du Belveder et de la Cassinetta, qui n'avait pu suivre la route de Gavi; mais la brigade du général Karackzay, qui avait tourné Novi, marcha droit à eux, et les repoussa sur le flanc de Lemoine. Dans ces entrefaites, le prince Bagration étant parvenu à arracher une partie de ses troupes de Novi, les mit en marche pour se lier à la droite du général Mélas, qui poussait les divisions Watrin et Laboissière sur la route de Gávi, au-dessous de l'embranchement du chemin de Tassarollo.

---

(1) Il est ici question de la droite et de la gauche, relativement aux Français.

La gauche assaillie de tous côtés est accablée.

Le dénoûment de la journée n'était plus éloigné, quoique l'aile gauche et partie du centre français combattissent encore. L'intention de Moreau était que Grouchy filât d'abord avec l'artillerie, sous la protection de la division Lemoine. La retraite de celle-ci aurait été à son tour couverte par la brigade Colli, chargée de défendre les approches de Pasturana. Mais il n'en fut pas ainsi. Les Russes, s'étant joints par leur droite au corps de Kray, attaquèrent avec fureur l'aile gauche des républicains, qui ne combattait plus que pour sauver son artillerie. Un bataillon de Starray se glissa par les ravins qui sont derrière Pasturana, sur une hauteur, d'où il envoya des tirailleurs vers le chemin creux et escarpé par lequel défilaient les parcs et les troupes. Aux premiers coups de fusil, le désordre et la confusion s'introduisirent dans le convoi, quelques chevaux de la tête ayant été tués, il ne fit plus un pas et s'encombra dans le défilé.

Bientôt après, les Russes, dont l'impétuosité redoublait avec le succès, pénètrent par trois points à gauche de Pasturana, et culbutent la division Lemoine dans le ravin en arrière du village (1). Les troupes de Grouchy cèdent également aux efforts du comte de Bellegarde. Ce

(1) Voyez le plan de la bataille X. Y. 30 et 32.

coup de force est, pour les Français, le signal de la déroute : forcés de défiler devant la ligne des Alliés pour passer le Riasco, les soldats, semblables aux grains de sable soulevés par un tourbillon, fuient dans toutes les directions. En vain Moreau cherche à les rallier : la terreur a glacé les esprits; chacun ne songe qu'à son salut; infanterie, artillerie, tout se sauve par les sentiers et à travers les champs. La brigade Grandjean effectua seule sa retraite sans être entamée, parce qu'elle avait évité le défilé en tournant le village.

Pérignon et Grouchy sont blessés et pris.

Pérignon et Grouchy, dans l'espoir de sauver encore l'artillerie abandonnée, étaient restés dans Pasturana avec un bataillon de la 74^e^. Ils joignirent à cette troupe tous les fuyards qu'ils purent ramasser, et firent des efforts incroyables pour arrêter l'ennemi. Mais enfin, cette poignée de braves ayant succombé, ils tombèrent eux-mêmes au pouvoir des Austro-Russes; Pérignon percé de sept coups de sabre, et Grouchy de six.

Colli entouré avec les débris de sa brigade, tombe criblé, aux mains de l'ennemi.

Il ne restait plus en ligne que la faible brigade Colli. La réserve de cavalerie, après des prodiges de valeur sur le plateau en avant de Pasturana, avait cédé au torrent : néanmoins Colli, ignorant le désordre de l'aile gauche, suivit à la lettre ses premières instructions : il arriva, en combattant, à l'entrée du village, et s'y soutint jusqu'à neuf heures, faisant face de toutes parts.

Instruit alors de la retraite de l'armée, il allait opérer la sienne pour gagner Tassarolo, lorsqu'il fut pris à dos par le prince Bagration. Cette attaque inopinée dispersa ses troupes fatiguées, et il resta seul avec un bataillon de la 68e, déterminé à vendre chèrement sa vie. Ces braves gens enveloppés, succombèrent sous les coups redoublés des Russes : le petit nombre qui survécut à la défaite, fut fait prisonnier, avec l'intrépide Colli, qu'on releva du champ de bataille grièvement blessé.

Position des deux partis après l'affaire.

Ainsi se termina la journée. Les Alliés, exténués de fatigues, ne poursuivirent que faiblement l'armée française, qui se rallia vers onze heures sous Gavi. Les corps de Kray et de Derfelden campèrent sur une ligne parallèle au Broghera, appuyant la droite en arrière de Pasturana, la gauche à la crête des hauteurs qui regardent la plaine en avant de Novi. Quant au corps de Mélas, il s'établit sur le plateau compris entre les ravins de Riasco et de Broghera, en face de Tassarollo.

Résultats de cette bataille

Cette bataille, aussi mémorable pour les Austro-Russes que malheureuse pour les armes françaises, fut également coûteuse aux deux partis. Outre la perte de leur général en chef et la prise de quatre généraux, celle de 37 bouches à feu, 28 caissons, 4 drapeaux, les Français comptèrent encore 1,500 tués, 5 mille blessés, et 3 mille prisonniers. De leur côté, les Alliés perdirent

1,800 tués, 5,200 blessés, et 1,200 prisonniers: ils y laissèrent aussi 3 pièces d'artillerie.

Encore que l'avantage de cette journée soit resté aux Alliés, la gloire en est incontestablement partagée par les Français, qui combattirent pendant huit heures à chances égales, avec 36 mille hommes contre 45 mille (car, dans l'armée alliée, il ne faut pas comprendre le corps de Rosenberg, qui n'arriva de Tortone à Pozzolo-Formigaro que dans la nuit, et ne prit par conséquent aucune part à l'affaire ). Elle prouva au reste que la bonté des troupes, et une volonté bien déterminée de leur général, peuvent quelquefois suppléer à un vice de combinaison. Il n'y eut à Novi, du côté des Alliés, de véritable manœuvre que celle opérée vers la fin du jour par la réserve de Mélas. Le reste de leurs attaques ne fut qu'une série de chocs meurtriers, exécutés sans simultanéité.

On ne saurait compter cette victoire au nombre des plus beaux faits d'armes de Suwarof. Sa droite engagée 3 heures avant son centre, et 8 heures avant sa gauche, aurait eu tout le temps d'être écrasée; et il faut dire que si elle ne le fut pas, la mort de Joubert en fut cause. Les gens de l'art s'étonneront avec raison qu'un général aussi expérimenté ait laissé dans une circonstance semblable 6 mille hommes inactifs à Spinetti, et 10 mille devant Tortone, pour con-

tenir une garnison de 1,200 républicains. Il en attira, il est vrai, une partie; mais seulement quand il se vit sur le point de perdre la bataille, et c'était trop tard.

Retraite des Français sur l'Apennin.

Le lendemain, 16 août, l'armée française continua sa retraite; St.-Cyr, après avoir fait faire dans la nuit à la division Dombrowsky d'impuissans efforts pour s'établir à Arquata, replia la droite en arrière de Gavi. Les divisions Watrin et Dombrowsky prirent position entre le Lemme et la Scrivia, la droite sur les hauteurs de Sottovalle. Le général Laboissière se porta entre Ovada et Voltaggio. Une brigade d'infanterie et une de cavalerie restèrent en réserve à la Bochetta, mais l'artillerie fila sur St.-Pierre-d'Aréna.

Le mouvement de l'aile gauche fut plus long; elle remonta la vallée de l'Orba jusqu'à Ovada, d'où la cavalerie se dirigea sur Gênes. La division Lemoine fut chargée de couvrir le débouché de Savone, et prit poste à Montenotte, Carcare, Cadibona et San-Giacomo. Celle de Grouchy, dont Grandjean prit le commandement, occupa le Val-di-Calice, tenant Finale, Melogno, San-Bernardo et la Pietra. Un corps de quatre bataillons, aux ordres du chef de brigade Roguet, laissé à Acqui et Capriata pour la sûreté des communications, évacua sans perte la vallée de la Bormida, et rejoignit dans l'Apennin, où il prit position entre Oneille et la vallée du Tanaro.

Les Français peu inquiétés ont le temps de s'établir dans leurs positions.

La perte de la bataille de Novi avait rendu la position de l'armée d'Italie en quelque sorte désespérée; elle dut son salut à des événemens que nous rapporterons plus loin, et qui détournèrent l'attention de son adversaire; car à l'exception de quelques escarmouches entre les troupes de Dombrowsky et les coureurs de Derfelden, la retraite ne fut pas du tout inquiétée.

Moreau ignorant ces circonstances, balança un instant à évacuer Gênes. La garde d'une capitale aussi populeuse était d'autant plus difficile, que la ruine du commerce maritime et les charges de la guerre mécontentaient la classe de Liguriens parmi laquelle on avait trouvé jusqu'alors des partisans. L'avantage de se ménager un poste utile pour alimenter l'armée, disparaissait devant le danger inouï de conserver une ligne parallèle à la mer, et d'accepter une nouvelle bataille, sans posséder la moindre chance de retraite, dès que l'ennemi ferait un effort un peu sérieux contre la gauche. Déjà toute l'artillerie était embarquée à St.-Pierre-d'Aréna, et le consul de France à Gênes sollicitait les bâtimens nécessaires pour l'évacuation complète.

Cependant les suites d'une telle mesure effrayèrent la responsabilité de Moreau. Il ne commandait l'armée que par la déférence de ses camarades, et en attendant la désignation de son successeur : d'ailleurs le gouvernement pouvait

désirer de tenir une ville qui faciliterait une nouvelle invasion sur le Pô, dans le cas où l'on se trouverait en mesure de reprendre l'offensive à l'ouverture de la campagne suivante.

En attendant de savoir ce que le directoire déciderait, Moreau pressa Championnet de faire assembler une forte division sous Coni pour inquiéter l'ennemi en Montferrat, tout en couvrant le col de Tende. Watrin fut chargé, avec 12 mille hommes répartis en 3 divisions, de couvrir les avenues de Gênes depuis Chiavari par Torriglia jusqu'à l'Orba, le passage de la Bochetta et les cols adjacens (1). St.-Cyr fut prendre la direction de l'aile gauche, où l'on craignait le plus les entreprises de l'ennemi; on lui assigna à cet effet la division Laboissière qui tenait Sassello, celle de Lemoine qui couvrait Altare et Cadibona; enfin, celle de Victor, commandée par Grandjean, alors établie au col St.-Bernard et sur les hauteurs de Finale. Moreau, espérant stimuler le directoire ligurien et en obtenir des renforts lui fit pressentir le danger d'une retraite pour les hommes qui avaient arboré les couleurs républicaines, et lui promit néanmoins de sauver Gênes; si les patriotes armaient 12 à

(1) La division Miollis, à l'extrême droite, gardait la vallée de Lavagna; celle de Watrin, depuis Torriglia à la Bochetta; Dombrowsky tenait Campo-Freddo et Ovada, se liant à Laboissière.

15 mille hommes pour concourir à sa défense.

Opérations de Klénau contre la rivière du Levant.

Cependant, le général Klénau, qui faisait face à Miollis, supposant le désordre des Français plus grand qu'il n'était, voulut tenter un coup de main sur Gênes, persuadé que Suwarof lancerait l'armée victorieuse dans cette direction, et qu'en tous cas il serait puissamment secondé par les habitans avec lesquels il s'était ménagé quelques intelligences. En conséquence, le 21 août, il attaqua, à la tête de 4 à 5 mille hommes, les avant-postes de Miollis, et les repoussa d'abord de Chiavari à Rapallo, puis le lendemain sur les hauteurs de Recco.

Moreau renforça aussitôt sa droite, et, voyant que les Alliés ne faisaient aucun mouvement pour appuyer cette diversion tardive, il ordonna à Watrin de gagner, avec 1,800 hommes, par Torriglia et Fontana-Bona, le flanc et les derrières du corps autrichien. Klénau, quoique soutenu par le feu d'une frégate anglaise, s'était consumé en vains efforts le 25 devant la position de Recco. Miollis l'assaillit le lendemain, et le chassa de Rapallo et de Chiavari. Les Autrichiens se retiraient derrière la Lavagna, quand la tête de colonne de Watrin, qui suivait la crête des montagnes, parut sur leur droite. Rien n'eût pu les sauver d'une destruction totale, si Miollis eût donné à son collègue le temps d'achever son mouvement : mais ses troupes, emportées par

leur ardeur, passèrent trop tôt la rivière, et déterminèrent la retraite des Impériaux qui en furent quittes pour 700 hommes tués, blessés, ou prisoniers. Après les avoir poursuivis jusqu'à Bracco et Moneglia, Miollis retourna, le 28, derrière la Lavagna, Watrin à la Bochetta.

Suwarof ne pouvait se dissimuler l'importance de tomber vigoureusement sur la gauche de Moreau, afin d'enlever ses communications avec la France et l'armée des Alpes, et de le forcer à évacuer Gênes, pour concentrer à la hâte ses troupes vers Savone. Cependant il s'arrêta tout-à-coup quand il n'avait plus que des fruits à recueillir. Les uns, ont attribué cette résolution subite à des ordres très-pressans du cabinet de Vienne, et au plan d'opérations qui l'arrachait du théâtre de sa gloire pour le faire passer en Suisse : d'autres ont pensé que le maréchal, informé des succès de Masséna dans les petits cantons, de la descente presque simultanée de Lecourbe dans les bailliages italiens, et de Championnet dans le bassin du Piémont, crut devoir voler au secours de ses flancs menacés. Du moins est-il certain qu'après la bataille de Novi, il détacha en toute hâte le baron de Kray avec 14 bataillons et 12 escadrons sur le Tésin pour couvrir la Lombardie; et lui-même, afin de mieux contenir Championnet, sans cesser de menacer Coni et de couvrir le siége de Tortone,

Suwarof se replie sur Asti, au lieu de poursuivre ses succès.

ne laissa qu'un corps de 5 à 6 mille hommes sur la Scrivia et la Bormida, et alla camper à Asti le 20 août. Portant d'un autre côté ses regards vers le midi de l'Italie, où quelques milliers de Français combattaient encore pour retarder le moment de leur chute, il détacha la division Frœlich pour aller hâter la conquête de l'Etat romain. Dispositions qui attestent moins l'envie de profiter de la victoire, que celle de s'opposer aux succès insignifians de l'armée des Alpes.

Opérations de Championnet dans les Alpes côtiennes.

Championnet en avait pris le commandement quelques jours avant l'arrivée de Joubert à l'armée d'Italie; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il pût prendre aussitôt l'offensive. La pénurie du trésor et les lenteurs de la levée des conscrits étaient telles, que, dans la première quinzaine d'août, son armée qui devait s'élever à 30 mille combattans, se composait à peine de 16 mille hommes dénués de tous les objets nécessaires pour tenir la campagne (1). Ce corps, malgré sa faiblesse et sa mauvaise composition, sagement réparti sur tous les cols, depuis le St.-Bernard jusqu'à l'Argentière à l'entrée de la vallée de la

(1) L'armée devait être de 34 mille hommes, en y comptant les demi-brigades qui formèrent la division Lemoine et 12 mille conscrits. Lemoine ayant emmené les régimens les plus à portée du comté de Nice, on les remplaça par d'autres tirés du nord : en attendant il ne resta qu'un petit nombre de vieilles troupes.

Stura, eût suffi néanmoins pour tenir tête au général Kaim qui, de Turin, dirigeait des partis dans les vallées.

Mais bientôt la marche de Joubert sur Novi mit Championnet dans l'obligation de faire quelques démonstrations pour favoriser les entreprises de l'armée d'Italie : et, le 10 août, sa gauche, commandée par le général Compans, déboucha du petit St.-Bernard, et emporta de vive force le poste retranché de la Tuile, tandis que Duhesme enlevait Laferrière, Novalèse, et rejetait les Autrichiens dans Suze. Ces dernières affaires, où les Alliés essuyèrent une perte notable, contribuèrent, comme on vient de le voir, à suspendre les progrès de Suwarof, en le déterminant à se rapprocher de Turin, et à renforcer le corps de Kaim. Combat du St-Bernard.

Pendant ce temps-là, Championnet ayant reçu de nouvelles troupes de l'intérieur ou de la Suisse, rétablit ses communications avec l'aile gauche de l'armée d'Italie, et résolut de faire un effort par sa droite où la majeure partie de ses forces se trouvaient concentrées ; son but était de descendre dans la plaine pour ravitailler Fénestrelles et Coni, places dont la conservation lui avait été spécialement recommandée par le directoire, il espéra même d'en éloigner l'ennemi. Championnet se lie à l'armée d'Italie.

Le 26 août, toute la ligne se mit en mouvement. A la droite, Compans, avec une partie de Ses dispositions pour

attaquer les Impériaux.

la division Grenier, força le fameux passage des Barricades, et pénétra dans les vallées de la Maira et de la Stura, chassant devant lui les Autrichiens, auxquels s'était jointe une foule d'insurgés piémontais. Son avant-garde poussa jusqu'au fort de Démont. Duhesme qui commandait au centre, divisa ses troupes en deux colonnes: celle de droite, sous les ordres du général Lesuire, forte d'environ 3 mille hommes, marcha sur Fénestrelles, qu'elle débloqua; et, renforcée par une partie de la garnison, elle attaqua l'ennemi fortement retranché à Villaret, à l'embranchement des routes de Pignerol et de Turin. Après un combat assez vif, les Autrichiens furent culbutés et poursuivis jusqu'aux portes de Pignerol. La colonne de gauche, conduite par l'adjudant-général Molard, débouchant par le val d'Houlx, obtint le même succès au col de l'Assiette, et entra dans Suze, qui, pris et repris plusieurs fois, resta définitivement aux Français le 28 août. Les troupes qui défendaient la ville se retirèrent à Bossolino sur la rive gauche de la Dora.

Combats de Pignerol et d'Aoste.

Le 31, les colonnes républicaines continuèrent leur mouvement. Molard déposta les Impériaux. De son côté, Lesuire se mit en communication avec lui, par le col de Rosse, marcha sur Pignerol, prit de vive force cette ville occupée par une garnison de 2 mille hommes d'infanterie

et 500 chevaux, qu'il rejeta sur Villafranca, après leur avoir enlevé deux pièces de canon et nombre de prisonniers. Quant à Compans, retardé par les combats continuels qu'il fallait livrer aux Barbets, il ne put déboucher que le 2 septembre de la vallée de la Stura, et alla prendre position sous les murs de Coni. A l'extrême gauche, la brigade Mallet, qui gardait le petit St.-Bernard, quitta ses positions le 6 septembre, et chassa d'Aoste les troupes du général Haddick. Celui-ci se replia d'abord sur le fort de Bard; mais, à l'approche des Français qui se disposaient à investir le château, il se retira à Ivrée.

Ces affaires de postes coûtèrent peu de monde aux républicains, et leur valurent, outre 15 à 1,800 prisonniers, deux drapeaux et 4 pièces de canon. Toutefois, elles n'améliorèrent point l'état de leurs affaires; car elles n'amenèrent pas la réunion de leurs forces, sans laquelle il n'y avait rien à espérer pour eux dans le bassin du Pô.

Capitulation de Tortone.

La coalition ne retira d'autre avantage de la victoire de Novi que d'amener la reddition de la citadelle de Tortone. Cette citadelle, démolie depuis par les Français, était perchée sur un roc qui s'élevait sur un mamelon de 260 à 280 pieds au-dessus du niveau de la campagne. Elle consistait en un carré long, bastionné irrégulièrement, couvert du côté de la ville par un ouvrage à corne,

et du côté de la campagne, par un autre ouvrage d'une forme bizarre. Le corps de place se trouvait entouré d'un fossé de 20 toises de largeur et d'un chemin couvert, auquel la pente naturelle de la montagne servait de glacis. Cette citadelle, achevée en 1794 par le génie piémontais, était, sinon un chef-d'œuvre de fortification, au moins de maçonnerie; car jamais murs n'avaient été plus solidement construits. L'escarpe n'avait pas moins de 90 à 100 pieds, la contrescarpe de 60 à 70. Du reste, quoique le corps de place eût trois étages de casemates, comme il manquait de communication avec la contrescarpe, et que l'irrégularité du périmètre donnait des angles morts, l'assiégeant pouvait en approcher sans craindre de sortie.

Le chef de brigade Gast y avait été jeté avec 1,200 hommes. On a vu que le général Alcaïni en formait le siége depuis le 6, et qu'il l'interrompit au moment de la bataille de Novi. Après la victoire du 15 août, il fut poussé avec plus de vigueur. Le général autrichien, n'ayant pas négligé d'informer le commandant de la défaite des Français, celui-ci qui s'était illustré par une belle défense, la jugeant désormais inutile, conclut le 25 août une convention, par laquelle il s'engageait à rendre la place le 11 septembre, si elle n'était secourue avant cette époque. Cette capitulation conditionnelle doit être

blâmée, parce qu'elle livra aux Impériaux une citadelle sept ou huit jours plus tôt qu'ils n'auraient pu la conquérir par les procédés de l'attaque, et qu'en principe la conservation des places étant tout pour les puissances belligérantes, le sort des garnisons ne devient qu'un objet secondaire.

Par cette combinaison d'événemens, on voit combien il fut malheureux pour les armées françaises, que le mouvement de la droite de Masséna et celui de Championnet n'aient pas été faits quelques jours plutôt; ou, du moins, que Joubert n'ait pas débouché de l'Apennin quatre ou cinq jours plus tard. Suwarof, obligé de faire des détachemens considérables pour couvrir son flanc droit et ses derrières, n'aurait pas eu l'avantage du nombre; et la valeur que les troupes républicaines déployèrent à Novi, porte à croire qu'elles eussent ramené la victoire sous leurs drapeaux.

Kray revient à Asti.

Le retour de Kray fit évanouir les craintes que les Alliés avaient conçues à l'égard du Milanais. En arrivant le 22 à Novare, il apprit qu'à la nouvelle de la défaite de Joubert, Lecourbe avait replié ses troupes sur le St.-Gothard et le Simplon. Se bornant alors à envoyer la brigade Laudon pour renforcer les détachemens des colonels Strauch et Rohan, il revint sur ses pas, et rejoignit, le 28 août, l'armée de Suwarof à Asti.

Mesures de Moreau pour la défense de Gênes.

Le peu de succès des tentatives de l'ennemi sur la rivière du Levant, et la nouvelle de ce qui se passait du côté de Suze et en Valais, avaient réveillé dans le général français l'espoir de se maintenir à Gênes; et les ordres du directoire le confirmèrent bientôt dans cette résolution. Cependant, la demande d'un secours de 15 à 16 mille hommes, que Moreau avait faite au gouvernement ligurien, loin de produire l'effet désiré, avait été communiquée aux habitans à une époque peu opportune. Ceux-ci, la considérant moins comme une mesure salutaire que comme un aveu de faiblesse, déclarèrent hautement que loin de se défendre contre les Alliés, s'ils se présentaient à leurs portes, ils étaient prêts au contraire à les accueillir. Dès-lors Moreau ne se borna pas seulement à déclarer la place en état de siége, et à donner des pouvoirs plus étendus au général Dessoles qui y commandait : il dut se convaincre encore qu'il importait de mettre à la tête de l'administration ligurienne, les hommes qui s'étaient le plus compromis par leur attachement à la France et aux maximes démocratiques. Ce n'était pas en effet des patriciens versés dans la science du gouvernement qui auraient pu se dévouer pour une cause étrangère; il fallait, pour jouer ce rôle, des hommes de parti bien plus que des hommes d'état. Mais le général en chef prêt à se rendre sur le Rhin

laissa à son successeur le soin d'ordonner une telle mesure, fort délicate dans les circonstances difficiles où se trouvait l'armée.

Malgré l'avantage qu'on eût pu tirer de ces dispositions, elles n'eussent point empêché les Français d'essuyer le plus sanglant revers, si les Alliés avaient assailli en forces le petit nombre de bataillons qui couvraient l'avenue de Savone. Tout porte à croire que Suwarof encouragé par le retour de Kray à Asti, se fût enfin décidé à cette entreprise contre la rivière de Gênes, si un courrier ne lui eût apporté depuis plusieurs jours le nouveau plan dont nous avons parlé, et qui lui prescrivait de marcher en Suisse avec le corps russe. Les mouvemens de Championnet sur le revers des Alpes et dans les vallées du Piémont, n'étant pas assez dangereux pour l'arrêter, il fit ses dispositions de départ, remit le commandement de l'armée autrichienne à Mélas, puis dirigea, le 8 septembre, l'avant-garde de son corps sur Casale.

Suwarof reçoit l'ordre de marcher en Suisse.

Cependant Moreau qui avait craint long-temps pour sa gauche, informé par des dépêches de Championnet et le rapport de ses espions, de la bizarre résolution des Alliés, en même temps que de la capitulation conditionnelle de la citadelle de Tortone, se détermina à profiter des circonstances pour tenter de la secourir. Le général Watrin fut chargé de cette entreprise : ses ins-

Moreau fait une tentative pour débloquer Tortone.

tructions portaient de se faire remplacer dans ses positions par les troupes de Miollis, et de descendre à Novi avec les brigades Darnaud et Petitot, renforcées de quelques bataillons. Son mouvement devait être soutenu par la réserve d'infanterie de Calvin, et par le petit nombre de chevaux que commandait encore Guérin. La division Dombrowsky reçut l'ordre de se diriger sur Ovada.

Moreau avait prévenu de son retour offensif les généraux Championnet et St.-Cyr, en les invitant à déboucher sur Coni et dans la vallée de la Bormida, si Watrin obtenait quelque succès. Richepanse, avec tous les débris de la cavalerie renvoyés à Nice, devait repasser le col de Tende, et se réunir à la droite de l'armée des Alpes. Il était difficile que ces entreprises partielles réussissent. Watrin arriva le 8 septembre à Novi, et en culbuta les Autrichiens. L'intention du général en chef était qu'il suivît les montagnes et le cours de la Scrivia; mais, en débouchant de Novi, son avant-garde, entraînée par ce premier succès, poursuivit les Impériaux jusqu'à Pozzolo-Formigaro. Kray, qui avait pris le commandement de l'aile gauche des Alliés, tenait la plaine avec 2 mille chevaux et un corps considérable d'infanterie; il fit aussitôt avancer sa cavalerie, qui ramena les Français au pied des montagnes, et les força enfin d'évacuer Novi, pour se retirer sur les hauteurs de Gavi.

Cependant Suwarof instruit des mouvemens de Moreau, et craignant que Tortone ne lui échappât, s'était hâté de rappeler son avant-garde, et de diriger sur Felizzano de nombreux renforts. Ces troupes firent une telle diligence, que le 10 septembre elles furent réunies dans la plaine, la droite à Pozzolo, la gauche à Rivalta-di-Scrivia, leurs avant-postes en avant de Novi. Moreau poussa, ce jour-là, une reconnaissance avec la brigade Darnaud, et après s'être convaincu que le siége de Tortone était couvert par des forces contre lesquelles la prudence ne permettait pas de lutter, il ordonna aux troupes de rentrer dans leurs positions. Suwarof suspend sa marche.

Le lendemain 11, Tortone ouvrit ses portes aux Austro-Russes. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et fut conduite en France, sous condition de ne pas servir pendant quatre mois contre les armées impériales. Le même jour, Suwarof quitta les Autrichiens et se mit en route avec les Russes pour Bellinzona. Nous suivrons bientôt ce général dans la nouvelle carrière qu'il va parcourir: et le simple narré des faits prouvera quelle influence eut sur les destinées de la France et même de la coalition, le mouvement de Moreau qui détermina le corps auxiliaire à rester trois jours de plus en Italie (1). Tortone est remis aux Alliés.

---

(1) Le journal autrichien dit qu'il resta jusqu'au 11 septembre

Avant de rendre compte de l'expédition de Suwarof en Suisse, il convient de ne pas quitter l'Italie, sans rapporter ce qui se passait au midi de la Péninsule, où les fureurs de la reine de Naples et de Nelson souillaient les lauriers achetés par le sang de tant de braves. Toutefois comme il est indispensable de reprendre les choses d'un peu loin, on nous permettra d'y consacrer un chapitre particulier.

---

pour attendre la préparation des vivres et les embarcations nécessaires ; celui de l'armée d'Italie affirme qu'il voulut s'assurer de la reddition de Tortone : quoi qu'il en soit, ce délai eut les mêmes suites.

# CHAPITRE XCII.

*Événemens militaires dans le royaume de Naples depuis le départ de l'armée française. — Le cardinal Ruffo, à la tête de l'armée royale, se rend maître de Naples, par capitulation. — Violation de cette convention par l'amiral Nelson. — Prise de St.-Elme, de Capoue et de Gaëte par les Alliés. — Réaction royale à Naples. — Précis des événemens dans les États romains et la Toscane. — Le général Frœlich, détaché par Suwarof, y assure la victoire aux Alliés. — Le général Garnier traite pour l'évacuation de ces pays.*

Etat des affaires après le départ de l'armée française.

MACDONALD, trop docile peut-être aux ordres du directoire, avait laissé à Naples, et dans les Etats romains, deux faibles cadres de divisions, qu'on imaginait suffisantes, à l'aide des partisans du nouvel ordre de choses, pour défendre les deux républiques contre les efforts de leurs ennemis, comprimer les mécontens de l'intérieur, et entretenir les communications de la Calabre avec la Lombardie.

La première, chargée de protéger le gouver-

nement parthénopéen, ne comptait pas au-delà de 4,600 hommes. Le général Garnier n'en conserva pas plus de 2,400 pour la garde des provinces romaines.

Leur tâche n'était pas facile, comme l'on voit, et l'on ne saurait trop blâmer le directoire d'avoir ainsi, dans un moment de danger, sacrifié 7 mille braves, qui eussent été si utiles sur les bords du Pô, à l'espoir chimérique de revenir un jour appesantir son sceptre de plomb sur ces malheureuses républiques.

En effet, à peine l'armée française eut-elle dépassé les frontières de Rome, que des insurrections éclatèrent de toutes parts. Le prince de Rocca-Romana fit une levée de boucliers dans ses terres aux portes de Naples, et devint l'instrument le plus actif de la réaction. Le général Gambs organisa la révolte à Caserte; ces noyaux insurrectionnels s'étant promptement mis en rapport avec les bandes que commandait Mammone aux environs de Teano et de Castelforte, toute communication cessa entre Capoue et Gaëte, aussi bien qu'entre Naples et le reste de l'Italie.

D'un autre côté, Hector Carafa, ayant reçu l'ordre du gouvernement napolitain d'aller se renfermer à Pescara avec sa légion, la province de Bari, où sa présence avait jusqu'alors contenu les mécontens, fut de nouveau en butte

aux courses des bandes insurrectionnelles des Corses Bocca-Ciampe et de Cesare, parcourant impunément la Pouille. Enfin Ruffo, maître de Cosenza, faisait chaque jour un pas de plus vers le Cilento, où Sciarpa était devenu la terreur des républicains.

Telle était cependant la lassitude qu'on éprouvait des charges imposées par les Français, que les Napolitains les plus engoués des doctrines importées par eux, n'aperçurent point à quels dangers les exposait leur retraite. Ils crurent avoir le temps d'organiser une force suffisante, non-seulement pour étouffer les insurrections, mais aussi pour repousser les tentatives que le roi Ferdinand pourrait diriger de la Sicile. La promptitude avec laquelle la garde nationale se forma à Naples les confirma dans cette opinion. Tous les propriétaires fonciers ou industriels briguèrent l'honneur d'y être admis, et, en moins de huit jours, elle offrit plus de 20 mille hommes, bien armés et équipés. Mais toutes les autres villes n'imitèrent pas cet exemple de spontanéité; d'ailleurs une garde nationale pareille n'est bonne qu'à maintenir la tranquillité publique dans l'enceinte des villes, et non à guerroyer comme il devenait nécessaire de le faire pour réprimer les insurgés. C'est une fort bonne institution pour suppléer aux troupes de ligne dans le service intérieur, mais qui ne peut et ne

doit, en aucun temps, les remplacer d'une manière absolue (1). L'épuisement du trésor public, l'anéantissement de tout crédit, mit de bien plus grands obstacles à la formation de l'armée de ligne. En vain le corps législatif proposa aux divers employés de l'Etat, d'abandonner une partie de leurs appointemens, de dépouiller le luxe de leurs habits; ces économies ne fournirent pas les fonds nécessaires à l'habillement et à l'équipement des légions décrétées, et malgré les promesses du ministre de la guerre Manthoné, l'effectif de l'armée ne s'éleva jamais à plus de 10 mille hommes, échantillon monstrueux de 20 corps différens.

Les royalistes redoublent d'efforts.

Les royalistes informés par leurs émissaires de la détresse du nouveau gouvernement, où pour surcroît de malheur, il y avait encore division, firent de nouveaux efforts pour ramener Ferdinand à Naples. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le dessein du cardinal Ruffo était de pénétrer en Pouille, tant pour y rallier les ban-

(1) Les gardes nationales pourront suppléer utilement aux troupes de ligne, quand on leur donnera une organisation bien entendue; et surtout quand on s'appliquera à distinguer les compagnies d'élites susceptibles d'être mobilisées, de celles dont la composition ne serait propre qu'à un service sédentaire; en un mot, quand on en aura fait des milices à l'instar de celles de Suisse. On devrait les distinguer en gardes urbaines, et en gardes nationales mobiles.

des de Pronio, que pour faciliter le débarquement de l'artillerie et des Russes que l'amiral Utschakof devait mettre à terre; mais Altamura, ville où s'était réfugié un grand nombre de républicains de la terre de Bari, pouvant inquiéter ses derrières, il en forma le siége. La défense de cette petite ville, rappelle les plus beaux traits de l'antiquité : le cardinal implacable dans sa vengeance, en ordonna le sac : ni l'âge ni le sexe ne trouvèrent grâce devant ses soldats altérés de luxure et de pillage.

Sac d'Altamura.

Après ce sanglant et honteux exploit, l'armée catholique-royale n'éprouva plus de résistance. Micheroux débarqua avec quelques centaines de Russes, qui occupèrent le surlendemain Foggia. Avigliano, Potenza, Muro, Picerno, Santo-Fele, Tito, tombèrent au pouvoir du cardinal, trop heureuses d'en arracher une capitulation, au moyen de laquelle elles conservèrent saines et sauves les personnes et les propriétés en rentrant sous l'obéissance du Roi. D'un autre côté, Sciarpa ayant délogé les républicains du pont de Campestrino, les bandes du Cilento donnèrent la main à l'armée catholique.

Dans cette conjoncture, Ruffo ne voit plus d'impossibilité de porter le dernier coup au gouvernement républicain, pour peu qu'il reçoive des renforts de la Sicile. Ses sollicitations appuyées par la reine, le ministre Acton et l'amiral

Ruffo demande des renforts en Sicile.

Nelson, décident Ferdinand à faire de nouveaux efforts. On embarqua à bord de l'escadre anglaise six régimens siciliens, formant environ 5 mille hommes, avec un petit train d'artillerie de campagne, beaucoup d'armes et de munitions. Ce corps d'expédition avait déjà mis à la voile sous les ordres du prince héréditaire, et devait prendre terre dans le golfe de Naples, pour seconder les opérations de l'armée du vicaire-général, lorsque l'apparition inattendue de la flotte française dans la Méditerranée, força l'amiral anglais à déposer en Sicile les troupes de débarquement, et à prendre une autre direction.

Il se dirige sur Naples.

Le cardinal, informé du départ de l'escadre et non des contre-temps survenus, donna aussitôt aux insurgés le signal de la marche contre Naples. Ils s'y dirigèrent sur deux colonnes principales, par les routes de la Pouille et de la Calabre.

Plus occupé d'intrigues et de discussions législatives que du soin de faire échouer les projèts de la cour de Palerme, le directoire napolitain, entretenu dans la sécurité par les rapports du ministre de la guerre, ne prépara rien pour conjurer l'orage. Les auxiliaires français, laissés par Macdonald, suffisaient à peine pour former les garnisons de Capoue, de Gaëte et du fort St.-Elme: et leurs chefs ne pouvaient les compromettre en rase campagne sans s'exposer à perdre les postes confiés à leur garde. Mais

lorsqu'enfin le gouvernement ne put douter que le cardinal Ruffo ne fût à 12 lieues de Naples avec environ 25 mille hommes, il ouvrit trop tard les yeux, et prit toutes les mesures révolutionnaires capables de réveiller l'énergie des partisans du nouveau régime. D'abord un tribunal extraordinaire fut créé pour connaître et punir les délits de lèse-nation; ensuite on soumit la garde nationale à un service obligé : la capitale, déclarée en état de siége, fut commandée par le général Federici, lequel eut sous lui l'ex-chevalier Massa, et l'ex-prince de San-Severino, pour commander les châteaux Neuf et de l'Œuf. A cela il n'y avait rien à dire; mais, au lieu de rassembler les 7 à 8 mille hommes de troupes de ligne disponibles, dans un bon camp retranché à Capo-di-Monte ou à Capo-di-Chino, où ils eussent pu combiner leurs opérations avec les garnisons françaises de St.-Elme ou de Capoue; on les dissémina sur différens points aux environs de Naples, et l'on en employa la moitié d'une manière si peu militaire, que cette petite réserve, sur laquelle reposait désormais les destinées de la république parthénopéenne, fut détruite et dispersée sans avoir pour ainsi dire vu l'ennemi.

Expédition des patriotes napolitains sur Salerne et Bénévent.

Le directoire, informé que Sciarpa était à Salerne, l'avant-garde du cardinal à Avellino, et Micheroux, à la tête des Russes en marche sur Bénévent, imagina de diriger une colonne

mobile sur chacune de ces trois directions. A la droite, Schipani, avec environ 2 mille hommes, eut l'ordre de se porter par Nocera sur Salerne, d'en chasser les insurgés et d'y prendre position; au centre Spanò, avec environ 1,500 hommes, eut l'ordre de s'avancer par la route de Nola, vers Monteforte, où il devait se retrancher; tandis qu'à la gauche, une colonne d'environ 1,500 hommes, commandée par Belpulsi, marcherait sur Bénévent pour en prendre possession. Ce projet échoua, comme il était facile de s'y attendre: Bénévent ferma ses portes à Belpulsi, qui la canonna vainement, et fut rejeté en désordre par les Russes et les habitans sur Arienzo, d'où il ne gagna pas sans peine Nola, où Spanò de son côté venait d'être rejeté par l'avant-garde calabraise de Ruffo. Ici ces deux colonnes ayant voulu tenir ferme, furent culbutées le lendemain sur Pomigliano. La colonne de droite, protégée par la flottille républicaine qui serrait la côte, s'avança d'abord sans grands obstacles jusqu'à Torre dell'Annunciata; mais les royalistes, qui occupaient déjà Nola et Marigliano, informés de ce mouvement téméraire, firent rabattre un gros détachement sur Portici, qui coupa ainsi à cette colonne la retraite sur Naples. Bientôt après Sciarpa instruit de cet événement assaillit Schipani en avant de Nocera, et le força à s'ouvrir un passage le fer

à la main, pour revenir dans la capitale, où il ne rentra qu'avec beaucoup de peine et sans artillerie.

Naples est resserré par les insurgés.

Le peu de succès de cette expédition, qui n'avait d'autre but que de débarrasser l'horizon de Naples, l'ayant au contraire resserré, les insurgés se disposèrent à y entrer de vive force. De leur côté les républicains, sentant toute l'imminence du péril, se disposèrent à la plus vigoureuse résistance. Dans les premiers jours de juin, la capitale se trouva transformée en une véritable place de guerre, dont tous les abords furent occupés par des gardes nationaux. On forma la garnison des forts, de Calabrais et autres provinciaux réfugiés, comme gens plus déterminés et plus sûrs. Des barricades et des coupures furent pratiquées dans les rues, et des retranchemens improvisés sur tous les débouchés aux points importans; des batteries de différens calibres annonçaient l'intention d'opposer plus de résistance encore qu'à Championnet. En même temps tous les membres du gouvernement, les ministres et les princicipaux fonctionnaires se transportèrent au Fort-Neuf, d'où émanèrent tous les actes d'autorité. La garde nationale fut astreinte à un service militaire pareil à celui des troupes dans une place de guerre assiégée. Les deux tiers des habitans étaient constamment de service.

Préparatifs de défense.

Les préparatifs d'attaque et de défense durèrent plusieurs jours ; d'une part, il y avait une supériorité réelle de nombre dans les combattans; de l'autre, les ressources en matériel étaient immenses; mais il y avait dans le parti républicain peu d'hommes décidés à combattre ; car à l'exception d'un millier de réfugiés calabrais ou pouillais, d'autant de troupes de ligne et de 2 mille habitans compromis par leurs grades ou leurs emplois, tous les autres citoyens armés ne soupiraient qu'après le repos. Toutefois dans l'état d'exaspération où se trouvait cette poignée d'hommes, il était permis de croire qu'on ne les réduirait point aisément. Du 6 au 10 juin, il n'y eut que des escarmouches entre les avant-postes. Il faut pourtant en excepter la prise de Castellamare : Les républicains, qui occupaient cette petite ville au nombre de 5 à 600 hommes, y étaient bloqués par un parti de la bande de Sciarpa depuis plusieurs jours, lorsque le commodore Foote les attaqua par mer, et les contraignit, après une vive canonnade, à capituler. La garnison obtint la faculté de rentrer à Naples ou de se rendre en France, après avoir déposé les armes.

Explosion du château de Vigliena.

Le 11, Ruffo, ayant voulu resserrer Naples du côté de Portici, fit attaquer le château de Vigliena occupé par 250 à 300 républicains ; l'artillerie eut bientôt fait brèche aux vieilles mu-

railles dont il était entouré. Déjà les insurgés montaient à l'assaut, quand le brave Martelli se traîne couvert de blessures au magasin à poudre, et y met le feu, afin d'ensevelir, sous les ruines de son poste, les vainqueurs comme les vaincus.

Sortie des républicains.

Le 13 juin, les républicains, lassés de l'état de qui-vive dans lequel ils languissaient depuis huit jours, résolurent de faire un effort sur toute la ligne d'investissement. A cet effet, pendant que divers piquets tenaient les insurgés en échec sur les hauteurs de Capo-di-Chino et Capo-di-Monte, le général Wirtz, avec environ 2 mille hommes et 8 pièces d'artillerie, déboucha du pont de la Madeleine sur la route de Portici, et le général Basset, à la tête d'un pareil nombre de gardes nationaux, se porta sur le chemin de Foria. Pour seconder les opérations de la première colonne, dont l'objet était de refouler l'ennemi jusqu'à la Torre-della-Nunziata, le ministre de la marine Caraccioli serra la côte avec son escadrille. L'action fut très-vive et très-opiniâtre: Basset enfonça la division royaliste qui lui était opposée; mais Wirtz rencontra des obstacles insurmontables. Toutefois la valeur de ses troupes aurait rendu la journée indécise, si les Lazzaroni du Mercato, excités par les royalistes que l'absence de toute force armée, de ce côté, avait enhardis, après avoir fait main-basse sur les républicains qu'ils trouvèrent isolés dans les

Les Lazzaroni les attaquent à dos.

rues, n'étaient venus au nombre de 3 à 4 mille, attaquer la colonne de Wirtz à dos. Celui-ci n'eut que le temps de détacher à leur rencontre un millier d'hommes avec une partie de son artillerie. Le choc fut rude, mais bientôt décidé. Les Lazzaroni qui croyaient surprendre, furent mitraillés, et les rues jonchées de leurs cadavres. La nuit seule sépara les deux partis. Les républicains, ayant éprouvé des pertes considérables, se retirèrent dans les châteaux. Wirtz plaça plusieurs bataillons à la tête du pont avec une nombreuse artillerie.

Dès le lendemain Ruffo attaqua le pont; le général Wirtz étant tombé mortellement blessé au commencement de l'action, les siens perdirent la tête, et furent ramenés la baïonnette dans les reins au fort des Carmes, qui n'est autre chose qu'une batterie de mer sans défense du côté de terre.

Prise du fort des Carmes.

Les républicains qui s'y étaient réfugiés, se voyant le jour suivant prêts à être enlevés, demandèrent à capituler; mais, pendant qu'on était en pourparlers, les Lazzaroni y pénétrèrent et massacrèrent la garnison. Il ne restait donc aux républicains que les forts Neuf et de l'Œuf, capables de résister à un coup de main; car l'église de St.-Ferdinand, près du palais, et la chartreuse de St.-Martin, bien que retranchées, étaient de faibles points d'appui. Les militaires, frappés de

ces inconvéniens et certains que le fort St.-Elme était plus propre à bombarder la ville qu'à protéger la défense de ses portes, proposèrent d'abandonner Naples et de se retirer par le chemin d'Aversa ou de Pouzzole sur Capoue, en marchant sur le corps de la division Gambs. Tel fut aussi l'avis du général français Girardon qui commandait à Capoue, et qui offrait de coopérer à cette entreprise avec le petit nombre d'hommes dont il pouvait disposer; mais le gouvernement napolitain s'obstina à vouloir défendre Naples pied-à-pied.

Ruffo s'empare d'une partie de la ville.

On ne connaît point les plans tracés par le cardinal Ruffo, pour s'en emparer; il y a même apparence qu'il n'en arrêta aucun, et que le fanatisme ou la soif du pillage de ses soldats exercèrent plus d'influence dans l'attaque que les ordres émanés de son état-major.

Quoi qu'il en soit, dans la journée du 14 juin, les royalistes gagnèrent du terrain, et se rendirent maîtres de la ville jusqu'à la rue de Tolède, où les républicains, protégés par de l'artillerie, se cantonnèrent tant à l'hôtel Stigliano, mis en état de défense par les frères Colonna, qu'à l'église de St.-Ferdinand, et au palais royal, qui avait une communication couverte avec le fort Neuf. Dans la nuit suivante, il n'y eut que des scènes d'assassinat et de pillage, de viol et d'incendie. Tout garde national qui tombait entre les

mains des Lazzaroni était impitoyablement massacré; car il n'y avait dans l'armée chrétienne ni frein ni discipline. Toutes les passions les plus honteuses guerroyaient pour leur propre compte.

Le 15, avant le jour, l'attaque recommença. Les royalistes se rendirent maîtres du palais de Stigliano, qui fut saccagé: Fra-Diavolo, moins heureux, ayant voulu pénétrer près de St.-Ferdinand, fut vigoureusement repoussé et perdit 3 ou 400 hommes, par le feu d'une batterie qui prenait sa colonne à revers. De l'autre côté du port, Sciarpa et l'archiprêtre Rinaldini, s'approchèrent du château Neuf, sous la protection des batteries du château des Carmes; mais les républicains les laissant arriver jusqu'à la place du château, exécutèrent une sortie si vigoureuse, qu'ils mirent leurs colonnes dans une déroute complète.

Ruffo dresse des batteries contre les forts.

Ruffo, voyant qu'il ne pouvait chasser de vive force les républicains de leurs postes, se détermina à dresser des batteries, à l'extrémité de la Villa-Réale pour bombarder le château de l'Œuf; dans la rue de Tolède pour déloger les patriotes de St.-Ferdinand; enfin à l'Immaculée contre le château Neuf. Le commandant français, qui de St.-Elme aurait pu détruire tous ces travaux, resta dans une complète inaction: il refusa même, sous prétexte d'économiser ses subsistances, de

recueillir 6 à 800 républicains qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et il les cantonna dans la chartreuse de St.-Martin retranchée depuis quelques jours.

On détruit celle de Villa-Réale.

Le 18 et le 19 le feu d'artillerie fut très-vif de part et d'autre; vers le soir la garnison de St.-Martin annonça par des signaux, à celles des autres châteaux, qu'elle exécuterait une sortie pour détruire les batteries de la Villa-Réale. Son projet était de se glisser, à la faveur des ténèbres, dans la rue de Tolède, et de prendre à dos les royalistes. Mais, bien que ceux-ci ignorassent l'objet de ces signaux, ils firent si bonne garde qu'il fallut changer de projet. Au milieu de la nuit un nombre considérable de tambours, soutenu d'un petit détachement, alla battre la charge du côté de l'Infrascata, tandis qu'une colonne de 4 à 500 hommes, marcha en silence du côté opposé, vers Ste.-Anne-du-Palais. Elle parvint ainsi sans être découverte jusqu'à la chapelle Ste.-Anne à Chiaja; mais ici la résistance d'un poste royaliste donna le temps à la réserve d'accourir à son secours: toutefois les Calabrais, éveillés en sursaut, ne purent résister à l'impétuosité du premier choc: les canonniers abandonnèrent leurs pièces, et se sauvèrent sur les embarcations, qui firent feu sur les royalistes comme sur les républicains. Malgré quelques boulets, ceux-ci poursuivirent les fuyards jus-

qu'à Piedigrotta, abattirent les retranchemens des royalistes, brûlèrent les affûts et enclouèrent les pièces.

La garnison du château de l'Œuf saisit l'à-propos, exécuta une sortie, et surprit un bataillon d'Albanais, bivouaqué près de Chiaja. Nul doute qu'avec 3 ou 4 bataillons les républicains n'eussent balayé Naples : mais, après cet heureux coup de main, à peine en resta-t-il un millier en état de combattre, et, pour comble de malheur, le commandant de St.-Elme ne permit plus aux Français de les soutenir.

Armistice entre les deux partis.

Cependant Ruffo, convaincu qu'il n'y aurait rien à gagner avec des gens exaspérés, et ne comptant plus sur la division de la flotte anglaise, offrit aux républicains un armistice pendant la durée duquel on discuterait les bases de la capitulation. Il publia une proclamation où il défendit le pillage, et promit, au nom du roi, amnistie pleine et entière à tous les républicains qui déposeraient les armes.

Les commandans de St.-Ferdinand, de St.-Martin et du fort de l'Œuf, répondirent qu'ils ne déposeraient pas les armes si l'armée catholique n'évacuait la ville. Mais le corps législatif, après avoir entendu l'avis d'un conseil de généraux présidé par le ministre de la guerre, se décida à accepter l'armistice, à condition que les deux partis conserveraient leurs positions. C'était

une grande faute; car il était évident que Ruffo ne voudrait ou ne pourrait exécuter cette convention. C'est ce qui arriva, les Calabrais royalistes et les Lazzaroni, qui n'avaient grossi l'armée du cardinal que dans l'espoir du butin, sans égard aux défenses du vicaire-général, continuèrent leurs dévastations et leurs brigandages, et l'accusèrent hautement de jacobinisme. Pour se soustraire à leur fureur, il fut obligé d'appeler en toute hâte les troupes siciliennes et russes en ville; mais les efforts de celles-ci pour ramener la tranquillité furent inutiles: le massacre continua. Les républicains, témoins de ces horreurs du haut de la chartreuse de St.-Martin, se plaignirent de la rupture de l'armistice, et menacèrent d'user de représailles sur les ôtages qu'ils avaient entre les mains. Cette menace produisit certain effet, car le calme reparut quelques heures. Le 22, la garnison des deux châteaux se rassembla sur la place royale pour célébrer une pompe funèbre en l'honneur de ceux qui avaient succombé; mais pendant qu'elle était occupée de ce pieux devoir, le cardinal employa mieux son temps: il fit rétablir la batterie de la Villa-Réale détruite le 19, et en construisit une autre à l'extrémité du port pour battre le fort de l'Œuf. Les républicains se plaignirent de cette infraction à la convention, on leur répondit dérisoirement que ces travaux avaient été faits

contre l'intention formelle de Ruffo, et qu'ils seraient détruits, si la capitulation n'avait pas lieu.

Négociations pour l'évacuation de Naples.

Cependant les négociations se poursuivirent le 23, avec activité, sous la médiation de Méjean. Le directoire napolitain se réserva d'entendre l'avis du corps législatif, et du commandant de St.-Martin : et lorsqu'il eut recueilli leurs avis, il tint un grand conseil, dans lequel furent posées les bases de la capitulation. Le directoire déclara d'abord qu'il entendait capituler avec les puissances alliées, et non avec le roi de Naples représenté par le cardinal Ruffo; il proposa d'évacuer les châteaux en y laissant les munitions de guerre et de bouche qui s'y trouvaient, mais en réservant à leur garnison la faculté de se retirer en France ou de rester dans ses foyers, sans qu'on pût l'inquiéter dans ses personnes ou ses propriétés: à cet effet, il demandait qu'il fût fourni des bâtimens de transport pour conduire en France les individus qui voudraient s'y rendre. Les conditions de cette capitulation devaient s'étendre, non-seulement aux républicains qui occupaient les châteaux de Naples et les retranchemens voisins, mais encore à la garnison de Pescara. Finalement, pour garantie de cette capitulation, il exigeait qu'un certain nombre d'ôtages fût remis au château de St.-Elme, qui continuerait à être occupé par une garnison

française, jusqu'à l'échange des certificats d'arrivée des réfugiés dans un port de France.

La capitulation est signée.

Le cardinal trouva les prétentions des républicains trop hautes : et, néanmoins, après de longs débats, et par égard pour ses parens et ses amis qui étaient retenus en ôtage, il finit par adopter le projet de capitulation, en supprimant seulement les formes injurieuses au Roi. Elle fut signée tant par lui, comme vicaire du royaume, que par le général Micheroux, et par les chefs des forces navales anglaises, russes et turques dans le golfe de Naples. Elle le fut également par le chef de brigade français Méjean, qui se porta garant, au nom de la république française pour la république napolitaine, et reçut les ôtages.

Alors Ruffo publia un édit d'amnistie, signifia copie du traité à Carafa, en lui enjoignant de remettre la place de Pescara à l'abbé Pronio, qui en formait le blocus depuis près d'un mois. Les garnisons des différens postes se rendirent sous escorte à Pizzo-Falcone. pour y attendre les bâtimens qui devaient les transporter à Marseille (1).

L'arrivée de Nelson détruit tout.

Peu de républicains retournèrent dans le sein de leurs familles; mais une multitude de citoyens

(1) Il y a plusieurs versions à ce sujet : les Alliés ont prétendu avoir réduit les châteaux Neuf et de l'Œuf, mais ces assertions se trouvent démenties par le texte même de la capitulation.

se rendirent des provinces à Naples pour jouir du bénéfice de la capitulation et se retirer en France: déjà deux bâtimens, portant les défenseurs de Castellamare, étaient partis pour Marseille, des autres n'attendaient plus que quelques approvisionnemens pour mettre à la voile, lorsque lord Nelson, débarrassé d'inquiétude à l'égard de la flotte de Bruix, arriva dans la rade de Naples, ayant sur son bord lady Hamilton, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, qu'une passion difficile à qualifier attachait au char du vainqueur d'Aboukir.

Conduite révoltante de cet amiral.

L'arrivée de cette favorite de la reine, changea la face des affaires: elle prétendit avoir entendu dire à Caroline qu'elle préférait perdre la couronne, plutôt que de capituler avec les rebelles; et, pour se faire un mérite auprès d'elle, elle exigea de son trop facile amant qu'il rompit la capitulation. Nelson eut cette lâcheté. Il n'eut pas honte de souiller ses lauriers en déclarant qu'un traité fait sans sa participation ne pouvait être valide, et les bâtimens de transport eurent ordre d'ancrer sous le canon de son escadre.

Le jour suivant, les membres du directoire, un grand nombre de ceux de la commission législative, tous les principaux officiers ou fonctionnaires de la république furent traînés à bord du vaisseau amiral et chargés de fers.

Ferdinand

Peu de jours après, le roi vint sur une frégate

anglaise accompagné de son ministre Acton : il signala son retour en déclarant que son intention n'avait jamais été de capituler avec des rebelles. Rien ne pouvait en effet l'y forcer : mais tout lui imposait l'obligation d'exécuter une capitulation déjà conclue par son vicaire. A la vérité, on atténua l'injustice de cet édit, en rassurant les prisonniers sur leur sort ; cependant, tandis qu'ils attendaient les effets de la clémence royale, un second décret prononça la confiscation de leurs biens. Les commandans des forces alliées, indignés, firent d'inutiles remontrances ; on les contraignit au silence.

revien à Naple et viole l capitulation.

Les républicains voyant bien que désormais leur sort dépendait de l'amiral anglais, lui adressèrent une requête pour lui demander l'exécution de la capitulation. Mais Nelson, par une atroce ironie, la leur renvoya, après leur avoir vanté, dans une apostille de sa main, la clémence du roi. Cependant les arrestations se multipliaient à Naples ; nul n'était à l'abri des délations : tous les cachots des forts étant remplis, on fut obligé d'entasser les prisonniers sur de vieux vaisseaux démâtés. Celui de l'amiral anglais, que montait le roi, fut environné de bastilles flottantes, où ces malheureux demi-nus étaient en proie à tous les besoins, et à la brutalité des bandits qu'on leur donna pour gardiens.

Nelson en fait autant.

Indolence du commandant français.

Jusque-là les Français n'avaient été pour rien dans toute cette lutte. Le commandant du château St.-Elme Méjean, qui retenait encore les ôtages, qui pouvait et devait être le garant de la capitulation, et à qui il ne manquait pas absolument de moyens pour la faire respecter, loin de soutenir l'honneur du nom français, demeura spectateur indifférent de toutes ces cruautés, et n'adressa pas la plus légère réclamation en faveur de ces infortunés alliés. Cerné par un cordon d'environ 3 mille hommes de troupes de ligne aux ordres du duc de Salandra, il semblait étranger à tout ce qui se passait, et vivre dans un pays ami.

On se prépare à l'attaquer au fort St.-Elme.

Le roi et Nelson, enhardis par sa faiblesse, résolurent de le chasser de son poste; ce qui était chose aisée. Le château de St.-Elme, quoique d'un accès difficile, n'est cependant rien moins qu'imprenable; car dominé par le dernier contrefort de l'Apennin, qui remonte de Naples vers le couvent des Camaldules, il n'est propre qu'à tenir en bride une nombreuse population, et doit tomber aussitôt après l'établissement des premières batteries, puisque d'ailleurs il n'a que peu d'ouvrages extérieurs et d'un mauvais tracé.

L'amiral anglais confia la conduite de cette opération au capitaine Trowbridge, sous les ordres duquel il mit toutes les troupes de marine

anglaises, russes et portugaises de l'escadre, et qui devait être secondé par le corps de Salandra. Le siége fut poussé avec d'autant plus de vigueur que Méjean n'en contraria pas les travaux. On éleva successivement sept batteries armées de 30 pièces de gros calibre. A peine eurent-elles commencé à jouer, que l'artillerie de la place fut démontée, et que la garnison demanda à capituler. Méjean, déjà répréhensible pour avoir souscrit une capitulation qui l'obligeait à restituer les otages et à livrer les Napolitains qui faisaient partie de sa troupe, rendit son nom odieux par la manière dont il en remplit les conditions.

Excès commis par la réaction royale.

L'embarquement de la garnison du fort St.-Elme, fut le signal de nouvelles horreurs. Un édit royal dépouilla la ville de Naples de ses priviléges; tous les élus municipaux nommés depuis l'entrée des Français dans le royaume, furent arrêtés pour rendre, disait-on, compte de leur gestion. Ces mesures, en indiquant que la vengeance du trône n'était pas encore satisfaite, autorisèrent toutes les réactions des Calabrais et des Lazzaroni royalistes.

L'armée napolitaine est réorganisée.

Cependant, le roi voulant chasser les Français des deux seules places qui leur restaient encore, sentit qu'il ne pourrait y parvenir avec des insurgés, il les licencia donc, et ordonna la formation d'un corps de troupes régulières pour les réduire. Jusqu'alors la garnison de Capoue

avait été observée par la division du général Gambs, qui n'osait point en faire le blocus; Gaëte, le fut par un gros détachement de l'insurrection des Abruzzes, aux ordres de Mammone, secondé par une escadrille napolitaine, aux ordres du capitaine Lettieri.

Elle investit Capoue que Girardon défend faiblement.

En peu de jours, le général Salandra eut rassemblé 5 mille hommes de l'ancienne armée napolitaine, qui furent joints par un bataillon de 800 hommes, tiré des vaisseaux de l'escadre combinée. Ce petit corps d'armée vint s'établir, le 21 juillet, devant Capoue.

Cette place, très-bien assise sur la rive méridionale du Volturno, dans une plaine que ses remparts commandent de tous côtés, ne pouvait opposer une longue résistance, attendu que les ouvrages formant tête de pont sur la rive droite de la rivière sont en terre, que le corps de place, quoique bastionné et couvert de demi-lunes, a le défaut d'avoir des bastions trop étranglés, des courtines trop courtes, des fossés peu profonds, enfin que sa citadelle est nulle. Toutefois le général Girardon ne voulut pas l'évacuer sur simple sommation. Le 22, les assiégeans jetèrent un pont en avant de la place, et complétèrent l'investissement. Dès le même jour, le capitaine anglais Trowbridge, qui dirigeait de fait le siége, commença à établir des batteries de gros calibre. Dès qu'elles furent en état elles

entrèrent en action; la place y répondit vivement, mais sans succès, car la tranchée fut ouverte le 26, à quelques toises de la queue des glacis. Cette manière brusque d'en agir intimida Girardon qui, n'ayant pas 1,500 hommes valides sur les 2,200 qu'on lui avait laissés, et manquant d'artillerie et de munitions, entra en pourparlers, et capitula le 28 aux mêmes conditions que la garnison de St.-Elme.

Un succès si facile enhardit le duc de Salandra. Le lendemain, il se présenta devant Gaëte. L'officier français, qui y commandait, instruit des désastres des armées républicaines et privé des choses les plus nécessaires à la vie, ouvrit l'oreille aux propositions qui lui furent faites, s'en référant d'ailleurs à ce qui serait ordonné par son chef le général Girardon. Celui-ci conclut à Naples, avec l'amiral Nelson, une capitulation, d'après laquelle la garnison obtint, avec les honneurs de la guerre, la faculté de rentrer en France.

Prise de Gaëte.

Ainsi tombèrent, sans gloire pour la France, sans appui pour les Napolitains, les trois places où Macdonald avait laissé si inutilement garnison. Leur chute, délivrant le royaume de Naples des Français, mit le comble au régime de terreur. Dès-lors il n'y eut plus de sûreté pour quiconque avait pris part aux dernières révolutions: une junte d'état, présidée par un Sicilien,

La chute de ces places redouble les cruautés de la cour de Naples.

nommé Speciale, digne émule de Fouquier-Tinville, commença le cours de ses assassinats juridiques. Sa tâche paraissait difficile, et surtout longue à remplir; car il fallait prononcer sur le sort de 30 mille individus arrêtés; mais les instructions qui lui furent données l'abrégèrent beaucoup. On y déclarait coupables de lèse-majesté au premier chef, tous ceux qui avaient occupé les premiers emplois de la république; ceux qui, durant les deux anarchies avaient combattu les Lazzaroni, l'armée du cardinal Ruffo, ou la flotte anglaise; tous ceux qui avaient assisté à la plantation de l'arbre de la liberté, ou au brûlement des drapeaux pris sur les insurgés ou les Anglais; on regarda comme coupables au même degré, ceux qui, par leurs écrits ou leurs discours, avaient offensé le roi ou sa famille, pendant l'interrègne; et comme si ces diverses catégories ne comprenaient pas une assez grande quantité d'individus, la peine de mort fut prononcée contre tous ceux qui avaient témoigné leur attachement pour la république.

Qui croirait qu'après des dispositions si rigoureuses, le roi eût encore à sévir? Cependant tous ceux qui avaient été inscrits dans un club ou revêtus d'emplois subalternes, furent condamnés à l'exil perpétuel et à la confiscation de leurs biens; l'exil fut restreint à quinze ans pour ceux qui n'avaient pas prêté serment de fidélité à la république.

Des dispositions aussi atroces révoltèrent les citoyens en qui tout sentiment d'humanité n'était pas éteint; ils se retirèrent des affaires, et leurs emplois devinrent la proie des hommes entièrement dévoués à la cour. Toutefois l'exécution de ces mesures épouvanta les bourreaux mêmes, et dans leur intérêt propre, ils usèrent d'une certaine modération. On ne rapporta point l'édit royal, mais des listes de proscription furent envoyées de Palerme à la junte, et ce ne fut que lorsqu'on crut tenir les principales victimes qu'on leva l'embargo mis sur les bâtimens chargés des Napolitains capitulés. Des 1,500 individus qui s'étaient décidés à passer en France, à peine le tiers put-il gagner cette terre d'exil. Bientôt après leur départ commença le cours des assassinats juridiques. Ni l'âge, ni le sexe, ni la vertu, ni les talens ne trouvèrent grâce devant la junte. Ce tribunal altéré de sang ne tint aucun compte des services rendus antérieurement à l'Etat ou au roi même; et durant plus de six mois, Naples eut à pleurer chaque jour la mort de plusieurs de ses meilleurs citoyens. Triste résultat des désordres civils, et qui prouve que la fureur des factions est la même, soit qu'elles veuillent fonder une république démocratique, soit qu'elles prétendent venger la majesté du trône, ou défendre enfin les abus d'une religion intolérante.

Evénemens dans les Etats romains.

Tandis que ces événemens se passaient à Naples, les troupes françaises qui occupaient les états ecclésiastiques, abandonnées à elles-mêmes dans un pays dévoré par le feu de l'insurrection, après avoir lutté long-temps avec courage, se voyaient à la veille d'être accablées à Rome et à Ancône; où, par suite d'une multitude de petits combats, elles avaient été reléguées par les insurgés toscans, romains et napolitains. Dès l'ouverture de la campagne, les communications entre les différentes garnisons furent presque toujours interceptées; mais plus particulièrement entre Rome et Ancône. Aussi, les généraux Garnier et Monnier, qui commandaient ces deux places, opérèrent sans ensemble, et par conséquent avec beaucoup moins d'effet, contre les nombreuses bandes dont ils étaient, en quelque sorte, cernés.

Le premier, avec environ 5 mille hommes, tenait garnison, non-seulement au château St.-Ange; mais encore à Terni, Rieti, Tivoli, Velletri, sur les frontières du royaume de Naples: à Ostie, Civita-Vecchia et la Tolfa, sur les côtes de la Méditerranée; à Viterbe et Périgia, sur les frontières de Toscane. De son côté, Monnier avec moins de 3 mille hommes, était chargé, outre la garde d'Ancône, de maintenir dans l'obéissance les villes maritimes de Pesaro, de Fano et de Sinigaglia; et celles de Jesi, d'Osimo,

de Fabriano, de Macerata et de Tolentino. On sent déjà à quels assauts une semblable dissémination de forces devait livrer les petites garnisons de ces points.

L'amiral russe détache un corps contre Ancône.

Immédiatement après la reddition de Corfou, l'amiral Ouschakoff détacha une division de son escadre dans l'Adriatique. Le contre-amiral qui la commandait alla mouiller avec six vaisseaux de ligne à Porto-Quieto, et envoya quatre frégates devant Ancône. L'apparition de cette escadre enhardit les mécontens. Environ 4 mille se portèrent sur Pesaro, qu'ils espéraient surprendre à la faveur des intelligences que leurs chefs s'y étaient ménagées; mais la petite garnison française qui l'occupait, sut effectuer à temps sa retraite sur Jesi. Quelques jours après, le 12 juin, 150 Russes et autant de Turcs débarqués des frégates, aidés par des canonnières autrichiennes, forcèrent la garnison de Fano à se retirer à Sinigaglia, qui éprouva le même sort.

Il le retire à la nouvelle de l'arrivée de Bruix.

Les succès des insurgés ne se seraient sans doute pas bornés là, si la division russo-turque n'avait levé le 8 juin le blocus d'Ancône, rappelée par l'amiral Ouschakoff, afin de se joindre à l'escadre de Nelson, et d'aller à la rencontre de la flotte française qui avait paru dans le golfe de Gênes. Aussitôt que Monnier fut informé que les insurgés étaient livrés à eux-mêmes, il partit d'Ancône avec une colonne mobile re-

Expédition de Monnier

contre les insurgés.

prit Sinigaglia et Fano, se jeta sur différens postes d'où il délogea l'ennemi, et rentra à Ancône le 29 juin, chargé de butin. Malgré la terreur que repandit la vigueur de cette expédition dans le pays, les Français n'y furent pas longtemps tranquilles. Les flottes alliées ayant été délivrées de toute inquiétude par la rentrée de l'escadre française à Toulon, le contre-amiral Putowskin alla reprendre le blocus d'Ancône; et son apparition dans l'Adriatique ranima les insurgés d'une nouvelle ardeur. Le 25 juillet, 600 Russes et Turcs, aidés d'autant d'Autrichiens et d'insurgés, se portèrent, sous la conduite du colonel russe Woinowich, sur Fano; pendant que des bâtimens légers, autrichiens ou russes en bloquaient le port. Comme l'enceinte de cette ville se trouvait à l'abri d'un coup de main, la garnison qu'y avait laissée Monnier s'y défendit 48 heures, et ne capitula qu'après avoir consommé toutes ses munitions. Woinowich marcha ensuite sur Sinigaglia, dont la garnison mieux avisée se replia sur Ancône. Pendant ce temps, les insurgés que Lahoz avait organisés à Fermo, s'étant rendus maîtres de Tolentino, de Macerata et de Loreto, Monnier se vit contraint à resserrer sa ligne, le 29 juillet, entre Osimo et le pont de Fiumeggino: mais Lahoz en ayant forcé la gauche le 8 août, les Français évacuèrent Osimo, afin de s'établir sur les monts Monta-

gnola et Galeasso, pour ainsi dire sous le canon d'Ancône, d'où ils furent bientôt chassés. Le corps turco-russe se rapprocha alors de la place, et en forma l'investissement conjointement avec eux. Cependant, comme le peu d'artillerie qu'ils possédaient était mal servie, et que la meilleure intelligence ne régnait pas entre Woinowich et Lahoz, il s'écoula encore bien du temps avant qu'ils pussent se rendre maîtres des neuf collines qui forment la gorge d'Ancône et y établir des batteries et des redoutes. Elle devint une espèce de champ clos, dans lequel pendant près de trois mois, il se livra tous les jours de petits combats, où la garnison française déploya autant de courage, que Lahoz de talens et d'opiniâtreté, pour façonner au service de siége les 3 à 4 mille paysans qu'il commandait.

De son côté Garnier, qui avait eu beaucoup de peine à contenir les habitans d'Arezzo et de Viterbe avant le passage de l'armée de Naples, voyant sa division reduite à 2 mille combattans, par la nécessité où il s'était trouvé de renforcer Macdonald de ses meilleures troupes, sentit le besoin de prendre les mesures les plus énergiques, sinon pour contenir dans l'obéissance un peuple impatient du joug français, du moins pour défendre Rome et les postes de la côte le plus long-temps possible. A cet effet, il déclara la république romaine en état de siége, et aussi-

Opérations de Garnier à Rome.

tôt qu'il eut connaissance de la perte de la bataille de la Trebbia, il frappa une contribution de guerre sur les riches habitans de la capitale; pressa l'enrôlement de tous ceux qui s'étaient déclarés partisans du nouveau régime, et se forma de la sorte une force mobile d'environ 4 mille combattans.

A la faveur de ces mesures, il parvint à bien approvisionner le château St.-Ange et Civita-Vecchia, et à intimider la populace de la capitale; mais les campagnes n'en ressentirent pas l'influence. Vers la fin de juin, les habitans de Viterbe, sous la conduite d'un ancien officier papal, nommé Celini, marchèrent sur Ronciglione, gardé par un détachement d'une légion romaine. Garnier, voulant étouffer la révolte dans son principe, envoya contre eux le général Valterre avec une colonne mobile qui les battit, brûla Monterossi, mais échoua devant Viterbe, et fut obligée de se replier à Vico. Cet échec eut les plus fâcheuses conséquences. Le noyau de l'insurrection grossit; les rebelles chassèrent les Français de Bassano-di-Sestri, de Monte-Alto et de Toscanella, et vinrent s'établir devant Cornetto, poste le plus considérable de la côte.

Insurrections de Viterbe et Arezzo.

L'insurrection de Viterbe fut pour Arezzo le signal d'une levée de boucliers. Le général Klénau, avant de quitter Florence pour remonter la rivière du Levant, ayant mis à la disposition

des Arétins un escadron de hussards, tant pour régulariser la levée insurrectionnelle, que pour préserver les terres de la Toscane des courses de la garnison de Peruggia, il s'était formé un corps de 9 à 10 mille insurgés, composé en grande partie de soldats toscans imprudemment licenciés par les Français, et de Romains mécontens. Ce corps, jaloux de répondre à l'appel des habitans de Viterbe, après s'être emparé le 20 août de Peruggia sans coup-férir, et avoir forcé la garnison à se jeter dans la citadelle, où elle devait bientôt être réduite par la famine, se porta sur Civita-Castellana, dont il forma l'investissement. La petite garnison française d'abord retirée dans le château, capitula le 24, faute de vivres, et obtint la faculté de rejoindre le gros de la division à Rome.

Les Napolitains s'avancent sur Rome et repoussent Garnier

Au moment où l'insurrection romaine prenait un caractère si alarmant sur ses derrières, un corps d'environ 3,600 Napolitains, dépendant de celui qui avait soumis Capoue et Gaëte, s'avançait par la route des Marais-Pontins, vers Velletri, sous les ordres des généraux Rodio et Rocca-Romana. Garnier, craignant de se trouver entre deux feux, jugea convenable de se débarrasser d'abord des ennemis qu'il avait en tête; et, après avoir laissé garnison au château St.-Ange, marcha à leur rencontre sur trois colonnes, mais il fut bien puni de cette faute. Non-seule-

ment les Napolitains repoussèrent, le 19 août, sa triple attaque, mais encore enlevèrent le poste de Frascati, dans lequel il avait imprudemment laissé un détachement lors de sa retraite.

Il veut se replier sur Civita-Vecchia.

Dans cette position critique, Garnier comprit qu'il était temps d'évacuer Rome, et de se porter sur Civita-Vecchia, et, afin d'y parvenir plus sûrement, il entra en pourparlers avec les généraux napolitains : mais, ceux-ci voulant trop exiger, Garnier résolut de battre en retraite en leur présence, et prit, le 12, la route de ce port. L'ayant trouvée interceptée par les avant-postes des insurgés de Celini, il renonça à son premier projet, puis rentra dans Rome, publiant qu'il n'avait simulé cette retraite que pour éprouver les Romains, et que son intention était d'attaquer le lendemain les Napolitains. Effectivement il les assaillit le 13, sur deux directions. La première colonne marcha sur Albano, s'empara de cette ville, et rejeta les ennemis au-delà de Velletri. La seconde, débouchant de Vario, après avoir effectué sa jonction avec la précédente, les rejeta dans la direction de San-Germano.

Il revient sur ses pas et bat les Napolitains.

Il s'affermit dans sa position.

Ce succès lui permit d'agrandir momentanément son rayon d'activité du côté du royaume de Naples, il parvint même à rouvrir sa communication avec Civita-Vecchia, que bloquait par mer la division anglaise du commodore Trowbridge; et à former à sa droite une ligne, qui

de Cornetto passait par Monte-Romano, Toscanella, Nepi, Viano, pour aller s'appuyer au Tibre. Mais, les premiers jours de septembre, une division de 4 à 5 mille Napolitains, ayant enlevé Rieti au débouché des Abruzzes, malgré la vive résistance des Romains auxquels Garnier en avait confié la garde; le général Salmon s'avança par Nevolo et Monte-Rotondo, sur la rive gauche du Tibre, et força ainsi Garnier à abandonner Albano et Frascati aux troupes de Rodio et de Rocca-Romana, pour voler à la rencontre de ce nouvel adversaire. Un court engagement qui eut lieu, le 12, entre les républicains et les Napolitains, décida la retraite de ceux-ci.

L'arrivée de la division autrichienne de Frœlich change les affaires.

La joie qu'inspira ce succès ne fut pas de longue durée. On se rappelle qu'après la bataille de Novi, Suwarof chargea le général Frœlich de balayer les derrières de l'armée alliée. La tête de colonne des troupes autrichiennes, qui, depuis le 18 septembre, était entrée dans l'Etat romain, s'était jusqu'alors contentée d'inquiéter les postes républicains à Monte-Romano, Toscanella et Nepi; parce que l'intention de leur général était, avant tout, de se mettre en correspondance avec la croisière anglaise de Civita-Vecchia. Mais, instruit de l'échec essuyé par les Napolitains, il dirigea un gros détachement de toutes armes sur Viano. Les républicains, craignant que le Ponte-Molle, défendu par une sim-

ple flèche armée de quatre pièces de canon de campagne ne fût attaqué, se replièrent sur Rome: circonstance qui força Garnier à rappeler les troupes lancées à la poursuite de Salmon, et permit à celui-ci de revenir prendre poste sur le Monte-Rotondo.

Frœlich s'avance sur Rome.

Le 22 septembre, Frœlich poussa des reconnaissances sur Rome, Civita-Vecchia et Cornetto: bien que sur tous ces points les républicains fussent en nombre inférieur, elles furent repoussées. Les jours suivans, mêmes tentatives, mêmes résultats. Enfin le 28, les Autrichiens prirent le dessus, et repoussèrent les républicains jusqu'aux portes de Rome.

Garnier pressé de toutes parts souscrit une convention.

De son côté, le général Bourcard, qui avait pris le commandement en chef des Napolitains, ayant replié les avant-postes français, Garnier, privé de communication avec la division d'Ancône, chargé d'environ 1,100 malades ou blessés, et obligé de favoriser l'émigration d'un millier de familles compromises, résolut de ne pas attendre la dernière extrémité pour souscrire une convention. Certain que la Toscane avait été entièrement évacuée, bien convaincu d'ailleurs qu'il ne pouvait prolonger sa résistance au-delà de trois ou quatre jours, et qu'il n'avait de retraite que sur Civita-Vecchia, où il n'existait pas la plus légère embarcation, il entra en pourparlers avec Bourcard et le commodore

Trowbridge, en vue de ramener saine et sauve en France, une poignée d'hommes qui pouvaient encore lui rendre de bons services.

Après plusieurs conférences, il fut conclu, le 29 septembre, une convention, d'après laquelle Rome et le château St.-Ange, Civita-Vecchia, Cornetto et Tolfa, seraient remis aux Alliés dans le délai de huit jours; savoir, Rome aux Napolitains, Civita-Vecchia et Cornetto aux Anglais. Les troupes ne furent point considérées comme prisonnières, et obtinrent d'être transportées en France avec armes et bagages, aux frais des Alliés. Les Romains, qui les avaient secondées, furent libres de s'embarquer avec elles, ou de rentrer dans leurs foyers; et on stipula qu'ils n'y seraient point inquiétés à raison de leurs opinions ni de leur conduite.

Frœlich, qui n'avait point eu connaissance de cette convention, attaqua les avant-postes républicains, le jour même de sa signature, et ne consentit qu'avec peine à renoncer aux avantages que le début de la journée semblait lui promettre.

Réaction à Rome.

La convention fut exactement observée en ce qui concernait le transport des troupes françaises et des émigrans romains: mais, nonobstant les stipulations expresses du dernier article, l'entrée des Napolitains à Rome fut signalée par une réaction sanglante. Les prisons furent encombrées dans les 24 heures; on ne vit plus que

des échafauds sur les places publiques. Les consuls Zaccaleoni et Mattei, qui étaient restés chez eux sur la foi de la capitulation, en furent arrachés par ceux-mêmes qui naguère s'inclinaient avec respect devant leurs faisceaux, promenés sur des ânes par toute la ville, puis jetés ensuite dans les cachots où les complices de Catilina avaient reçu la peine de leurs attentats.

Historien militaire, je me félicite d'être dispensé de m'appesantir plus long-temps sur ces scènes révoltantes, et je m'empresse de revenir à mon sujet, en remontant vers le Texel et les Alpes, où les opérations plus glorieuses des armées de Hollande et d'Helvétie, délasseront le lecteur du récit de tant d'atrocités.

Mort du pape Pie VI détenu à Valence.

Avant de terminer cet aperçu, je rappellerai néanmoins à mes lecteurs qu'à l'instant même où les coalisés, les insurgés et les Français se disputaient ainsi le patrimoine de S.-Pierre, l'infortuné Pie VI, arrêté en Toscane à l'époque de l'entrée des républicains, et conduit sous escorte à Grenoble, puis à Valence, y terminait ses jours le 29 août, à l'âge de 82 ans; victime d'une persécution indigne, dont le directoire se flétrit en pure perte, et qui ne pouvait rien changer ni à l'état des affaires politiques dans la Péninsule, ni aux questions religieuses sur lesquelles ils n'étaient pas d'accord.

---

# CHAPITRE XCIII.

*Expédition anglo-russe en Hollande. — Succès d'Abercrombie. — Prise de la flotte du Helder. — Combat de Groote-Keeten. — Établissement des Anglo-Russes dans le Zyp ; attaque infructueuse de cette position. — Combats de Bergen et de Kastrikum. — Retraite des Anglo-Russes dans le Zyp. — Convention de rembarquement.*

LA victoire couronnait les efforts de la coalition, et dès le commencement de mai, les armées françaises d'Allemagne et d'Italie, forcées d'abandonner leurs conquêtes, s'étaient repliées sur le Rhin et les Alpes. Affaiblies par les combats, désorganisées par une administration détestable, à peine laissaient-elles l'espoir de défendre ces barrières. Projets des Anglais.

L'embarras des finances, les mouvemens de quelques cantons suisses, la résurrection des bandes de l'Ouest, l'agitation des partis dans l'intérieur, tout enfin présageait au directoire qu'il allait périr, dévoré par l'incendie que son imprudence avait allumé. L'Angleterre, dont l'or et les intrigues venaient de resserrer cette

ligue formidable, se voyait au moment d'en recueillir les fruits; jusqu'alors ses subsides seuls avaient alimenté la guerre ; mais ses espérances s'étendant en raison de l'état de détresse où la France se trouvait réduite, elle se détermina à mettre aussi ses troupes en action, pour porter un coup décisif à sa redoutable rivale.

Piqué des refus que le cabinet de Berlin opposait aux sollicitations pressantes de Thomas Grenville, le ministère anglais s'était adressé à Paul I^er^, auquel il n'eût pas de peine à démontrer que la délivrance de la Hollande était peut-être aussi facile qu'importante pour les puissances du Nord; en sorte que ce prince s'engagea, par un traité du 22 juin, à fournir un corps auxiliaire de 17 mille hommes, moyennant que l'Angleterre en assurât la solde. Le cabinet de Londres se proposa d'y joindre 30 mille hommes, et de faire appuyer par ses flottes les opérations de l'armée combinée.

Rétablir en Hollande la maison d'Orange et le stathoudérat, favoriser par une puissante diversion les armées russes et autrichiennes sur le Rhin, en Suisse, et en Italie; tels étaient en apparence le but de l'Angleterre, et les motifs qui décidèrent Paul I^er^ à coopérer à cette entreprise. Mais Pitt avait des vues différentes: il craignait que la Hollande, étayée par la république française et régie par un gouvernement

vigoureux, ne réparât en peu de temps ses pertes et ne devînt la rivale de la marine anglaise. La bataille de Camperduyn avait donné la mesure du courage de la marine batave, il redoutait encore ses débris qui, employés avec art, pouvaient devenir la principale source de la prospérité nationale; tandis que la capture ou la destruction des bâtimens réunis dans le Texel, dispensait l'Angleterre d'entretenir une flotte dans ces parages, et la délivrait de toute inquiétude du côté de l'Irlande. Quelque fût le résultat final de l'expédition, il suffisait d'un premier succès pour atteindre le but essentiel: si la flotte demeurait fidèle, investie par mer au Helder et attaquée par terre, il fallait qu'elle capitulât: si elle se déclarait pour le prince d'Orange, on l'emmenait également à titre d'alliée et l'on en grossissait les escadres britanniques.

Choix du point de débarquement.

La question du point de débarquement fut long-temps débattue dans le conseil; l'intérêt stratégique eût conseillé de descendre vers les bouches de la Meuse ou du côté de Terheyde ou Sheveningen (1), afin de s'emparer de La Haye où le Stathouder avait plus de partisans que partout ailleurs. Cette position menaçant la ligne de retraite des Français eût ouvert au

(1) Consultez la planche 1 ou les cartes de Hollande de Muller et de Krayenhof.

moindre succès les portes d'Amsterdam. On finit cependant par choisir la pointe du Helder dans la Nord-Hollande, où l'on entrevoyait d'autres avantages. En effet, ces parages sont d'un plus facile accès que le reste des côtes, protégées presque généralement par des rescifs ou des bancs de sable. Du reste aucune place forte; car il n'existait sur la côte de cette province, que quelques batteries dont le feu pouvait être éteint par celui de la flotte; ajoutez que de cette position, voisine du Texel, il devenait facile de s'emparer de l'escadre batave, et de se porter sur Amsterdam dont la prise devait décider l'issue de la guerre.

Preparatifs immenses des Anglais.

Les préparatifs de ce grand armement furent poussés avec la plus incroyable activité, sans que la sortie de l'amiral Bruix et sa jonction avec Massaredo, y apportassent le moindre empêchement. Le 12 juillet, sir Home-Popham mit à la voile, avec une escadre nombreuse, pour aller prendre à Revel les troupes auxiliaires. Un corps considérable formé de bataillons tirés de l'Irlande, de Jersey et de Guernesey, se rassembla à Southampton, sous les ordres du général Abercrombie. Une des grandes difficultés de cette expédition était de la faire simultanément; car si on débarquait à de trop grands intervalles, les troupes isolées pouvaient être réduites à mettre bas les armes. Or, il n'était pas

aisé de faire arriver à point nommé des bataillons encore casernés en Livonie, et des troupes réparties sur les côtes d'Angleterre. La jonction ne pouvait guère s'opérer qu'en Hollande et successivement, puisqu'il fallait aux Russes un vent du nord pour y arriver, et aux Anglais le vent tout-à-fait contraire. Il paraissait donc prudent de faire d'abord venir les troupes d'expédition de Revel avant de débarquer les Anglais. Cependant, pour ne pas perdre trop de temps, on décida que la division d'Abercrombie partirait la première sur la flotte de l'amiral Mitchell, et serait suivie à peu d'intervalle par celle que le duc d'Yorck, commandant en chef l'armée d'expédition, réunissait dans les environs d'Yarmouth. L'on calculait que les Russes arriveraient à peu près à la même époque, et que, jusque là, Abercrombie se soutiendrait aisément à la faveur d'un terrain très-rétréci, et de sa supériorité maritime.

Démonstrations pour donner le change.

Le ministère anglais, fier de l'immensité de ses préparatifs, et ne doutant nullement du succès, avait dédaigné de cacher ses intentions; il comptait d'ailleurs sur l'impression que produirait en Hollande, un si grand développement de forces : ainsi, les gouvernemens français et batave ne restèrent dans l'incertitude que sur le point de débarquement. Le prince héréditaire d'Orange s'étant établi à Lingen avec tous les

officiers de son parti qui avaient partagé sa disgrâce, on pouvait croire que la Frise serait le théâtre des premiers efforts; d'un autre côté, des croisières établies vers Flessingue donnèrent des craintes pour la Zélande et Anvers. Enfin Duncan, établi en face du Texel, menaçait aussi ce point dont l'importance ne pouvait être méconnue.

Etat des forces gallo-bataves.

Mais la connaissance du danger ne suffisait pas pour le prévenir. La France, que ses derniers revers mettait hors d'état d'envoyer des renforts en Hollande, n'y avait pour lors que 15 mille hommes, au lieu de 24 qu'elle s'était engagée à fournir par le traité d'alliance; et l'armée batave, nouvellement organisée, ne s'élevait pas à plus de 20 mille hommes toutes armes comprises. C'était avec d'aussi faibles moyens qu'il fallait défendre l'étendue considérable du littoral des sept provinces. A la vérité on avait ordonné, en outre, la formation d'un camp sous Liége, où l'on devait réunir, aux ordres du général Tilly, quelques anciens bataillons demeurés en Belgique, et un certain nombre de bataillons auxiliaires levés dans les départemens du Nord. Mais cette mesure devenait illusoire par les besoins sans cesse renaissans des armées, par la nécessité de surveiller les bouches de l'Escaut, et de maintenir les esprits remuans en Belgique. Partie des troupes françaises était cantonnée

depuis Nimègue jusqu'à la côte, le reste sous les ordres du général Desjardins, gardait la Zélande. Daendels, avec la première division batave, occupait la Nord-Hollande, et la seconde, commandée par Dumonceau, était stationnée dans la Frise, le pays de Groningue et sur les frontières de l'Oweryssel.

Cette situation militaire semblait d'autant plus alarmante, que l'intérieur n'était pas tranquille; le gouvernement qui, depuis quatre ans, suivait tous les erremens de celui de la France, s'était aliéné beaucoup d'esprits; et il devenait à craindre qu'à l'approche du danger, cette haine ne fût exploitée au détriment de l'Etat par le parti orangiste. La gêne du commerce, la perte des colonies avaient attiédi le patriotisme de ce peuple essentiellement trafiquant, qui entrevoyait dans ses relations avec la France un joug odieux; il ne fallait rien moins que l'ancienne haine qu'il vouait à l'Angleterre pour le soutenir encore dans la lutte qui allait s'engager. Dispositions de l'intérieur.

Au bruit de l'orage qui s'amoncelait contre lui, le directoire batave porta avec inquiétude ses regards sur les côtes, et crut devoir surveiller plus particulièrement l'embouchure de l'Ems et la Zélande qui semblaient offrir à une flotte ennemie toutes les facilités désirables pour effectuer un débarquement. En cas d'invasion du côté de l'Ems, toutes les troupes qui bordaient l'Ys- Mesures défensives.

sel devaient se porter dans cette direction : un grand nombre de chaloupes canonnières fut rassemblé entre les bouches de l'Escaut, pour appuyer les opérations de la division Desjardins dans les îles de la Zélande; mais on ne s'attendait pas à courir quelques dangers dans la Nord-Hollande, parce que cette province paraissait être suffisamment couverte tant par les moyens maritimes de la république, que par les obstacles naturels d'un terrain très-coupé. La mesure prise le plus à propos, fut de confier le commandement de l'armée batave au général Brune qui avait celui de l'armée française.

Abercrombie met à la voile.

L'avant-garde de l'expédition fut rassemblée à Déal, Ramsgate et Margate dans les premiers jours d'août, d'où elle mit à la voile, le 13, sous les ordres de l'amiral Mitchell : par un hasard singulier c'était le jour même où Bruix revenait dans la Manche avec 50 vaisseaux français et espagnols. L'apparition de ces forces jeta un instant l'alarme en Angleterre; mais la prompte arrivée de lord Keith, qui les suivait avec une flotte non moins nombreuse et brûlant d'en venir aux mains, rassura bientôt le cabinet et la nation britanniques.

Le général Abercrombie, qui commandait le premier transport expéditionnaire, ne partagea point ces craintes passagères; car il n'en fut pas même instruit. Après avoir envoyé quelques

bâtimens croiser devant les îles de la Zélande, pour donner le change sur son dessein, il joignit l'amiral Duncan, qui le renforça de dix vaisseaux de ligne; mais, contrarié par le vent, il ne put arriver que le 20 août, à la vue des côtes. Espérant effectuer son débarquement le surlendemain, Abercrombie adressa le même jour une sommation à l'amiral hollandais Story et au commandant du Helder; les parlementaires étaient en outre porteurs d'une proclamation au peuple, et d'une déclaration du prince d'Orange, dont on attendait un grand effet: car des intelligences ménagées dans les troupes de la marine, promettaient de les faire déclarer à la première apparition des Anglais.

Le 22, au moment où les bâtimens approchaient de la côte, le temps changea subitement, et la mer devint si grosse, que la flotte fut obligée de regagner le large. Pendant quatre jours les vents continuèrent à souffler avec violence, et ce ne fut que le 26 que l'amiral Mitchell parvint une seconde fois à jeter l'ancre le long des côtes, le débarquement s'opéra le jour suivant. Le débarquement éprouve des contrariétés

Ces contre-temps permirent à Brune de faire quelques dispositions: il ordonna sur-le-champ la concentration de l'armée gallo-batave dans la Nord-Hollande, dirigea la première division, commandée par le général Gouvion, sur les environs d'Harlem, et envoya Daendels s'oppo- Dispositions de Brune.

ser aux premières opérations de l'ennemi. Celui-ci, dont la première brigade était déjà cantonnée dans la presqu'île du Helder, arriva, le 23, à Schagenbrug, et fut bientôt suivi par le reste de sa division. Le général Van-Guericke fut chargé de la défense de la côte, depuis le Helder jusqu'à Groët-Keeten, avec 4 mille hommes et 600 chevaux : le général Van-Zuilen-Van-Nywelt, occupa Callantsoog, Petten, Kamp et Groët, avec quelques bataillons, le reste de sa brigade tenait la ligne de Schagen à Bergen, moins une petite réserve laissée à Harlem et Alkmaer : la force totale de la division Daendels était à peu près de 10 mille hommes.

Sa tâche n'était pas aisée à remplir : les Hollandais avaient toujours compté sur leurs forces maritimes pour protéger ces parages, et au moment où les Anglais s'y présentèrent, il n'existait aucun ouvrage capable de résister à une agression sérieuse ; les batteries du Helder n'étaient bonnes qu'à défendre la passe, et, comme elles étaient à peine palissadées, un débarquement opéré au-dessous d'elles devait entraîner leur évacuation. Partout, d'un accès facile, la plage est couverte à peu de distance des eaux par une chaîne de dunes élevées, qui laissent quelques intervalles entre elles ; ces epèces de vallons par lesquels doit nécessairement déboucher une troupe qui débarque, étant exposés

au feu rasant des vaisseaux, on ne pouvait s'y établir: la nature du terrain paralysait d'ailleurs l'usage de la cavalerie et de l'artillerie, et permettait à peine d'y déployer deux bataillons.

Mesures défensives de Daendels

La position que la flotte anglaise vint prendre le 26 août, entre Huysduinen et Groët-Ketten, obligea Daendels à changer quelques-unes de ses dispositions; et, comme la configuration de la côte favorisait un débarquement opéré sous la protection de l'artillerie des vaisseaux, il se détermina à refuser son centre pour attaquer les Anglais en flanc aussitôt qu'ils seraient dans les dunes. En conséquence, le général Van-Zuilen, réunit sa brigade pendant la nuit, entre Petten et Callantsoog; deux bataillons de celle de Van-Guericke furent placés au centre des dunes avec un bataillon de ligne pour réserve; deux autres bataillons vinrent appuyer leur droite à Groët-Keeten, et leur gauche à la mer : enfin le reste, composé de trois bataillons, deux escadrons et quatre pièces de canon, prit poste en avant de Huysduinen, présentant un front oblique à la mer. Quelques compagnies furent chargées de la défense des batteries du Helder et de la révolution.

Le premier débarquement s'effectue.

Le 27, à la pointe du jour, les Anglais mirent à terre 2,500 hommes, commandés par le lieutenant-général Pulteney. Cette division, à peine formée, marcha au pas de charge sur les chas-

seurs placés en avant de Klein-Keeten, et les chassa des dunes sur Groët-Keeten : le bataillon de réserve essaya en vain d'arrêter l'ennemi, il fut repoussé sur le général Van-Guericke, qui s'avançait avec un bataillon et 2 escadrons pour garder les débouchés de la plaine.

Dans cet intervalle la gauche des Anglais avait également mis à terre; et venait de se former dans les dunes. Daendels, témoin de leurs progrès, put juger par lui-même le tort qu'il avait eu de disperser ses forces, dans l'espoir chimérique de faire face partout. Cependant il résolut de faire attaquer Pulteney par les deux bataillons placés entre Groët-Ketten et la mer, et envoya en même temps à Van-Guericke, l'ordre de tomber sur le flanc gauche des Anglais. Mais ce mouvement décousu ne put d'ailleurs s'exécuter, à cause des fossés larges et profonds qui coupent le terrain, et les troupes de Van-Guericke, ainsi que les deux bataillons qu'il avait laissés sans ordres en avant d'Huysduinen, ne prirent aucune part à ce combat. L'attaque du colonel Crass, commandant les deux bataillons de Groët-Keten, soutenue à propos par quelques troupes de la brigade Van-Zuilen, fit d'abord replier la droite des Anglais; mais l'artillerie de la flotte mit le désordre dans ses rangs, et le força de rentrer dans les dunes, où le combat se soutint avec des chances variées, jusqu'à six heu-

res du soir. Le débarquement était alors terminé, et l'artillerie de campagne traînée par les matelots à travers les sables des dunes, était rendue à son poste.

Le général hollandais, sentant alors l'insuffisance de ses moyens pour s'opposer plus longtemps à l'ennemi, opéra sa retraite en bon ordre, prescrivit aux deux bataillons d'Huysduinen d'enclouer les batteries de la côte et de le rejoindre par le Koëgrass, puis dans la nuit alla prendre position dans le Zyp, sa gauche à Petten sur l'Océan, et sa droite à Oudes-Luys, sur le Zuyderzée. La perte de sa division fut énorme, eu égard au petit nombre de troupes qui avaient combattu; elle s'éleva à 1,400 hommes. Retraite des Hollandais.

Ce premier succès, qui n'avait pas coûté 500 hommes aux Anglais, leur parut d'un bon augure. Le débarquement continua sans relâche, et le lendemain matin le général Moore occupa le Helder et Huysduinen évacués la veille par les Hollandas. Le même jour, l'armée expéditionnaire fut renforcée par la brigade du général Don.

Après l'échec du 27, la flotte batave, forte de neuf vaisseaux de ligne et quelques frégates, s'était retirée du Mars-Diep dans le Wlieter. Daendels, pressentant le danger qu'elle courait, conseilla de fermer l'entrée du Texel, en coulant quelques vieux bâtimens; mais, soit défaut de La flotte batave s'insurge et se rend.

temps, soit mauvaise volonté, cette mesure indispensable ne fut point exécutée, et l'amiral Mitchell y pénétra sans obstacles avec toute son escadre le 30 août. Les équipages hollandais, travaillés depuis long-temps par des émissaires du prince d'Orage, avaient déjà manifesté des dispositions inquiétantes; mais, à l'aspect de la flotte anglaise, ils jetèrent tout-à-fait le masque, se mirent en insurrection contre leurs chefs, et arborèrent le pavillon du Stathouder. Si l'amiral Story avait eu le caractère d'un Tromp ou d'un Ruyter, sa fermeté eût pu en imposer aux mutins et les ramener à l'obéissance; mais, voyant que la contagion gagnait une partie des officiers et qu'un seul capitaine se montrait disposé à se défendre, il céda à l'orage, et à la première sommation il remit sa flotte à l'amiral Mitchell, en protestant contre la violence que lui faisaient ses équipages.

Abercrombie s'avance avec circonspection

Cette conquête facile, en remplissant le but maritime de l'expédition, assurait aux Anglais la libre navigation du Zuyderzée, et devait engager Abercrombie à profiter de sa supériorité numérique pour s'avancer dans l'intérieur, étendre ses ressources et provoquer l'insurrection des habitans. Mais, quoique les renforts qu'il avait reçus élevassent son corps à plus de 16 mille hommes, il se borna à quelques dispositions pour chasser Daendels de la position du Zyp.

Celui-ci, bien loin de songer à la défendre, craignant d'être tourné par sa gauche, en arrière de laquelle les Anglais pouvaient facilement jeter des troupes, résolut de se rapprocher d'Alkmaer, et le jour même de la reddition de la flotte, il décampa et vint prendre position en avant du Scheermer, entre Avenhorn et Alkmaer. De là il pouvait se porter rapidement sur la ligne de Purmerend et de Monikendam, si l'ennemi le poussait trop vivement ou faisait quelques tentatives contre Amsterdam.

Abercrombie vint, le 1er septembre, remplacer la division hollandaise dans le Zyp, et comme il entrait dans son plan de ne faire aucun effort avant d'avoir été rejoint par le corps russe et la deuxième division anglaise, il ne s'occupa qu'à hérisser son camp de batteries et de retranchemens. Le Zyp était autrefois un grand marais qui s'étendait d'une mer à l'autre: l'industrie l'a converti en un terrain cultivé, coupé d'une quantité de canaux qui en font une espèce d'échiquier, chaque canal est bordé de digues très-élevées, sur lesquelles les maisons sont à l'abri des inondations; celle qui forme le pourtour du Zyp offrait d'excellentes positions; dominant toutes les campagnes, elle découvre de loin les défilés par lesquels on peut arriver. Ainsi, protégé sur son front par la grande digue et le large et profond canal qui baigne son talus, Aber-

crombie fortifia avec soin les points de Petten et d'Oude-Sluys, où s'appuyaient ses ailes, et n'occupa les villages en-deçà, entre Schagen et Krabbendam, que comme des avant-postes.

Sa lenteur donne le temps à Brune de concentrer ses forces.

Pendant que ce général consumait ainsi un temps précieux, Brune se hâtait de réunir ses forces: ne laissant en Zélande qu'un corps suffisant pour garantir les places d'insulte, il dirigea sur Haarlem le reste des troupes françaises, et attira à lui la division Dumonceau stationnée dans les provinces de l'est. Secondé par l'énergie du gouvernement, et par l'enthousiasme qui, en faisant disparaître les nuances d'opinion, avait électrisé une partie de la population, le général en chef appela aux armes les gardes nationales, et en forma des réserves prêtes à se porter sur les points menacés. Enfin, comme Brune avait connaissance des préparatifs de l'amiral Mitchell pour pénétrer dans le Zuyderzée, il pourvut à la défense d'Amsterdam, en plaçant dans le Pampus une flottille de canonnières, et en couvrant de batteries la rive opposée à la langue de terre de Buykslot. Un bataillon français et la garde nationale, furent chargés du service intérieur de la capitale.

Après avoir terminé toutes ces dispositions, et refusé de recevoir le général Don qu'Abercrombie lui envoyait en parlementaire, Brune se rendit, le 2 septembre, à Alkmaer, où les der-

niers bataillons français venaient d'arriver. La ligne qu'avait prise Daendels, lui paraissant trop étendue, il fit évacuer Avenhorn, et concentrer cette division entre Rustemburg et Koë-Dyk. Les troupes françaises, fortes d'environ 7 mille hommes, commandées par Vandamme, furent chargées de défendre l'intervalle compris entre la mer et Alkmaer; les avant-postes occupaient Oude-Scarpel, Schoorldam et Schoorl.

Le général Dumonceau rejoignit enfin l'armée, le 8, avec 6 mille hommes et fut placé au centre à Koë-Dyk. Dès-lors Brune à qui le directoire français venait d'annoncer le départ de renforts tirés de la Belgique, prit la résolution d'attaquer les Anglais avant le débarquement du reste de l'expédition: il n'avait pourtant que 21 mille hommes pour en forcer 17 mille dans d'excellens retranchemens, couverts par des canaux et défendus par une artillerie imposante; mais comme un revers ne pouvait entraîner de suites fâcheuses, et qu'un succès signalé devait au contraire placer le corps d'Abercrombie dans une situation critique, il n'hésita pas à ordonner une attaque générale. Daendels, qui formait la droite, reçut l'ordre de réunir sa division en avant de St.-Pancras, de longer le Lang-Dyk et de se rendre maître d'Ennigenbrug. Dumonceau fut chargé de marcher par Schoorldam sur Krabbendam

Il se décide à prendre l'offensive. 8 septemb.

d'emporter le pont de ce village et de forcer ainsi la tête des retranchemens. La tâche de la division française qui tenait la gauche était la plus difficile ; elle devait déboucher par Schoorl, s'emparer de Groët et de Kamp et pénétrer jusqu'à Petten, après avoir chassé l'ennemi du Sand-Dyk et du Slaper-Dyk. Ainsi tournée par sa droite, la position des Anglais n'était plus tenable si l'attaque réussissait, et il ne leur restait d'autres ressources que de reprendre celle qu'ils avaient occupée le jour du débarquement.

Vandamme est repoussé à Slaperdyk 10 septemb.

Toutes les colonnes de l'armée gallo-batave se mirent en mouvement, le 10 septembre, à la pointe du jour. La division Vandamme, longeant les Dunes, replia les avant-postes anglais, et assaillit les deux brigades des gardes qui défendaient la tête de la grande digue et du Slaper-Dyk ; quelques grenadiers parvinrent jusqu'au canal qui borde la grande digue ; mais ces braves, ne pouvant le passer à gué, furent tous tués ou pris. Après plusieurs efforts inutiles qui coûtèrent la vie au général David, Vandamme, pris en flanc par le feu de 4 bâtimens embossés près du rivage, se retira sur la route d'Alkmaer.

Dumonceau échoue à Krabbendam.

L'entreprise de Dumonceau contre Krabbendam éprouva plusieurs contre-temps qui la firent également échouer : la brigade Bruce ne s'ébranla pas à l'heure indiquée, et celle du général Bonhomme ayant été dirigée par erreur sur la route

d'Ennigenbrug, rencontra la division Daendels qui marchait à l'attaque de ce poste. Cet accident occasiona un peu de confusion, et Dumonceau, craignant de perdre un temps précieux, prit le parti de faire attaquer Ennigenbrug par Bonhomme, et, prenant quelqu'infanterie à ce général, il se porta rapidement sur Krabbendam. Nonobstant le feu de l'artillerie qui enfilait la route, le village fut emporté sans trop de peine; mais, on fit de vains efforts pour pénétrer dans les retranchemens. Abercrombie, qui se trouvait sur ce point, tira quelques troupes de sa gauche, et rejeta les Hollandais sur Schoorldam; deux bataillons français, chargés de seconder cette tentative en enlevant le moulin de Krabbendam, après avoir heureusement exécuté ce coup de main, furent forcés de rétrograder.

Daendels, trouvant la route d'Ennigenbrug obstruée par une brigade de Dumonceau, se dirigea sur St.-Martens; il commençait à faire quelques progrès, lorsque l'échec essuyé par Bonhomme à Ennigenbrug, l'obligea de se porter en toute hâte sur ce point, où il rallia les troupes et les ramena à l'ennemi. Cette seconde tentative n'ayant pas été plus heureuse que la première, Daendels se voyant alors menacé sur sa droite par une colonne sortie de Schagen, regagna sa position de St.-Pancras, dont une fausse alarme fit décamper ses troupes à la chute du jour. En Daendels.

général cette division ne justifia pas, dans cette occasion, ce qu'on avait attendu d'elle après le combat du 27.

Brune resté sur la défensive.

Cette affaire coûta environ 2 mille hommes aux Gallo-Bataves, et prouva à Brune qu'il s'épuiserait en efforts superflus, pour débusquer les Anglais de leur position retranchée. Renonçant donc à l'espoir de s'opposer au débarquement des autres divisions, il ne songea plus qu'à rendre sa ligne assez forte pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant : les chemins furent coupés, des redoutes construites sur toutes les têtes de digues, et partout l'on multiplia les obstacles d'un terrain déjà si difficile.

Le prince d'Orange est repoussé à Coëvorden

Cependant le prince d'Orange, qui attendait les événemens sur la frontière de Westphalie, voulut tenter une diversion dans la province de l'Oweryssel, où il ne manquait pas de partisans. Un corps d'un millier d'hommes réunis à Lingen par d'anciens officiers, se porta, le 3 septembre, sur Arnheim et Coëvorden; mais les habitans, bien loin de se déclarer pour le prince, marchèrent contre ses partisans et les dispersèrent. Cet échec le décida à s'embarquer à Embden pour rejoindre l'armée anglaise.

Diversion de l'amiral Mitchell.

De son côté, l'amiral Mitchell avait lancé sa flottille dans le Zuyderzée, et venait de s'emparer des villes de Meddemblick et Enckuysen. Toutefois cette expédition ne fut pas plus heureuse,

sous le rapport du but général, que celle du prince d'Orange : les habitans, contraints par la présence de l'ennemi, arborèrent sur leurs murs le pavillon stathoudérien, mais ceux des campagnes s'y refusèrent obstinément, et l'éloquence des proclamations anglaises échoua complètement. L'occupation de cette partie de la côte servit cependant à assurer le flanc gauche d'Abercrombie, et lui permit de s'étendre en avant du Wieringer-Waërt pour faire subsister sa division.

Du 12 au 15 septembre, les escadres qui portaient le corps russe et la deuxième division anglaise, mouillèrent au Helder, où le duc d'Yorck prit terre; néanmoins le débarquement s'effectua avec tant de lenteur, que toutes les troupes ne furent en ligne que le 18. Les Russes campèrent sur la droite à Ennigenbrug et Petten. Débarquement des Russes et des Anglais.

Après avoir reconnu la position du Zyp, le prince, qui la jugea trop resserrée pour une armée de 36 mille hommes, concerta avec le général Hermann, commandant le corps russe, une attaque dont le but était de tourner les flancs de l'armée gallo-batave, afin de la forcer à abandonner son camp d'Alkmaer. La saison s'avançait, et le duc d'Yorck, qui avait connaissance des renforts que le directoire faisait filer entre la Meuse et le Rhin, avait à cœur de profiter de sa supériorité, pour frapper un

coup décisif, l'attaque fut fixée au 19 septembre.

Dispositions du duc d'Yorck pour l'attaque. 19 septemb.

La nature du terrain ne permettant pas d'employer de grandes masses, l'armée combinée fut partagée en quatre colonnes : la première sous les ordres du général Hermann, composée de 7 à 8 mille Russes, ayant pour réserve la brigade anglaise Manners, devait déboucher par le Sand-Dyk et le Slaper-Dyk, forcer les villages de Kamp et de Groët, et suivre, en se portant sur Bergen et Egmont-op-Zée, les chemins qui passent l'un à Schoorl, l'autre sur les hauteurs de Camperduyn. On estimait que ce mouvement forcerait à la retraite le petit corps placé à Egmont-op-Zée, en sorte que la gauche de Brune se trouverait débordée.

Dundas commandait la deuxième colonne forte de 7 mille hommes dont 2 mille Russes : il fut chargé d'enlever Warmenhuysen et Schoorldam, et d'appuyer ensuite à droite pour soutenir Hermann. Trois bataillons russes, formant un corps séparé, commandé par le général Sedmoratsky, furent postés à Krabbendam pour lier les deux attaques précédentes. La brigade du prince Guillaume de Glocester, placée entre St.-Martens et Ennigenbrug, forma la réserve de la deuxième colonne.

La troisième, conduite par sir James Pulteney, était dirigée contre le Lang-Dyk et Oude-Scarpel; mais, comme ce point était défendu par d'excel-

lens retranchemens, la division qui ne comptait que 5 mille combattans, devait plutôt faire des démonstrations qu'une attaque sérieuse, afin d'empêcher les républicains de détacher des troupes pour renforcer leur gauche. Dans le cas d'un succès, sur lequel il n'était guère permis de compter, Pulteney avait l'ordre de menacer Schoorldam, et de lancer de forts partis sur sa gauche, pour se mettre en communication avec la quatrième colonne.

Celle-ci se composait de 10 mille hommes, et se mit en mouvement, le 18 au soir, sous les ordres d'Abercrombie, pour se trouver à Hoorn le lendemain matin. Il lui fut prescrit de marcher ensuite sur Purmerend, pour tourner entièremeut la droite des Français. Sa jonction avec le reste de l'armée devait s'effectuer entre Harlem et Alkmaer, en cas que le duc d'Yorck remportât une victoire décisive.

Ces dispositions nous paraissent vicieuses, en ce qu'elles rendaient inutile l'avantage de la supériorité numérique. Le point essentiel à forcer, était l'espace compris entre Alkmaer et la mer, puisqu'une trouée sur ce point ouvrait le chemin de Harlem et de Leyde: or, Brune y ayant réuni l'élite de ses troupes, qu'il pouvait encore renforcer par les réserves placées à Alkmaer, il fallait doubler la colonne du général Hermann, au

Vice de ces dispositions

lieu de faire courir 10 mille hommes à l'extrême gauche dans le cul-de-sac du Zuyderzée.

A d'aussi fausses mesures, se joignit encore le défaut d'ensemble dans l'exécution : les trois colonnes de la droite devaient commencer leur mouvement en même temps, celle de Dundas étant, comme nous l'avons vu, chargée spécialement de soutenir le général Hermann; mais par une erreur que les généraux alliés se sont réciproquement reprochée, les divisions anglaises ne s'ébranlèrent que deux heures après les Russes.

Attaque vigoureuse des Russes sur Groët et Kampen.

Ceux-ci quittèrent leur position de Petten à trois heures du matin, et, franchissant le canal, vinrent assaillir les ouvrages construits sur l'extrémité du Slaper-Dyk. Ce poste ainsi que les villages de Kamp et de Groët, furent enlevés rapidement, et la colonne, partagée en deux sections, continua à s'avancer par la route de Schoorl et les Dunes. Les Français, trop faibles pour résister à cette attaque impétueuse, avaient cédé le passage, et, retranchés derrière les haies ou les fossés, faisaient un feu meurtrier sur le flanc des Russes. Le général Manners voulut les débusquer, et quelques-uns d'entre eux ayant pris le chemin de Schoorldam, Manners, qui devait rester en réserve derrière le corps d'Hermann, commit la faute de les suivre dans cette fausse direction.

Cependant l'adjudant-général Rostolland ayant réuni toutes les troupes de l'avant-garde en forma 3 bataillons, qu'il plaça en avant de Schoorl, entre les Dunes et Schoorldam, protégés par l'artillerie légère qui battait tous les débouchés. Le général Hermann fit, pendant trois heures, des efforts inutiles, et essuya une perte notable. Rostolland, voyant enfin les Russes le tourner par les dunes, pendant que les Anglais pressaient Schoorldam, craignit d'être coupé et se retira sur Bergen, où se trouvait Gouvion avec 5 bataillons. Hermann l'y suivit de près et attaqua aussitôt, en même temps qu'une colonne sous les ordres du général de Jerceptoff descendait des dunes pour prendre les Français en flanc, le village fut forcé et Gouvion obligé de prendre position en arrière en attendant des renforts. Ils s'emparent de Schoorl.

La résistance opiniâtre de l'avant-garde donna le temps à Brune de faire accourir sa réserve d'Alkmaer, et d'attirer à la gauche quelques troupes de la division Dumonceau. Ces secours dirigés sur Bergen et les dunes tirèrent la division Vandamme de danger, et lui permirent de prendre l'offensive. Ce général, se réservant la direction du centre, donna l'ordre à Gouvion de tourner Bergen par la droite, et détacha Rostolland avec 2 bataillons dans le bois qui est à gauche, avec l'injonction de ne le quitter que lorsque le combat serait engagé. Tous ces Ils sont assaillis à Bergen.

mouvemens s'exécutèrent avec précision. Malgré le feu des Russes, les Français pénétrèrent dans le village par deux côtés, et Vandamme saisit le moment opportun pour faire charger à la baïonnette 4 bataillons qu'il avait sous sa main. Les Russes ne purent résister à ce triple choc et se retirèrent les uns dans les dunes, les autres sur Schoorl. Mais les premiers ayant rencontré les 2 bataillons de Rostolland, cette apparition inattendue, presque sur leurs derrières, changea leur retraite en déroute; le plus grand nombre resta sur la place avec Jereptoff, le reste fut pris avec le général en chef Hermann; la colonne qui avait suivi la route de Schoorl, sous le commandement d'Essen, assaillie bientôt par les républicains, abandonna le village et fut chercher un abri derrière les retranchemens du Zyp.

Dundas bat Dumonceau à Schoorldam

La division Dundas, avec laquelle marchait le duc d'Yorck, s'était mise en mouvement à cinq heures, et soutenue par les 3 bataillons du gégéral Sedmoratsky, avait réussi à emporter Warmenhuysen. Détachant alors 3 bataillons pour renforcer Pulteney, elle se dirigea sur Schoorldam, dont les défenseurs, placés entre cette colonne et celle du général Manners, fléchirent. Dumonceau y fut grièvement blessé et ses troupes se replièrent sur Koë-Dyk. Deux bataillons et quelques compagnies d'élite qu'il avait dirigés sur Schoorl pour couvrir la retraite de l'adju-

dant-général Rostolland, se trouvèrent ainsi au milieu de l'ennemi, et obligés de mettre bas les armes.

Ce fut dans cet instant que le prince apprit la défaite des Russes. Dans l'espoir de rétablir le combat, il marcha aussitôt sur Schoorl, avec la brigade Manners et quelques renforts, pour arrêter la poursuite, et donner aux Russes le temps de se rallier. Le village fut repris; mais le général Essen ne put parvenir à ramener sa division au combat; et les Français, dont toutes les troupes étaient alors réunies sur ce point, ayant fait un dernier effort, rejetèrent les Anglais en désordre sur Petten et Zyper-Sluys. Dundas, qui s'était maintenu jusques là dans Schoorldam, sous la protection de trois bateaux armés qui avaient pénétré dans le canal d'Alkmaer, craignant d'être coupé, opéra sa retraite sur Krabbendam.

Le duc d'Yorck marchant au secours des Russes est repoussé

Dundas se retire.

Tandis que la droite de l'armée combinée éprouvait d'aussi graves échecs, sir James Pulteney s'était avancé contre les retranchemens d'Oude-Scarpel avec la brigade du général Don, pendant que celle de Coote débouchait de Nieudorp-Werlaët, pour les prendre à revers. Pulteney étant parvenu à se loger derrière une digue parallèle au front des Bataves, et ses démonstrations sur les flancs n'ayant pu réussir, il se serait probablement contenté de ce demi-succès, si Daendels n'eût essayé de le déposter avec quel-

Pulteney bat Daendels.

ques pelotons de grenadiers. Mais comme le général anglais venait de recevoir les renforts envoyés par Dundas, il repoussa si vigoureusement les assaillans, que ses troupes entrèrent pêle-mêle avec eux dans les retranchemens. Affaibli par les secours qu'il avait fait passer à la division Dumonceau, et par les détachemens jetés sur sa droite, Daendels fut forcé de plier; un millier d'hommes qui s'opposaient à la brigade Coote, se trouvant pris à dos, mirent bas les armes, et le reste de sa division opéra péniblement sa retraite vers St.-Pancrass, sous le feu de l'artillerie anglaise. Néanmoins Pulteney, n'osant profiter de ses avantages, rentra, trop prudemment peut-être, dans ses positions.

Abercrombie reste inactif à Hoorn.

Les opérations d'Abercrombie se réduisirent à occuper, pendant quelques heures, la petite ville de Hoorn, où il prit deux compagnies hollandaises; il fut heureux pour lui que le mauvais état des chemins et la fatigue des troupes l'empêchassent de se porter sur Purmerend, conformément à ses instructions; car rien n'eût empêché Brune de l'écraser avant que le duc d'Yorck ne fût en état de le soutenir. La nouvelle du combat de Bergen lui parvint dans la nuit, et le 20, au matin, il fit sa retraite sur le Zyp.

Résultats de l'affaire de Bergen.

Cette journée dans laquelle l'armée gallo-batave perdit plus de 3 mille hommes tués, blessés ou prisonniers, en coûta près de 5 mille à l'armée

combinée, 7 drapeaux, 26 bouches à feu et beaucoup d'équipages furent les trophées de cette victoire, qui eut pour double résultat, de semer la mésintelligence entre les Russes et les Anglais, et de rassurer les Hollandais sur le sort de leur capitale.

Inaction des deux armées.

Les deux armées, rentrées dans leurs premières positions, restèrent douze jours dans une inaction pour ainsi dire complète. Brune profita de ce répit pour perfectionner ses lignes, et dans la vue d'empêcher l'ennemi de venir se placer entre le Zuyderzée et son extrême droite, il fit inonder les Polders de Scheermer, de Beemster et de Purmer, se bornant à garder par des détachemens les passages de Monikendam et Purmerend. Une flottille de 60 canonnières venue de Dunkerque par les canaux intérieurs, entra dans le Pampus et compléta la défense d'Amsterdam; enfin 4 bataillons, 4 escadrons français et quelques bataillons bataves nouvellement organisés, remplirent dans l'armée les vides occasionés par la bataille du 19.

Le duc d'Yorck veut reprendre l'offensive.

Au lieu de renouveler son attaque en profitant de l'expérience qu'il avait acquise à ses dépens, le duc d'Yorck parut craindre d'être attaqué lui-même, et donna le singulier spectacle d'une armée d'invasion bloquée en quelque sorte par un ennemi, bien inférieur en nombre. Cepen-

dant, renforcé par la brigade russe du général Emmé, et par quelques troupes anglaises débarquées le 25, il se détermina enfin à marcher en avant après avoir fait occuper les villes de Meddemblick et d'Enckuysen. Les garnisons de ces places, les détachemens et les malades dont le nombre était considérable, réduisant son armée à 30 mille combattans, il la partagea en quatre colonnes : la première, aux ordres d'Abercrombie, forte de 8 mille fantassins et mille chevaux, devait longer la mer jusqu'à Egmont-op-Zée, tourner à gauche et assaillir les derrières des Français postés à Bergen. La deuxième, de 8 mille fantassins russes et 400 chevaux, était chargée de marcher sur Bergen par la route de Schoorl ; le comte Essen, qui la commandait, eut ordre de détacher sur sa gauche la brigade Sedmoratsky, pour soutenir l'attaque de Dundas contre Schoorldam.

Projet d'attaque.

Celle-ci comptant au-delà de 6 mille combattans, se partageait en 3 brigades, dont deux devaient appuyer le général Essen vers Bergen, pendant que la troisième, sous les ordres directs de Dundas, déboucherait de Tuygenthorn et Krabbendam et marcherait sur Schoorldam de concert avec Sedmoratsky.

La 4e colonne formée de 7 mille hommes d'infanterie et 250 chevaux, était sous les ordres de

Pulteney. Ce général reçut pour instruction de contenir le corps de Daendels, et de l'empêcher de porter des renforts sur Bergen.

Les pluies en arrêtent l'exécution.

Ces attaques étaient combinées comme auraient dû l'être celle du 19 septembre; car près de 20 mille hommes furent destinés à agir autour de Bergen. Le duc d'Yorck espérait que cette masse de forces culbuterait les Français sur Harlem, sans leur laisser le temps de s'établir dans les positions intermédiaires. Le 29 septembre toutes les colonnes se mirent en mouvement; mais la pluie avait tellement dégradé les chemins qu'elles furent obligées de rétrograder; l'attaque n'eut lieu que le 2 octobre, malgré les murmures des Russes qui brûlaient de venger la disgrâce du 19 septembre.

Affaire d'Egmont. 2 octobre.

Le 2 octobre, à six heures du matin, les postes français furent repliés par l'avant-garde d'Abercrombie, et la brigade Coote : alors les 4 divisions marchèrent en avant. Pendant que la colonne de droite filait le long du rivage, Essen et Dundas firent attaquer les villages de Schoorl et Schoorldam, entre lesquels les Gallo-Bataves s'étaient réunis sous les ordres du général Simon. La position fut enlevée; les troupes de Dumonceau qui défendaient Schoorldam se retirèrent sur Koë-Dyk, les Français qui étaient à Schoorl gagnèrent les hauteurs de Bergen et les dunes qui dominent ce village. Pour les en chasser, le

duc d'Yorck donna l'ordre à la brigade Chatam, placée à la gauche du général Essen, de rejoindre celle de Coote, et de culbuter les Français qui n'étaient pas encore dans les dunes. Cette manœuvre, qui s'exécuta sans peine, aurait dû être suivie de l'attaque de Bergen que les brigades Coote et Chatam prenaient à revers. Mais Essen, qui prétendait, peut-être avec raison, qu'il fallait attendre l'arrivée d'Abercrombie; s'y refusa et resta entre Schoorl et Schoorldam. Le général Gouvion, qui tenait Bergen, voulait faire quelques tentatives pour reprendre les dunes et marcha sur l'ennemi en deux colonnes par l'avenue et les bois qui sont à gauche, ses efforts furent inutiles, il fut obligé de se retirer fort maltraité.

La prise de Schoorl et de Schoorldam et la marche d'Abercrombie le long de la mer, engagèrent Brune à changer l'ordre de bataille de sa gauche. Gouvion, avec toute l'artillerie et deux bataillons, se jeta dans les redoutes à droite de Bergen que couvraient cinq bataillons commandés par Simon et Barbou. L'adjudant-général Azémard occupa les crêtes des dunes et le débouché du chemin des Coquilles avec trois bataillons, tandis que quatre autres sous les généraux Boudet, Fuzier et Aubrée, défendirent les dunes depuis Bergen jusqu'à la mer; deux bataillons en réserve à Alkmaer se dirigèrent sur Egmont-op-Zée.

Abercrombie force la gauche des Français.

Abercrombie n'eut, jusqu'à une demi-lieue d'Egmont-op-Zée, que les obstacles du terrain à vaincre; mais là il rencontra les colonnes de Boudet et de Fuzier, appuyées par quelques escadrons et une nombreuse artillerie. On en vint plusieurs fois aux mains sans pouvoir s'entamer; enfin Abercrombie faisant un dernier effort dans les dunes, parvint à forcer une partie du chemin des Coquilles, et coupa ainsi la communication directe entre Bergen et les brigades de l'extrême gauche. Instruit de cet événement, Brune donna l'ordre au général Bonhomme d'envoyer 3 bataillons à Bergen, et à Daendels de faire filer 2 bataillons et 100 chevaux par Alkmaer sur Egmont-op-Zée. Les hussards de cette division furent aussi dirigés sur le même point. Le général en chef resta à Bergen, où il tint en échec le centre des Alliés, et Vandamme se rendit à Egmont pour y prendre le commandement supérieur. A peine y était-il établi qu'il s'aperçut que l'artillerie ennemie n'était pas soutenue. Chargeant aussitôt à la tête de sa cavalerie, il s'empara des pièces, et allait les emmener, lorsque lord Paget, arriva au galop avec 8 à 900 chevaux, et le força de les abandonner pour rentrer dans Egmont.

Cette retraite, qui entraîna celle de l'infanterie placée en arrière, acheva de rendre Abercrombie maître du chemin des Coquilles et lui permit de s'avancer sur Egmont-op-Zée. Néan-

moins l'artillerie française l'arrêta à 500 toises du village, et la nuit qui survint, le força de remettre son attaque au jour suivant.

Sur la gauche, Pulteney s'était borné à des démonstrations, et la division Daendels occupait encore Oude-Scarpel ; mais au centre Dundas avait fait des progrès, et l'extrême droite avait dépassé de beaucoup le flanc des Français. Le duc d'Yorck s'attribua donc avec raison les honneurs de la victoire, et dans l'espérance de la rendre plus complète le lendemain, il bivouaqua sur le champ de bataille.

Brune se replie sur Alkmaer.

Brune n'était pas dans l'intention de le lui disputer. La position de Bergen ne lui paraissait plus tenable depuis que sa gauche était débordée par Abercrombie, et partagée en deux par l'occupation du chemin des Coquilles. Il fit donc dans la nuit les dispositions de sa retraite, et l'exécuta à huit heures du matin. Les brigades Gouvion et Bonhomme, couvertes par la cavalerie du général Simon, se dirigèrent par Alkmaer sur Bewervyk, et celle de Boudet, restée aux Egmonts pour protéger le mouvement du centre, se retira le soir sur Wyk-op-Zée : la division Daendels, qui s'était repliée sur St.-Pancras, se porta à la fin du jour sur Purmerend.

Résultats de cette affaire.

Cette affaire coûta à peu près 2 mille hommes à chaque armée, et n'avança pas beaucoup le duc d'Yorck, car son adversaire s'établit à peu

de distance dans une position plus forte que la première.

Cette circonstance était d'autant plus fâcheuse pour les Anglo-Russes, que le mauvais état des chemins, et l'éloignement du Helder rendaient de jour en jour l'arrivage des subsistances plus difficile, que l'insalubrité du climat commençait à faire des ravages, et que l'expérience prouvait combien peu les Hollandais étaient disposés à grossir les rangs des Alliés. Le duc, après avoir pesé toutes ces considérations, vit bien qu'il ne pourrait sortir d'embarras qu'en se rendant maître d'Haarlem, opération qui à l'avantage de procurer une place de dépôt, eût encore joint celui de couper toute communication par terre entre les Français et les divisions hollandaises. Il résolut donc de la tenter. Les 3 et 4 octobre furent employés aux mouvemens préparatoires. La division Abercrombie poussa ses avant-postes au-delà d'Egmont-op-Zée, et celle d'Essen en avant d'Egmont-Binnen et d'Egmont-op-de-Hoef. Le général Dundas, posté à Alkmaer, fit occuper le village d'Héglos, et le corps de Pulteney se concentra entre Schermerhorn et Alkmaer, après avoir couvert sa gauche par la brigade du prince Guillaume, qui prit possession de Hoorn.

Brune, renforcé, réorganise son armée.

Pendant que le duc d'Yorck faisait ces préparatifs, Brune, renforcé par 6 bataillons venus de la Belgique, organisait les troupes françaises en

deux divisions, qu'il confia à Gouvion et Boudet, sous la direction de Vandamme. La première fut placée entre Wyk-op-Zée et Heemskerk-duyn; et la seconde, entre ce village et Wittgeest. La division Dumonceau, commandée par Bonhomme, forma la droite de la ligne en avant de Bewerwyk, depuis la Laugmeer à Akersloot; l'avant-garde sous les ordres de Pacthod, tenait ce dernier endroit, Limen et Bakum, jusqu'au bord de la mer. Enfin, Daendels fut chargé de défendre les débouchés des polders inondés, et prit position à Monikendam et Purmerend, en se prolongeant sur Knollendam : deux demi-brigades commandées par le général Fuzier, formèrent la réserve qui resta à Bewerwyk. Les travaux que l'armée gallo-batave exécuta en avant de sa ligne, achevèrent d'atténuer la disproportion de forces qui avait existé jusqu'alors, et lui permirent d'attendre avec sécurité les nouvelles tentatives de l'ennemi.

Combat de Castricum. 6 octobre.

Le 6, à 7 heures du matin, les Anglais débouchèrent d'Héglos sur Limen et Akersloot, pendant que la division d'Essen se dirigeait vers Bakum : les deux premiers villages furent enlevés par les brigades Burhard et Coote, et les deux bataillons français qui les gardaient se retirèrent sur la division Bonhomme à Wittgeest. Le poste de Bakum fut également replié, et fit sa retraite vers Kastricum. Encouragé par ce succès

facile, et flanqué à sa droite par la division d'Abercrombie qui suivait le rivage, Essen se porta sur ce village. Mais déjà Brune, averti par l'engagement de l'avant-garde, avait donné l'ordre à Boudet de réunir sa division à Noordorp pour arrêter les Russes; et, à Gouvion, de manœuvrer dans les dunes pour empêcher les Anglais de les secourir.

Le général Pacthod, qui défendait Kastrikum avec trois bataillon, y tint ferme et dut néanmoins l'évacuer pour se retirer dans les dunes à l'aspect d'une colonne prête à le tourner. Essen le fit aussitôt attaquer dans sa nouvelle position, et Pacthod, malgré sa ténacité, aurait fini par succomber, si le général en chef ne fût arrivé avec la majeure partie de la division Boudet : le combat se soutint pendant trois heures; les deux partis gagnaient et cédaient alternativement le terrain. Finalement les Anglais qui observaient la division Bonhomme, s'étant ébranlés pour donner conjointement avec les Russes, Brune détacha trois bataillons pour les contenir, et fondit sur leurs alliés à la baïonnette, avec le reste de ses troupes ployées en colonnes serrées. Cette charge eut un plein succès : l'ennemi abandonna les dunes en désordre, et se replia sur Kastrikum, demandant des secours à Abercrombie, qui accourut en personne avec une brigade.

Les Alliés sont battus au centre.

A peine Essen eut-il rallié 4 mille hommes et placé son artillerie aux issues du village, que le général Pacthod, soutenu par la division Boudet, s'avança contre lui. Le combat fut long et opiniâtre; mais les Français s'étant enfin emparés des pièces qui balayaient les avenues, les colonnes se précipitèrent dans le village, assaillirent les Russes, et les rejetèrent sur les routes de Bakum et de Limen. Pacthod les poursuivit dans cette dernière direction, et la cavalerie de Barbou, le long des dunes sur Bakum.

Ils repoussent les Français à Kastrikum

Leur défaite paraissait certaine, mais un heureux incident les sauva. Le régiment de dragons qui formait l'avant-garde, cheminant sans éclairer sa gauche, fut chargé à l'improviste, et rompu par quelques escadrons anglais, masqués dans une gorge des dunes; le désordre se communiqua au reste de la colonne, qu'on ne parvint à rallier qu'à hauteur de Kastrikum. Pacthod, arrêté par la rupture du pont du Schilpwater, où les Russes avaient placé de l'artillerie, et derrière lequel ils commençaient à se reformer, fut entraîné par le mouvement rétrograde de la cavalerie de Barbou. Aussitôt deux bataillons de la division Dundas vinrent se joindre aux Russes, qui avaient rétabli le pont, et attaquaient, de concert avec la brigade amenée par Abercrombie. Les Gallo-Bataves, épuisés de fatigue, manquant de munitions, et assaillis par des troupes

fraîches, cédaient le terrain et allaient être écrasés, lorsque le général en chef, à la tête des hussards hollandais, chargea la cavalerie anglaise, qui débordait déjà sa gauche, et la repoussa sur l'infanterie. De son côté, Vandamme saisissant l'à-propos, aborda vigoureusement l'ennemi avec quelques bataillons de la division Boudet, et força les Russes à rentrer à Bakum, et les Anglais à Limen, d'où l'obscurité de la nuit empêcha de les déloger.

La gauche se maintient

Pendant que le centre des deux armées combattait avec tant d'acharnement, Gouvion, qui commandait l'aile gauche de Brune, était aux prises avec le corps d'Abercrombie. Après un combat d'avant-garde assez vif, où l'artillerie républicaine fit éprouver une perte considérable aux Anglais; ceux-ci portèrent dans les dunes la brigade Hutchinson, pour couper les troupes de Simon de celles d'Aubrée; mais Gouvion, pénétrant le but de ce mouvement, entra lui-même dans les dunes par la grande gorge avec sa réserve, et chassa les Anglais de tous les points qu'ils occupaient dans le Wogelwater. Comme Abercrombie venait de partir avec une brigade pour renforcer Essen, les deux partis s'observèrent le reste de la journée. Le soir seulement, le retour de cette brigade engagea les Anglais à faire une nouvelle tentative; mais Gouvion, qui avait pris position à hauteur de Bakum, déjoua

tous leurs efforts, et s'y maintint jusqu'au moment où Brune donna l'ordre à toutes ses troupes de reprendre leurs anciennes positions.

La droite des Gallo-Bataves reste en observation.

Les inondations immenses qui couvraient le front de Daendels empêchant Pulteney de rien entreprendre contre lui, il imagina de l'en déloger par stratagème, et lui dépêcha en parlementaire le général Don', sous un prétexte frivole. Comme il cherchait à répandre une proclamation qui ne tendait à rien moins qu'à faire insurger les troupes bataves contre les Français, Daendels le fit conduire au général en chef, qui se crut en droit de l'envoyer dans la citadelle de Lille.

Le duc d'Yorck se reulie sur le Zyp.

Cette bataille, dont les divisions françaises supportèrent tout le poids, leur mit 2 mille hommes hors de combat. La perte des Alliés dut être bien plus forte. Les Anglais imputèrent encore ce revers aux Russes, qui, par leur marche impétueuse sur Kastrikum, avaient engagé une affaire générale, quand l'intention du duc d'Yorck était seulement de se rapprocher de la ligne républicaine pour l'attaquer le lendemain. Au reste, l'issue de la journée prouva à ce prince qu'il tenterait vainement de déposter le général Brune. Il avait atteint un des principaux points de l'expédition, la prise de la flotte batave; et les autres ne paraissaient pas mériter le sacrifice de tant de braves gens. Arrêté dès-

lors dans une langue de terre qui ne pouvait suffire à la subsistance de son armée; affaibli par les pertes considérables des combats qu'il venait de livrer, et instruit sans doute de la victoire complète remportée par Masséna à Zurich; le duc prit la résolution de regagner le Zyp, pour y attendre des renforts ou de nouveaux ordres du gouvernement anglais (1). Cette détermination, sanctionnée par un conseil de guerre composé de tous les officiers généraux, s'exécuta le lendemain, et l'armée alliée rentra dans les positions qu'elle occupait avant la bataille de Bergen. La flottille de l'amiral Mitchell évacua les villes de Meddemblick et d'Enckuysen.

Brune suivit ce mouvement rétrograde, sans perdre de temps : le 8 octobre, les troupes légères arrivèrent devant Petten et Krabbendam; le quartier-général fut transféré à Alkmaer. Warmenhuysen et Drixhoorn furent occupés le lendemain, Heerenscarpel le jour suivant. Daendels, entré à Hoorn le 9, harcela dans sa retraite le prince Guillaume de Glocester, le chassa de Vinkel le 10, et rétablit ses communications avec Dumonceau. Les Bataves arrivèrent à Meddemblick et à Enckuysen, assez à temps pour

(1) La bataille de Zurich fut gagnée onze jours avant sa retraite, si le duc l'ignorait alors, ce qui n'est guère probable, il la connut bien certainement, quand il proposa l'évacuation.

sauver une partie des établissemens maritimes auxquels les Anglais avaient mis le feu en se retirant; preuve du tendre intérêt qu'ils portaient aux possessions de la maison d'Orange.

**Négociations pour l'évacuation**

Le duc d'Yorck, ainsi concentré entre Petten et Colhoorn, pouvait braver les efforts des Gallo-Bataves derrière les retranchemens du Zyp dont il augmentait continuellement la force : mais sa situation n'en était pas moins critique; ses magasins ne contenaient plus que pour 11 jours de vivres, et le nombre toujours croissant des malades avait déjà réduit l'armée à 20 mille combattans; en persistant à se maintenir dans la Nord-Hollande, il devait craindre d'être réduit, par l'épuisement de ses ressources, à la cruelle nécessité de mettre bas les armes ou de tenter son rembarquement à la vue d'un ennemi victorieux et entreprenant. Ces considérations engagèrent le prince à ne pas attendre des ordres de sa cour pour entamer des négociations, que chaque jour perdu rendait plus difficiles; et, après avoir fait partir pour l'Angleterre les Hollandais orangistes, les blessés, les malades et toutes les bouches inutiles de son armée; il envoya le général Knox au quartier-général français, pour proposer l'évacuation du territoire batave.

La mission de cet officier éprouva d'abord quelques obstacles, à cause de la restitution de

la flotte dont le général Brune faisait une condition *sine quâ non.* Mais en réfléchissant au dommage que les Alliés pourraient faire éprouver au pays, si on les réduisait au désespoir, il se départit de ses premières prétentions, et après un échange de projets et contre-projets, la convention définitive d'évacuation fut signée le 18 octobre. Les principales clauses portaient le libre rembarquement des Alliés avant le 1er décembre, le rétablissement des ouvrages du Helder avec toute l'artillerie dont ils étaient armés, et la remise sans échange de 8 mille prisonniers des deux nations par l'Angleterre : un article séparé stipula la délivrance du brave amiral Dewinter.

Les dispositions d'embarquement furent poussées avec tant d'activité, qu'une partie des troupes put partir sur la fin d'octobre avec le duc d'Yorck; le reste sous les ordres du lieutenant-général Pulteney, mit à la voile le 19 novembre, et le même jour les républicains rentrèrent au Helder.

Ainsi se termina l'expédition dont les coalisés se promettaient de si grands résultats. Cette armée anglo-russe qui, après l'invasion rapide de la Hollande, devait menacer les Français sur la Meuse et le Rhin, soulever la Belgique, et porter le théâtre de la guerre sur les frontières septentrionales de la république, fut obligée de borner ses conquêtes à la possession momentanée de

quelques lieues de terrain, qu'elle abandonna bientôt, après y avoir perdu l'élite de ses soldats. La prompte soumission des Hollandais n'avait pas même été mise en question, et ce fut cependant l'enthousiasme de ce peuple qui éteignit les haines de parti et prépara sa belle résistance. La nécessité ou la faute d'un débarquement successif, la lenteur des premières opérations, la faute de n'avoir pas renforcé la droite à Bergen, la difficulté d'un terrain coupé, et très-favorable à la défensive, furent en outre les principales circonstances qui s'opposèrent à la réussite de cette entreprise.

A la vérité, les élémens servirent à souhait l'armée gallo-batave, en retardant de plusieurs jours le débarquement d'Abercrombie. Mais eût-il été opéré plus tôt, il est permis de croire que l'issue de la guerre eût été la même; car le temps que ce général devait employer à former un établissement solide dans la Péninsule, depuis le Helder jusqu'à Alkmaer, eût toujours donné à Brune celui d'accourir avec ses bataillons. Ce dernier se conduisit avec prudence en restant sur la défensive, et laissant les Alliés se consumer en efforts impuissans. Quand même sa position de Bewerwyk eût été enlevée, il en avait encore plusieurs autres aussi fortes en avant d'Haarlem, dont l'ennemi n'aurait pu se rendre maître qu'après de longs efforts, et en laissant

les divisions hollandaises sur ses derrières et son flanc gauche. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est de n'avoir pas montré plus de caractère dans la convention du 18 : il est douteux que le duc d'Yorck eût osé exécuter ses menaces de rompre les digues, car sa propre sûreté eût été compromise, et sa position était telle qu'il devait en passer par toutes les conditions.

Tel sera toujours le sort des expéditions maritimes, lorsqu'au lieu de pousser rapidement l'invasion, on se bornera, comme à Quiberon, à Aboukir et au Helder, à agir avec pusillanimité, en laissant à son adversaire le temps de se reconnaître. Au reste, si les Anglais manquèrent leur but principal, la capture de la flotte du Helder fut peut-être une indemnité suffisante; puisque en achevant d'anéantir la marine hollandaise, elle les dispensait d'entretenir continuellement une forte croisière devant le Texel, et déconcertait les projets de la France. Ces avantages, qui échappaient à la multitude, ne consolèrent point l'amour-propre britannique humilié; aussi la nation anglaise murmura-t-elle hautement de l'issue d'une entreprise qui avait coûté des frais énormes. Les orateurs de l'opposition profitèrent de la circonstance pour censurer amèrement le ministère et signaler les véritables motifs qui l'avaient dirigé. Le temps n'était pas venu où un chef plus heureux encore

que Marlborough, favorisé par un concours inouï de circonstances, laverait ces affronts et rétablirait dans tout son lustre l'honneur des armes britanniques. La bataille de Fontenoy, le rôle secondaire que joua le contingent anglais dans la guerre de Sept Ans, et surtout les malheureuses campagnes du duc d'Yorck, en 1793 et 1794, avaient fait juger trop légèrement les troupes de terre de cette nation, si justement célèbres sous Edouard III, Henri V et l'habile Churchill. Elles ont montré récemment à l'Europe étonnée, qu'elles ne cédaient en rien à celles de la marine, et que les adversaires qui réussirent à les vaincre, n'en obtinrent jamais des victoires faciles. Mais autant nous sommes enclins à leur rendre justice, autant nous repousserons l'engouement de certains panégyristes, qui veulent accorder aux vainqueurs de Waterloo, plus de mérite qu'aux braves victorieux en cent batailles non moins glorieuses; et nous rappellerons à ces enthousiastes la devise du héros prussien: *Suum cuique*.

---

# CHAPITRE XCIV.

*Plan des Alliés, qui occasionne la marche de l'Archiduc sur le Bas-Rhin, et celle de Suwarof en Suisse. — Délivrance de Philipsbourg. — Combat de Manheim. — Bataille de Zurich; les coalisés sont repoussés au-delà du Rhin. — Marche hardie de Suwarof par le St.-Gothard et le Muttenthal; Masséna se porte contre lui. — Retraite des Russes. — Évacuation de la Suisse par les Alliés. — Emprunt forcé de Masséna. — Opposition du gouvernement helvétique.*

**Nouveau plan de campagne des Alliés.**

Les coalitions, comme l'observe sensément un historien moderne, ne peuvent espérer de succès que lorsqu'elles ont un but déterminé et un intérêt bien positif pour chacun des états qui en font partie. Celle de 1799, produite par un concours de circonstances fortuites, et composée de puissances naturellement rivales, devait être d'une durée beaucoup plus courte que celle de 1792; car chacun de ses membres tendait sans cesse à reprendre les erremens de sa politique particulière.

L'Autriche n'avait pu voir sans une secrète jalousie, la part brillante que le corps auxiliaire de Suwarof avait prise à la conquête de l'Italie: en plus d'une circonstance, elle avait été contrariée par l'inflexibilité des principes du maréchal, qui n'entendait faire la guerre aux Français que pour le rétablissement de la religion et des princes détrônés, et non au profit d'une ambition particulière. L'irascibilité du vieux guerrier fut portée au comble, quand il démêla, dans les mesures tortueuses du cabinet de Vienne, des projets lointains sur le Piémont. Thugut, en effet, voulant se ménager la domination ou l'influence exclusive sur l'Italie, crut faire un coup de maître d'empêcher les Russes de se prévaloir de leurs services pour y former des relations solides; et, dès-lors, ne songea plus qu'à les en éloigner. Il savait que le cabinet de St.-James se souciait peu que Suwarof parût en vainqueur dans le port de Gênes, au moment où Paul Ier annonçait le projet de prendre pied à Malte: il n'en fallut pas davantage pour éloigner le maréchal du théâtre de sa gloire, et mettre un terme aux succès des Alliés.

L'attention du cabinet anglais était absorbée par les préparatifs d'une expédition qui devait débarquer une armée en Hollande; Thugut imagina donner une preuve de son dévouement à la cause commune, peut-être même de son génie,

en proposant de faire descendre l'archiduc Charles sur le Bas-Rhin, pour opérer au-dessous de Mayence, et donner ainsi incessamment la main au corps anglo-russe. Ce projet fut accueilli par le ministère anglais; les deux cours intéressées firent valoir l'avantage de réunir toutes les troupes d'une même nation, sous les ordres de leurs propres chefs, prétendant que c'était le seul moyen d'éteindre la rivalité dangereuse qui commençait à se manifester entre les Russes et les Allemands: elles obtinrent ainsi de celle de Pétersbourg, que son contingent entier passerait dans les Alpes, dont le climat était plus analogue au tempérament des Russes, et où il formerait l'armée du centre sous le commandement de Suwarof. D'après cette même convention, la conquête de l'Italie devait être achevée par une armée impériale aux ordres de Mélas. Le prince Charles, avec une troisième, formée d'Autrichiens et de contingens des cercles, était chargé d'agir depuis le Brisgau jusqu'au confluent de la Moselle. En même temps, les 45 mille Anglo-Russes débarqués en Hollande, après la conquête de cette république, dont on ne doutait nullement, devaient pénétrer en Belgique, soufflant devant eux le feu de l'insurrection, et se liant par leur gauche aux troupes de l'Archiduc.

Le théâtre de la guerre s'étendait ainsi de l'Apennin au Zuyderzée. Mais, indépendamment Inconvéniens de ce plan.

des fausses hypothèses sur lesquelles reposait ce plan gigantesque, la coalition n'avait pas fait des efforts proportionnés à l'immensité de cette ligne offensive : car, pour forcer une barrière aussi formidable par l'art que par la nature, il ne suffisait pas de présenter des forces égales à celles de ses défenseurs, il fallait pouvoir laisser plusieurs corps d'occupation dans les provinces conquises, et marcher encore en avant avec des masses proportionnées à celles que le directoire français allait mettre en action.

Pendant que ce gouvernement renforçait ses armées et augmentait son matériel, le cabinet de Vienne adressait des circulaires à la diète de Ratisbonne et aux princes de l'Empire, pour en obtenir les contingens d'après les *conclusum* du 12 juillet et 18 septembre; mais, à l'exception de la Bavière, alliée à Paul I[er] par les liens du sang, et qui signa un traité de subsides particulier avec l'Angleterre, aucun Etat de l'Empire ne prit une part réelle aux hostilités. Cependant l'affaiblissement considérable des cadres aurait nécessité de promptes levées dans les états héréditaires, et des renforts russes. La cour de Pétersbourg ayant déjà fourni plus de troupes qu'elle n'en avait promis, n'envoya que le faible corps de Condé, passé comme on sait à sa solde. D'un autre côté, la lenteur interminable des formes germaniques ne permit pas aux troupes des cercles

d'entrer en ligne à temps; et l'Autriche, épuisée par ses efforts, se trouvait hors d'état de recompléter ses régimens avant l'hiver.

Quoique l'Archiduc eût reçu l'injonction de se conformer aux nouvelles dispositions arrêtées par les puissances alliees, il eût bien voulu attendre l'arrivée de Suwarof, avant de se rendre sur le Bas-Rhin avec la plus grande partie de ses forces. Il sentait que laisser la garde de la Suisse au seul corps de Korsakof, c'était s'exposer à perdre tous les avantages obtenus jusque-là; car Masséna était trop actif pour laisser échapper l'occasion de l'écraser. Mais de nouvelles discussions avec Korsakof, et la crainte d'un conflit d'autorité avec le généralissime russe, déterminèrent le prince à profiter du prétexte naturel que lui offrait l'irruption soudaine d'une petite armée française sur la rive droite du Rhin, pour s'éloigner de la Suisse. Il y laissa néanmoins sous les ordres du général Hotze 22 mille Autrichiens et 3 mille Suisses à la solde de l'Angleterre. Malgré cette précaution, ce n'en était pas moins une faute des plus graves; et il fallait que l'Archiduc en eût reçu l'ordre bien impératif pour s'y résoudre (1). La précipitation déplacée que mit le conseil aulique dans cette démarche, ne

Dispositions de l'Archiduc pour quitter la Suisse.

(1) Ce prince dit dans ses Mémoires : « La cour de Vienne ordonna le secret et la prompte exécution de ses volontés, sans » aucune objection. »

saurait être légitimée par aucune considération politique ou militaire : rien n'exigeait de compromettre le salut de l'armée par un départ prématuré, contraire, non-seulement aux règles de la guerre, mais encore aux simples aperçus du bon sens.

Le 27 août, le mouvement des Alliés commença sur toute la ligne. Korsakof quitta Uznach et vint prendre position entre le Rhin et le lac de Zurich; Hotze, formant l'aile gauche, fut chargé de surveiller les bords du lac, de garder ceux de la Linth, les Grisons, et les communications avec l'Italie; l'Archiduc mit la dernière main à ses préparatifs de défense.

Situation es Français

Les positions des Français n'avaient pas subi de changemens notables; Soult était venu prendre le commandement de la division Chabran, avec le soin de défendre l'espace entre Glaris et le lac de Zurich. Les renforts arrivés successivement de l'intérieur, avaient à peu près rempli les vides des cadres; toutefois la quantité de troupes qu'exigeait la défense de Mayence, de Strasbourg, et d'une foule d'autres places moins considérables, ne laissait pas plus de 75 mille combattans disponibles, pour couvrir la ligne depuis le Mont-Blanc jusqu'à Huningue; encore avait il été question, comme on se le rappelle, d'en tirer 26 mille, pour former l'armée qu'on destinait à Moreau sur le Rhin.

Mesures de Bernadotte.

Cependant, la révolution ministérielle du mois de juillet, n'avait pas été sans heureux résultats. Bernadotte, entr'autres, avait porté une sonde efficace dans les plaies du département de la guerre. A la vérité, les lois du 7 et 12 messidor, rendues sur la proposition de Jourdan, lui fournirent des hommes; mais ce n'était pas assez, il fallait réveiller dans tous les cœurs l'amour de la patrie, refroidi sous une administration décriée. Des circulaires et des proclamations vigoureuses, confondant dans un même sens les mots de liberté et d'intégrité de la France, stimulaient le zèle des autorités civiles et militaires, enflammaient l'énergie et le patriotisme des citoyens, en leur représentant la nécessité de sauver la patrie avant de faire le procès aux vices de son gouvernement. D'un autre côté, des mesures sévères furent prises contre les fournisseurs et les agens infidèles; on traduisit devant des conseils de guerre tous les commandans qui avaient rendu des places par insouciance ou faiblesse, avant d'avoir soutenu l'assaut; on remit en vigueur les anciennes ordonnances, et l'on traça, dans des instructions claires et précises, les devoirs de tout gouverneur de place forte.

Ces mesures n'étaient que le prélude d'autres plus efficaces: les cadres de l'armée suffisans pour l'effectif légal fixé par les décrets, se trouvaient trop étroits pour y incorporer les 200 mille cons-

crits mis en activité. L'idée de les former en bataillons auxiliaires dans chaque chef lieu de département, en leur donnant pour chefs les officiers réformés ou retraités qui s'y trouvaient domiciliés, avait été exécutée avec trop de précipitation pour remplir parfaitement l'attente générale : l'expérience démontra que des officiers qui ont chômé dans leurs foyers, y perdent les habitudes militaires comme le goût du service, et sont peu propres à instruire, discipliner et aguerrir de jeunes soldats avec lesquels il faut redoubler de vigilance et de soins. Quoique cette mesure eût procuré spontanément un certain nombre de corps tout organisés, on dut avoir recours à d'autres moyens, et une loi du 12 août, sanctionnée le 9 septembre, en augmentant le nombre des demi-brigades d'infanterie, et les régimens de cavalerie de plusieurs escadrons, porta l'effectif de l'armée à 566 mille hommes, au lieu de 398 mille dont il se composait auparavant (1). (*Voyez le Tableau ci-contre.*)

Quoique ces dispositions ne pussent avoir d'effet sensible que sur la campagne suivante, Bernadotte en obtint pourtant l'avantage de tirer des dépôts et des garnisons un certain nombre d'hommes, pour renforcer les cadres appauvris, non-seulement en Italie, mais encore en Hollande que des dangers sérieux menaçaient, et dans la Vendée, où les défaites des armées et les vexa-

(1) Au moment où cette loi fut rendue les armées présentaient l'état d'effectif suivant.

| ARMÉES. | INFANTERIE. | CAVALERIE. | ARTILLERIE. | TOTAL. |
|---|---|---|---|---|
| En Hollande et en Belgique. . . | 29,561 | 3,229 | 823 | 33,613 |
| Sur le Rhin. . . . . . . . . . . | 39,956 | 7,221 | 6,838 | 54,003 |
| En Suisse. . . . . . . . . . . . | 69,896 | 7,913 | 4,794 | 82,603 |
| Aux Alpes et en Italie . . . . . | 55,039 | 4,000 | 4,608 | 63,657 |
| Dans les places d'Italie . . . . . | 9,980 | 2,025 | 420 | 12,425 |
| Armée des côtes. . . . . . . . . | 36,715 | 1,167 | 7,600 | 45,482 |
| Dans l'intérieur. . . . . . . . . | 15,639 | 6,987 | 4,754 | 27,380 |
| Dépôts des deux armées. . . . . | . . . . . . . . | . . . . . . . . | . . . . . . . . | 22,392 |
| | 256,796 | 32,542 | 29,837 | |
| | | TOTAL. . . . . . . . . . . . . | | 341,567 |
| | Génie, Gendarmerie et Vétérans. . . . . . . . . | | | 40,461 |
| | | TOTAL GÉNÉRAL. . . . . . . . | | 382,028 |
| Mais de l'effectif aux présens sous les armes, il y a une différence du cinquième ce qui réduirait la force active à. . . . . . . . . . | | | | 310,000 |

tions des mesures répressives contre les royalistes, rallumaient le feu de la guerre civile.

Le directoire, excité par les rapports qu'il recevait de toutes parts, et par les moyens qu'il entrevoyait pour l'avenir, crut l'instant arrivé de reprendre l'offensive, et d'adresser aux généraux un plan d'opérations pour la fin de la campagne. Ce projet qui concernait plus particulièrement l'armée de Masséna, était basé sur la fausse supposition que l'Archiduc s'affaiblissait pour porter de nombreux renforts en Italie, tandis que, par un mouvement contraire, Suwarof quittait le Piémont pour marcher en Suisse, et que l'Archiduc se dirigeait sur le Bas-Rhin. A peine ces ordres étaient-ils en route, que le directoire, par un motif qui nous est inconnu, ôta le porte-feuille à Bernadotte pour le remettre à Dubois-Crancé, ancien officier du génie auquel la campagne de 1793 avait donné quelque célébrité (1).

Masséna projette de passer la Limmat.

Déjà, avant ce nouveau changement, Masséna, pressé par le directoire d'agir offensivement, et ignorant que, dès le 29, les Russes fussent revenus d'Uznach sur la Limmat pour y remplacer les Autrichiens, se préparait à tenter le passage de cette rivière, près de son con-

(1) Voyez chapitre 14, tome 3.

fluent dans l'Aar. Ce point parut préférable à cause des facilités qu'offrait la Reuss pour le transport des équipages de pont jusqu'à Windisch; en même temps, pour seconder l'entreprise, Soult balayerait la rive droite de la Linth et le canton de Glaris, de concert avec la gauche de Lecourbe. Ce projet, qui devait s'exécuter le 30 août, fut éventé; et une crue d'eau subite ayant endommagé les pontons, Masséna y renonça tout-à-fait; circonstance fort heureuse, puisqu'on aurait rencontré les forces de Korsakof réunies à celles de l'Archiduc qu'il se disposait à relever.

Soult chasse Hotze du canton de Glaris.

Soult ne pouvant être prévenu assez tôt du contre-ordre, n'en fit pas moins son attaque, et elle réussit d'autant mieux que l'ennemi venait de se dégarnir devant lui, pour opérer son revirement de troupes. Pendant qu'il se dirigeait sur Uznach, Molitor pénétrait le 29 août dans la vallée de Kloenthal, puis s'emparait de Glaris et de Næfels. Une réserve autrichienne de deux bataillons, placée à Schwanden, parvint cependant à y rentrer dans la soirée.

Le lendemain 30, Soult, qui avait réuni ses troupes entre Richembourg et Bilten, s'avança sur Næfels; tandis que la brigade de gauche de Lecourbe, débouchait de nouveau sur Glaris par le Kloenthal. Malgré la vive résistance du général Jellachich, Næfels fut emporté; et les

Autrichiens, soutenus par un renfort accouru de Kaltenbrun, se maintinrent derrière le pont. Hotze retenu toute la journée sur la Basse-Linth, par des démonstrations et une vive canonnade, se rendit enfin à Glaris avec quelques bataillons, et voulut pousser le 31 août une reconnaissance sur la rive gauche. Mais Soult, profitant de l'obscurité de la nuit, ne laissa qu'un faible corps d'observation sur les hauteurs de Næfels, prit la même direction, dans le dessein de passer la rivière près d'Enneda, et de se rendre maître de Mollis et de Kerenzen. Hotze surpris et attaqué avec vigueur, fut complètement battu et rejeté en désordre sur la rive droite de la Linth. Pour arrêter la poursuite, il fit rompre tous les ponts, et abandonna le canton de Glaris, où il ne conserva que le pas de Kerenzen. Sa ligne suivait ainsi la Linth jusqu'à Wesen, bordait le lac de Wallenstadt, et s'étendait jusqu'à Ilanz dans la vallée du Rhin, passant par Sarganz, Weltis, le Kunkel et Flims. Le poste de Weistaunen, dans la vallée de ce nom, fut occupé; et le général autrichien établit des réserves derrière les ailes de son corps, à Kaltenbrun et à Coire.

L'Archiduc part pour le Bas-Rhin.

Ces événemens sur la Linth furent les derniers dont l'Archiduc resta témoin en Suisse: après avoir chargé Hotze de mettre Korsakof au fait des localités et de l'aider de ses conseils, il porta le 31 août son quartier-général à Schaff-

hausen. Partie des 36 mille hommes qu'il conduisait sur le Bas-Rhin, fila à marches forcées vers le Palatinat; et lui-même, avec le reste, vint s'établir près de St.-Blaise dans le Brisgau, afin d'inquiéter le flanc gauche de Masséna, et de le laisser dans l'incertitude sur la destination ultérieure de ses colonnes.

Les Français passent le Rhin à Manheim.

Dans ces entrefaites, l'armée du Rhin, formée des divisions Legrand et Collaud et de quelques bataillons venus de l'intérieur, s'était rassemblée en face de Manheim. La division Baraguey-d'Hilliers, chargée de la garde de Mayence, fit sortir la moitié de ses forces pour la seconder. Le général Muller, qui commandait en attendant l'arrivée de Moreau, avait reçu l'ordre de passer le Rhin et d'opérer une diversion puissante en faveur de l'armée d'Helvétie; à cet effet, il dut pénétrer, s'il était possible, jusqu'aux sources du Necker et du Danube, pour lever des contributions, et ruiner les magasins que l'Autriche y avait amassés à grands frais.

26 août.

En conséquence de ces instructions, Muller ayant passé le Rhin à Manheim le 26 août, avec environ 12 mille hommes, poussa devant lui les troupes légères du corps de Starray, qui occupaient la vallée, et marcha sur trois colonnes vers Philipsbourg, qu'il investit le lendemain. Les Autrichiens, poursuivis jusqu'à Heilbronn d'un côté, puis dans les directions de Bretten ou

de Carlsruhe de l'autre, se rallièrent à Laufen et à Pforzheim, où ils furent joints par quelques renforts venus de la vallée du Rhin, et par une partie du contingent du duc de Wurtemberg.

Ils bombardent Philipsbourg.

Muller se rapprocha alors de Philipsbourg, pour tâcher d'enlever cette place, et donner le temps d'arriver à la division Baraguey-d'Hilliers, sortie le 28 de Mayence. Les postes extérieurs qu'occupait la garnison furent pris, et l'on rétablit les batteries de la rive gauche. La division Laroche fut chargée du siége; le gros des troupes prit position à Graben, Wisloch et Sinzheim.

Le général Baraguey-d'Hilliers qui s'était porté sur Francfort, y leva une forte contribution, mais ne put pénétrer plus avant. Le baron d'Albini, ministre de l'électeur de Mayence, ayant fait un appel aux sujets de ce prince de la rive droite du Rhin, parvint à l'aide du général Faber et de quelques détachemens autrichiens ou palatins, à organiser cette masse armée, et à arrêter les Français. L'insurrection s'étendit assez rapidement pour compter bientôt jusqu'à 15 mille hommes. Baraguey-d'Hilliers, peu disposé à se mesurer avec elle, dirigea la meilleure partie de sa division sur le Bas-Necker, où elle rejoignit l'armée de Muller le 31; lui-même rentra peu de jours après dans Mayence, avec ce qui lui restait de troupes.

Muller, se trouvant ainsi à la tête d'environ 18

mille hommes, somma le Rheingrave de Salm, qui défendait Philipsbourg avec 2,500 Palatins; et, sur son refus de rendre la place, commença à la bombarder le 6 septembre. Il le fit avec tant de succès que la majeure partie de la ville fut réduite en cendres, et que les habitans, aussi, bien que les troupes, privés de casemates, se virent réduits à bivouaquer sur les places. Cette entreprise ne tarda pas à être troublée par les mouvemens de Starray qui, de Villingen, se porta vers le Necker. Muller, laissant la conduite du siége au général Laroche, s'avança à la rencontre des Autrichiens qui furent successivement dépostés de Weingarten, de Gundelsheim et de Laufen. Mais à peine l'armée française eut-elle pris possession de cette dernière ville, que l'approche de l'Archiduc la força de rétrograder.

Muller se retire derrière le Rhin à l'approche de l'Archiduc.

Le projet de ce prince était d'abord de rester dans les environs de Donaueschingen; néanmoins des rapports exagérés grossissant le nombre des Français, il crut devoir s'opposer à l'envahissement des états de Wurtemberg, et partit de St.-Blaise le 5 septembre. Le général Nauendorf resta avec 10 mille hommes entre la Wiesen et la Wutach, pour renforcer au besoin ses derrières. Quatorze mille hommes furent préposés à la garde de toutes les vallées par où les Français pouvaient déboucher de Bâle, de Brisach ou de Kehl; et l'Archiduc, forçant de marche,

réunit, six jours après, 30 bataillons et 76 escadrons, entre Pforzheim et Waihingen.

Muller, trop faible pour se mesurer avec de telles forces, se replia le 11 septembre sur Philipsbourg, leva le siége de cette place, déjà réduite en cendres, et se retira par Schwetzingen sur Manheim, où il arriva le 14. Le même jour, l'artillerie et les équipages commencèrent à filer sur le pont du Rhin, et le lendemain l'armée française repassa sur la rive gauche, à l'exception de la division Laroche qui resta dans les retranchemens de Manheim et de Neckerau.

L'Archiduc instruit que son adversaire paraissait être dans l'intention de conserver Manheim, forma le projet de l'en chasser; et laissant cinq bataillons à Iilingen, il vint camper le 16 à Leimen et à Stokenheim. Par une bizarrerie inexplicable, les Français qui avaient pris la peine de démolir peu de mois auparavant les fortifications de Manheim, travaillaient effectivement sans relâche à les relever. Ils avaient réparé la partie des remparts opposée au Rhin, et couvert les approches de la ville par une ligne de retranchemens, qui s'appuyait à ce fleuve et au lit du vieux Necker. La gauche, construite sur le Holzhof, était principalement destinée à protéger le pont, et l'était elle-même par le village de Neckerau, entouré d'un bon fossé. Mais tous les ouvrages, élevés précipitamment, n'avaient

point encore assez de relief pour résister à une attaque sérieuse.

L'Archiduc se décide à emporter Manheim. 17 septemb.

L'Archiduc, ne voulant pas laisser aux républicains le temps de les perfectionner, marcha le 17 septembre sur Schwetzingen avec 14 mille hommes, pendant qu'un autre corps de 7 à 8 mille se dirigeait sur Edingen. La réserve, forte de 5 mille baïonnettes et de 3 mille sabres, suivit à peu de distance cette dernière colonne. L'avant-garde s'établit à la maison de poste et à Seckenheim.

Le lendemain, à la pointe du jour, les Autrichiens s'ébranlèrent à la faveur d'un épais brouillard. Les troupes de Schwetzingen, que l'Archiduc conduisait en personne, s'avancèrent sur Neckerau; flanquées sur leur gauche par 1,500 hommes aux ordres du prince de Reuss, qui devait gagner le flanc du village par la digue du Rhin. Le général Kospoth dirigea l'attaque le long du Necker, et détacha une faible colonne par Neckerhausen, sur la rive droite, pour tenir en échec les Français qui occupaient la tête de pont; le gros de la cavalerie se déploya dans l'intervalle des deux colonnes.

Il l'enlève de vive force

Arrivés à Neckerau, les Impériaux assaillirent ce poste avec vivacité. Le général Vandermaas les reçut vigoureusement d'abord; mais, tourné par la brigade du prince de Reuss, il craignit de voir intercepter sa retraite, et gagna les retran-

chemens du Holzhof. Tandis que la colonne de gauche entrait dans le village, celle de Kospoth, soutenue par la réserve, enlevait tous les ouvrages extérieurs et s'établissait près de la porte de Manheim. L'Archiduc ayant ordonné alors d'emporter le Holzhof, le corps principal se partagea en deux divisions; l'une devait aborder la garnison de front, pendant que la seconde gagnerait son flanc du côté du Rhin; une petite réserve resta à Neckerau.

L'attaque s'exécuta avec beaucoup d'ensemble : en vain Laroche voulut couvrir par quelques escadrons de hussards la communication du poste avec la ville; ils furent culbutés par la cavalerie autrichienne, en même temps que l'infanterie s'emparait des retranchemens. Partie de la garnison demeura prisonnière, le reste se sauvait du côté de Manheim, lorsque le général Kospoth, témoin de ce désordre, lança à la poursuite des fuyards quatre bataillons, qui parvinrent à pénétrer dans la ville à l'aide des habitans. Le gros des troupes suivit aussitôt, et malgré les efforts de Ney accouru sur les lieux, les Français, accablés par le nombre, gagnèrent avec peine la rive gauche du Rhin, sous le feu d'une artillerie nombreuse qui battait le pont des hauteurs du Holzhof. Deux bataillons qui gardaient la tête de pont du Necker, n'ayant pas eu le temps de rejoindre, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Cette journée valut à l'Archiduc 1,500 prisonniers, 21 pièces de canon et deux drapeaux. Elle servit à donner à son expédition une importance éphémère, que la coalition allait payer bien cher dans les environs de Zurich. La petite armée française avait rempli son objet au-delà de toute espérance, puisqu'elle n'était destinée qu'à opérer une diversion en faveur de Masséna. Ne pouvant plus rien tenter d'important, à cause de la supériorité de l'ennemi, et des troupes que le directoire prescrivit de faire filer vers la Hollande, elle prit des cantonnemens sur la rive gauche du Rhin. De son côté, l'Archiduc se contenta d'envoyer quelques détachemens du côté du Mein, pour renforcer les milices mayençaises, et concentra ses forces autour de Schwetzingen.

Résultat de cet exploit.

Pendant que ces événemens se passaient sur le Bas-Rhin, les armées principales se préparaient, en Suisse, à porter des coups décisifs. Suwarof avait reçu à Asti, dès la fin d'août, le nouveau plan arrêté par les cours impériales. Après avoir balancé quelques jours s'il prendrait la route de Coire, du St.-Gothard, ou du Valais par le St.-Bernard, il s'était mis en marche sur Lugano, et venait de concerter avec les généraux Hotze et Korsakof, les dispositions d'une attaque générale pour les derniers jours de septembre. Les détails de ce projet ont été diversement présentés; l'archiduc Charles l'attribue à Suwarof,

Projet des Alliés pour la jonction avec Suwarof.

et s'il faut en croire un officier instruit qui suivit le maréchal russe, ce fut l'état-major autrichien qui lui persuada de déboucher sur la droite des Français, au lieu de marcher par le Splugen et Coire, pour rejoindre Hotze avant de combattre (1).

Afin de lier une opération si décousue, la gauche des Autrichiens, sous les généraux Jellachich et Linken, devait s'avancer sur Glaris, entrer par le Bragel dans la vallée de Mutten, et donner la main aux colonnes venues d'Italie; ces troupes eussent été remplacées au corps de Hotze par 5 mille Russes tirés de Zurich. Le passage du St.-Gothard, du pont du Diable, de la Reuss, des horribles montagnes du Schachenthal, la difficulté des vivres dans un pays aride et épuisé; la présence de Lecourbe, avec une division vaillante et nombreuse, ne parurent pas suffisans pour déjouer ce plan compliqué; on espéra lever toutes les difficultés, en poussant le général Auffemberg avec 2 mille Autrichiens de Dissentis sur la vallée d'Urseren, à l'effet de tourner le pont du Diable.

Position de leurs troupes en Suisse.

Quel que soit le véritable auteur de ce projet, dont les détails d'exécution ne manquent point de mérite, Hotze n'avait rien changé à ses positions depuis les combats des 30 et 31 août: il appuyait toujours sa droite à Rapperschweil sur

(1) Voyez pièces justificatives, n° 7.

le lac de Zurich, et la gauche au Rhin antérieur, se liant par des postes avec la brigade Strauch, placée vers les sources du Tésin au revers du St.-Gothard. La flottille du colonel Williams, dominant le lac de Zurich, couvrait les postes riverains ou facilitait les opérations.

Soit que Korsakof dédaignât d'imiter la conduite de l'Archiduc, en restant derrière Zurich, soit qu'il crût nécessaire de renoncer à cette position défensive pour préparer le mouvement concerté avec Suwarof, il concentra la majeure partie de son corps de bataille en avant de la ville, et le fit camper entre les remparts et la Sil. (*V. Pl. XXIX*); il avait même déjà fait filer sur la Linth les cinq mille hommes qu'il devait fournir à Hotze. Trois bataillons de grenadiers sous les ordres de Markof, étaient placés sur les hauteurs de Kloster-Fahr. Le général Durasof, avec 8 bataillons et 10 escadrons, occupait le terrain compris entre Bruck et Wurenlos, où était assis son camp principal (1). Quelques détachemens de cosaques, et autres troupes légères, gardaient le reste du cours de la Limmat et de

---

(1) L'archiduc Charles l'indique à Wettingen; Dedon le croit à Wurenlos : le premier dit que le corps de bataille de Korsakof était en entier dans Zurich et devant la ville; Dedon parle de réserves sur la route de Winterthur et de Kloten. Nous donnons la préférence à la version de l'Archiduc, rien dans la première journée ne faisant supposer l'existence de ces réserves.

l'Aar. Le corps de Condé et 4 mille Bavarois, soldés par l'Angleterre, s'avançaient sur Schaffhausen pour se réunir à l'armée, qui, après sa jonction avec les Russes d'Italie, devait s'élever à 80 mille combattans, dont 55 mille se trouvaient déjà en ligne.

Positions des Français.

Celle de Masséna n'avait subi que peu de changemens : on remarquera seulement, que la division campée en avant de Bâle, était réduite à 6 mille hommes, et que la réserve aux ordres de Klein, portée au contraire à 10 mille combattans, venait de quitter le Frickthal pour se rapprocher de l'Albis. Au nombre des renforts qu'elle avait reçus, on distinguait surtout la brigade d'élite du général Humbert, formée de la réunion de tous les grenadiers du centre et de la gauche, dont le nombre montait à près de 4 mille. La division Soult, chargée d'une tâche délicate, avait également été augmentée de plusieurs bataillons.

La totalité des forces s'élevait à 71 mille combattans, non compris 4 mille de troupes soldées helvétiques, et 2 mille de milices. Il y avait en outre 15 mille hommes de dépôts et de bataillons auxiliaires de conscrits des départemens voisins, dans Besançon ou autres postes de la frontière du Jura. Mais les divisions de Bâle et du Valais étant encore appelées à faire face à d'autres armées, on trouve que les forces destinées à porter les coups, étaient réparties dans les proportions ci-après :

DANUBE,

| DIVISIONS. | BRIGADES. | RÉGIMENS |
| --- | --- | --- |
| 1re Division. TURREAU. | JACOPIN. | 28e de ligne. . . . . 83e *Idem* . . . . . |
| | JARDON. | 89e *Idem*. . . . . 110e *Idem* . . . . . 4e et 5e bat. du Lém 1er bat. du Valais. . 23e rég. de chasseurs Artillerie. . . . |

| SIONS. | BRIG |
| --- | --- |
| ivision. NARD. | Hei Qu |
| [illegible] | Hu |

| FRANÇAIS. | | | ALLIÉS. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Ménard. . . . | 9,000 | 37,000 | Korsakof . . . . . . . | | 26,000 |
| Lorges . . . . | 10,000 | | Durasof. . . . . . . . | | |
| Klein. . . . . | 10,000 | | En marche vers la Linth | | 4,000 |
| Mortier . . . | 8,000 | | Hotze. . . . . . . . . | | 9,000 |
| Soult. . . . . . . . . | | 10,000 | Jellachich et Linken | | 9,000 |
| Molitor . . . | 3,000 | 12,500 | Suwarof. . . . . . . . | | 18,000 |
| Lecourbe. . . | 6,000 | | Auffemberg. . . . . . | | 2,500 |
| Gudin. . . . . | 3,500 | | Strauch (1). . . . . . | | 4,000 |
| Total. . . . . . | | 59,000 | Total . . . . . . | | 72,500 |
| Non compris | | | Non compris | | |
| Thurreau. . . | 9,000 | 17,000 | Nauendorf. . | 10,000 | 16,000 |
| Chabran . . . | 8,000 | | Condé et bavarois. . . . | 6,000 | |
| Balance . . . . . . . | | 76,000 | . . . . . . . . . . . . . | | 88,000 |

(1) Strauch était opposé à la division du Valais, qu'on n'a pas comptée ici dans le premier total; cependant il coopéra à l'attaque du Gothard et observa Gudin; tandis que Thurreau avait devant lui des troupes de l'armée d'Italie. Condé et les Bavarois étaient encore en route. Jellachich et Linken ayant 13 bataillons, comptaient bien 9 mille hommes. Hotze avait 7 mille fantassins et 2 mille chevaux.

Masséna se décide à prévenir la jonction des ennemis

L'on voit par cette distribution, que Masséna pouvait rassembler rapidement 39 mille hommes sur la ligne décisive de la Limmat, pour forcer le passage de cette rivière, tandis que son adversaire, affaibli par le détachement qu'il avait fait sur l'aile gauche, ne pouvait guère lui opposer que 25 mille combattans; encore le gros de ce corps se trouvait-il entassé sous le canon de Zurich, où deux ou trois bataillons auraient suffi. Le général français avait trop d'habileté pour ne pas profiter de cet état de choses. Aussi se disposa-t-il à prendre l'offensive, dès que l'Archiduc serait assez éloigné pour ne pouvoir secourir Korsakof; mais diverses circonstances retardèrent l'exécution de ses projets. Il ne put être parfaitement en mesure que vers la fin de septembre, et fixa le 26, pour l'attaque générale qu'il méditait. Cependant, le général Suchet, chef d'état-major de l'armée d'Italie, l'ayant informé du départ de Suwarof pour la Suisse, à l'instant même où il reçut l'avis des renforts qui arrivaient à Korsakof par Schaffhausen, il avança l'attaque d'un jour.

Plan de ce général.

Ses dispositions embrassant l'espace immense du St.-Gothard à Bâle, sembleront un peu trop étendues à tous les militaires qui apprécient l'avantage des champs de bataille circonscrits. La bataille qu'on allait livrer devant décider du sort de la Suisse, il était inutile de tout couvrir; car

en la perdant on n'en eût pas moins été contraint de se retirer derrière l'Aar, et même jusqu'au Jura. Pour être sûr de la gagner, il fallait donc réunir le plus de forces possible, amener la moitié de la division Chabran par une forte marche de Bâle à Bruck, renforcer le centre de celle de Ménard, attirer enfin sous Zurich la moitié du corps de Soult, en laissant le reste uni à Molitor pour observer Hotze sans l'inquiéter; tels étaient les meilleurs moyens d'accabler Korsakof du poids de ses forces.

A la vérité, ces concentrations eussent laissé à Suwarof la chance de se réunir plus facilement à Hotze; mais peu importait après tout que cet événement eût lieu, dès qu'on serait parvenu à détruire Korsakof. Et si le salut de l'armée exigeait impérieusement d'empêcher cette jonction, on pouvait par un mouvement contraire renforcer Soult et accabler Hotze. En effet, plus Suwarof trouvait de facilité à franchir le St.-Gothard, plus il courait à une perte certaine, dès que la défaite de ses lieutenans le livrait seul aux coups de Masséna. Dès lors rien n'empêchait de prescrire à Lecourbe de ne laisser qu'un faible détachément à la garde de ce passage, avec ordre de se replier sur le Valais; tandis qu'il se fût rabattu lui-même par sa gauche sur Glaris à la tête de 8 à 10 mille hommes pour rendre la défaite de Hotze plus complète et moins douteuse. On s'as-

surait deux avantages essentiels en manœuvrant de la sorte; d'abord la certitude de la victoire au point décisif, puis de ne pas laisser Lecourbe exposé seul aux assauts de Suwarof dans la vallée de la Reuss. Il est probable qu'on aurait eu le temps de prescrire ce mouvement par le Schachenthal et Cluss sur Glaris, car le projet d'attaque fut arrêté dès le 20 septembre, et à cette époque, Suwarof était encore à Bellinzona : la difficulté de traîner du canon par le pas de Clus ou le Muttenthal, n'était pas un obstacle, Lecourbe eût trouvé de l'artillerie en se réunissant à Soult, et il pouvait diriger par le lac sur Schwitz celle dont on n'aurait pas eu besoin au pont du Diable.

Quoi qu'il en soit, si les dispositions du général français laissèrent en principe quelque chose à désirer, elles furent pleinement justifiées par celles de ses adversaires, et semblent plutôt le résultat du système de guerre alors en faveur, qu'une faute à lui reprocher, car ses mesures d'exécution furent d'ailleurs parfaites.

**Préparatifs pour le passage.**

Tous les préparatifs nécessaires au passage avaient été habilement disposés par le chef de brigade Dedon, commandant le corps des pontonniers. Il réunit 37 barques légères, pour transporter l'avant-garde sur la rive droite. Ces embarcations furent cachées derrière le village de Dietikon, en face duquel le pont devait être

établi (1). Les pontons qui se trouvaient à Rothenschwyl sur la Reuss, furent chargés sur leurs haquets dans la nuit du 23, et arrivèrent à Dietikon le 24 au soir. Il entrait dans le plan de Masséna de tenir jusqu'au dernier moment l'ennemi dans l'incertitude sur la véritable attaque. En conséquence, il ne destina à passer la Limmat à Dietikon, que la division Lorges et la brigade de droite du général Ménard, formant ensemble environ 15 mille hommes. Celui-ci, avec le reste de ses troupes, dut faire à Bruck et Baden des démonstrations pour attirer l'attention du général Durasof. Mortier reçut l'ordre d'assaillir les Russes campés à Wollishofen: Klein, avec la réserve de grenadiers et de cavalerie, quittant la vallée de Frick, marcha sur Altstetten, afin d'empêcher Korsakof de déboucher par la plaine de la Sil, sur les derrières des troupes de l'expédition. Soult était chargé d'exécuter en même temps le passage de la Linth en avant de Bilten, afin de rejeter le corps autrichien dans le Toggembourg, et de l'empêcher d'envoyer des renforts à Zurich.

Ces précautions étaient sages, et quoiqu'il en résultât une apparence de dispersion dans les

---

(1) Voyez pour l'action de Zurich, la planche 29, et pour l'ensemble des opérations la carte en quatre feuilles.

forces, on ne saurait qu'y applaudir, puisqu'elles reposaient sur l'emplacement réel des ennemis. Quinze mille hommes jetés à Fahr, suffisaient pour accabler d'abord le petit camp qu'on y savait posté, et, en gagnant Hougg, on pouvait à la faveur des vignes et des bois, lutter au besoin contre le corps entier de Korsakof, jusqu'à l'arrivée des troupes de Ménard, de Klein et de Mortier. La réserve placée à Altstetten ne pouvait l'être mieux, puisqu'il s'agissait de surveiller à la fois le gros des forces ennemies au Silfeld, et d'être cependant à portée de voler par Dietikon au secours de Lorges.

Premières attaques de Fahr dans la nuit du 24 septemb.

Les ordres du général en chef furent suivis, avec un secret et une précision que l'on ne saurait trop admirer (1). Dans la nuit du 24 au 25, les barques furent transportées à bras sur le bord du rivage, par des détachemens; la division Lorges se forma silencieusement en ordre de bataille. Son artillerie dirigée par le lieutenant-colonel Foy (2), prit position sur les hauteurs dominant la rive opposée, de manière à la pouvoir balayer facilement. Une batterie de fort calibre fut placée en face d'Ottweil, pour inter-

(1) Les détails qu'en a donnés le général Dedon, sont précieux pour tous les officiers, curieux d'apprécier les difficultés de ces sortes d'opérations.

(2) Aujourd'hui lieutenant-général et membre de la Chambre des Députés.

cepter la route aux troupes de Wurenlos qui voudraient se porter sur le point de passage. Une autre, placée par Ménard en face de Baden, donnait le change sur la véritable attaque.

A la pointe du jour, Dedon fit lancer à l'eau les bateaux, sur lesquels s'embarqua la tête de l'avant-garde. Une partie se dirigea sur l'île formée par le rentrant de la rivière, où l'ennemi avait un poste d'infanterie : le reste aborda la rive droite au nombre d'environ 600 hommes. Les Russes, assaillis à l'improviste, n'eurent que le temps de courir aux armes; leur canon répondit aux batteries de Foy, qui foudroyèrent aussitôt leur camp.

Les Français, protégés par de fortes batteries, assaillent Markof.

La supériorité de l'artillerie française eut bientôt fait taire les batteries moins nombreuses de l'ennemi; sous la protection de son feu, le passage de l'avant-garde s'opéra rapidement, et, au bout de quelques instans, le général Gazan, qui la commandait, fut assez fort pour assaillir le corps de Markof, établi derrière un bois sur le plateau du couvent de Fahr. L'intrépide 10^e^ légère, soutenue par la 37^e^ de ligne, l'aborda impétueusement. Le choc fut sanglant sans être long; malgré l'infériorité du nombre, les Russes se défendirent avec une résolution digne d'un meilleur sort; mais, à six heures, Gazan, étant parvenu à déboucher de la forêt, s'empara de sept pièces de canon qui en battaient toutes les

issues, et déborda la brigade Markof : vainement chercha-t-elle à faire face en arrière par son troisième rang, elle succomba bravement les armes à la main, après avoir vu tomber blessé et prendre son général.

Le pont de la Limmat achevé, Masséna se dirige sur Hongg.

Pendant ce combat, les pontonniers, aidés de la légion helvétique, construisaient le pont sous le feu de l'ennemi, et des sapeurs ouvraient un chemin pour l'artillerie, dans le bois de la rive droite. A sept heures ces travaux furent terminés, et à neuf toutes les troupes de l'expédition se trouvaient en bataille sur les hauteurs de Fahr.

Masséna donna sur-le-champ l'ordre à son chef d'état-major Oudinot de marcher à Hongg, avec une partie de la division Lorges et l'avant-garde de Gazan. La brigade Bontems, soutenue par une partie de celle de Quétard se dirigea sur Dellikon et Regensdorf, pour intercepter toute communication entre l'aile droite et le quartier-général des Russes : deux bataillons s'établirent dans le même but, en arrière du village d'Ottweil : le reste des troupes de Quétard garda le pont et servit de réserve.

Le général en chef voulant s'assurer de ce qui se passait dans la plaine de Silfeld, revint à la réserve de Klein sur la rive gauche de la Limmat.

Disposi-

Au même instant, Korsakof inquiet de la ca-

nonnade menaçante qui tonnait sur sa droite, venait de porter quelques troupes sur Hongg, où l'on apprit le désastre de Markof par quelques blessés échappés de Fahr: ces faibles détachemens se replièrent sur les hauteurs de Wipchingen, qu'ils cherchèrent vainement à défendre contre les troupes d'Oudinot.

tions de Korsakof.

Durasof, complètement dupe des démonstrations de Ménard vers Bruck, s'était porté avec presque tout son corps à Freudenau, tandis que le centre et la gauche de Korsakof étaient retenus à Zurich par l'attaque de la division Mortier. La droite de celle-ci, sous les ordres du général Drouet, avait culbuté dès cinq heures du matin les troupes qui occupaient Wollishofen; mais assaillie bientôt après par six bataillons aux ordres du prince Gortschakof, secondés par la flottille de Williams, elle avait été repoussée et poursuivie jusque sur l'Uetli. En même temps la seconde brigade de Mortier, qui s'était avancée sur le petit plateau de Witikon, y avait de même été accueillie par des forces supérieures; et le sang-froid de ce général maintenait avec peine les affaires sur ces deux points où Korsakof portait imprudemment le gros de ses forces (1).

Masséna revenu de sa gauche dans cet instant

Masséna

(1) Il faut se rappeler, pour l'excuse de cette faute, que le général russe devait attaquer le 26, pour seconder Suwarof.

revenu au centre fait soutenir Mortier.

fit soutenir Mortier par les troupes de la réserve; le général Humbert, à la tête d'un bataillon de grenadiers, rétablit le combat d'un côté; tandis que Klein, débouchant d'Altstetten, oblige les Russes à se retirer sous les remparts de Zurich.

Progrès d'Oudinot vers le Zurichberg.

Sur ces entrefaites, Oudinot s'étant emparé de Hongg et de la montagne de Wipchingen, il y fut joint plus tard par une partie de l'infanterie de la réserve; et, vers les trois heures, il marcha sur le Zurichberg, où l'ennemi venait de former quelques bataillons. Le général Gazan s'avança sur Schwamendingen, pour se rendre maître de la route de Winterthur.

Durasof repoussé gagne Zurich par un détour.

D'un autre côté, Durasof revenu de son erreur cherchait par sa gauche les moyens de se lier avec le corps de bataille, en s'emparant des hauteurs d'Adliken; mais la brigade Bontems l'ayant repoussé sur la Glatt, il résolut de faire un détour pour gagner Zurich.

En suivant avec attention la direction de ces différens combats, on voit à quel point le général russe s'abusait sur sa position, puisque le principal effort exécuté par le prince Gortschakof fut dirigé entre la Sil et le lac, dans un cul-de-sac fermé par les remparts de Zurich, où il n'eût fallu jeter qu'un peloton d'éclaireurs. On ne peut imputer une semblable manœuvre à l'oubli des plus simples règles de la tactique, mais bien à l'espoir de se maintenir dans la

position la plus convenable pour agir de concert avec Suwarof, en attendant le moment de marcher en masse à la rencontre du maréchal.

Dernier effort des Russes à l'entrée de la nuit.

Korsakof comprenant enfin où était le danger, avait fait filer par Zurich une partie des troupes placées sur la rive droite, pour les opposer à Oudinot. Elles eurent beaucoup de peine à traverser la ville dont les rues étroites et mal percées se trouvaient encombrées d'équipages, de caissons et de blessés; elles arrivèrent ainsi trop tard pour empêcher les Français de gagner le versant de la montagne du côté de la ville. Elles cherchèrent toutefois à le reprendre, mais leurs efforts se brisèrent contre les vaillans soldats de Lorges, secondés par la légion helvétique (1). Ce fut à l'entrée de la nuit seulement, que quatre bataillons russes et la légion de Bachmann, que Hotze renvoyait à Korsakof, parvinrent à repousser la droite au pied des hauteurs de Wipchingen : Gazan maintint ses avant-postes à Schwamendingen.

Masséna sentant l'importance de réunir son corps de bataille, divisé sur les deux côtés de la ville de Zurich, fit sommer Korsakof de l'éva-

(1) Masséna dit qu'on se battit chaudement sur ce point, depuis dix heures jusqu'à la nuit, que les 10e légère, 37e et 102e de ligne y rivalisèrent ainsi que la légion helvétique. L'Archiduc ne fait presque pas mention de cet engagement.

cuer, sous prétexte de la préserver des fâcheux résultats d'une attaque de vive force; mais, au lieu de répondre, ce général retint le parlementaire. Bien convaincu que le moindre pas rétrograde compromettrait Suwarof, il n'osait se résoudre à une retraite que les événemens rendaient désormais inévitable. Ayant été joint dans la nuit par le corps de Durasof, qui avait fait un détour pour éviter la brigade Bontems, et voyant encore ses forces grossir par le reste du corps détaché sur la Linth, Korsakof conçut un moment l'espoir de se maintenir à Zurich. Cependant il fallait commencer par rétablir sa communication avec le Rhin et se débarrasser du voisinage incommode de la division française qui s'était postée sur ses derrières.

Korsakof attaque Oudinot le 26, et s'ouvre un passage.

Le 26 septembre, à la pointe du jour, les Russes formés sur deux lignes, attaquèrent avec impétuosité la division Lorges; et dirigeant leurs plus grands efforts par leur droite contre la brigade Bontems qui était venue s'établir à la gauche, ils parvinrent à dégager le chemin de Winterthur, et à déjouer le projet de les acculer au lac. Ce fut un grand bonheur, car dans cet instant, Klein et Mortier canonnaient le petit Zurich, et l'artillerie d'Oudinot battant la porte de Hongg, augmentait le désordre dans la ville; la confusion y était horrible, tous les équipages encombrés dans les rues ne savaient où se réfugier.

Dans ces entrefaites, Korsakof convaincu de la nécessité de la retraite, s'était décidé à mettre son corps en marche sur la grande route, à l'exception de quelques traînards et des postes laissés aux portes; mais on assure que, contre tout principe militaire, il plaça l'infanterie en tête, la cavalerie au centre, la caisse et les équipages à la queue, l'artillerie en batterie à gauche de la chaussée pour couvrir le flanc de la marche. La tête de sa colonne renversa tout devant elle. Les efforts de Bontems pour l'arrêter furent inutiles; mais Lorges et Gazan ayant vivement attaqué le centre ennemi à la tête des 10e légère, 2e de ligne et du 9e de hussards, le désordre devint universel, malgré les efforts du général Sacken pour l'arrêter. Ce brave tomba blessé aux mains des républicains.

Il dirige sa retraite sur Schwamendingen.

Dès que l'infanterie et partie de la cavalerie eurent filé, les escadrons français assaillirent l'artillerie et les bagages. Les hussards russes firent de vaines charges pour les délivrer, et ne purent y réussir; ils furent culbutés, et leur général Likoschin dangereusement blessé : 100 pièces de canon, le trésor de l'armée, tous les équipages, ainsi que tout ce qui se trouvait encore dans Zurich, devinrent la proie des vainqueurs. Au même instant, Oudinot s'avançait par le chemin de Hongg, contre la porte de la Limmat, qu'un poste défendait encore opiniâ-

La queue de colonne et ses parcs sont enlevés

trément. La 37ᵉ, soutenue de la légion helvétique, en enfonça la porte, malgré une canonnade assez vive; tandis que Klein de son côté pénétrait dans le petit Zurich avec la réserve. Quelques tirailleurs russes se défendaient encore isolément de rue en rue : ce fut à cette occasion que le vénérable Lavater, imaginant faire tomber les armes de ces furieux par la seule présence d'un ministre du Dieu de paix, s'avança inconsidérément entre les deux troupes, et fut frappé d'un coup mortel. Enfin, après avoir eu 8 mille hommes hors de combat, et perdu un bon nombre de prisonniers, Korsakof gagna le Rhin par Bulach et Eglisau. Une colonne opéra sa retraite par la route de Winterthur sur Schaffhausen.

Observations sur cette journée.

Quelque brillans que fussent les résultats de cette journée, elle eût pu être plus décisive encore, si Masséna, profitant des avantages obtenus le 25, eût porté pendant la nuit toutes ses forces sur la rive droite, en ne laissant devant le petit Zurich qu'un rideau pour masquer le débouché de la place. La division Ménard même, au lieu de passer à Bruck le lendemain, aurait dû marcher dans la soirée sur Fahr, et y passer la Limmat. On se serait alors facilement emparé du Zurichberg, et on eût interdit aux Russes tout moyen de retraite.

L'incertitude du succès de l'attaque de Soult, dont on n'apprit la victoire que dans la nuit, et

la crainte de voir Korsakof percer sur l'Albis pour se lier à Suwarof, atténuent ce reproche; mais comme le général russe ne pouvait marcher à la fois sur Winterthur et sur Zug, et que Mortier seul eût été à même de masquer la route escarpée qui mène à la dernière de ces villes; nous restons convaincus que les principes exigeaient qu'on réunît le plus de moyens possible le second jour, pour l'attaque du Zurichberg.

Soult, en effet, n'avait pas été moins heureux sur la Linth, que le général en chef sur la Limmat: son entreprise difficile, comme tous les passages successifs, fut favorisée par les dispositions de Hotze, qui n'avait réuni que 2 bataillons à son quartier-général de Kaltenbrun, et dispersé tout le reste de la division en postes le long de la rivière. Toutefois la précision des mesures arrêtées par le général français n'en contribua pas moins à assurer son succès. La brigade de droite devait faire l'attaque principale sur Schænis; huit barques amenées du lac de Zug à Bilten, furent destinées à jeter d'abord un détachement de braves sur la rive droite, et à construire ensuite un pont. Le général Laval, après avoir fait des démonstrations au centre pour fixer l'attention de l'ennemi sur les hauteurs de Benken, dut se rabattre vivement à gauche, où le chef de brigade Lochet avait ordre de débarquer avec un millier d'hommes, pour rétablir le pont de Gry- Soult passe la Linth.

nau. Ce dernier, embarqué à Lachen, eut l'instruction de jeter le tiers de son détachement sous la protection de 2 chaloupes canonnières, à Schmeriken, afin de balayer les postes ennemis de la pointe du lac, de faciliter l'entrée des autres barques dans les eaux de la Linth, et de protéger la marche jusqu'au saillant de Grynau.

Brillant succès qu'il obtient.

Le 25, à trois heures du matin, tout se mit en mouvement, et Soult conduisit lui-même l'attaque de Bilten. L'ennemi, averti par le bruit des voitures, fit aussitôt feu sur la rive gauche. Il était urgent d'accélérer le passage, qui eût échoué plus tard. Cent-cinquante volontaires de la 36e, conduits par l'intrépide Dellard, se jettent à la nage, le sabre dans les dents et le fusil attaché sur la tête : ils traversent la Linth; et protégés par l'artillerie de la rive gauche, dispersent en un instant tous les postes avancés, de manière à faciliter le débarquement de six compagnies de grenadiers, qui n'eurent pas de peine à s'emparer de Schænis.

Hotze est tué, son corps entièrement défait.

Le général Hotze était parti de Kaltenbrun aux premiers coups de canon, et arrivait à Schænis avec deux bataillons. Il rallia à cette réserve les troupes qui venaient d'être culbutées, et chassa les Français du village; mais, ayant voulu s'approcher du point de passage pour faire une reconnaissance, il tomba avec son chef d'état-major, le colonel Plunkett, sous une décharge

de mousqueterie, qui les étendit morts sur la place. Cet événement jeta la consternation parmi les Autrichiens, et diminua leur énergie. Attaqués de nouveau par six autres compagnies de grenadiers, et un bataillon de la 25^e^ légère qui déboucha au pied de la montagne de Wesen, ils évacuèrent enfin Schœnis, et se retirèrent sur Kaltenbrun, d'où Soult les délogea encore dans la soirée, après un engagement assez vif.

Vers les bouches de la Linth, quelques accidens avaient retardé les progrès des Français. Lochet ne put remonter la rivière, et vint débarquer à Schmeriken, d'où il marcha sur Grynau. Le pont fut réparé avec tant de précipitation, qu'il se rompit au moment où le premier peloton de la brigade Laval le franchissait. Ce malheur rendait des plus critiques la position du peu de troupes jeté à la rive droite; car le corps russe du général Titoff s'avançait pour l'écraser. Cependant, cette poignée de volontaires de la 25^e^ légère et de la 94^e^ de ligne, combattit avec tant de valeur, qu'à l'aide du feu de quelques bataillons formés sur la rive opposée, elle parvint à repousser l'ennemi, non sans lui faire essuyer une perte sensible.

Pétrasch se retire avec les débris.

Le général Pétrasch, qui succéda à Hotze dans le commandement de l'aile gauche de l'armée alliée, avait commencé sa retraite sur le Toggenburg aussitôt après la prise de Kaltenbrun.

Se ravisant néanmoins, pendant la nuit, il imagina de reprendre ce village, afin de retourner sur la Linth, si Korsakof obtenait quelque avantage le lendemain. Cette tentative ne servit qu'à rendre sa défaite plus complète; car 1800 hommes et un escadron qu'il y avait envoyés, ayant pénétré jusqu'à Benken, y furent coupés par trois bataillons français, et obligés de se rendre avec 5 pièces de canon.

Le 26, Soult poursuivit ses succès: deux bataillons, conduits par Godinot, dépostèrent les Autrichiens de Wesen, enlevèrent huit pièces de canon, et firent 700 prisonniers. Titof fut chassé de Gruningen derrière la Thur, et une partie de la brigade Laval se porta d'Uznach sur Rapperschweil, où l'on trouva quelques magasins et toute la flottille du colonel Williams.

Il se hâte de repasser le Rhin.

Pétrasch, suivi de près par les coureurs de Soult, et instruit du désastre de Korsakof, se hâta de passer la Thur: ne jugeant pas même cette barrière assez forte, il marcha par St.-Gall sur le Rhin, qu'il traversa le lendemain à Rheineck; démarche précipitée dont les résultats ne pouvaient manquer d'être funestes: on l'en a d'autant plus blâmé, que les Français, inquiétés par l'attaque de Jellachich et de Linken sur Glaris, se contentèrent de le faire suivre par des troupes légères, pour faire aussitôt face au lac de Wallenstadt. Ces deux journées valurent à la

division Soult 3 mille prisonniers, plusieurs drapeaux, 20 pièces de canon, et presque tous les bagages des Autrichiens. Quelque louables que fussent les mesures prises pour obtenir ce succès, il faut convenir que Soult fut merveilleusement servi par la mort fatale de Hotze et de son chef d'état-major; circonstance peut-être unique dans son genre, et qui priva les Autrichiens de directions pendant une partie de la journée.

Sur ces entrefaites, Suwarof, retenu jusqu'au 11 en Italie, par les efforts de Moreau pour secourir Tortone, et par des préparatifs indispensables pour la marche pénible qu'il allait entreprendre, s'était enfin mis en route vers la Suisse. Opérations de Suwarof.

Nous avons dit, d'après un témoin oculaire digne de foi, qu'au lieu de marcher par le Splugin ou le Bernardin à Coire, Suwarof s'en était rapporté aux Autrichiens, et avait choisi la route en effet la plus courte, mais beaucoup plus chanceuse, du St.-Gothard et de la Reuss (1). Le colonel Weyrother, dont on se rappelle l'influence sur les opérations de Wurmser et d'Alvinzi en Italie, l'accompagnait, et c'est sans doute lui qui

---

(1) Les Russes et les Autrichiens se sont réciproquement imputés les causes de ces revers; il ne nous appartient pas de juger ce grand procès : mais nous donnerons à la fin de ce volume une pièce intéressante qui nous paraît rédigée avec sincérité, par un témoin oculaire. (Voyez pièces justificatives, n° 7.)

traça l'itinéraire. En suivant la première direction, Suwarof aurait pu, dès le 25 septembre, effectuer sa jonction avec l'aile gauche autrichienne, et, comme sa marche par les Grisons ne l'eût pas engagé au milieu de l'armée française, il aurait été superflu de prescrire à Hotze et à Korsakof de prendre une attitude offensive. Il semblait même convenable, dans cette hypothèse, de laisser au dernier les trois brigades dirigées sur Glaris, recommandant aux deux généraux de se borner à une défensive prudente. Si ces précautions n'eussent pas empêché la défaite de Korsakof devant Zurich, du moins est-il à croire que le mal n'eût pas été si grand. En admettant la possibilité de cette défaite, Suwarof intact, réuni à Hotze, aux débris de son lieutenant, et aux renforts en marche sur Constance, eût présenté encore à Masséna 60 mille combattans pleins d'ardeur dirigés par un capitaine dont l'habileté ne le cédait point à celle de son adversaire. N'ayant aucun reproche à adresser à ses Alliés, le maréchal eût mis tout son zèle à réparer un échec qu'il allait de sa gloire d'effacer, et l'archiduc Charles venant le seconder vers la Forêt-Noire, ils eussent pu, de concert, reprendre une offensive menaçante. Nous allons voir, au contraire, combien de revers entraîna la détermination de passer le St.-Gothard.

Disposi- Le corps de Suwarof arriva le 15 août à Ta-

verne : il fut obligé d'y perdre quatre jours à attendre les moyens de transports que les administrations autrichiennes étaient chargées d'y préparer. Son artillerie et ses bagages s'embarquèrent sur le lac de Como, pour gagner les seules routes praticables des Grisons ; et, le 19, Rosenberg partit avec 6 mille hommes pour Bellinzona. Ce corps devait ensuite, par une marche hardie, se jeter dans le Val-Blegno, gagner la vallée de Dissentis, et tourner le St.-Gothard par le revers du Chrispalt sur Urseren ; tandis que le général Auffemberg, partant de Dissentis avec quatre bataillons autrichiens, entrerait dans le Maderaner-Thal, et descendrait à Amsteg au centre de la vallée de la Reuss.

tions pour l'attaque du Gothard.

Ces dispositions, excellentes pour menacer l'avant-garde de Lecourbe, et faciliter le passage de l'horrible défilé du Gothard et du pont du Diable, devaient compromettre le général autrichien pour peu qu'il devançât l'arrivée des Russes, et que les Français fussent en mesure.

Le 21, Suwarof n'emmenant avec lui que des pièces de montagnes, pour le transport desquelles il fut même obligé de démonter une partie de sa cavalerie, s'achemina vers le St.-Gothard. Le grand-duc Constantin qui avait fait toute la campagne avec la plus grande distinction, tantôt à l'avant-garde, tantôt au corps de bataille, accompagnait encore le maréchal dans

cette chanceuse expédition. Sa petite armée ne dépassait pas 12 mille hommes, non compris toutefois les 6 mille de Rosenberg. Elle arriva à Airolo le 23, et y fut jointe par le corps de Strauch, qui avait flanqué sa marche, en chassant du Val-Maggia l'avant-garde de Thureau.

Belle défense de Gudin.

Gudin défendait la montagne avec 3 bataillons. Un 4ᵉ couvrait les avenues du Furca. Un détachement gardait le Chrispalt. Attaqué de front par Bagration et Derfelden, ce général français fit une résistance opiniâtre et sanglante, pour donner à Lecourbe le temps de réunir ses troupes. Suwarof, toujours impatient, comptait les minutes et redoublait les attaques sans observer que ses soldats, forcés de grimper sur les rochers à découvert, étaient fusillés aisément par un ennemi intelligent et abrité par le terrain. Weyrother lui conseilla, dit-on, de tourner ces obstacles; mais le maréchal assez disposé à écouter les avis de cet officier dans le cabinet, était intraitable sur le champ de bataille, où l'énergie de ses résolutions s'accommodait mal de la tactique compassée de ses alliés. Ce fut sans doute dans cette occasion que, pour encourager ses troupes, rebutées par l'escalade de ces monts effrayans, il se coucha dans un fossé, et leur déclara *qu'il voulait être enterré là, où ses enfans reculaient pour la première fois.* Soit que cette anecdote fût vraie, soit qu'elle fût applicable à

d'autres circonstances, il fallut bien se rendre enfin à l'évidence, le maréchal chargea Schweikofsky de chercher un passage pour tourner Lecourbe à droite, pendant que Strauch gravissant les hauteurs de gauche par un détour, débusquerait Gudin plus facilement. Celui-ci, menacé par les flancs, opéra en bon ordre sa retraite sur l'Hospital et le Furca. Suwarof bivouaqua en avant de ce premier endroit.

Rosenberg descend sur Urseren.

De son côté, Rosenberg avait assailli sur le Chrispalt un détachement français qui ne s'attendait point à être visité par une force aussi considérable sur ces cîmes arides et inhospitalières, il fut en majeure partie pris ou tué. La colonne russe, fière de ce succès, descendit sur Urseren, en même temps qu'Auffemberg se portait sur Amsteg.

Lecourbe tourné se tire d'affaire par son activité.

Lecourbe, ignorant toutes les dispositions de son adversaire, et le plan concerté pour tourner sa gauche, imagina qu'on se contenterait de l'attaquer par la route, et accourut en toute hâte avec la brigade Loison jusqu'à l'Hospital. Cette marche était téméraire : se porter en masse sur un point saillant est fort bien, quand on est décidé à l'offensive; mais Lecourbe, instruit de l'approche de Suwarof et hors d'état de se mesurer avec lui, devait éviter tout mouvement qui pût l'exposer à être enveloppé. Bientôt informé de l'apparition de Rosenberg vers Urse-

ren, et sentant qu'il ne pourrait passer sur le corps à ces 6 mille hommes, tandis qu'il se trouverait lui-même pressé en queue par des forces doubles, il prit son parti sans hésiter, canonna un instant les troupes de Suwarof à l'Hospital pour leur imposer, jeta son artillerie dans la Reuss, passa sur la rive gauche pour escalader les rochers qui le séparaient du vallon de Geschenen, puis gagna heureusement Wasen.

Les colonnes russes réunies à Urseren, attaquent le pont du Diable.

Suwarof fit alors sa jonction avec le corps de Rosenberg, et, après avoir laissé celui de Strauch en observation dans les environs du Gothard, il descendit la Reuss à la poursuite des Français; l'arrière-garde de Lecourbe défendait le pont du Diable. Ce passage effrayant est trop connu pour que la description n'en soit pas superflue: il n'était pas à forcer de front; les républicains avaient rompu l'arche embrassant le lit de la Reuss, qui se précipite ici de 200 pieds au milieu des rochers. La colonne de Bagration, lancée à la charge par files, venait toujours briser sa course contre cet obstacle insurmontable, et le sang de ses braves ruisselait en pure perte: ceux qui n'étaient pas frappés à mort, étaient précipités par ceux-mêmes qui les suivaient dans le gouffre de la Reuss. Ennuyés d'un rôle si dangereux, ils se jetèrent enfin plus haut dans le lit de la rivière, la passèrent, et gravissant les hauteurs, forcèrent les troupes de Lecourbe à se retirer.

Le pont ayant été rétabli en toute hâte avec des troncs d'arbres, Suwarof opéra sa jonction avec Auffemberg. Ce dernier, arrivé la veille près d'Amsteg, luttait contre 2 mille hommes accourus d'Altorf, lorsque Lecourbe, descendant de Wasen derrière lui, rendit sa position des plus critiques. Toutefois, il se défendit avec résolution, et, grâce au danger qui menaçait Lecourbe lui-même, le général autrichien se maintint à l'entrée de la vallée de Maderan, où l'approche des Russes acheva de le dégager.

Elles passent le pont et joignent Auffemberg 25 septemb.

Lecourbe, trop heureux de s'être frayé un passage l'épée à la main, jugea prudent de concentrer tout ce qu'il put rallier de ses forces derrière la Reuss (1), et rompit les ponts de Seédorf dans l'espoir de se maintenir sur le flanc des Alpes de Surenen. Il comptait s'approvisionner à l'aide de la flottille qu'il avait sur le lac de Lucerne, et se promettait le plus grand succès de cette manœuvre, ne supposant pas que son adversaire osât s'engouffrer dans les montagnes du Schachenthal, en laissant une pareille force derrière lui. On croit qu'il eût été plus sage de se diriger sur Schwitz, afin de couvrir les derrières de Masséna, et de se mettre en communication immédiate avec lui. Mais le défaut de che-

Retraite des Français sur la Reuss.

(1) Séparé de Gudin et de Molitor, il n'avait guère que 6 mille hommes.

mins conduisant à ce bourg, engagea sans doute Lecourbe à courir le risque d'une retraite excentrique qui le plaçait sur le flanc de l'ennemi, plutôt que de s'exposer à être anéanti dans le Schachenthal.

Suwarof les laisse derrière lui, et se jette dans le Muttenthal.

Suwarof prit possession d'Altorf et de Fluelen, sans en être plus avancé. On sait que le chemin praticable se termine en ce dernier endroit, et que pour passer outre, il faut s'embarquer sur le lac de Lucerne, resserré ici entre des masses énormes de rochers à pic. On s'était peut-être flatté de s'emparer à Fluelen des barques nécessaires pour traverser le lac : toutefois ce calcul eût été trop problématique, puisque ces embarcations étaient depuis plusieurs mois au pouvoir des Français. On n'en trouva pas en effet le moindre vestige, et il fallut se résoudre à marcher par le Schachenthal, pour suivre le sentier qui conduit à travers les horribles rochers du Kesseren, dans le Muttenthal, et à Schwitz; passage abominable où l'audacieux Lecourbe lui-même avait craint de s'engager.

L'armée, obligée de défiler homme par homme, et de traîner en quelque sorte les bêtes de somme, employa trois jours à faire ce trajet de quelques lieues. Rosenberg, qui formait l'arrière-garde, fut bientôt harcelé par Lecourbe, qui se mit aux trousses de l'ennemi dès que son projet fut dévoilé, et il fallut toute la froide valeur des

soldats russes, pour que cette retraite ne devînt pas désastreuse. Cependant des traces horribles indiquaient la marche : des hommes mutilés, d'autres mourant de faim ou expirant de fatigue, des mulets et des chevaux estropiés jalonnaient l'espace depuis Altorf jusqu'à Mutten, où Suwarof descendit enfin à la tête de l'avant-garde, et surprit quelques compagnies laissées par Lecourbe. Le dessein du maréchal était de s'y réunir aux corps de Jellachich et de Linken, qui, d'après les conventions arrêtées, avaient dû y marcher, le premier de Wallenstadt par Netsthal et Mollis; et le second, des Grisons par la Haute-Linth.

Jellachich repoussé de Naeffels gagne Wallenstadt.

Il n'était plus temps; ces deux corps étaient déjà hors de ligne. Le 25, Jellachich débouchant avec huit bataillons sur trois colonnes, réussit d'abord à s'emparer de Mollis, et poussa sur Næfels, où s'était retiré le général Molitor; mais celui-ci opposant une résistance invincible, tous les efforts pour en forcer le pont furent inutiles. En vain les Autrichiens renouvelèrent l'attaque le lendemain matin, ils ne purent le déloger; les Français débouchant même de Wesen culbutèrent les deux bataillons qui s'y trouvaient, et donnèrent bientôt à Jellachich des inquiétudes sur sa propre retraite. Ce général averti, par les fuyards de Wesen, des succès de la division Soult et de la mort de Hotze, se

hâta de regagner Wallenstadt, et même de repasser le Rhin avec une précipitation toujours blâmable, quand on n'est point poursuivi par l'ennemi.

Linken est rejeté sur les Grisons.

Le même jour, Linken, dont la marche aurait dû coïncider avec celle de son collègue, afin de mettre la brigade Molitor entre deux feux, descendit la vallée de la Sernst sur deux colonnes, tandis qu'une troisième descendait le Tædi et les sources de la Linth. Un bataillon que Molitor avait jeté, on ne sait trop pourquoi, jusqu'à Wichlen, fut entouré et pris par les deux colonnes des ailes; un détachement qui voulut revenir du Schachenthal eut le même sort (1). Linken se dirigea ensuite sur Glaris. Molitor débarrassé de Jellachich lui tint tête avec le même courage, et força ce nouvel adversaire à se retirer à Schwanden, où il resta trois jours : privé ici de nouvelles de Suwarof et d'appui sur la droite, depuis la retraite de Jellachich, Linken reprit alors le chemin de Coire.

Nouvel embarras de Suwarof.

Le maréchal russe, qui venait d'échapper à tant de dangers et de fatigues, allait donc essuyer de plus rudes assauts encore par la retraite de ses alliés. Molitor se disposait à occuper le

(1) L'on a dit que ces bataillons allaient par le Schachenthal à Altorf; cela n'est pas, du moins pour celui qui fut rencontré à Wichleh (Wichlerbad), car ce n'est pas le chemin d'Altorf.

débouché de Kloenthal, qui conduit par le pied des rochers du Glaernisch dans la vallée de Mutten, à travers le Bragel : il s'agissait de le forcer et de faire face en même temps à la division Mortier, qui venait de fermer l'autre issue de ce coupe-gorge du côté de Schwitz, et à celle de Lecourbe qui inquiétait les communications par Brunnen.

En effet, Masséna, apprenant l'arrivée du corps russe à Altorf, avait senti le besoin d'arrêter ses progrès. N'ayant plus rien à redouter de Korsakof, dont l'armée était réduite de moitié, il ne laissa pour l'observer que les divisions Lorges et Ménard avec la cavalerie de Klein, sous le commandement supérieur d'Oudinot, puis dirigea la division Mortier sur Schwitz, et la réserve de grenadiers à Schindellegi. Le général en chef se rendit lui-même par le lac de Lucerne à Fluelen pour se concerter avec Lecourbe. Celui-ci venant d'être chargé du commandement de l'armée du Rhin, cette promotion occasiona quelques changemens dans l'état-major : sa division fut confiée à Loison; et Soult, à qui Masséna donna le commandement de l'aile droite, céda ses troupes au général Gazan, qui resta dans la vallée de la Linth.

Masséna marche contre lui.

Suwarof, parti d'Altorf le 26 septembre, ne put réunir que le 28, le gros de son armée à Mutten. Les soldats étaient si harassés du pénible

Le général russe fait halte à Mutten.

passage de la montagne, qu'il fallut les laisser reposer le 29. Une faible avant-garde de cavalerie se porta seulement sur le mont Bragel du côté de Glaris. Ce fut à Mutten que Suwarof apprit par la rumeur publique, le désastre de l'armée alliée. Sa position était effrayante, car il semblait aussi impossible de revenir sur ses pas, que de s'aventurer du côté de Schwitz, avec un corps épuisé de fatigue et de besoin, dénué d'artillerie et de munitions, ayant le vainqueur entre lui et l'armée qu'il cherchait à joindre, et qu'il ne devait plus trouver que derrière le Rhin.

Il persiste d'abord à vouloir percer sur Schwitz.

Rien ne lui avait coûté pour remplir la promesse faite à ses lieutenans de déboucher derrière l'armée française, afin de ne pas les exposer par sa faute à une défaite; il s'était précipité comme un torrent furieux au milieu des Alpes, et sa marche dont l'audace égale l'impétuosité est un témoignage de ce que peut la volonté énergique d'un seul homme. Quoique déçu dans ses espérances, il prétendit encore s'avancer sur Schwitz, et l'on aurait tort de le lui reprocher: l'idée d'une marche rétrograde l'indignait; il voulait vaincre ou mourir, se flattant que l'effroi de son nom et la bravoure de ses troupes ramèneraient la victoire sous les drapeaux des Alliés. Son caractère altier et irascible ne plia pas plus dans cette circonstance que devant Foczani, Ismaël et Praga; il sentit qu'en un clin-

d'œil il allait perdre, par la faute de ses lieutenans, tout le prestige de son invincibilité : une obstination fondée sur de tels motifs est concevable; il serait superflu de la justifier.

Après maintes représentations, le maréchal renonça néanmoins à cette résolution téméraire. Dès lors, il ne lui restait qu'un bon parti à prendre, c'était d'aller par le chemin le plus court vers Glaris; d'y rallier la division Linken, qui n'avait pas encore regagné les Grisons, et d'attirer les débris du corps de Pétrasch. Mais pour obtenir ce résultat, il eût fallu pousser le 27 une forte avant-garde sur la route de Glaris, débusquer la brigade Molitor qui y avait pris poste, suivre le 28 avec le gros de l'armée, et forcer sans délai le passage par Mollis et Wesen, vers le Toggembourg et Sargans. En cas d'échec sur la Linth, on eût conservé un chemin de retraite, difficile à la vérité, mais libre; c'était le sentier qui conduit de Glaris à Coire, par les montagnes d'Elm et de Panix.

Il se décide enfin à la retraite sur les Grisons.

Le retard qu'on mit à occuper en forces la route de Glaris, donna à Molitor le temps d'y envoyer quelques troupes, qui chassèrent du Bragel le détachement de cosaques qui l'occupait. A la vérité, elles en furent à leur tour culbutées jusqu'au lac de Kloenthal, par le général Auffemberg, soutenu de l'avant-garde de Suwarof; mais la lassitude des Autrichiens et

Belle défense de Molitor au Kloenthal et à Næfels.

l'insuffisance de leurs moyens ne permirent pas de forcer les hauteurs qui barrent la vallée à l'issue de ce lac.

Suwarof, laissant à Mutten la division Rosenberg, pour observer l'entrée de la vallée, en partit le 30 avec le reste de l'armée. La première division ayant joint la brigade Auffemberg, acheva de nettoyer le Kloenthal, et rejeta les Français sur la Linth. Molitor, calme au milieu du péril qui le pressait, et sentant aussi bien l'importance que le danger de sa position, fit la défense la plus habile, disputa le terrain pied à pied, brûla le pont de Nettsthal, et se retira derrière celui de Næfels. Suwarof descendit sur Glaris où il trouva heureusement quelques vivres dont il manquait totalement. L'avant-garde suivit les Français sur Næfels, où le prince Bagration les attaqua le 1er octobre. Jamais peut-être ils n'avaient déployé plus de constance et de bravoure : Molitor, sûr d'être soutenu par Gazan, oublia dix jours de fatigues, de privations et de combats opiniâtres; il avait tenu le 25 et le 26 septembre contre Jellachich, les 28 et 29 contre Linken, le 30 contre Auffemberg, et à peine sorti de cette triple lutte, qu'il fallut encore résister à l'impétuosité des soldats de Suwarof. Le poste fut pris et repris plusieurs fois. Les républicains, inférieurs en nombre, combattaient avec acharnement, pour donner le temps à la division Ga-

zan, d'arriver de Schænis : la 3e demi-brigade helvétique, électrisée par les souvenirs que lui rappelait le nom de Næfels, se couvrit de gloire dans ce combat à côté des Français. Gazan, ayant enfin débouché de Wesen, força les Russes à regagner Glaris.

Masséna attaque vainement l'arrière-garde à Mutten.

Le même jour, une affaire sanglante s'engageait dans les gorges de Mutten. Masséna qui était venu par Lucerne rejoindre Lecourbe, ayant poussé avec lui une reconnaissance sur le Schachenthal le 29, n'y avait découvert que les horribles traces de la marche des Russes; il fit aussitôt diriger sur Brunnen la brigade Loison pour se réunir vers Schwitz aux troupes de Mortier. Le 30, Masséna reconnut la position de Rosenberg, et l'attaqua le lendemain. Les Russes, serrés en masse sur deux lignes dans le fond de la vallée, reçurent le choc sans en être ébranlés; et tombant ensuite sur les républicains, les ramenèrent en désordre jusqu'à Schwitz, où la 67e qui n'avait pas encore combattu, arrêta la poursuite, et protégea la retraite. Dans cet engagement où les troupes russes déployèrent tour à tour l'impassibilité et l'impétuosité de leur courage, les républicains perdirent cinq pièces de canon, mille prisonniers, outre pareil nombre de morts et de blessés.

Le général français n'ayant pu forcer le passage du Muttenthal, et bien convaincu d'ailleurs

qu'il ne gagnerait rien à suivre l'ennemi en queue, y laissa six bataillons en observation, et fit filer, par Einsiedlen, le reste de ses troupes vers la vallée de la Linth.

Le maréchal se décide à se retirer par Elm.

Suwarof n'attendit pas l'effet de cette manœuvre : incertain si Wallenstadt et Sargans se trouvaient au pouvoir des Autrichiens, et instruit au contraire de la résistance éprouvée par Bagration à Næfels, il se détermina à effectuer sa retraite par le val d'Engi, route encore plus affreuse que celle tenue quelques jours auparavant, et dont une récente chute de neige augmentait les difficultés.

Un illustre historien a blâmé le maréchal de cette résolution : puisqu'il avait tant fait jusque-là, il aurait dû, selon lui, tenter encore un coup vigoureux pour s'emparer de Wesen; la probabilité d'y trouver un chemin passable sur Sargans, de se voir même secondé par Jellachich qui, honteux de sa retraite prématurée, venait de se reporter au-devant des Russes; enfin l'assurance de pouvoir, en cas de revers, prendre au pis-aller le chemin de la vallée d'Engi, étaient, s'il faut l'en croire, des motifs suffisans pour déterminer Suwarof à un dernier effort.

Ce reproche nous semble beaucoup plus spécieux que solide; comment se flatter que Jellachich et Linken reviendaient volontairement sur leurs pas, eux qui venaient de manquer à un

rendez-vous concerté? Et si, faute de les rencontrer, l'on était battu complètement à Wesen, quelle horrible retraite n'eût-on pas faite par Engi, poursuivi, harcelé par un vainqueur qui doublait ses forces par l'activité? ne valait-il pas mieux conserver un reste d'attitude et sauver un corps déjà abîmé par tant de fatigues et de privations, que de courir après un succès à Wesen, qui n'eût point été assez important pour continuer l'offensive?

La retraite étant résolue, Auffemberg ouvrit la marche le 2 octobre, passa la montagne de Panix le lendemain, et arriva le 5 à Coire. Suwarof, obligé d'attendre Rosenberg, ne se mit en chemin que le 4, et rejoignit Auffemberg le 7, avec son avant-garde. Mais le gros de l'armée, harcelé jusqu'à Matt par les Français, ne passa les monts qu'après avoir essuyé des fatigues inouïes. Plusieurs centaines d'hommes et toutes les bêtes de somme, périrent dans les précipices. Les blessés, les malades, et une grande partie des bagages, furent abandonnés. Enfin dans les journées du 9 et du 10, Suwarof parvint à rassembler son armée aux environs d'Ilanz, où il avait transféré son quartier-général.

Retraite par le val d'Engi ou de la Sernst.

Aucune expression ne saurait rendre ce que cette retraite eut d'horrible. La gloire n'est pas uniquement le prix des dangers et de la victoire; il y en a aussi à braver les élémens, la nature,

les privations : sous ce rapport il y eut peu d'événemens plus glorieux pour les deux partis, dans le cours de cette guerre mémorable, où les hommes semblaient prendre à tâche de surpasser l'humanité.

Observations sur les opérations de Masséna.

On a fait à Masséna le reproche d'avoir laissé échapper le corps d'armée de Suwarof. En calculant toutes les probabilités, il n'était pas vraisemblable, dit-on, que le maréchal débouchât dans la Suisse, après la catastrophe de Korsakof; et il semblait au contraire évident qu'il dût repasser les Alpes, soit en retournant dans le Schachenthal, et de là dans la vallée de la Reuss, soit en descendant dans le canton de Glaris, et de là dans le pays des Grisons : on pense qu'il fallait, dès lors, tout oser pour lui couper la retraite, en concentrant la masse des troupes à Altorf et Glaris.

Ces observations, en apparence pleines de justesse, demandent un plus mûr examen. Sans doute si l'on eût dirigé la division Mortier et la réserve sur Glaris, de concert avec les troupes de Soult, ces forces auraient pu y arriver le 29 septembre, accabler Linken, et fermer par le Bragel la route que suivit le maréchal. Mais cette résolution qui devait être prise le soir même de la bataille de Zurich, ne paraissait pas la plus prudente; on ignorait au quartier-général l'issue positive des engagemens de Lecourbe dans la

vallée de la Reuss ; on ne connaissait ni les forces de Suwarof, ni la retraite prématurée de Jellachich et de Pétrasch. En se portant sur Schwitz, Masséna comptait se mettre plus facilement en relation avec Lecourbe, et mieux couvrir les communications de l'armée en cas de revers. Si par la tournure des événemens, la marche sur Glaris eût procuré d'immenses résultats, on ne saurait pourtant reprocher au général français d'avoir préféré la direction de Schwitz. Et dans le fait, si l'on avait laissé cette route entièrement à découvert, eût-il été impossible à un homme de la trempe de Suwarof, de se jeter en deux marches forcées sur la Limmat, de la passer, et, après en avoir détruit les ponts, de joindre Korsakof vers Schaffhausen? Le mouvement eût été téméraire, j'en conviens; mais de quoi n'est pas capable un lion assailli par des chasseurs, et auquel on laisse entrevoir une issue : le combat de Rosenberg, à Mutten, prouve ce qu'eût fait l'armée russe conduite par un chef adoré des soldats, quand il aurait été question de s'ouvrir un passage.

Le cas aurait été différent si la division Lecourbe se fût repliée intacte sur Schwitz; nul doute que Masséna, tranquille alors de ce côté, n'eût pu mieux faire que de diriger ses efforts sur Glaris, en laissant au général Ménard des instructions sur la conduite prudente qu'il aurait

à tenir entre la Limmat et le Rhin. Dans toute autre hypothèse, l'idée de Masséna, d'agir sur les flancs de son adversaire en ne lui découvrant que le cul-de-sac de Einsiedlen, avait du moins l'avantage de ne pas abandonner au hasard la communication principale de l'armée.

Les observations que nous présentons ici sont fondées sur l'état des affaires au moment où le général français prit sa décision; elles ne détruisent pas l'avantage d'opérer en masse sur Glaris. Toute résolution, à la guerre, a ses inconvéniens, et si celle de laisser la route de Schwitz ouverte au maréchal, n'en semble pas exempte, il n'était pourtant pas impossible qu'elle réussît, surtout en rompant les ponts de la Limmat, et mettant garnison à Zurich.

Dispositions de Masséna pour balayer la Suisse.

Après la délivrance des petits cantons, Masséna voulut reporter sa ligne sur le Rhin. Il chargea en conséquence le général Loison de reprendre le St.-Gothard, et d'inquiéter Linken dans la vallée du Rhin antérieur; Mortier prit poste à Mels et Sarganz, vis-à-vis du corps de Jellachich: Gazan s'avança sur la Thur; une de ses brigades se porta à Rheineck, pour observer le général Pétrasch retiré à Feldkirch. La réserve de grenadiers revint sur Andelfingen. Oudinot, avec l'aile gauche, s'établit en avant de la Thur, vis-à-vis des ponts que Korsakof conservait sur le Rhin.

Positions des Alliés.

Ce général avait rallié à son armée une division

de Bavarois et le faible corps du prince de Condé; sa gauche s'appuyait à Constance, sa droite à Schaffhausen : un corps assez nombreux d'infanterie et de cavalerie campait sur la rive gauche, en avant de Diesenhofen; 2 mille hommes et 4 pièces de canon défendaient la tête de pont de Busingen. Le prince Charles, accouru en toute hâte de Manheim, arrivait aux sources du Danube avec 25 mille hommes; et Nauendorf occupait toujours sa position entre Schaffhausen et Bâle.

Korsakof veut se reporter en avant au secours de Suwarof.

Korsakof, ignorant encore le sort de Suwarof, se décida à tenter une diversion en sa faveur, et rassembla 12 à 13 mille hommes à Busingen. Cette résolution, quoique tardive, d'après l'état actuel des choses, semblait devoir tirer de l'incertitude où l'on se trouvait. D'ailleurs il valait mieux s'engager à contre-temps que de ne rien tenter pour dégager une portion de l'armée qu'on croyait compromise. On ne tarda pas à être aux prises, car Oudinot s'avançait aussi de son côté avec les divisions Lorges et Ménard sur Busingen et Diesenhofen, qu'il reconnut dans la journée du 6 octobre.

Combat de Busingen. 7 octobre.

Le 7, à la pointe du jour, Korsakof déboucha de Busingen, et attaqua avec impétuosité le général Ménard, qui marchait à sa rencontre; en même temps le général Woïnof s'avança de Diesenhofen avec deux bataillons et quelques esca-

drons ; le corps de Condé devait marcher de Constance sur Frauenfeld. La supériorité des Russes leur procura d'abord une victoire facile; les Français furent culbutés jusqu'à Trullikon; mais la réserve, arrivant dans cet instant d'Andelfingen, changea la face du combat; l'ennemi fut ramené l'épée dans les reins, sous le canon de Busingen. Dans cet intervalle, Lorges avait repoussé à Diesenhofen le petit détachement de Woïnof à l'instant même où Korsakof poussait Ménard devant lui. Comme il n'y a qu'une lieue et demie de Diesenhofen à Busingen, Lorges en marchant rapidement par sa gauche pouvait gagner la tête de pont avant l'ennemi. Pour empêcher, ou retarder ce mouvement, les Russes rassemblèrent toute leur cavalerie restée en réserve de l'autre côté du Rhin, et la portèrent par la rive droite en avant de Diesenhofen. Elle chargea à plusieurs reprises l'infanterie de Lorges, et, quoique constamment repoussée, elle remplit son but, puisque les troupes opposées à Ménard rentrèrent sans perte notable dans la tête de pont. Le général français appréciait trop l'importance d'un pareil débouché pour les y laisser paisibles. A la chute du jour, l'ordre fut donné de l'enlever de vive force. La valeur républicaine se brisa contre les obstacles de l'art et l'opiniâtreté russe. Forcés de battre en retraite, les Français furent suivis vivement et débusqués

même de la forêt voisine dont ils s'étaient emparés. Toutefois l'Archiduc ne croyant pas devoir courir les risques d'une nouvelle affaire, et instruit de l'échauffourée de Constance, autorisa Korsakof à évacuer ce poste, en ayant soin d'en retirer l'artillerie et d'en replier le pont. Celui de Diesenhofen que Woïnof avait bravement défendu jusqu'à la nuit fut également détruit.

Affaire de Constance.

Masséna pour balayer toute la rive gauche, avait dirigé le général Gazan sur Constance. Cette ville était occupée par le prince de Condé, qui avait peu d'infanterie, mais plus de 3 mille chevaux y compris les escadrons russes et autrichiens. Tant de cavalerie était plus embarrassante qu'utile dans les vignes et les jardins enclos dont le terrain environnant est entrecoupé. Gazan l'attaqua le 7, et parvint à forcer la porte de Kreuzlingen, tandis que sa gauche occupait l'infanterie émigrée, sur la chaussée de Frauenfeld. Un bataillon marcha aussitôt sur le pont de Petershausen. Si les républicains n'eussent pas été harassés d'une marche forcée (ils venaient de Weil et de St.-Gall), le corps de Condé se serait vu forcé de poser les armes. Mais ils pénétrèrent dans Constance en colonne mince et très-allongée; les hommes se répandirent dans les rues, et il fut impossible de les réunir. Les émigrés, témoins de ce désordre et favorisés par la nuit qui

survint, rentrèrent en ville, s'ouvrirent un passage le sabre au poingt à travers une grêle de balles, et arrivèrent enfin au pont, qu'ils forcèrent également. Toutefois Constance resta au pouvoir des Français : les Alliés gardèrent Petershausen et réussirent à détruire le pont, grâces à la présence d'esprit et à la valeur des dragons autrichiens qui mirent pied à terre pour le barricader et donner le temps d'en couper les arches.

Les Autrichiens sont repoussés dans les Grisons.

Ces combats furent les derniers livrés dans la Suisse septentrionale. Au midi, les Autrichiens tenaient encore la vallée du Rhin antérieur : Loison les en chassa le 10 octobre, et ne leur laissa sur la rive gauche, que la montagne de Kunkel et quelques autres postes, qu'il leur enleva de concert avec Mortier, dans les premiers jours du mois suivant. Le Rhin servit alors de ligne de démarcation, comme au commencement de la campagne; et, de part et d'autre, les troupes entrèrent en quartiers d'hiver.

Suites de la bataille de Zurich.

La délivrance entière de l'Helvétie fut ainsi le premier fruit de la célèbre bataille de Zurich qui, après celle de Rivoli, est la plus extraordinaire sans contredit des deux premières guerres de la révolution, tant pour l'à-propos des coups frappés, que pour la grandeur des trophées et l'importance des résultats. Mais, quoique débarrassée du théâtre de la guerre, la Suisse resta

néanmoins foulée par les charges de l'armée victorieuse; car, loin de lui apporter quelques soulagemens, Masséna, dont les besoins allaient toujours croissant par la coupable négligence du directoire, n'en frappa pas moins à Bâle et à Zurich une forte contribution, qu'il déguisa sous le nom d'emprunt forcé. Le gouvernement suisse indigné, défendit à ces villes d'y obtempérer, moins peut-être en raison des sacrifices inouïs auxquels il s'était déjà résigné, que par l'attentat qu'un pareil procédé portait à ses droits et à son indépendance. Le général en chef pressé, dit-on, de tenir parole à ses soldats, et de satisfaire au pressant besoin de la solde, menaça d'exécution militaire, et sa conduite ne fut point désapprouvée par le cabinet du Luxembourg. Le directeur Laharpe accusé d'avoir mis le plus de fermeté dans cette patriotique opposition, ne tarda pas à en être puni; du moins sommes-nous autorisés à croire que la réaction qui l'exclut du gouvernement fut instiguée par la France.

Mais n'anticipons pas sur les événemens d'une période différente, et afin de conserver autant que possible l'ordre chronologique, reportons-nous en Egypte où il s'en passait de non moins intéressans: nous reviendrons ensuite en Italie où la fin de la campagne ne sera pas aussi glorieuse pour les armes républicaines que sur ces rivages lointains; puis nous terminerons

enfin ce volume par le récit du 18 brumaire, révolution politique dont l'influence eut des résultats si heureux sur le début de la campagne suivante.

---

# CHAPITRE XCV.

*Expédition des Turcs sur l'Égypte. — Défaite d'Aboukir. — Opérations en Albanie.—Blocus de Malte. — Retour de Bonaparte en France.*

Préparatifs d'une expédition turque contre Alexandrie.

La Porte, depuis son alliance avec la Russie et l'Angleterre, s'occupait d'une expédition contre l'Egypte : mais le désordre de ses finances, l'esprit d'insubordination des gouverneurs de provinces, et la révolte du pacha de Widdin, avaient paralysé une partie de ses efforts. Cependant, stimulé par la belle défense de Djezzar à St.-Jean-d'Acre, et surtout par les victoires remportées en Europe par la coalition, le divan redoubla d'activité. Le grand-visir fut envoyé en Syrie pour y rassembler une armée; des officiers anglais partirent pour Rhodes, afin de presser un armement qui devait transporter 18 mille hommes dans la Basse-Egypte. Ce corps, commandé par Seïd-Mustapha, pacha de Romélie, était destiné à former l'avant-garde du visir, et à rallier les Mamelucks et tous les mécontens.

Dispositions de

Lorsque les premiers avis de ces préparatifs parvinrent à Bonaparte, ce général s'occupait à

Bonaparte à son retour.

réparer les pertes essuyées en Syrie. Les demi-brigades se recomplétèrent par l'enrôlement des habitans du pays, ainsi que par l'achat d'esclaves éthiopiens : la cavalerie et l'artillerie reçurent des chevaux de remonte; l'organisation d'un corps grec fut décrétée; et quelques semaines de repos rendirent à l'armée un peu de son énergie.

État des esprits.

Toutefois la position dans laquelle tant de bons Français se voyaient réduits par la ruine de la flotte et la déclaration de guerre des Turcs, avait un peu rembruni les esprits. Chacun se croyant désormais condamné à un exil éternel, soupirait après une patrie justement chère. En vain Bonaparte s'était-il flatté de faire diversion à leur ennui par l'établissement de jeux publics, de théâtres, de cercles littéraires et même d'un institut, qui rappelaient un peu la France; officiers et soldats n'en mesuraient pas moins toutes les chances d'un fâcheux avenir. Le courage n'en était pas précisément altéré; mais des dispositions sombres, menaçaient d'affecter tôt ou tard le moral des troupes, et ne présageaient rien de bon.

Nouvelle répartition des troupes.

En attendant, Bonaparte disposa l'armée dans ses quartiers, de manière à pouvoir se porter rapidement sur tous les points menacés, et chargea Kléber de la défense des côtes. La garnison d'Alexandrie fut renforcée. Reynier, qui avait repris son ancien commandement, dut surveiller

la Syrie; le général Dommartin descendit le Nil, pour aller armer les forts de la côte; et le général en chef resta de sa personne au Caire, pour diriger tous les mouvemens.

Des dépêches de Desaix l'instruisirent bientôt des démarches des Mameluks, qui, comptant sur l'arrivée de la flotte turque, cherchaient à gagner la Basse-Egypte, pour se réunir aux troupes de débarquement. Osman-Bey suivait la rive droite du Nil, dans le dessein de se mettre en communication avec Ibrahim, qui s'était rapproché des frontières; et Mourad, descendant le Fayoum, voulait s'établir sur les lacs Natron, afin d'être plus à portée de soutenir les Arabes et d'exciter des soulèvemens. Pendant que le général Destaing combattait les insurgés du Bahyreh, Bonaparte envoya contre les Mameluks les généraux Lagrange et Murat. Le premier atteignit Osman-Bey dans l'Oasis de Sababiat, le battit, et dispersa son corps dans le désert, après lui avoir enlevé tous ses bagages. Mourad-Bey, plus heureux, se trouvant prévenu sur les lacs Natron, rétrograda vers les Pyramides. Vainement Bonaparte sortit lui-même du Caire à la tête d'une troupe d'élite, pour lui couper la retraite: l'habile chef de Mameluks évita sa poursuite, ainsi que celle de Murat, et regagna sans perte la Haute-Egypte.

Mouvemens des Mameluks.

C'est pendant cette courte expédition, qu'un

Nouvelle du

débarquement. courrier d'Alexandrie apporta au général en chef la nouvelle de l'arrivée des Turcs dans la rade d'Aboukir, le 11 juillet. Comme il s'attendait à cet événement, et que ses principales dispositions étaient déjà faites, Bonaparte se rendit sur-le-champ à Ramanieh, où il avait indiqué le rassemblement de l'armée. Les généraux Lannes et Rampon reçurent l'ordre de passer le Nil pour venir l'y joindre : Desaix eut celui de ne laisser qu'un détachement à la piste de Mourad-Bey, d'approvisionner les forts de Kenneh et de Kosséir, de se rapprocher du Caire pour surveiller l'intérieur de concert avec le général Dugua, et de faire filer sur Ramanieh la moitié de sa cavalerie. Kléber devait réunir la plus grande partie de sa division à Rosette, où se trouvait un immense dépôt de munitions ; enfin Reynier était autorisé à se replier sur le Caire, en laissant des garnisons dans les forts de la frontière, s'il était attaqué par des forces supérieures.

Mesures prises pour le déjouer.

Les Turcs sont favorisés par les événemens.

Tandis que les différens corps forçaient de marche pour arriver à Ramanieh, les Turcs débarquaient dans la presqu'île d'Aboukir, et s'emparaient du fort qui la défend. La plus grande partie de leur flotte avait paru devant Alexandrie le 11 juillet; mais elle n'y fut entièrement ralliée, et ne mouilla dans la rade que le 13 : la descente des troupes s'opéra sans obstacle le lendemain.

A la première apparition de l'escadre ennemie, Marmont avait porté à 300 hommes la garnison d'Aboukir. C'était assez pour mettre le fort à l'abri d'un coup de main, mais trop peu pour résister à une attaque régulière. Aussi Marmont en parut-il d'abord si persuadé, qu'ayant été renforcé, dans la journée du 14, par un détachement de 600 hommes avec lequel Destaing venait de dissiper les insurgés du Bahireh, il se détermina à sortir d'Alexandrie avec 1,200 hommes et 5 pièces de canon, pour dégager le fort et s'opposer au débarquement. Mais, instruit au bout de deux heures de marche, que l'ennemi l'avait déjà effectué, Marmont revint sur ses pas, et rentra dans la place. Cette conduite pusillanime lui valut des reproches amers de Bonaparte, qui l'accusa d'être la cause de la perte d'Aboukir. En effet, il est probable que si ce général eût persisté dans son projet, il aurait eu bon marché des Turcs. Ceux-ci, débarqués dans la journée, n'avaient encore aucun établissement à terre; et l'expérience prouvait assez qu'ils n'étaient pas des adversaires bien redoutables en rase campagne. D'ailleurs, en cas de revers, la retraite était toujours facile, puisque l'ennemi n'avait pas de cavalerie. Le commandant d'Alexandrie manqua donc d'audace et de tact militaire, en ne les attaquant pas au milieu de la nuit; et sa faute fut fatale à la garnison d'Aboukir. Le chef de ce

Marmont ne soutient pas à temps le fort d'Aboukir.

Les Turcs s'en emparent.

poste n'y avait laissé que 35 hommes, pour s'établir avec le reste de son monde dans une redoute placée à 200 toises en avant. Le 15 au matin, il fut assailli par la masse entière des Turcs, et se défendit long-temps avec succès; mais son caisson de munitions ayant sauté à la fin du jour, l'ennemi profita de cet accident pour escalader la redoute, dont toute la garnison fut passée au fil de l'épée. Le surlendemain, le fort capitula.

Ils hésitent à marcher sur Alexandrie, et se retranchent.

Maître de la presqu'île, Mustapha-Pacha aurait dû porter toutes ses forces sur Alexandrie, que l'escadre pouvait canonner en même temps. Les travaux que Bonaparte avait ordonnés étaient loin d'être achevés; et cette place ne présentait guère qu'un vaste camp retranché, pour la défense duquel 3 mille hommes semblaient insuffisans. Fort heureusement pour les Français, le général turc se contenta d'envoyer quelques bâtimens croiser devant le port, et ne s'occupa qu'à se retrancher, en attendant ses renforts.

Bonaparte vole au-devant d'eux.

Bonaparte en arrivant le 19 juillet à Ramanieh, avec son avant-garde, apprit les événemens d'Aboukir, et fut instruit des travaux que l'ennemi exécutait dans la presqu'île. Lés divisions Lannes et Rampon le rejoignirent le lendemain, ainsi que le général Menou, qui arrivait des lacs Natron, où il avait laissé un détachement pour contenir les Arabes. Ce dernier marcha aussitôt sur

Rosette, pour défendre l'entrée du Nil, et l'avant-garde, commandée par Murat, se porta sur Birket-Haïtas, d'où elle pouvait facilement communiquer avec Alexandrie, et intercepter les convois que les insurgés de l'intérieur dirigeaient sur le camp des Turcs. Le gros de l'armée vint y prendre position le 13 juillet.

Le général en chef, déterminé à attaquer le pacha, transféra son quartier-général à Alexandrie, et ordonna au général Destaing de faire, avec trois bataillons, une reconnaissance générale des lignes ennemies. Les troupes partirent de Birket-Haïtas, pour se rendre à Beddah; et, dans la nuit du 24 au 25, elles abandonnèrent cette dernière position, pour aller camper aux Puits, à environ deux lieues d'Aboukir, où elles furent renforcées par 400 chevaux que Desaix envoyait de la Haute-Egypte. Bonaparte employa le peu d'instans qui lui restaient jusqu'au jour, à terminer ses dispositions. L'impéritie de son adversaire rendait l'issue de la lutte à peu près certaine; mais il fallait ménager le sang des soldats, d'autant plus précieux qu'il était impossible de les remplacer, et personne n'ignore que les Turcs se croient invincibles derrière des retranchemens. Mustapha-Pacha avait établi son armée sur deux lignes : la première appuyait à deux mamelons, couverts d'ouvrages qui fermaient l'entrée de la presqu'île; trois mille hommes et

Il se dispose à les assaillir.

six pièces de canon les défendaient, soutenus par une réserve de 1,200 hommes et 4 pièces, placées au village qu'on trouve à peu de distance en arrière. La deuxième ligne campait à 300 toises de ce hameau : son centre était dans la redoute enlevée aux Français; et ses ailes se prolongeaient de part et d'autre jusqu'à la mer, derrière des espèces de tranchées. Celle de gauche n'était pas encore achevée ; mais ce défaut était suppléé par quelques chaloupes canonnières embossées près du rivage et dont le feu balayait toute la plage. Le pacha avait placé 7 mille hommes avec 12 pièces de canon dans ces retranchemens, et jeté une forte garnison dans le fort d'Aboukir. Son quartier-général était au village ; et, pour que sa première ligne ne pût être tournée par des troupes venant de Rosette, il avait fait couper les pontons du lac Madieh.

L'arrivée de Kléber détermine l'attaque au 25 juillet.

Bonaparte n'attendait, pour agir, que l'arrivée de Kléber. Instruit que ce général avait couché la veille à Fouah, et n'était plus qu'à une petite distance de l'armée, il destina sa division à former la réserve, et mit en mouvement, le 25 juillet, à la pointe du jour, celles des généraux Rampon et Lannes, ne laissant aux Puits qu'un détachement de cavalerie, aux ordres de Davoust, pour garder la communication avec Alexandrie. La cavalerie de Murat faisait l'avant-garde, avec trois bataillons commandés par Des-

taing. Les éclaireurs furent bientôt aux prises avec ceux de l'ennemi; et, pendant que les divisions se déployaient, Destaing reçut l'ordre d'enlever le mamelon où s'appuyait la droite de la première ligne des Turcs. Ceux-ci n'attendirent pas l'attaque; et, à l'approche de la colonne française, se retirèrent en désordre sur le village. La division du général Lannes, qui longeait les bords du lac Madieh, s'avança alors au pas de charge contre l'autre mamelon retranché, tandis que deux escadrons manœuvrèrent sur la gauche de l'infanterie, pour couper les Turcs du village, s'ils tentaient de s'y retirer. Cette manœuvre eut un plein succès; l'ennemi, épouvanté des forces qui marchaient sur lui, se borna en effet à tirer quelques coups de canon, et sortit à la hâte des retranchemens, pour se replier sur sa seconde ligne. Mais il n'était plus temps; la cavalerie, par une évolution rapide, lui avait enlevé tout espoir de retraite; et, chargeant vivement la masse des fuyards, elle les poussa, le sabre dans les reins, jusqu'au bord de la mer. Pressés, d'un autre côté, par l'infanterie de Lannes, ces malheureux préférèrent plutôt se jeter dans les flots, que de demander quartier. La flotte ottomane étant mouillée trop loin, pour pouvoir les secourir, la plupart se noyèrent, au nombre d'environ 2 mille.

La première ligne des Turcs, coupée de la seconde, est jetée à la mer.

Après ce premier succès si facilement obtenu,

le général Rampon, dont la division formait l'aile gauche, fit attaquer le village par trois bataillons, en même temps que ceux du général Destaing cherchaient à le tourner. Les Turcs opposèrent une vive résistance, et le pacha essaya de les soutenir par un renfort tiré de la gauche. Mais, au moment où ce corps débouchait, Murat, qui venait de prendre position à hauteur du village, le chargea avec toute sa cavalerie, et le mit dans une déroute complète. Au même instant, Destaing forçait les avenues du hameau, et obligeait les Turcs à l'évacuer avec une perte considérable.

La seconde ligne est attaquée à son tour.

Il ne restait plus que la seconde ligne à emporter: c'était la plus forte, et le pacha y avait réuni toutes ses troupes. Avant de les faire attaquer, Bonaparte laissa reposer les siennes, et profita de ce répit pour établir l'artillerie dans le village, de manière à battre la redoute et la droite des retranchemens. La cavalerie se forma sur l'extrême droite, derrière un bois de palmiers, qui la garantissait du feu de la redoute. La division Lannes était au centre, en arrière du village occupé par le général Destaing, et avait sur sa gauche celle de Rampon.

Quoique Kléber ne fût pas encore arrivé, Bonaparte se décida à brusquer son attaque; et, laissant Lannes en réserve, il donna l'ordre à la cavalerie et à la division Rampon d'assaillir si-

multanément les flancs de l'ennemi. Le général Fugières marcha sur les retranchemens de droite, avec trois bataillons échelonnés par une colonne de même force. Les Turcs venaient à sa rencontre; et un engagement assez vif eut lieu le long du rivage. Toutefois, les troupes de Fugières, redoublant d'ardeur, culbutent les Osmanlis, les pressent à la baïonnette, et les ramènent jusqu'au pied des ouvrages, qu'elles se préparent à escalader. Mais tous leurs efforts sont inutiles : le feu plongeant de la redoute et celui de la mousqueterie jettent le désordre dans les rangs; et, malgré l'arrivée d'un bataillon de renfort, la colonne d'attaque est forcée d'abandonner le terrain conquis, jonché de morts et de blessés.

**Les Français après un premier succès sont repoussés.**

Sur ces entrefaites, la cavalerie avait chargé les Turcs qui garnissaient la plage, sans pouvoir réussir à les déposter entièrement; et, chaque fois qu'elle s'engageait trop avant, les canonnières faisaient un feu terrible sur elle. Après plusieurs tentatives, Murat fit replier ses escadrons, et se borna à répondre vivement à l'artillerie ennemie.

**Les Turcs sortent de leurs retranchemens.**

L'échec éprouvé par l'aile gauche avait ébranlé le courage de l'armée française, et exalté celui des Musulmans. S'ils eussent été moins imprudens, ils seraient peut-être restés maîtres du champ de bataille : mais, à peine virent-ils s'éloigner la colonne du général Fugières, que, sortant en foule de la grande redoute qui était la

clef de leur position, ils coururent couper les têtes des morts et des blessés épars dans la plaine. Bonaparte, qui, dans cet instant, hésitait sur le parti qu'il devait prendre, s'aperçut de cette faute, et en profita sur-le-champ. Le général Lannes, qui était en bataille derrière le village, se mit à la tête de deux bataillons; et, soutenu par le reste de sa division, marcha rapidement sur la redoute dégarnie, pendant que l'aile gauche, ralliée par ses chefs, faisait volte face, et repoussait vigoureusement les Turcs.

Bonaparte profite de cette faute.

Cette double attaque obtenait déjà un plein succès, lorsque Murat, par une heureuse inspiration, rendit la victoire décisive. Saisissant le moment où le général Lannes enlevait la redoute, il ordonna une charge générale pour tourner la gauche de l'ennemi : lui-même, avec un escadron, coupa toute retraite aux Turcs sur le fort d'Aboukir, et pénétra jusqu'à la tente du pacha, qu'il fit prisonnier avec son escorte. Dès lors, le combat ne fut plus qu'une déroute épouvantable : cette masse de 9 mille Turcs, cernée par la cavalerie. et par les divisions Lannes et Rampon, ne fit qu'une faible résistance; un effort vigoureux pouvait encore lui ouvrir le chemin du fort, où elle eût obtenu une capitulation honorable; mais elle se laissa acculer à la mer, et y fut précipitée toute entière.

Murat tourne, leur coupe la retraite.

Ils sont jetés à la mer.

Les débris

Cette importante victoire, qui délivrait l'E-

gypte des dangers d'une invasion immédiate, ne coûta à l'armée française qu'environ 1,100 braves hors de combat; et donna aux indigènes une haute idée de sa puissance. De plus de 15 mille hommes dont se composait l'armée ottomane, il ne restait que la garnison du fort, que le fils du pacha avait renforcée avec les fuyards: elle s'élevait à plus de 4 mille hommes. Bonaparte, après la bataille, se rendit à Alexandrie, et laissa au général Lannes le soin de réduire Aboukir.

sont investis à Aboukir.

Celui-ci fit, dans la même nuit, établir des batteries de bombardement; et, le lendemain, somma la garnison. Mais les Turcs avaient reçu quelques secours de l'escadre; et, craignant d'ailleurs de subir le sort des prisonniers de Jaffa, ils refusèrent de se rendre. Leur amiral avait embossé des deux côtés du fort une flottille de canonnières et une frégate, qui gênaient les assiégeans: Lannes les fit battre par son artillerie, et les contraignit de gagner le large. Une blessure qu'il reçut le même jour dans une sortie, le força à remettre la conduite du siége au général Menou.

Ils s'y défendent en désespérés.

Les travaux se poussaient avec activité; et la garnison, qui manquait d'eau et de vivres, voulut faire une tentative pour s'en procurer; en même temps que des bâtimens légers s'approchaient de la côte, pour débarquer de l'artillerie et des munitions. Le 30 juillet, elle exécuta une

sortie générale, et parvint à se loger dans les maisons les plus voisines du fort; mais le général Davoust, qui commandait la tranchée, les attaqua avec cinq bataillons, en culbuta une partie dans la mer, rejeta le reste dans la place, et s'empara de l'artillerie que les chaloupes avaient mise à terre. Cet effort fut le dernier: les batteries, établies au bord de la contrescarpe, jouèrent avec tant de succès, que le fort s'écroulait de toutes parts. Les Turcs réduits à deux mille hommes, en proie à toutes les horreurs de la faim et de la soif, allaient subir l'assaut, lorsque, le 2 août, le fils du pacha qui les commandait se rendit à discrétion. Ces malheureux étaient si exténués par le besoin, que presque tous périrent pour avoir mangé avec trop d'avidité. Le commandant de l'escadre turque, témoin de ce dernier revers, leva l'ancre trois jours après, et se dirigea sur Jaffa, où il rejoignit le grand-visir.

Communications avec les Anglais sur les affaires d'Europe.

Le général en chef n'avait pas encore quitté Alexandrie, lorsque le commodore Sidney-Smith vint rétablir sa croisière devant ce port. Bonaparte lui fit proposer un échange de prisonniers, et profita de cette occasion pour se procurer des nouvelles d'Europe, dont il manquait depuis quelque temps. Il eut ainsi connaissance des derniers événemens militaires de l'Italie, et de la prise de Corfou par les Turco-Russes.

Blocus de Malte.

Après la bataille navale d'Aboukir, Nelson, de retour à Naples, où il avait été reçu en triomphateur, détacha une division de sa flotte pour faire le siége de Malte, que le général Vaubois défendait avec 4 mille hommes. Il se rendit bientôt lui-même devant l'île, avec le reste de son escadre renforcée par des Napolitains, et forma un cordon pour empêcher l'arrivée des secours. Le directoire ayant trop d'occupation sur le continent, pour songer à cette possession éloignée, abandonna Vaubois à ses faibles moyens. Il fit, toutefois, une vigoureuse résistance, ne céda le terrain que pied-à-pied, et finit par se renfermer dans la cité Valette. L'armée combinée, désespérant d'emporter de vive force une place réputée imprenable, attendit que la famine obligeât la garnison à capituler, et convertit le siége en un blocus rigoureux.

Opérations de la division de Corfou.

Les Alliés, arrêtés dans la Méditerranée par le rocher de Malte, furent plus heureux dans leur entreprise contre Corfou. Cette île et ses dépendances étaient occupées par une division qui faisait partie de l'armée expéditionnaire d'Egypte : le général Chabot, qui la commandait, avait environ 3,500 hommes sous ses ordres. Cette force était insuffisante pour soutenir une attaque sérieuse; mais toutes ses réclamations pour obtenir des secours, furent infructueuses. L'armée d'Italie, qui seule pouvait lui en en-

voyer, était elle-même dans une position trop critique. Le gouverneur, trompé d'ailleurs par les protestations d'amitié du pacha de Janina, se persuadait que Corfou n'avait rien à redouter de ce côté. Ali visait à se rendre indépendant, et il eût été effectivement un allié très-utile, si le directoire eût pu le soutenir dans ses projets de rébellion. Telles avaient été les espérances de ce pacha, lorsqu'il vit le pavillon français flotter à Malte et dans les îles Ioniennes. Admirateur zélé de Bonaparte, et leurré par les magnifiques promesses qui lui furent faites en son nom par le général Gentili, et l'aide-de-camp Lavalette, il consentit à établir avec la division du Levant une réciprocité de services et de bons procédés. Mais l'alliance de la Porte avec l'Angleterre et la Russie, qui menaçait la France, et plus encore le désastre d'Aboukir, ne tardèrent pas à changer ses dispositions. La destruction de la flotte républicaine anéantissant tous ses plans, il ne songea plus dès lors qu'à profiter de l'isolement où cette catastrophe réduisait les possessions françaises, pour arrondir son pachalic, et dissiper les soupçons que sa conduite antérieure avait inspirés au divan.

Le général Chabot, ne conservant à Corfou qu'un tiers de sa division, avait réparti le reste dans les îles environnantes, et sur les quatre arrondissemens continentaux. Ce disséminement,

à peine tolérable pendant la paix, aurait dû cesser dès qu'on eut connaissance de la déclaration de guerre de la Porte, et du passage des Russes par les Dardanelles. Il fallait alors concentrer tous les moyens militaires dans Corfou, seul point important à conserver. Mais Chabot craignit d'encourir le blâme du gouvernement, en abandonnant, sans combattre, un territoire annexé à la république; et, malgré les préparatifs hostiles du pacha de Janina, il maintint les troupes dans les postes épars qu'il leur avait assignés. Cinq cents hommes gardaient Ste.-Maure; 700 occupaient le camp retranché de Nicopolis, 300, celui de Butrinto; Zante, Céphalonie et les autres îles, avaient des garnisons non moins faibles.

Ali-Pacha commença les hostilités vers le milieu du mois d'octobre 1798, en attaquant simultanément les postes de la Basse-Albanie avec 10 mille hommes. Après avoir soutenu quelques jours une lutte aussi inégale, les Français évacuèrent Parga et Butrinto; mais le général Lasalcette, qui commandait à Nicopolis, ayant été abandonné dans le combat par 300 Prévésiens, fut enlevé avec environ 400 hommes. L'escadre combinée entrait en ce moment dans la mer Ionienne : chemin faisant, elle soumit Cérigo, Zante, Céphalonie et Ste.-Maure, où elle fit 1,200 prisonniers; et, le 5 novembre, son avant-garde

entra dans le canal de Corfou. Le 20, elle se trouvait entièrement réunie devant cette place.

Quoique la garnison ne fût forte que de 1,900 hommes, les travaux du siége furent poussés avec une extrême lenteur. Nous en avons donné une légère esquisse au chapitre 84. La prise de l'île de Vido, qui avait coûté à Chabot le tiers de sa garnison, ne lui permit pas de prolonger sa défense, et il capitula le 3 mars.

Bonaparte se décide à quitter l'Egypte.

La prise de Corfou et le blocus de Malte, laissant la France sans point d'appui dans la Méditerranée et l'Archipel, il devenait presque impossible de faire parvenir à l'armée d'Egypte les renforts dont elle avait besoin. Aussi, ces nouvelles confirmèrent Bonaparte dans son projet de passer en Europe, à la première occasion

Ses projets.

favorable. Il était instruit, depuis quelque temps, de la situation déplorable où la France se trouvait réduite. Le directoire était tellement discrédité dans l'opinion publique, qu'une nouvelle révolution paraissait imminente; mais il fallait une main ferme et vigoureuse pour la diriger. S'il faut en croire le bruit public, ses amis lui écrivaient de France, que le vœu général se portait sur lui : nous sommes autorisés à penser le contraire. Il est probable que Bonaparte, mesurant d'un coup-d'œil sûr l'intervalle qui le séparait du pouvoir suprême, conçut dès lors le projet de le franchir. Depuis son apparition sur

le théâtre des affaires publiques, son principal but avait été la gloire. Mais lorsqu'il vit la république à deux doigts de sa ruine, l'ambition prit son essor; son génie lui donnait la conviction de la sauver, et il pensa que la reconnaissance nationale lui décernerait une récompense digne de la grandeur du service. L'Egypte, entièrement soumise, n'offrait plus d'ailleurs d'aliment à son activité : la situation maritime de la France la mettait hors d'état d'y faire passer de puissans renforts; et, en supposant à Bonaparte les vues gigantesques qu'on lui a prêtées, il sentait l'impossibilité de les mettre à exécution. Cette scène bornée, qui pouvait encore faire la réputation d'un général de second ordre, ne lui convenait donc plus.

Plusieurs écrivains, dont les déclamations trouvèrent quelques partisans, ont qualifié le départ du général français de honteux abandon, ne l'imputant qu'à la crainte d'être obligé à mettre bas les armes. Il y a plus que de l'injustice dans un pareil reproche; il y a de la mauvaise foi. Dans des temps ordinaires, et sous un gouvernement stable, nul doute qu'un départ arbitraire ne lui eût attiré une disgrâce méritée. Mais, dans la situation actuelle, il en était tout autrement : l'intérêt de la chose publique semblait étroitement lié au sien, et la crainte ne dut entrer pour rien dans sa résolution; car si l'avé-

nir offrait quelque danger, c'était encore dans le lointain. Les Anglais, occupés de leur expédition de Hollande, ne songeaient pas encore à menacer l'Egypte : les seuls ennemis que pût redouter l'armée, étaient les Turcs; mais quelque nombreux que fût le corps que le grand-visir rassemblait en Syrie, pouvait-il épouvanter le chef de 20 mille Français aguerris, fiers de cent victoires; et qui, dans les batailles récentes du Mont-Thabor et d'Aboukir, avaient eu la mesure du courage et de la science militaire des Ottomans? La journée postérieure d'Héliopolis ne répond-elle pas victorieusement à cette accusation?

La publication de la correspondance inédite de Bonaparte a d'ailleurs prouvé que son départ avait été sinon précisément ordonné, du moins autorisé. On y lit une lettre du directoire, qui l'engageait à rentrer en France, en le prévenant que les opérations des flottes combinées, française et espagnole, n'avaient d'autre but que de gagner l'Egypte pour en ramener l'armée. A la vérité, quelques personnes prétendent que la décision des directeurs ne lui fut point connue. D'autres affirment au contraire que par ses premières instructions même, il avait plein pouvoir de revenir et de désigner son successeur.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte, ayant irrévocablement pris sa résolution, laissa à Alexandrie

le contre-amiral Gantheaume, pour surveiller l'armement des deux frégates qu'il destinait à son retour, et quitta cette ville le 6 août, pour revenir au Caire. L'arrivée de Mustapha-Pacha et des autres prisonniers d'Aboukir, avait appris au peuple de l'Egypte l'issue de cette courte campagne; croyant désormais la puissance des Français inébranlable, il parut sincèrement partager l'enthousiasme des vainqueurs.

Débarrassé, au moins pour le moment, de toute inquiétude, Bonaparte chercha à renouer des négociations avec la Porte. Après une longue conférence avec Mustapha, où il tâcha de le persuader de la réciprocité d'intérêts de la France et du Grand-Seigneur, il donna la liberté à son prisonnier, et l'envoya à Jaffa porter ses propositions d'accommodement au grand-visir; mais celui-ci n'en tint aucun compte, et continua ses préparatifs de guerre avec la même activité. Démarches du général français près de la Porte.

Le peu de succès de ces nouvelles démarches, les avis qui lui étaient parvenus de l'état des affaires en France, lui firent faire des réflexions sérieuses. Depuis un an, l'armée avait perdu près de 8 mille hommes, par le fer et les maladies; et, soustraction faite des hommes aux hôpitaux, des vétérans et des ouvriers, elle ne présentait pas au-delà de 20 mille combattans sous les armes. C'était pourtant avec cette poignée d'hommes qu'il s'agissait de déjouer les

efforts de la Porte et de l'Angleterre. Ce soin méritait d'autant plus d'attention, que l'armée se trouvait dénuée de beaucoup d'objets nécessaires pour tenir la campagne. L'argent étant le nerf de la guerre, on ne pouvait se flatter de réussir qu'après avoir amélioré le système des finances. Toutes les vues de Bonaparte se tournaient donc vers l'administration, lorsque l'amiral Gantheaume l'avertit que les croisières anglaises venaient d'abandonner les parages d'Alexandrie. Dès lors il ne songea plus qu'à s'embarquer pour retourner en France. Mais comment le faire à la vue de l'armée, sans porter le découragement dans tous les cœurs; et s'il perdait cette occasion, la retrouverait-il, en supposant même que le directoire, assez heureux pour lui faire connaître sa détresse, eût recours à lui comme à une ancre de salut? La ruse seule pouvait le tirer d'embarras; feignant donc un voyage dans le Delta, pour prendre connaissance du pays, il quitta le Caire le 18 août, pour se rendre à Alexandrie. Personne n'était dans sa confidence, et les généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont et Andréossy, désignés pour l'accompagner, crurent, jusqu'au dernier moment, qu'il ne s'agissait que d'une tournée ordinaire.

Il s'embarque le 22 août.

Bonaparte arriva avec sa suite, le 22 au soir, sur le bord de la mer. Il laissait le commande-

ment en chef à Kléber; mais, craignant sans doute les représentations de ce général, il évita de le voir, et lui fit parvenir sa nomination par l'intermédiaire de Menou, en y joignant une longue instruction avec la promesse de lui faire bientôt expédier des renforts. L'embarquement eut lieu dans la nuit, et le lendemain, 23, l'escadrille, composée de deux frégates et deux bâtimens légers, fit voile pour l'Europe. On a faussement prétendu que Sidney-Smith avait consenti à ce départ : la vérité est que comptant sur le succès de l'expédition turque, le commodore avait négligé d'approvisionner ses vaisseaux, et que par suite de cette faute, il fut obligé d'aller à Chypre, se munir de tout ce qui lui manquait.

Il débarque à Fréjus.

Grâce à l'heureuse étoile du moderne César, et à la précaution de se tenir à une hauteur peu fréquentée par les navires qui font route vers l'Egypte, la traversée fut heureuse jusque dans les eaux de la Corse, où les vents contraires obligèrent l'amiral Gantheaume de relâcher pendant quelques jours. Ces parages étaient surveillés par quelques vaisseaux ennemis; mais la fortune de Bonaparte ne l'abandonna pas, il eut le bonheur de les éviter, et entra enfin dans le port de Fréjus, le 1er octobre. Il ne pouvait revenir en France, dans un moment plus favorable aux vastes desseins qu'il méditait. Découragés

par une longue suite de revers, les amis de la république commençaient à désespérer de son salut. L'arrivée du vainqueur de l'Italie et de l'Egypte ranima leur énergie; ils se serrèrent autour de lui, et lui préparèrent les moyens d'exécuter cette importante révolution, qui devait mettre un terme aux malheurs de la France, et changer la physionomie politique de l'Europe.

---

SITUATION DE L'ARMÉE 'Armée des

| | | |
|---|---|---|
| | Seras. | 4 |
| VICTOR. | Grandjean. Poinsot. Josnet-Laviolais. | 2 2 3 3 3 9 9 9 10 12 |
| GRENIER. | Compans. Clément. | 3 10 10 |
| DUHESME. | | Co |
| Réserve de cavalerie. | Richepanse. Calvin. | 10 1e |

Non compris le détachement de Pouget, ga noble et Briançon, aux ordres du général Pall çais. Les étrangers gardaient les passages des A

procurer la compo- ns, et la force que 'une approximation nce du général Gre-

la gauche étaient Grenier.

# CHAPITRE XCVI.

*Championnet prend le commandement de l'armée d'Italie, et s'obstine à vouloir pénétrer en Piémont, par tous les débouchés des Alpes et de l'Apennin. — Combats sans résultats autour de Coni. — Bataille de Genola, où il est vaincu par suite de la dissémination de ses forces. — Prise de Coni par les Autrichiens. — Retraite de l'armée française dans la rivière de Gênes. — Prise d'Ancône par les Austro-Russes. — Fin de la campagne en Italie.*

**Le directoire donne le commandement des deux armées à Championnet.**

Le directoire, pressé de réparer la défaite de Novi, en donnant à Championnet le commandement de l'armée d'Italie, lui prescrivit de s'y rendre sans délai avec la majeure partie de celle des Alpes qui fut supprimée. N'osant cette fois tracer un plan de campagne, il laissa carte-blanche au général qu'il investissait de sa confiance, et lui recommanda seulement de couvrir les débouchés du Piémont qui donnent accès sur les frontières de la république.

Le ministère s'abusait néanmoins sur la force de cette armée, qu'il portait dans tous ses rap-

ports au directoire à 80 mille hommes (1). Peut-être atteignait-elle cet effectif, en y comprenant les garnisons de l'Etat romain et de Coni, les bataillons de conscrits auxiliaires rassemblés dans le comté de Nice et en Dauphiné; enfin les malades encombrés dans les hôpitaux. Mais certes les présens sous les armes n'excédaient pas 50 mille hommes.

Il propose de repasser les Alpes.

Avec de tels moyens, un général entreprenant eût aperçu dans la latitude qu'on lui accordait l'occasion d'effacer en partie les revers de la campagne. Maître de la rivière de Gênes, ainsi que de tous les débouchés de l'Apennin et des Alpes, possesseur de Coni dans le bassin du Piémont, qu'aurait-il donc eu à craindre, en s'avançant avec ses forces réunies entre la Bormida et le Pô, pour livrer bataille aux Impériaux, alors disséminés depuis le lac Majeur jusqu'à Céva et Tortone? N'est-il pas probable qu'il aurait accablé la gauche de Mélas, avant qu'il eût le temps de réunir ses détachemens? Mais une telle résolution demandait le coup-d'œil et l'audace d'un Bonaparte; et Championnet n'avait rien tenté encore qui pût le faire juger capable d'une entreprise aussi bien conçue.

Cependant, s'il faut en croire les rapports de

(1) Voyez le rapport adressé au directoire par Dubois-Crancé, à son entrée au ministère; pièces justificatives, n° 6.

quelques officiers bien informés, le projet qu'il présenta au gouvernement ne manquait point de mérite. Il consistait à évacuer la Ligurie, dont la position hasardée exposait les troupes en cas de revers; il voulait alors replier la droite de l'armée d'Italie derrière la Roya et les Alpes-Maritimes, tandis que le gros des forces républicaines remonterait vers le Mont-Cenis pour entrer en Piémont par Suze; ou même jusqu'en Valais, pour agir de concert avec Thureau, qui tenait les débouchés du Simplon.

On ne saurait refuser à ces vues un degré d'habileté qu'on ne retrouve pas dans les autres mesures de ce général. Mais si son projet paraissait le plus convenable à l'ouverture d'une campagne, on ne peut se dissimuler que, dans la situation des choses, il eût exigé des mouvemens très-longs et très-pénibles pour ramener les troupes des sources de la Trebbia à celles de la Dora-Baltea, en doublant le coude immense formé par l'Argentière et autres inflexions de la chaîne des Alpes. D'ailleurs si l'hiver allait rendre ces montagnes impraticables du côté de la Roya, elles le seraient à plus forte raison dans les régions bien plus élevées du Valais. En portant en toute hâte sur le St.-Bernard et le Simplon les 20 mille hommes qui se trouvaient disponibles en Savoie et en Dauphiné, on n'eût pu déboucher dans les plaines du Novarais qu'avec 30

mille hommes au milieu d'octobre : à cette époque, deux jours de neige eussent suffi pour couper toute communication, et laisser ce corps, au milieu des places du Piémont, aux prises avec 80 mille Autrichiens victorieux. Il semblait bien plus convenable d'agir en masse sur Acqui et Alexandrie, sauf à reprendre la défensive de la Roya, si l'on essuyait un échec vers ce point important, où les troupes se trouvaient déjà toutes portées. On croit que Moreau partagea cette opinion, et la fit adopter au gouvernement; si elle eut quelque influence sur les revers de cette campagne d'automne, il ne faut l'attribuer qu'à des vices d'exécution.

Le directoire s'y refuse.

En effet, le Directoire ayant rejeté la proposition de Championnet, se borna à lui prescrire de nouveaux efforts pour préserver Coni, et délivrer Tortone dont on ignorait la reddition.

Le génie de ce général ne put suppléer au vague de ces ordres; il eût fallu lui envoyer un plan de campagne dressé d'après la connaissance exacte du personnel et du matériel mis à sa disposition, celle des lieux et des circonstances où il se trouvait. Nul n'était plus propre à présenter ce travail, que Moreau, qui connaissait si bien les troupes et les localités : mais on crut avoir assez fait en adoptant la direction générale qu'il avait indiquée; et, au lieu de s'en rapporter à lui pour les moyens d'exécution, il paraît qu'on fit peu d'attention aux renseigne-

mens précieux qu'il donna; car rien dans la correspondance du ministre de la guerre n'indique que le directoire ait eu l'intention de suivre ses erremens. Championnet, abandonné à lui-même, se consuma en efforts sans ensemble qui achevèrent la ruine de l'armée qu'il était appelé à sauver.

Mélas succède à Suwarof.

Cependant le départ de Suwarof et de ses forces pour la Suisse venait de débarrasser le général français d'un ennemi redoutable, et de rétablir un peu l'équilibre des chances. Mélas, qui succéda au maréchal russe, dans le commandement de l'armée impériale, était à la vérité encore supérieur à son adversaire, sinon par le nombre, du moins par la qualité de ses troupes, toutes composées de soldats aguerris. Mais, lié par ses instructions ou retenu par trop de circonspection, il ne profita pas de l'ascendant de la victoire. Bien qu'il disposât d'environ 50 mille combattans, non compris les garnisons de la Lombardie, ni les détachemens employés dans la Toscane et l'Etat romain, qui en auraient fourni 25 mille autres, il n'osa prendre l'offensive. Avec les moyens de s'emparer de Gênes et de toute la rivière du Ponent, ou de délivrer le Piémont, il se borna à concentrer ses forces le 16 septembre à Bra, vis-à-vis le confluent de la Stura dans le Tanaro, afin de porter des masses à l'issue des vallées des Alpes, sans

s'éloigner de l'Apennin, et de pouvoir bloquer plus étroitement Coni, en cas de succès. Il ne resta que la division Karaczay, forte d'environ 8 à 9 mille hommes, entre Tortone et Alexandrie, pour observer les vallées de l'Orba et de la Scrivia; 5 mille, sous le marquis de Bellegarde (1), furent dirigés sur Turin, pour renforcer le corps de Kaim, chargé de surveiller les vallées supérieures des Alpes.

Le général français veut se concentrer vers Coni.

Championnet, prévenu de l'approche de Mélas, sentit la nécessité de rassembler ses forces devant Coni avant son arrivée. Pour remplir les vues du gouvernement, il fallait réunir l'armée des Alpes à celle d'Italie, ce qui ne pouvait guère s'effectuer que dans la plaine du Piémont. L'opération très-difficile en elle-même, en face d'un ennemi bien concentré, dépendait surtout de la coopération simultanée de l'armée d'Italie. Championnet, avant de quitter la première, crut pouvoir faire entrer la division Duhesme en ligne, à la gauche de Grenier. En conséquence, il ordonna à celui-ci, qui commandait 10 mille hommes dans la vallée de la Stura, de se porter le 16 septembre sur Fossano et Savigliano; et, pour diviser l'attention de son adversaire, Duhesme reçut l'instruction de pousser la veille des colonnes en avant de Pignerol et de Rivoli,

(1) Frère du lieutenant-général de ce nom.

puis de rabattre à droite en cas de succès, pour opérer sa jonction avec Grenier.

Le 15 septembre au matin, les Français débouchèrent en même temps de Pignerol et d'Avigliano. La colonne de droite rencontra les Autrichiens à Airasco, et les culbuta sur Salengha. Mais comme ils avaient une nombreuse cavalerie, ils s'y rallièrent, et tinrent les républicains en échec toute la journée, ce qui força Duhesme à rentrer dans Pignerol à l'approche de la nuit. L'attaque de gauche ne fut pas plus heureuse: à la vérité, Bellegarde qui venait d'arriver à Orbassano sur la route de Pignerol à Turin, ne put d'abord tenir tête aux troupes de Molard. Tourné par sa droite, il évacua Rivoli, et se replia sur Colegno, où, attaqué de nouveau, il allait être battu, lorsque les généraux Kaim et Wukassowich, accourant de Turin avec trois bataillons et quelques escadrons, rétablirent le combat, et forcèrent les Français, à la suite d'un engagement fort chaud, à retourner au camp d'Avigliano. Combats de Pignerol et Rivoli.

Cependant, la division Grenier, après s'être rassemblée en avant de Coni, se mit en marche le 15 septembre, s'empara de Saluces, et s'avança le 16, sur Savigliano et Fossano, qu'occupait le général Gottesheim avec sept bataillons et six escadrons de dragons. La brigade Compans l'attaqua vivement, lui fit 700 prisonniers et réussit à le culbuter sur Bra. Combats au centre à Fossano.

Mélas repousse les Français.

Mélas venait d'y arriver, et d'apprendre la tentative de Duhesme pour déboucher du côté de Turin. Dès lors, jugeant que les Français n'avaient d'autre intention que de se tenir sous Coni, il résolut de s'opposer à leur jonction, en marchant contre Grenier le 17 septembre avec 20 mille hommes, partagés en deux colonnes. L'une, conduite par Kray, se dirigea sur Fossano; lui-même s'avança à la tête de la seconde sur Savigliano. Le combat s'engagea à cinq heures du soir, et, à onze, la supériorité numérique des Autrichiens leur donna la victoire. Les Français, en abandonnant Savigliano et Fossano, se retirèrent, non sans perte, partie dans Coni, partie vers les montagnes de Saluces et le val de Maira.

Mélas, toujours circonspect, ne les poursuivit pas, de peur que Moreau ne tombât sur son flanc s'il s'approchait trop de Coni; il s'établit sur les bords de la Stura, entre Fossano et Cherasco, postes qui furent mis en peu de jours à l'abri d'un coup de main.

Kaim rejette leur gauche sur le Mont-Cenis.

Championnet ne fut pas rebuté du peu de succès de cette tentative. Comme il conservait encore des postes à l'issue des vallées de Suze, de la Pérouse et du Pô, il se disposa à faire un nouvel effort. Déjà même, le 20 septembre, il avait repris Rivoli, d'où il gênait les communications de Kaim avec la grande armée, lorsque

pour le forcer de rentrer dans les montagnes, Mélas détacha sur Saluces la division Ott. Le prince Jean de Lichtenstein, qui la commandait par intérim, s'empara de cette ville le 23, et marcha le lendemain sur Pignerol, qu'il enleva, pendant qu'une partie de ses troupes filait sur Cumiana, pour se lier avec le corps du général Kaim. Les troupes de Grenier, qui l'occupaient, furent obligées, après une courte mais vive résistance, à se retirer sur Fénestrelles. De son côté, Kaim étant parvenu à déloger successivement la brigade Molard de Rivoli et de Suze, la rejeta finalement le 25 au pied du Mont-Cenis.

Après cette double expédition, le général en chef des Autrichiens détacha Kray vers Ivrée avec les brigades Bussy et Bellegarde, afin de soutenir le général Haddick, et de forcer Mallet à repasser le St.-Bernard. Délivré alors de toute inquiétude du côté des Alpes, il transféra son quartier-général à la Trinité; puis porta la majeure partie de ses troupes sur la rive droite de la Stura. Ses avant-postes s'établirent à Morozzo et à Busca.

Un militaire exercé n'imputera cette série d'échecs éprouvés par les républicains, qu'au décousu de leurs opérations. Championnet, au lieu de déboucher à la fois avec de petites colonnes par les vallées d'Aoste, de Suze, de Pérouse, du Pô et de la Stura, eût mieux fait de

réunir la division Duhesme en une seule masse, et de combiner un effort sur Saluces avec Grenier; la réunion de 18 mille hommes en un seul point aurait permis alors de les rabattre sur la Stura, en même temps que Victor et Lemoine y eussent conduit la gauche de l'armée d'Italie. Pour rendre le succès plus certain, il eût été même convenable de faire précéder la marche de Duhesme, d'une attaque sur la Bormida, pour donner le change aux Impériaux. Loin de là, on voit que l'armée d'Italie ne fit aucun mouvement et resta comme paralysée sur les cimes de l'Apennin, pendant les huit jours que durèrent ces combats.

Moreau quitte l'armée d'Italie.

Jusqu'alors, Moreau avait continué de la commander; il la quitta le 21 septembre, pour se rendre à sa nouvelle destination. Championnet ne pouvait en prendre le commandement dans une conjoncture plus fâcheuse. Elle venait d'être affaiblie de 18 bataillons et de 12 escadrons, détachés en Helvétie, en exécution d'un arrêté du directoire, pour remplacer les troupes que Masséna avait dû faire filer sur le Rhin et en Hollande. A la vérité ces forces revinrent bientôt dans les Alpes, et furent même suivies de plusieurs belles demi-brigades tirées par Masséna de l'armée d'Helvétie; mais il n'en résulta pas moins des promenades inutiles dans l'intérieur de la ligne. Les troupes, sans vêtemens ni chaussure,

étaient en proie aux plus cruelles privations; l'épuisement des caisses, l'anéantissement de tout crédit, ne permettaient de pourvoir à leurs plus pressans besoins, qu'en exigeant de nouveaux sacrifices des Génois. Championnet, tant par ses menaces que par ses promesses, parvint à décider le directoire ligurien, non-seulement à approvisionner Gavi et Savone, mais encore à fournir à l'armée les vivres et les fourrages nécessaires. Le paiement de ces fournitures considérables fut assuré par le recouvrement d'un emprunt forcé sur tous les propriétaires, dont le directoire français garantit le remboursement.

Forcé par les ordres itératifs et pressans du gouvernement de prendre l'offensive, le général en chef, après avoir ainsi surmonté ces premières difficultés, songea à faire une nouvelle tentative pour dégager Coni, à la possession duquel on attachait trop d'importance : bien qu'elle couvrît les avenues du col de Tende, clef des positions de l'armée en Ligurie, il eût été peut-être plus sage de démanteler cette place, dont la possession ne suffisait point désormais pour assurer à l'armée française des quartiers d'hiver en Piémont; tandis qu'en tombant entre les mains des Impériaux, elle fermerait le passage de l'Argentière et du col de Tende, et gênerait les entreprises des républicains au printemps suivant. Mais Championnet, voyant bien que le

Championnet, pressé par le directoire, cherche à débloquer Coni.

directoire fermait l'oreille à ses représentations, se mit en devoir d'obéir. Ses forces disponibles ne s'élevaient pas à moins de 45 mille hommes, y compris les troupes de l'armée des Alpes, qui formaient sa gauche sous Grenier. Cette masse, maniée par des mains habiles, eût sans doute rempli cette tâche, quoiqu'il fut un peu tard pour conquérir le Piémont. Voyons cependant quelles furent ses dispositions.

Le centre se dirige sur Mondovi.

Le 25 septembre, les divisions Victor et Lemoine, fortes d'environ 16 mille hommes, formant maintenant le centre de l'armée, reçurent l'ordre de se diriger, la première par le val Cursaglia, et l'autre par Lezegno sur Mondovi. L'objet de ce mouvement était d'amener dans la plaine de Coni leur jonction avec la gauche, composée des divisions Muller et Duhesme, qui devaient y descendre par les vallées de la Stura, du Pô, de la Pérouse, de Suze et d'Aost. On avait cru assurer le succès de cette singulière opération, en faisant déboucher le général Jaunais-la-Viollais du col de Tende avec 3 mille hommes, et portant un détachement de la division Laboissière, sous le général Gardanne, par Millesimo sur Castellino.

St.-Cyr avec la droite opère de Gênes sur Novi et la

St.-Cyr, investi du commandement des divisions Laboissière, Dombrowsky, Watrin et Miollis, composant l'aile droite, estimée à environ 18 mille combattans, devait en outre favoriser le

mouvement du centre sur Mondovi, par une diversion dans la rivière du Levant, et porter ensuite avec rapidité la division Watrin du côté de Novi, afin d'attirer sur la Scrivia une partie des forces de l'ennemi. Pour être plus à portée de surveiller l'exécution de ses ordres, Championnet transféra son quartier-général à Finale. rivière du Levant.

Événemens au centre.

Le 28 septembre, la division Lemoine et le corps du général Gardanne prirent les positions qui leur étaient désignées. Le premier plaça ses postes à St.-Michel, le second à la Niella. Le général en chef, arrivé le 30 à Bagnasco, s'attendait à y apprendre l'occupation de Mondovi par Victor; mais celui-ci, faute de subsistances, fut obligé de se jeter sur Villa-Nova. Son avant-garde seule parut à l'entrée du faubourg de Mondovi. Ce retard donna à Mélas le temps d'envoyer 6 mille hommes à Breolungo, de mettre la place à l'abri d'un coup de main, d'y jeter enfin 2 mille hommes avec une nombreuse artillerie.

Serras prend Vico.

Championnet, après avoir fait enlever Vico dans la journée du 1er octobre par la brigade Serras, et s'être convaincu que Mondovi coûterait trop cher, relativement à son utilité présumée, puisque son adversaire était en mesure de s'opposer à sa marche, prévint Grenier qu'il renonçait à son projet. En échappant ainsi à un danger, il faillit se précipiter dans un autre, en plaçant les divisions Victor et Lemoine sur le

revers septentrional de l'Apennin, sans autre objet que de faciliter leurs subsistances sur le territoire piémontais. La droite de Lemoine, commandée par le général Gardanne, se replia sur Salicetto pour observer Céva; la brigade Serras prit poste à Batifolo et communiqua par des patrouilles avec le général Victor, qui demeura à Villa-Nova.

Cette position donnait trop de prise à l'ennemi, pour qu'on y restât long-temps tranquille; le 2 octobre, la brigade Laudon, réunie à la garnison de Mondovi et à un nombreux rassemblement d'insurgés, forma le projet de se débarrasser de ce voisinage incommode. Les Autrichiens, filant par les hauteurs, s'emparèrent d'abord de la Chiusa, mais furent heureusement ramenés avec perte jusque sous les murs de la place. Cependant, comme ils continuaient leurs courses dans le val Cursaglia, Championnet cantonna les troupes de Serras à St.-Michel et Lesegno. Cette disposition eut le mérite d'en imposer à Laudon, qui, d'ailleurs plus circonspect depuis l'affaire du 3, laissa vivre les républicains aux dépens du pays.

Evénemens à la droite.

A la droite, St.-Cyr avait été prévenu dans son opération : le 26 septembre, Klénau, appuyé par le général Karaczay, qui occupait les environs de Novi, chassa les troupes de Miollis de Torriglia; mais le lendemain Watrin re-

poussa les Autrichiens sur tous les points; et pendant que les brigades Petitot, Arnaud et Gauthrin s'avançaient jusqu'à Serravalle, Novi et Ovada, il reprit, à la tête de la 97ᵉ, le poste de Torriglia. Mais ces succès partiels ne tendaient qu'à affaiblir une armée dont le salut dépendait désormais de la concentration.

Les succès de Masséna en Suisse, encouragent Championnet.

Cependant l'attitude offensive que la droite des Français avait prise en Helvétie, ayant permis à Thurreau de pousser une colonne sur le lac Majeur, Championnet sentit le besoin d'agir avec plus de vigueur et d'ensemble. L'inactivité de son adversaire sur la Stura, interprêtée par tous les émissaires comme l'avant-coureur d'une prochaine évacuation du Piémont, l'excitait encore à prendre sa revanche. Mais, pour frapper un coup décisif, il fallait rapprocher la droite du reste de l'armée, manœuvre difficile sans abandonner Gênes à ses propres forces, ou sans avoir battu au préalable le corps de Klénau, dont la proximité faisait fermenter dans cette ville des semences de mécontentement et de sédition. L'aile droite reçut donc l'ordre d'attaquer vivement les Impériaux, et le général en chef quitta Finale pour aviser aux moyens de mettre en action sa gauche, après l'avoir visitée dans ses positions.

Dispositions de

St.-Cyr ne perdit pas un instant pour remplir ses intentions. Il prescrivit au général Watrin

St.-Cyr à la droite.

d'abandonner Novi et de se porter en deux marches sur San-Pietro-di-Vara, d'où il devait gagner Bracco sur les derrières de l'ennemi. Un parti commandé par l'adjudant-général Gauthrin descendit la Trebbia jusqu'à Bobbio, pour couvrir son flanc gauche. On recommanda à Miollis de ne faire aucun mouvement sur les bords de la mer, avant que celui de la division Watrin ne fût achevé. Un bataillon de la 106e, longeant la côte dans des barques légères, fut destiné à assurer le succès de l'expédition, en débarquant à Moneglia.

Watrin se mit en marche le 11 octobre, culbuta tous les postes autrichiens qu'il rencontra dans les montagnes, et arriva le 12 à San-Pietro-di-Vara. Si Klénau fût resté derrière la Lavagna, il eût été infailliblement enlevé; mais, prévenu de l'approche des Français, il ne laissa qu'une forte arrière-garde à Chiavari. Nonobstant la fatigue de ses troupes, Watrin se mit à sa poursuite le lendemain, l'atteignit en avant de Bracco, le battit et lui fit 400 prisonniers. Dans cet instant, l'arrière-garde, vivement pressée à Chiavari par Miollis, croyant échapper par la route de la Corniche, donna dans la division Watrin près de Sestri et fut obligée de mettre bas les armes. Après cette journée, qui lui valut 1,200 prisonniers, St.-Cyr établit la division Miollis à Sestri-di-Levante, et plaça les troupes de Watrin

à la tête des vallées de la Nura, de la Trebbia et du Tidone. Le général Laboissière bloqua par sa droite le fort Serravalle, tandis qu'avec son centre il couvrit la route de Gavi, et par sa gauche les débouchés d'Ovada et de Brisco.

Mélas se concentre sur la Stura.

Sur ces entrefaites, les troupes de la gauche, qui occupaient les vallées des Alpes, ayant opéré quelques mouvemens préparatoires vers la plaine, Mélas crut devoir se rapprocher de son avant-garde, et vint asseoir son camp sur la rive droite de la Stura, à Castelleto et à Montanera. Là, 38 bataillons et 24 escadrons de belle cavalerie présentaient une armée florissante de plus de 30 mille combattans.

Combat de Beinette.

Cependant Victor établi entre Coni et Villa-Nova occupait le village de Beinette, par où passait la communication la plus courte entre l'aile gauche et le centre. Mélas, qui voulait comprendre ce village dans la chaîne de ses avant-postes, le fit attaquer le 14 octobre, par le général Mitrowsky, à la tête de sept bataillons et quatre escadrons. A huit heures du matin, les Autrichiens s'en rendirent maîtres; mais Victor ayant mis, vers le milieu de la journée, le reste de sa division en mouvement pour le reprendre, Mélas envoya de son côté des renforts, qui déjouèrent toutes ses tentatives. Deux fois le général Poinçot, à la tête de la 38e, pénétra dans le village, deux fois, enveloppé par la cavalerie

impériale, il fut obligé de se retirer. La nuit mit fin à cet engagement, qui coûta aux Français quelques centaines de prisonniers.

Escarmouches fréquentes autour de Coni.

Dès ce moment, la plaine en avant de Coni devint un champ de bataille, où les deux partis en venaient journellement aux mains. Les manœuvres du général autrichien ne tendaient qu'à investir la forteresse, dont tous les efforts de son adversaire ne visaient qu'à l'éloigner; mais l'un et l'autre ne pouvaient atteindre promptement leur but que par une bataille. A la vérité, Mélas de sa position centrale au milieu du bassin du Piémont, pouvait se jeter sur les divisions éparses de son adversaire et les écraser l'une après l'autre; mais encore fallait-il savoir les attirer par des manœuvres dans la plaine. Tant qu'il n'adoptait pas ce parti, il était condamné à de misérables affaires de postes, qui ruinaient gratuitement son armée. On a dit, pour excuser cet excès de circonspection, que le fâcheux état des affaires de la coalition en Suisse, lui fit appréhender que la droite de l'armée du Danube ne descendît sur ses derrières, par le Simplon ou le St.-Gothard. Nous laissons aux vrais militaires le soin d'apprécier ces motifs.

Nouveau projet de Championnet.

Championnet, sentant que les neiges allaient bientôt le forcer d'abandonner Coni à ses propres forces, encouragé d'ailleurs par la nouvelle du retour de Bonaparte en France, et jaloux

de conserver un débouché en Piémont pour la campagne prochaine, voulut tenter un dernier effort, sinon pour dégager cette place, du moins pour y faire entrer toutes les subsistances qu'il se proposait de recueillir dans un grand fourrage. C'est dans cette vue que l'ordre fut expédié à Duhesme de descendre par les vallées de Suze et de Pérouse sur Rivoli et Pignerol, à Grenier, de s'avancer du camp de la Madona-del-Olmo sur Savigliano et Fossano; tandis qu'au centre Victor, de concert avec Lemoine, s'avancerait par Villanova et Beinette, et qu'à droite, St.-Cyr, après avoir confié à Miollis la défense de la rivière de Gênes, se porterait avec ses trois autres divisions sur Acqui.

Vices qu'on lui reproche.

Ce plan devait échouer comme les précédens; car il péchait par les vices capitaux qu'on reprochait à ceux-là. L'on n'avait pas assez calculé le désavantage que donnait la dissémination des troupes françaises et la difficulté de lier parfaitement leur mouvement, pendant que les Impériaux, groupés sur la Stura, et égaux en nombre sur ce point à la totalité des divisions qui se disposaient à les déborder par les deux ailes, pouvaient toujours se porter sur le corps le plus avancé, et l'écraser sans peine.

Manœuvres convenables dans l'état des choses.

Deux moyens s'offraient pour opérer un effort un peu efficace, le premier eût été d'abandonner à Miollis la défense de Gênes, et d'attirer les

divisions Watrin, Dombrowsky et Laboissière, par des marches forcées sur Salicetto et Mondovi, afin de se lier au centre et de tomber avec six divisions dans le bassin du Piémont. Le second consistait au contraire à diriger Victor et Lemoine sur Acqui, en même temps que St.-Cyr s'y serait porté avec la droite; mouvement à peu près semblable à celui qu'exécuta Bonaparte, au début de la campagne de 1796. Ce dernier, plus offensif et plus menaçant que l'autre, donnant des craintes à Mélas sur ses communications, l'eût sans doute rappelé dans les plaines d'Alexandrie. On ne saurait se dissimuler qu'avec une armée dont le moral était ébranlé par tant de revers, c'était donner un peu au hasard : toutefois un général habile et entreprenant l'eût tenté, parce qu'il s'appuyait sur les principes. On dira peut-être que le général autrichien méprisant ce mouvement, pouvait se jeter lui-même sur le col de Tende, pour enlever aux républicains leurs propres communications, et les placer dans une situation semblable à celle qui l'eût menacé en débouchant par Alexandrie. Nous ne pensons pas que cette manœuvre eût été convenable, quoique d'ailleurs Mélas ait exécuté un mouvement absolument pareil contre Masséna dans la campagne suivante; les circonstances et les proportions numériques n'étaient pas les mêmes. Admettant encore qu'il

l'eût fait, qui donc aurait empêché Championnet de réunir six divisions sur la Bormida, de marcher vivement par Asti sur Turin, d'y battre Kaim et de forcer Mélas à venir le combattre dans un ordre renversé? La possession de Coni, de Fénestrelles et des passages du Valais, dont Thurreau était maître, permettait de tenter ce changement subit de base d'opérations; manœuvre hardie, savante, et qui donne d'immenses résultats quand elle est entreprise à propos. Mais Championnet n'osa abandonner Gênes à la défense d'une simple garnison pour opérer sur sa gauche, ni appeler celle-ci à lui pour agir en masse par sa droite : il s'arrêta à un terme moyen dont il ne devait se promettre aucun succès.

Plein d'espoir que les divisions du centre, jointes à celles de gauche où se trouvaient quelques escadrons d'excellente cavalerie, suffiraient pour chasser par un effort simultané les Autrichiens des environs de Coni, il se borna à favoriser leurs tentatives par une expédition de l'aile droite du côté d'Acqui. La force de ces divisions n'excédant pas 20 mille hommes, il fallait prendre des mesures d'autant plus justes et précises pour les faire agir de concert, qu'on devait faiblement compter sur les troupes de St.-Cyr, chargées de couvrir Gênes, où régnait une sourde agitation, et tenues d'ailleurs en échec par un corps presqu'aussi considérable qu'elles. La

déroute récente de Klénau, le peu de probabilité que Karaczay eût osé se jeter seul sur Gênes, quand l'ennemi allait assaillir son général en chef du côté de la Stura, donnent lieu de penser que si le projet de se masser sur la droite, paraissait dangereux, on aurait pu du moins sans inconvénient diriger St.-Cyr vers le centre, pour tomber avec 40 mille hommes, entre le Tanaro et la Stura.

St.-Cyr s'avance sur Novi, où il bat l'ennemi.

Un des plus grands inconvéniens du plan que Championnet adopta, consistait dans l'impossibilité de faire agir avec ensemble, à un si grand éloignement, des divisions séparées par des montagnes si peu praticables : aussi ne régna-t-il aucun concert dans leurs attaques. St.-Cyr se mit le premier en mouvement sur Acqui; mais d'abord il fallait battre le corps de Karaczay, qui occupait une position retranchée à Bosco, entre l'Orba et la Scrivia. Quoique St.-Cyr n'eût que quelques pièces de canon et point de cavalerie, il se mit en marche le 23 octobre, sur la route de Novi avec les divisions de Dombrowsky et Watrin. Celle du général Laboissière, qui descendit la vallée de l'Orba, fut la première aux prises avec les Impériaux, qui la repoussèrent le 24 sur les hauteurs de Pasturana. Mais, dans cet instant, les troupes de Dombrowsky débouchant de Novi, le général Karaczay rentra dans ses retranchemens. St.-Cyr, laissant alors les troupes

de Laboissière en réserve, poussa la division Watrin sur Pozzolo, afin de tourner les Autrichiens, tandis qu'il les attaquait de front, avec la division Dombrowsky. La légion polonaise s'élança dans les retranchemens, malgré le feu terrible qui en partait, et parvint à les enlever. Affaiblie par ce coup d'audace, elle luttait péniblement contre l'ennemi, lorsque Watrin arriva en colonnes serrées sur le flanc gauche de la position autrichienne. Karaczay lui oppose aussitôt ses 2 mille chevaux soutenus de huit pièces; mais les 12e et 62e, qui formaient la tête de la colonne française, s'avancent au pas de charge sur la cavalerie, la forcent de se replier, et secondées par les Polonais, culbutent l'infanterie et s'emparent d'une partie de son artillerie. Enfoncés sur tous les points, les Impériaux se retirèrent en désordre sous la protection d'Alexandrie; et l'on ne parvint à les rallier que de l'autre côté de la Bormida.

Cette affaire brillante où St.-Cyr ne montra pas moins de courage que de coup-d'œil, lui valut mille prisonniers et trois pièces de canon. Il ne put toutefois exécuter de suite les ordres de Championnet, en descendant sur Acqui, faute d'équipages de pont; car les pluies avaient tellement gonflé l'Orba et la Bormida, qu'il lui fut impossible de franchir à gué ces torrens. Il s'établit, en attendant, entre Tortone et San-

Giuliano, tenant le fort de Serravalle bloqué, et poussant vers Sale et Castel-Novo des partis qui répandirent l'alarme dans l'Alexandrin et le Tortonais.

Mélas envoie Kray au-devant de lui et le renforce par Haddick

Inquiet des progrès de l'aile droite de l'armée française, Mélas se hâta d'envoyer quelques renforts vers Alexandrie. Le général Haddick, dont la présence était inutile dans la vallée d'Aoste depuis que les neiges en rendaient le passage impraticable, reçut la même destination, et le baron de Kray se rendit sur la Bormida, pour y remplacer Karaczay, à l'incapacité duquel Mélas semblait par là imputer ces échecs.

De son côté, Duhesme qui devait s'ébranler en même temps que St.-Cyr, pour attirer l'attention de l'ennemi, ne put commencer son mouvement que le 1er novembre, et le centre au contraire s'engagea dès le 20 octobre. Victor parvint à reprendre Beinette, dont il fut chassé le même jour par le général Ott, qui le repoussa même au-delà de Peveragno. A la vérité l'avant-garde de Lemoine chassa le 21 la brigade Gottesheim de Villa-Nova, tandis que le gros de sa division vint s'établir en face de Mondovi, et que Gardanne avec sa droite dépassait Céva; mais le général Mélas, instruit de ce mouvement, après avoir renforcé de quatre bataillons la garnison de Mondovi, la chargea d'attaquer Villa-Nova; tandis que le comte d'Auersperg, à la tête de six

bataillons, passerait le Tanaro à Céva, et tomberait sur les brigades françaises. Clausel, attaqué le 27 à Vico, se défendit avec avantage; mais Gardanne, ayant été surpris, n'opéra sa retraite qu'avec peine, et non sans perte.

Attaque de Grenier au centre.

Grenier, qui, jusqu'alors n'avait pas bougé du camp de la Madona-del-Olmo, s'ébranla à son tour dans l'après-midi du 28 octobre, pendant que les avant-postes de Lemoine escarmouchaient du côté de Vico, replia ceux des Autrichiens sur la rive gauche de la Stura, et lança ses coureurs sur Murazzo. La brigade Calvin, formant réserve, s'établit à Ronchi. A la vue de ce mouvement, Mélas, dont le gros de l'armée occupait toujours Montanera et Castelletto, fit aussitôt passer la rivière sur ces deux points à un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, et ordonna au général Nobili, qui le commandait, de se porter sur les derrières des républicains. Ce mouvement, exécuté avec vigueur et précision, ébranla d'abord la réserve française; mais bientôt la 8e légère et le 1er régiment de cavalerie, soutenus par les 14e et 21e de cavalerie, rejetèrent les Impériaux sur la droite de la Stura.

Le 29 octobre, les Français continuèrent leur mouvement. Championnet, laissant la division Lemoine immobile devant Mondovi, ordonna à Victor de s'emparer de Beinette. Une colonne aux ordres du général Fressinet s'avança sur

Murazzo et Fossano, pour favoriser la division Duhesme, qui, dans le même instant, descendait de Fénestrelles sur Pignerol, en poussant devant elle les éclaireurs de Kaim.

Mélas l'accable à Centalto.

Inquiet pour Fossano, Mélas réunit le 30 dans les camps de Casteletto et de Montanera, les divisions Ott et Elsnitz pour déposter les Français de la rive gauche de la Stura. Ces troupes devaient passer la rivière sur des ponts jetés pendant la nuit, et marcher ensuite, la première sur Centalto par Murazzo, la seconde sur Ronchi, d'où elle enverrait une partie de ses troupes soutenir l'attaque de Centalto. Le marquis de Sommariva, avec quelques troupes légères, renforcées de la garnison de Fossano, eut ordre de sortir de cette place et de se diriger sur Murazzo, en chassant devant lui les avant-postes républicains. Le 31 octobre, à la pointe du jour, les deux colonnes principales, fortes ensemble de 15 bataillons et 30 escadrons, après avoir passé la rivière sous le feu des batteries françaises, se dirigèrent sur les points qui leur étaient assignés. Vainement, la division Grenier fit des prodiges de valeur pour arrêter leur marche; accablée par le nombre, elle fut chassée de Murazzo, et ne se rallia qu'avec peine à Centalto où elle essaya de se maintenir. Les premières attaques du général Ott sur le village furent d'abord sans succès; mais la brigade Compans se trou-

vant débordée par le mouvement d'Elsnitz sur Ronchi, Grenier se vit contraint de replier ses troupes sur la Maira. Cette affaire coûta aux Français près de mille hommes, presque tous blessés, au nombre desquels se trouvait le général Calvin.

Ne jugeant pas prudent de rester sur la rive gauche, Mélas ne poussa pas plus loin ses avantages, et repassa la rivière dans la soirée. Il ne resta qu'un faible détachement dans les retranchemens de Casteletto : toutes les autres troupes furent camper à Magliano-di-Sopra, afin d'être en mesure de s'opposer également aux généraux Victor et Lemoine. Cette circonspection permit à Grenier de reprendre les postes qu'il avait été obligé d'abandonner; et le lendemain, 1er novembre, Fressinet emporta de vive force les ouvrages de Casteletto. Le même jour, Duhesme battit un détachement du corps de Kaim dans la vallée de Pérouse, et s'empara de Pignerol, où il fit 600 prisonniers. En même temps, une division de St.-Cyr entrait dans Acqui, et refoulait les Autrichiens sur Nizza-della-Paglia.

Mélas cède du terrain pour se concentrer plus promptement.

La coïncidence des mouvemens dévoila à Mélas les intentions de Championnet. En persistant à rester entre Mondovi et Fossano, il courait risque de perdre ses communications avec Turin; et si un revers l'acculait au Tanaro, une manœuvre de St.-Cyr sur Alba pouvait lui fermer

le chemin d'Asti et d'Alexandrie. Il résolut, en conséquence, de se porter entre Savigliano et Raconigi sur le flanc gauche des républicains, afin d'empêcher la jonction de Duhesme avec Grenier, et de profiter ensuite des premières fautes de son adversaire; manœuvre très-sage et dont le succès n'était point douteux.

Le général français dirige ses efforts sur Mondovi.

Au moment où le général autrichien arrêtait les dispositions de cette retraite bien calculée, Championnet de son côté, pouvant, par le rapprochement de ses divisions, mettre plus de concert dans leurs opérations, ordonnait un mouvement général pour s'emparer de Mondovi. Le 2 novembre, Lemoine s'approcha de la place que les Impériaux évacuaient déjà, d'après le plan de Mélas. La brigade Serras n'eut pas de peine à en chasser l'arrière-garde qui s'y trouvait, et y recueillit neuf pièces de canon et quelques magasins qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever. Lemoine, avec les brigades Clausel et Gardanne, traversa le Pesio à gué et prit poste à Carru; Serras poussa de Mondovi à Breolungo. Les Autrichiens se retirèrent par Bène sur Fossano, en sorte que, dans la journée du 3, ils se trouvèrent établis entre cette dernière ville et Marenne.

Victor opère sur la gauche de la Stura.

Tandis que Lemoine obtenait ce succès facile à Mondovi et à Carru, l'avant-garde de Victor passait la Stura, et se réunissait vers Murazzo,

à Grenier et à la réserve. Le lendemain, Victor avec le reste de ses troupes, traversa également la rivière à Coni, et s'affaiblit en pure perte de 1,500 hommes, qui renforcèrent la brigade Fressinet, destinée à observer l'ennemi et à inquiéter, de concert avec Lemoine, les derrières de Fossano. Victor s'avança par le chemin qui longe la Stura : en même temps, Grenier dont l'avant-garde atteignit et battit les Impériaux à Valdigi, prit position à la chute du jour entre Genola et Savigliano, d'où la brigade Clément se mit en communication avec Duhesme qui venait de s'emparer de Saluces.

**Motifs des deux partis pour désirer une bataille décisive.**

Le rapprochement des deux armées rendait une bataille inévitable. Elle était l'objet des vœux des deux partis : les Français la désiraient, dans l'espoir que la victoire leur rendrait l'abondance; les Autrichiens étaient animés de tout autre motif : ils frémissaient de colère de s'être retirés devant un ennemi, qui n'avait essuyé que des revers depuis le commencement de la campagne. Les généraux en chef se préparaient à répondre à l'impatience de leurs soldats.

**Avantages des Impériaux.**

Mais, par sa retraite simulée, Mélas venait de ranger toutes les chances favorables de son côté, puisqu'il avait son armée concentrée au point où les républicains devaient opérer leur jonction, et qu'il pouvait à volonté se jeter sur le corps de Duhesme, ou sur les divisions de Victor et de

Lemoine. Championnet, au contraire, n'avait aucune probabilité de succès, avec une armée réduite par le fait aux divisions Victor et Grenier. Attaquant comme attaqué, il devait être battu; car il n'avait pas de certitude sur le moment précis où Duhesme entrerait en ligne, et s'était volontairement privé du tiers de ses forces, en laissant Lemoine et Fressinet sur la droite de la Stura pour observer la bicoque de Cherasco. Cette fausse combinaison, qui eut une influence si malheureuse sur les événemens des jours suivans, était une conséquence naturelle du plan adopté. Comptant porter les coups décisifs sur sa droite à l'arrivée du corps de St.-Cyr, le général en chef avait cru devoir occuper en forces tous les débouchés du Tanaro, où il eût suffi de laisser un simple détachement; et lorsqu'il fut mieux instruit de la position des Impériaux, son adversaire ne lui laissa pas le loisir de réparer la faute commise.

Mélas se décide à attaquer.

En effet, Mélas, informé de la prise de Saluces par Duhesme, vit qu'il n'avait plus de temps à perdre pour empêcher la jonction des républicains, et se décida à livrer bataille le lendemain. Ses dispositions furent bientôt arrêtées. Le général Kaim reçut l'ordre de porter six bataillons de grenadiers, commandés par Lattermann, sur Raconigi, pour assurer les communications de la grande armée avec le corps de Turin. La divi-

sion Ott, partant de Marenne et suivant la grande route de Savigliano, devait s'emparer de cette ville; on assigna à la division Mitrowsky, campée à San-Lorenzo, la même destination : une troisième colonne, composée des troupes aux ordres du général Elsnitz, fut dirigée de Fossano sur Genola; enfin, la brigade Gottesheim, renforcée par la garnison de Fossano, eut pour instruction de remonter la Stura jusqu'à Murazzo et Magdalena, en vue d'inquiéter les derrières des Français, et de distraire leur attention de l'attaque principale. La totalité des troupes qui allaient entrer en action, s'élevait à 34 mille combattans, dont 6 mille de cavalerie. Grenier et Victor, seuls engagés sur ce point, n'en opposaient pas 15 mille.

Bataille de Genola.

Championnet était loin de s'attendre à une attaque générale : il croyait, au contraire, les Autrichiens en pleine retraite, et se disposait à faire enlever Fossano par le général Victor. Déjà la division Grenier était en route sur Marenne, Duhesme, après avoir laissé une de ses brigades en observation sur les bords du Pô en avant de Saluces, marchait sur Savigliano avec 3 mille hommes. Lorsque les colonnes du général Ott rencontrèrent Grenier en avant de Marenne (1),

(1) Village situé au nord-est de Savigliano, près de Salva. (Voy. la carte en quatre feuilles.)

le combat s'engagea aussitôt avec vivacité et se soutint pendant plus de deux heures avec des chances variées. Si dans cet instant Duhesme fût arrivé au soutien de la gauche, Ott eût été probablement forcé de se retirer; mais au contraire, la division Mitrowsky, débouchant de San-Lorenzo, fit pencher la balance en faveur des Autrichiens. Les troupes de Grenier, écrasées par l'énorme supériorité de l'ennemi, cédèrent le terrain et finirent par abandonner Savigliano aux colonnes de Ott et de Mitrowsky, pour se retirer vers la réserve à Valdigi.

Victor résiste à des forces supérieures.

Pendant ce temps, la colonne du général Elsnitz, débouchant de Fossano, avait abordé la partie de la division Victor, formée entre Genola et le chemin de Fossano; protégés par le feu terrible des remparts de la ville, les Impériaux dirigèrent tous leurs efforts contre le village de Genola, qu'ils regardaient comme la clef de la position, tandis qu'à leur gauche, Gottesheim cherchait à gagner le flanc de Victor. Le choc fut si rude sur ce point qu'en un instant le terrain fut couvert de cadavres. Les troupes républicaines s'y couvrirent de gloire: les 93$^{e}$ et 105$^{e}$ soutinrent avec une inébranlable fermeté le feu de l'ennemi et de la place; la 17$^{e}$ légère et la 31$^{e}$ de ligne reçurent la cavalerie autrichienne à portée de pistolet, et la mirent en désordre: les généraux Richepanse et Mermet

exécutèrent plusieurs charges brillantes, dans l'une desquelles le général autrichien Odorian perdit la vie.

Il est enfin accablé.

Il était près de midi, et la victoire paraissait pencher sur ce point en faveur des Français, lorsque Mélas ordonna à la division Mitrowsky de se porter au secours d'Elsnitz, pendant que le général Ott poursuivait la division Grenier dans la direction de Valdigi et de Centalto. Malgré le puissant renfort que venait de recevoir l'ennemi, Victor n'en continua pas moins à se battre sans fléchir : mais apprenant la retraite de Grenier, et voyant par là sa gauche en l'air, il se replia lentement, évacua en bon ordre le poste de Genola, et alla prendre position en arrière de Murazzo, contre lequel les efforts de la colonne de Gottesheim avaient échoué.

Diversion tardive de Duhesme.

Le général autrichien ne s'occupait déjà plus qu'à poursuivre les républicains sur la Maira, lorsqu'on l'informa de l'apparition de Duhesme, qui venait d'enlever de vive force Savigliano, sur ses derrières. Sans s'inquiéter de ce mouvement, peu dangereux depuis que le succès de la journée était assuré, Mélas détacha pour le repousser le général Sommariva avec le régiment de Reisky et deux escadrons. Celui-ci, renforcé chemin faisant par plusieurs autres détachemens, favorisé d'ailleurs par la présence du corps de grenadiers de Lattermann, qui débouchait de Raco-

nigi, atteignit la colonne de Duhesme près de Marenne, et, après un court engagement, la contraignit à regagner le pied des montagnes, pour éviter une défaite totale.

Cependant, la division Grenier, ralliée à Centalto, y tint encore jusqu'à l'entrée de la nuit, et se retira alors sur Ronchi, où elle bivouaqua. Les Impériaux s'établirent, la gauche devant Murazzo, le centre à Centalto, et la droite à Villa-Fallet.

Mélas poursuit le centre des républicains.

Pendant la journée du 4 novembre, Lemoine n'avait poussé qu'une avant-garde sur Bène, et lancé des patrouilles sur la rive droite du Tanaro, pour obtenir des nouvelles de l'aile gauche. Aussi Mélas, sans s'embarrasser de cette division, préféra compléter sa victoire, en mettant les deux autres tout-à-fait hors de combat; à cet effet, il ordonna aux généraux Ott et Elsnitz de les chasser le 5 novembre au matin de Ronchi et de Murazzo. Les Français, découragés par l'échec de la veille, ne se défendirent que faiblement; Grenier rentra dans le camp de Madona-del-Olmo, où Victor, vivement pressé à Murazzo, par Elsnitz et Gottesheim, ne tarda pas de le rejoindre. L'arrière-garde de celui-ci n'ayant pu recevoir l'avis de la retraite à temps, fut coupée de la route de Coni, et chercha son salut sur la rive droite de la Stura : quelques centaines d'hommes seulement se sauvèrent; un grand

nombre se noya, et environ 400 demeurèrent prisonniers.

Duhesme est repoussé à son tour.

Le lendemain la brigade Lattermann qui, de Raconigi s'était portée à Savigliano, pénétra dans la vallée de la Maira, poussant devant elle les troupes de Duhesme. Ott s'enfonça dans celle de Grana; quant à Elsnitz, après avoir pris possession du camp de Madona-del-Olmo, que Grenier avait évacué pendant la nuit, il remonta les deux rives de la Stura, en tournant Coni, et lança ses coureurs jusqu'à Demont. Ces diverses colonnes ramassèrent dans leur marche un grand nombre de traîneurs, que l'épuisement, la faim et le manque de chaussure avaient forcément retenus sur les derrières. Elles ne s'arrêtèrent qu'à Dronero, Cariglio et Vignole. Pendant cette journée et la suivante, l'armée française reprit position sur le revers septentrional de l'Apennin, entre Villa-Nova et Monastero, conservant Mondovi comme avant-poste.

Résultats de ces affaires.

Dans cette série d'affaires meurtrières, appelée bataille de Genola par les vainqueurs, la perte des Français s'éleva à 6,500 hommes tués, blessés ou prisonniers; et celle des Autrichiens à 2,022. Elle fut, pour les Alliés, le complément de la bataille de Novi, puisqu'elle leur assura la paisible possession des plaines du Piémont. Autant Mélas y déploya de vigueur, d'aplomb et de coup-d'œil, autant son adversaire y montra

de faiblesse et peu de discernement. Disons-le sans offenser sa mémoire : ce général, d'ailleurs plein d'honneur et de courage, n'avait ni le caractère, ni les talens nécessaires pour commander en chef, et surtout pour relever le moral d'une armée accablée par les revers, les fatigues et la famine.

Situation embarrassante de Championnet.

Ces nouveaux désastres rendirent la position de l'armée française très-critique : elle manquait de vivres, et n'avait presque plus de munitions; le découragement des troupes était à son comble; il fallait abandonner Coni à ses propres forces et se résoudre à hiverner sur les sommets glacés des montagnes de Gênes et du comté de Nice, en proie aux plus horribles privations. Toutefois Championnet, avant de se résoudre à ce parti, voulut encore tenter le sort des armes sur la rive droite de la Stura. Après avoir ordonné au général Clément de se renfermer dans Coni, et de le défendre jusqu'à la dernière extrémité, il s'établit, en attendant des nouvelles de St.-Cyr, avec la division Victor sur le Pesio, en avant de Mondovi, décidé, en cas qu'il eût obtenu quelque succès, à faire de concert avec lui un effort par sa droite.

Opérations de St.-Cyr à la droite.

Mais celui-ci, depuis l'arrivée de Kray et des troupes de Haddick sur la Scrivia, n'avait plus la supériorité du nombre, et son adversaire l'aurait attaqué dès le 2 novembre, si une crue su-

bite n'eût détruit les ponts de la Bormida. Pendant qu'on les réparait, une colonne de 4 mille hommes chassa les républicains du poste d'Acqui. Le 4 novembre le gros des Autrichiens passa la rivière, et assaillit les camps de Bosco et de Rivalta, défendus par environ 6 mille hommes. St.-Cyr, n'ayant point de cavalerie, ne voulut pas s'engager sérieusement en plaine, et se replia sur les hauteurs de Novi. Kray, empressé de lui arracher ce poste important, s'avança le surlendemain à la tête de 12 bataillons formés sur trois colonnes, soutenus par une forte réserve de toutes armes. Les avant-postes français défendirent quelques instans le faubourg de Novi, mais en furent chassés ainsi que de la ville. Enhardi par cet avantage, Kray crut pouvoir enlever aussi facilement les hauteurs en arrière où St.-Cyr avait réuni sept bataillons sur le terrain qu'il avait si bien défendu le 15 août. Les plus grands efforts des Autrichiens se portèrent sur le centre : déjà ils gravissaient les premiers ressauts, lorsque attaqués en flanc avec impétuosité, ils furent culbutés de toutes parts, et laissèrent cinq pièces d'artillerie sur un terrain jonché de morts.

Il repousse Kray à Novi.

Après cet avantage signalé, St.-Cyr reprit ses positions en avant de Novi, et détacha dans la vallée de la Bormida 4 mille hommes, qui chassèrent de nouveau les Autrichiens d'Acqui. Kray,

devenu plus circonspect, replia le gros de ses troupes sur Alexandrie, afin d'être plus à portée de combiner ses opérations avec celles du général en chef.

Mélas attaque de nouveau le centre à Borgo.

Nous avons vu qu'en conformité de la dernière résolution de Championnet, les troupes qui avaient combattu à Genola se trouvaient divisées en deux corps, l'un devant Mondovi et l'autre derrière Coni et dans les vallées des Alpes. Le gros de la division Grenier défendait la vallée de la Stura et le camp de Borgo-San-Dalmazzo. Les pluies continuelles qui tombèrent le 8 et le 9, autant que la fatigue excessive de ses soldats, empêchèrent Mélas de rien entreprendre d'important; mais le 10, la division Ott, après avoir chassé de Demont l'arrière-garde des républicains, rétablit le pont de Vignolo, et marcha sur Borgo-San-Dalmazzo occupé par Richepanse. Aussi habile que brave, ce général n'était pas homme à se laisser abattre par les revers, ni intimider par la supériorité du nombre; sa résistance fut plus grande qu'on ne pouvait l'attendre de troupes abîmées; mais enfin il fallut céder au nombre, et Richepanse, après avoir eu toutes ses pièces démontées et essuyé une assez grande perte, se retira d'abord à Robillante et bientôt ensuite sur Limone.

Victor est repoussé de Mondovi

Tranquille de ce côté, Mélas songea alors à expulser les Français de Mondovi. Il n'avait fait

observer le mouvement de Victor que par un faible corps ; mais, après la prise de San-Dalmazzo, il dirigea sur le Pesio les divisions Lichtenstein et Mitrowsky. A son approche, Championnet retira ses troupes derrière l'Ellero et les établit sur la chaîne de hauteurs qui borne de ce côté l'horizon de Mondovi, la droite de Lemoine à Santa-Anna, le centre à Vasco et la gauche de Victor à Monastero. Les Autrichiens, arrivés le 29 novembre à la Chiusa et Villa-Nova, s'avancèrent le lendemain sur deux colonnes. Celle de droite, commandée par le prince de Lichtenstein, attaqua Vasco et Monastero, pendant que Mitrowsky, après avoir remonté jusqu'à Breo-Lungo, se portait sur Santa-Anna. Le combat dura toute la journée ; enfin sur le soir, Mélas ayant envoyé par Frabosa un fort détachement, tourna la gauche de Victor, et vint tomber sur ses derrières. Celui-ci à qui d'ailleurs il ne restait plus de munitions, abandonna sa position pour se retirer à Vico.

Retraite des Français sur l'Apennin.

Jusqu'à cet instant, Lemoine avait résisté aux efforts de la colonne Mitrowsky, une charge vigoureuse de deux bataillons de la 34ᵉ avait même culbuté l'ennemi au-delà de l'Ellero ; mais Championnet ne pouvant plus conserver Mondovi, après la perte des positions de sa gauche, en ordonna l'évacuation qui eut lieu pendant la nuit. Lemoine opéra sa retraite par la vallée du Ta-

naro sur Calissano. La division Victor alla camper à Garessio; le quartier-général fut de nouveau transporté à Finale.

Siége de Coni.

Les Impériaux devenus maîtres de tous les débouchés des montagnes, rien ne les empêcha de former l'investissement complet de Coni; mais la prise seule de cette place devait assurer leur position en Piémont; car les Français maîtres de ce point de départ auraient pu déboucher dès le printemps sur la rive gauche du Pô et prendre à revers toute leur ligne. Cependant Mélas voulut auparavant les refouler jusque sur leurs frontières et les fit attaquer le 15 à Limone, par le prince d'Auersperg, qui leur enleva ce poste, ainsi que le col de Tende. En même temps, d'autres colonnes balayèrent les derniers débris de l'armée d'Italie des vallées des Alpes, et portèrent l'épouvante jusque dans le Dauphiné. Alors le quartier-général des Impériaux s'établit à Borgo-San-Dalmazzo. Le corps de bataille prit position à Roccavione; et le 18 novembre, la division du prince de Lichtenstein compléta l'investissement de Coni.

Description de la place.

Cette place, située au confluent de la Stura et du Gesso, est un octogone bastionné avec demi-lunes, contre-gardes et autres ouvrages extérieurs. Quoique protégée sur deux fronts par la Stura et le Gesso, sur le troisième, par un terrain bas, susceptible d'être inondé à la

moindre pluie, et enfin contre-miné sur le front de Nice, qui est le seul attaquable, ce n'est cependant pas une place imprenable, attendu qu'elle est dominée et prise à revers des hauteurs qui bordent la rive gauche de la Stura, qu'elle n'a aucun établissement à l'épreuve de la bombe, et qu'on peut la priver d'eau en détournant au moyen d'un simple batardeau celle qui vient par un canal de la Stura. D'ailleurs la plupart des ouvrages sont d'un mauvais tracé : les bastions sont étranglés, les remparts trop étroits, et de la campagne on découvre la maçonnerie de toutes les escarpes. A ces considérations, il faut ajouter que toutes les fortifications étaient alors mal entretenues, et que la place n'avait pas la moitié de son approvisionnement; car toutes les tentatives de Grenier, pour y jeter des vivres depuis l'affaire du 10, avaient été inutiles.

Le général Clément, qui y commandait une garnison de 3 mille hommes, quoique fort brave de sa personne, n'était pas propre à remplir la tâche qu'on lui avait donnée.

Dès le 18 novembre, le corps de siége, fort d'environ 15 mille hommes, établit des ponts de bateaux sur la Stura et le Gesso, pour la communication de ses quartiers, et coupa le 21, le canal de la Stura, qui fournissait l'eau aux moulins de la ville.

Les jours suivans se passèrent en escarmou- Ouverture

de la tranchée.

ches, tant pour reconnaître la place que pour rétablir la coupure du canal de la Stura, que la garnison était parvenue à détruire. Enfin dans la nuit du 26 au 27 novembre, on ouvrit la tranchée à 150 toises des redoutes avancées du Gesso et de la Stura. Une fausse attaque fut dirigée sur la rive gauche de ce dernier torrent, à Madona-del-Olmo.

Reddition prématurée de la place.

Clément contraria de son mieux les travaux; mais le manque d'officiers du génie et d'artillerie se fit bientôt apercevoir : l'ignorance, la stupeur, régnaient déjà dans la place; les habitans par leurs murmures excitaient la garnison à la révolte, quand le 2 décembre l'assiégeant démasqua toutes ses batteries et réduisit en cendres, en moins de 24 heures, tous les quartiers du front d'attaque. Le gouverneur ne pouvant fermer son cœur à la pitié, ou cédant au découragement de sa garnison, entra en pourparlers avec le prince de Lichtenstein et lui ouvrit les portes de la place le 4 décembre. Sa garnison, forte de 3 mille hommes, non compris 500 malades ou blessés, fut envoyée prisonnière dans les états héréditaires de l'Autriche.

Championnet réunissait des troupes dans la vallée du Tanaro pour secourir Coni, lorsqu'il apprit sa reddition prématurée. La mauvaise saison s'opposant désormais à toute opération dans les montagnes, cet événement termina la cam-

pagne du Piémont, et de part et d'autre les troupes entrèrent en quartiers d'hiver.

Kray repousse St.-Cyr sur la Bochetta.

A la droite, les hostilités se prolongèrent quelques jours de plus. Le 6 décembre, le général Kray enleva aux Français les villes d'Acqui et de Novi, forma le blocus de Gavi et les rejeta sur leurs anciennes positions de Campo-Freddo et de la Bochetta.

Tentative sur Gênes.

Ce succès et le mécontentement qui régnait dans Gênes, où les Autrichiens entretenaient des intelligences, décidèrent Kiénau à tenter un coup de main sur cette ville. Après avoir engagé le comte de Hohenzollern, qui commandait à Novi, d'attaquer de son côté le poste de la Bochetta, il s'avança le 14 par la vallée de Lavagna contre la faible division Miollis, et la déposta sans peine de Torriglia, pendant qu'une autre colonne pénétrait jusqu'à Nervi par la route de la Corniche; mais la grande quantité de neige ayant empêché Hohenzollern de faire la diversion convenue, St.-Cyr repoussa lui-même le 16, jusqu'à Sestri, la colonne qui longeait la mer, et fit filer par les montagnes une partie de la division Watrin, pour assaillir les derrières de Klénau. L'issue du combat fut la même que peu de mois auparavant: les Autrichiens ne s'ouvrirent un passage qu'avec beaucoup de peine, et laissèrent 12 à 1,500 prisonniers entre les mains des Français. Cet échec les força à l'inaction,

et ils furent prendre des quartiers derrière la Magra.

Cet événement fut d'autant plus heureux, que les troupes républicaines désorganisées par une pénurie horrible, commençaient à murmurer hautement et à vouloir prendre le chemin de France. Les Génois, en proie aux vexations qu'amène toujours l'occupation militaire, loin d'aimer les nouvelles institutions, leur attribuaient la ruine du commerce, qui fait la fortune de l'état en même temps que celle des particuliers, et appelaient les Alliés de leurs vœux; s'ils ne firent pas essuyer à St.-Cyr le même traitement qu'au marquis de Botta en 1747, on le dut à la conduite déliée de ce général qui sut opérer une révolution à Gênes sans y prendre une part apparente, écarter du directoire, et des conseils, tous les partisans de l'ennemi, pour y placer des hommes dévoués à la France, et qui ne pouvaient se sauver qu'en faisant triompher sa cause.

Siége d'Ancône.

Tandis que ces choses se passaient sur les frontières de Piémont, le général Frœlich détaché, comme on l'a vu au chapitre 89, pour nettoyer les derrières des armées alliées, après avoir contribué à presser l'évacuation de Rome par les Français, s'était porté sur Ancône, renforcé de deux régimens d'infanterie venus de Dalmatie. Une escadre turco-russe formait depuis la fin de juillet le blocus maritime de cette

place : un corps de 3 à 4 mille insurgés italiens, commandés par Lahoz et Celini, la resserrait par terre, conjointement avec un détachement de 12 à 1,500 hommes tirés des vaisseaux sous les ordres du colonel russe Woinowitch.

Le siége d'Ancône ne paraissait pas une entreprise facile. Sa garnison illustrée par des opérations que ne comportaient guère sa faiblesse, après avoir tenu deux mois la campagne, avait adopté un système de défense qui consistait moins à profiter des ouvrages de l'enceinte, qu'à empêcher l'ennemi d'en former l'investissement complet. La renommée s'était plue à exagérer aux Impériaux les obstacles matériels, la force du personnel et l'étendue des ressources qu'ils auraient à vaincre pour se rendre maîtres de cette place. A la vérité, Monnier avait profité de la circonspection des assiégeans, de la mésintelligence qui régnait entre leurs chefs, pour faire les réparations les plus urgentes à l'enceinte. Le couvent des Capucins qui la masque et la domine au nord-est avait été couvert d'une chemise en terre; le mont Gardetto, qui la commande du côté de la porte Farine, retranché; la citadelle se trouvait déblayée et approvisionnée; on avait élevé des batteries au lazaret, pour battre en mer, et mis le port en état de défense; mais qu'était-ce pour résister avec moins de 3 mille hommes écrasés de fatigue, dans une mau-

vaise place, contre un corps de 18 mille combattans, abondamment pourvu d'artillerie et de munitions?

Monnier répond à la sommation par une attaque.

Frœlich, après avoir rassemblé à loisir tous les attirails de siége à Sinigaglia, crut devoir préluder le 15 octobre à cette entreprise, par une sommation où il faisait connaître au général Monnier qu'il occupait pour la république la dernière place en Italie. Celui-ci, jaloux de lui confirmer l'opinion qu'il témoignait par cela même avoir de sa garnison, après lui avoir répondu avec dignité, exécute une sortie avec 600 hommes divisés en trois colonnes, force la principale redoute des assiégeans au troisième assaut, en enlève deux autres d'emblée, y encloue neuf pièces de canon, prend plusieurs drapeaux, et fait essuyer une perte notable aux Autrichiens et aux insurgés, dont le chef Lahoz fut mortellement blessé.

Ce genre de réponse engagea Frœlich à ne rien précipiter. Avant donc de commencer les approches, il résolut de se saisir de tous les mamelons qui entourent Ancône par des redoutes fermées à la gorge et liées ensemble par des caponnières, afin d'opposer plus de résistance aux sorties de sa garnison. Dès le surlendemain, les Autrichiens, les insurgés, les Russes et les Turcs travaillèrent chacun, en ce qui les concernait, à mettre ce plan à exécution.

De son côté, Monnier, voyant qu'il était sérieusement menacé, acheva ses dispositions de défense; il confia aux généraux Lucotte et Pino la garde des Capucins et du Monte Gardetto, qui allaient devenir les points de mire des assiégeans. Un ordre admirable régnait dans la place. Depuis long-temps l'on ne s'y servait plus que de la poudre et des bouches à feu fabriquées ou fondues dans les ateliers qu'il avait su se créer. Des moulins à grain, des fabriques d'eau-de-vie étaient en pleine activité pour le service de la garnison; le cuivre des cloches converti en monnaie obsidionale, servait au paiement des travaux que ne pouvaient exécuter les troupes; mais il fallait améliorer le service des hôpitaux, régler l'emploi des approvisionnemens, les protéger contre l'incendie d'un bombardement imminent, et c'est à ces soins que Monnier consacra la dernière quinzaine d'octobre.

Dispositions défensives.

Cependant les assiégeans étaient parvenus le 1er novembre à armer cinq redoutes de 27 bouches à feu de fort calibre, et à construire une batterie de sept pièces de canon, dans le vallon qui mène à la porte Farine. Le peu de relief des ouvrages donna à Frœlich l'idée d'attaquer de vive force l'ouvrage à corne de la citadelle et le fort du mont Gardetto. En effet, le lendemain à six heures du matin, les batteries commencèrent à jouer, tandis que six à huit bouches à

Ouverture des attaques régulières.

feu de campagne, qui garnissaient les retranchemens en arrière du front d'attaque, entrèrent en action du côté de la mer.

Protégées par le feu de cette artillerie, les gardes des tranchées, soutenues par le régiment de Hohenlohe, repoussèrent les avant-postes français d'un côté sur le mont Stephano, à 100 toises de la citadelle, et s'y établirent, et de l'autre à pareille distance de la porte de France où elles plantèrent le drapeau rouge. D'abord la garnison ne répondit qu'avec l'artillerie de ses trois forts et du corps de place; mais lorsque Monnier s'aperçut que l'ennemi avait l'intention de se loger sur le mont Gardetto, il ordonna une sortie générale. Les cinq portes d'Ancône s'ouvrent en même temps, et il en sort autant de colonnes, qui se précipitent sur les assiégeans. L'une des plus considérables côtoie les bords de la mer, et tombe sur les Russes et les Turcs, qu'elle met en fuite; une autre suit la grande route de la porte Farine, et se dirige sur le mont Gardetto. Les Impériaux, après une vive résistance, sont obligés de plier: les républicains reprennent San-Stephano et la Maison brûlée. En vain Frœlich, pour leur arracher ces postes, fait déboucher par le bas-fond une nouvelle colonne, sous la protection d'une artillerie formidable, et menace le camp retranché et la porte de France; Lucotte repousse les assiégeans, et,

Sortie vigoureuse de Monnier.

après un engagement de cinq heures, où ils essuient une perte de 300 hommes, leur général demande un armistice pour enlever ses morts et ses blessés.

Les Autrichiens, ayant consommé presque toutes leurs munitions dans cette attaque infructueuse, ne recommencèrent le feu que le 10, encore s'éteignit-il au bout de trois heures, faute de munitions. Cependant cet intervalle suffit pour faire écrouler la courtine et y pratiquer deux larges brèches. Frœlich somma alors Monnier pour la quatrième fois. Celui-ci convaincu qu'une plus longue résistance compromettait le salut de la garnison, de l'avis d'un conseil de guerre entama des pourparlers pour sa reddition. La capitulation fut signée le 12 novembre, et la garnison, forte encore de 2,724 hommes, eut la faculté de retourner en France jusqu'à parfait échange. Belle capitulation de la garnison.

Les Impériaux trouvèrent dans la place, 585 bouches à feu, 7 mille fusils, 10 bâtimens de guerre dont 3 vaisseaux de ligne, outre 18 bâtimens particuliers.

Quoique les assiégeans n'eussent encore ouvert que la première parallèle, on ne saurait blâmer Monnier d'avoir capitulé; car toutes les brèches au corps de place étaient praticables, et il n'y avait pas moyen de les réparer : les retranchemens des Capucins n'étaient plus à l'abri

d'un coup de main, le mont Gardetto et le lazaret pouvaient être séparés d'un moment à l'autre de la ligne de défense; on ne voyait plus de possibilité de remplacer les affûts démontés, et il n'existait plus dans les magasins que 15 millions de poudre et pour dix jours de vivres.

L'armée républicaine du moins ne murmura point en apprenant ce nouvel échec : elle sut d'autant plus de gré à Monnier de ses efforts, qu'ils semblaient incriminer la conduite des gouverneurs de Mantoue et d'Alexandrie, à la prompte reddition desquels elle attribuait tous les revers essuyés depuis la bataille de Novi.

Les armées restent en présence durant l'hiver.

La prise d'Ancône termina cette campagne si désastreuse pour les armes françaises en Italie. Frœlich cantonna ses troupes dans la Marche, les Turcs et les Russes se rembarquèrent, et les insurgés se retirèrent dans leurs foyers.

Cantonnemens des Impériaux.

De son côté, le général Mélas alla s'établir à Turin et fit rentrer une partie de son armée dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Le corps de Rohan et partie de celui de Haddick, occupèrent les vallées de Domo-Dossola et d'Aoste. Les troupes du général Kaim et la brigade Sommariva gardaient la tête des hautes vallées des Alpes et bloquaient Fénestrelles, tandis que les avant-postes de Ott, établis à Limone, surveillaient les cols de Tende et de Fenestre. Les généraux Gottesheim et Bellegarde furent

chargés de surveiller de leur position centrale en avant de Mondovi, tous les débouchés de la rivière du Ponent. L'aile gauche aux ordres de Kray continua de couvrir les vallées de la Bormida, de l'Erro et de la Scrivia. Des partis répandus dans les vallées de la Trebbia et du Taro, la liaient au faible corps de Klénau, stationné derrière la Magra, et dont les troupes légères occupaient Sestri et Varèse.

Voici quelle était à peu près la position des Français. L'aile gauche, composée des divisions Grenier et Duhesme, gardait le Petit-St.-Bernard, le Mont-Cenis et tous les autres débouchés des vallées qui versent des Alpes en France. Le centre, formé par les troupes des généraux Lemoine et Victor, occupait la rivière de Gênes jusqu'à Savone, tenait les cols de Fénestrelles et de Tende, et défendait en forces toutes les issues de la vallée du Tanaro sur l'état de Gênes. A sa droite, les divisions Laboissière et Watrin couvraient Savone et Gênes. Leurs avant-postes étaient à Ponzone, Ronciglione, Carosio et Cairo. Des patrouilles liaient ce corps à celui du général Miollis, stationné derrière la Lavagna dans la rivière du Levant. Les Français restent campés sur les montagnes.

On comptait à peine sur cette ligne immense 38 mille défenseurs, qui ne tardèrent pas à souffrir toutes les horreurs du besoin; car la coupable insouciance du directoire n'avait préparé Situation déplorable où ils se trouvent.

aucun approvisionnement sur les rochers arides de la Ligurie et du comté de Nice. La révolution du 18 brumaire (9 novembre) n'avait pas encore étendu son heureuse influence jusque dans les parties les plus reculées de la république; et le peu de ressources disponibles s'employaient de préférence aux préparatifs de la prochaine campagne. La malheureuse armée d'Italie, sans solde depuis cinq mois, ne trouva à sa rentrée dans la rivière de Gênes, ni argent, ni habits, ni capotes, ni souliers, ni bois même pour entretenir les feux des bivouacs pendant la nuit sur les sommets glacés de l'Apennin. Pour comble de malheur, la famine se fit bientôt sentir. Les routes étaient couvertes de soldats expirant de froid et de faim. L'encombrement des hôpitaux où rien n'existait pour le soulagement des malades et des blessés, y engendra une épidémie effrayante qui les enlevait tous les jours par centaines. Tant de souffrances relâchèrent les liens de la discipline. Les soldats, voyant qu'on abusait de leur patience, abandonnèrent en foule leurs drapeaux pour rentrer dans l'intérieur. Accablée de tant de disgrâces et frappée de l'horrible tableau qui s'offrait à sa vue, l'ame sensible de Championnet en fut brisée. Partageant des misères qu'il ne pouvait même atténuer, visitant les camps et les hôpitaux, et cherchant à ranimer le courage et le patriotisme éteint de ses braves com-

pagnons d'armes, ce général prit le germe de l'épidémie dont il vint mourir à Nice. Il fut sincèrement regretté de toute l'armée, qui, loin de rejeter sur lui une partie de ses malheurs, le regarda comme une victime du machiavélisme du directoire, qui n'avait brisé ses fers que pour ternir une belle réputation qui lui portait ombrage, en le chargeant d'un commandement difficile sans lui donner les moyens de triompher.

Sa mort devint comme le signal de la désertion générale. Il ne resta dans beaucoup de corps que les officiers et les sous-officiers. Les soldats rentraient tumultueusement en France. Ce fut dans cette déplorable circonstance que St.-Cyr, par un de ces traits d'éloquence qui ne manquent jamais leur effet sur les cœurs généreux, parvint à rallier une partie de ses troupes qui avaient abandonné leurs postes, et rentraient à Gênes en désordre, déterminées à prendre le chemin de la Provence.

Cependant le nouveau gouvernement, instruit de cet état de choses, prit aussitôt des mesures pour faire cesser cette horrible situation. Quelques secours furent envoyés à l'armée d'Italie, et Masséna, qui vint en prendre le commandement, sut par sa vigueur, sa popularité et quelque peu d'argent qu'il apporta de Paris, arrêter le torrent de la désertion et subvenir aux besoins les plus

pressans. Tous les soldats qui avaient été à Nice demander des habits et du pain, retournèrent à leurs corps. On les verra sous un chef plus heureux et plus habile réparer, dans la campagne suivante, les désastres de celle-ci : toutefois après avoir subi dans la rivière de Gênes, et sur les bords du Var, les dernières épreuves du courage, du dévouement et du patriotisme.

---

# CHAPITRE XCVII.

*Discussions entre l'archiduc Charles et le maréchal Suwarof sur le projet de rentrer en Suisse. — Départ des Russes pour la Bavière. — Lecourbe prend le commandement de l'armée du Rhin, passe le fleuve, et investit Philipsbourg à deux reprises ; il est battu par Starray et forcé à repasser le fleuve. — Fin de la campagne.*

Au moment où la perte de Constance et de la tête de pont de Busingen ôtaient aux Alliés les moyens de franchir de nouveau le Rhin, et de reprendre facilement l'offensive, Suwarof débouchait en retraite sur Ilanz, et l'archiduc Charles revenait en toute hâte, avec 27 bataillons et 46 escadrons, de Manheim sur Donaueschingen. Quoique la saison fût déjà bien avancée, la réunion de tant de moyens dans une seule main eût sans doute permis de combiner une nouvelle irruption en Suisse. Mais si les Alliés avaient pour eux l'avantage du nombre, et semblaient entourer leurs adversaires dans la partie septentrionale de la Suisse, ces forces hétérogè-

nes par l'indépendance ou la jalousie de leurs chefs n'étaient pas en état de diriger une masse formidable vers un seul et même but.

Bien que dans le principe le prince Charles et Suwarof eussent les même vues, ils voulaient les remplir par des moyens différens; le temps s'écoula en vaines négociations. L'armée française reprit l'ascendant de la victoire, et, malgré sa faiblesse, triompha du nombre mal dirigé, dont naguère encore elle cherchait à éviter les coups. Suwarof, arrivé le 12 octobre à Feldkirch, avait à sa gauche les corps des généraux Linken et Auffemberg, et à sa droite les restes de celui de Hotze, commandés par Pétrasch. Cette circonstance lui donna l'idée de reprendre la position de la Limmat. Il proposa à cet effet le lendemain à l'Archiduc, « d'abandonner le » pays des Grisons, de brûler le pont inférieur » du péage sur le Rhin (Zollbruck), et de faire » sauter les ouvrages du fort de Ste.-Lucie. Lui-» même voulait passer le Rhin le 17 à Hochst et » à Meiningen, avec toutes les troupes du Vo-» rarlberg, se concentrer le 18 à St.-Gall, et » se réunir à Winterthur avec Korsakof, qui » s'avancerait en deux colonnes, l'une de Cons-» tance par Bischofszell, l'autre des environs de » Stein par Pfyn et Frauenfeld. Jusqu'à sa jonc-» tion avec le corps de Korsakof, 6 mille Autri-» chiens, renforcés par toutes les milices du

» pays, devaient rester dans la position de Feld-
» kirch, pour couvrir son flanc gauche, pen-
» dant qu'il passerait le Rhin. »

Bien que ce projet reposât sur la jonction de trois colonnes séparées par le lac de Constance, il est certain que, dès la première marche, elles auraient pu se réunir sur la Thur, depuis Gossau jusqu'à Pfyn, et que le maréchal, en renonçant à l'occupation des Grisons, montrait la justesse de son coup-d'œil.

Cependant l'Archiduc pensa avec raison que la prochaine arrivée des 28 mille hommes qu'il amenait, donnerait les moyens de concentrer encore plus les efforts. Craignant que la réunion des Russes sur les bords de la Thur, au milieu des républicains, qui s'avançaient depuis Sargans jusqu'à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin, n'éprouvât trop d'obstacles, il sentit avant tout la nécessité d'assurer cette jonction, et afin d'éviter tout échec particulier, il proposa de faire marcher le corps de Korsakof le 15 et le 16 sur Stokach, pour aller joindre ensuite le maréchal en tournant le lac de Constance. Il s'engageait en même temps à détacher en Suisse une forte colonne autrichienne, qui passerait le Rhin entre Constance et Schaffhausen.

Le maréchal russe, piqué de cette rectification, qui semblait soumettre ses plans au contrôle d'un jeune capitaine, répliqua le 14, que

ses troupes n'étaient pas propres à la guerre de montagnes, que lui-même, tournant le lac de Constance, irait joindre Korsakof, pour commencer de concert avec lui l'opération projetée en Suisse. Il changea pourtant bientôt d'avis; car son armée ayant marché le 16 octobre à Lindau, il déclara le lendemain que ses troupes, étant hors d'état d'agir, ne pouvaient différer davantage d'entrer en cantonnemens. Toutes les représentations de l'Archiduc furent inutiles; il ne consentit même qu'après bien des difficultés à laisser la division Rosenberg à Bregentz, jusqu'au 4 novembre. Le reste de l'armée russe alla le 30 octobre prendre des quartiers d'hiver entre le Lech et l'Iller, où la grosse artillerie, qui avait traversé le Tyrol, vint la rejoindre par Kempten.

Cette conduite du maréchal russe prise, s'il faut en croire quelques officiers contemporains, moins encore par un sentiment d'orgueil blessé, que par la conviction acquise depuis quelques mois, que la guerre était désormais sans intérêt pour sa patrie, en privant tout à coup les Alliés d'un secours sur lequel ils comptaient, eut des conséquences encore bien plus funestes. On assure qu'elle provoqua la résolution de l'empereur Paul de se retirer de la coalition, à l'époque peu éloignée où le cabinet de St.-Pétersbourg eût pu intervenir dans les stipulations

d'une paix, pour laquelle il avait fait tant de sacrifices.

Cette brusque retraite des Russes mit un terme aux opérations en Helvétie. Masséna, venant d'apprendre le retour de Bonaparte, ne douta plus que bientôt les plans d'opérations n'offrissent plus d'art et d'ensemble. Il ne trouvait d'ailleurs aucun intérêt à se jeter au mois de novembre dans les neiges du Vorarlberg. Une tentative sur la Souabe et le Danube n'était pas facile en présence de l'Archiduc, qui avait réuni de nouveau près de 80 mille Autrichiens, entre Feldkirch et Offenbourg. A la vérité, Masséna en aurait eu pour le moins autant, s'il eût disposé de l'armée du Rhin; mais le directoire venait d'en conférer le commandement à Lecourbe, et deux armées indépendantes contre une égale force obtiennent rarement un succès durable.

Si de son côté, le général autrichien, en calculant les avantages de cette unité de commandement, paraissait avoir quelques chances favorables à pénétrer de nouveau en Suisse, il n'en était point ainsi : en effet l'armée française, victorieuse à Zurich, lui eût vendu chèrement quelques lieues de terrain, dont la conquête ne lui aurait pas beaucoup servi à l'approche de l'hiver. Etait-il sage de s'exposer à un échec sans possibilité de profiter d'une victoire, lorsqu'au mois de juin, dans des circonstances bien plus heu-

reuses, on s'était arrêté au milieu d'une marche triomphante? D'ailleurs l'Archiduc, lié par les ordres de sa cour, attendait l'effet que ses nouveaux rapports avec Suwarof et le départ des Russes, produiraient sur le cabinet de Vienne. Convaincu qu'il en résulterait un nouveau système de défense, il renonça à l'idée d'envahir la Suisse, se contenta de balayer la rive droite du Rhin, où les Français venaient de faire une incursion, dont nous allons rapporter les principaux faits.

L'Archiduc, avant de retourner vers la Suisse, avait détaché deux bataillons et quelques escadrons, tant pour s'assurer de Francfort, que pour agir de concert avec les milices mayençaises, et chasser les partis républicains qui rôdaient entre la Lahn et le Mein. Le général Muller, ayant reçu du directoire l'ordre de ne rien engager de sérieux, les fit replier sur Ehrenbreitstein et Mayence, en sorte que les Français évacuèrent la rive droite du Rhin, à l'exception des postes qui leur servaient de têtes de ponts. Cette disparition subite des Français engagea les Impériaux à s'étendre sans défiance. Le général Szen-Keresty cantonna sa petite brigade aux environs de Francfort, le prince de Schwarzenberg resta sur le Necker, pour couvrir Manheim et Heidelberg, le général Gœrger commanda entre Philipsbourg et Durlach; enfin Meerfeld

observait toujours la garnison de Kehl et la vallée de la Kintzig.

Les succès obtenus en Suisse par Masséna, tranquillisant le gouvernement français sur ce point, toute son attention se tourna du côté de la Hollande et du Bas-Rhin. Des secours avaient été promis aux généraux Muller et Brune; mais celui-ci ayant annoncé les premiers avantages obtenus sur le duc d'Yorck, partie des troupes d'abord destinées à grossir son armée alla renforcer l'armée du Rhin, dont Lecourbe venait de prendre le commandement.

Illustré par cent actions d'éclat, ce jeune général semblait bien capable de justifier l'idée qu'on s'était formée de ses talens et de son activité. Ney, qui avait pris le commandement en attendant son arrivée, le seconda à merveille; et après avoir culbuté le corps de Szen-Keresty et poussé le 7 octobre l'avant-garde de Lorcet sur Francfort, passa le Rhin le 11, sur trois colonnes. Le général Lorcet quittant Hocheim, prit la route de Heidelberg, tandis que Baraguey-d'Hilliers, avec une partie de la garnison de Mayence, observa les milices du baron d'Albini et du colonel Wrède, qui se trouvaient à Nieder-Rad. Une brigade de cavalerie, sous les ordres de Nansouty, passa le Rhin près d'Oppenheim, et le général Sabatier, avec cinq bataillons, le franchit vers Franckendahl.

Les Français passent le Necker et occupent Heidelberg.

Lorcet se dirigea le 16, avec les quatre bataillons de l'avant-garde, sur le pont de Heidelberg, où il eût à soutenir un engagement assez vif : le prince Aloys de Lichtenstein défendit ce poste avec son intrépidité accoutumée, et y reçut un coup de feu ; mais la cavalerie légère, sous les ordres de Dubois-Crancé, ayant passé le Necker au gué de Ladenbourg, et défait les hussards de Veczay sur ce point, Sabatier occupa la tête de pont du Necker ; ces événemens décidèrent le prince de Schwarzenberg (1) à évacuer dans la nuit du 17 octobre Manheim et Heidelberg, et à se replier sur Bruchsal, d'où il alla prendre ensuite la ligne de l'Enz, laissant pour la troisième fois Philipsbourg en butte aux attaques des Français. Ney ne tarda pas à investir cette place ; mais, trop faible pour poursuivre ses succès, il s'établit dans les environs de Manheim.

Troisième blocus de Philipsbourg.

Bien que l'Archiduc eût des forces supérieures en Souabe, il n'en était pas moins embarrassé, car il fallait faire face en même temps à Masséna victorieux, qui menaçait sa gauche, et à Lecourbe qui pressait la droite. Si une position centrale et saillante est avantageuse en stratégie,

(1) Il paraît qu'après ce combat, le prince de Schwarzenberg rejoignit le gros de l'armée, et laissa le commandement au général Gœrger ; quoique l'Archiduc n'en parle pas, tous les journaux du temps le disent ainsi.

ce n'est pas quand elle est bornée par un fleuve qui interdit tout mouvement offensif contre l'une ou l'autre des parties ennemies. Les Français étant maîtres des deux côtés du grand angle, formé par le Rhin, et possédant des places qui offraient la faculté de déboucher sur les flancs des Impériaux, l'Archiduc devait agir avec prudence et attendre ses adversaires sur un terrain où il pût les combattre avec moins de désavantage.

La nouvelle de la perte de Manheim et de Heidelberg, arriva à ce prince, au moment de ses contestations avec Suwarof. Ce n'était pas le cas de voler au point menacé, quand il s'agissait de rentrer en Suisse de concert avec les Russes. Il envoya seulement au prince de Lorraine, qui avait pris le commandement en cette partie, 2 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux, tirés de la vallée du Rhin, pour renforcer le corps d'observation sur les bords de l'Enz.

Lecourbe, de son côté, ayant joint l'armée sur la rive droite du Rhin avec quelques renforts d'infanterie, résolut de poursuivre ces premiers avantages; il déboucha de Manheim et de Heidelberg le 21 octobre: sa gauche sous les ordres de Ney s'avança sur Heilbronn, repoussa le prince de Hohenlohe de Bonigheim, et le força à repasser l'Enz, après quoi elle prit poste vers Lauffen; le centre suivit le général Gœrger dans

la direction de Knittlingen et se dirigea vers Durlach et Graben.

L'Archiduc, alors en brouille ouverte avec Suwarof, ne crut pas devoir se mettre lui-même en marche de Donau; mais le duc de Wurtemberg voyant ses états envahis par les républicains, consentit à ce que 4 mille hommes de ses troupes se joignissent aux Impériaux pour les repousser. A l'aide de ces renforts, on résolut d'attaquer les Français sur l'Enz.

Combat d'Erligheim Déblocus de Philipsbourg.

Lecourbe avait pris une position un peu trop large, et négligé de jeter de nouveaux ponts auprès du corps de blocus; il devait donc en même temps avoir l'œil ouvert sur ses communications avec Manheim, sur les routes de Halle et de Heilbronn, sur celle de Pforzheim, et enfin sur la vallée du Brisgau où Meerfeld venait de repousser les sorties de la garnison de Kehl.

Le prince de Hohenlohe, avec les Wurtembergeois, renforcé de quelques escadrons autrichiens, ayant passé l'Enz le 3 novembre et marché sur Bietigheim, donna sur l'avant-garde de Ney que commandait Lorcet. Malgré leur bonne contenance, ces troupes surprises de ce retour offensif inopiné, débordées dans un vignoble sur leurs flancs, cédèrent au nombre et se replièrent; Ney lui-même se mit inutilement à la tête de quelques braves, une attaque de l'ennemi sur Lochgau le força de se replier vers Erligheim.

Serrés de près par la cavalerie autrichienne, et assaillis au moment où ils rompaient pour effectuer leur retraite, ses escadrons furent enfoncés et laissèrent deux bataillons formés en carrés aux prises avec tout le corps ennemi. Malgré sa bravoure et sa présence d'esprit, il était difficile que Ney se mît en marche sans que l'ennemi entamât ses bataillons; après avoir néanmoins donné par sa belle défense le temps d'évacuer Lauffen, et de rappeler ses détachemens poussés sur Bottwar, et avoir été blessé lui-même dans une charge, ainsi que le général Lorcet, il gagna les hauteurs de Klein-Gartach.

Dans tout cordon d'investissement, il est rare que la chute d'un point n'entraîne pas celle des autres, surtout quand il n'y a pas de réserve : la droite de Lecourbe ne pouvait rester à Durlach, entre deux feux, quand Meerfeld, Gœrger, Hohenlohe et le prince de Lorraine pouvaient l'écraser de concert; aussi n'eut-on rien de plus pressé que de lever un blocus à peine commencé, pour réunir l'armée aux environs de Wisloch, la gauche sur les hauteurs de Bayerthal, la droite à la Kraichbach, vers Losheim.

Les Wurtembergeois n'ayant point l'ordre de dépasser les limites de leur territoire, ne purent seconder le prince de Lorraine, pour achever de repousser les Français au-delà du Rhin, et les choses en restèrent là durant quelques jours.

Philipsbourg, qui avait joué un si grand rôle dans les guerres de Louis XIV, n'était plus qu'un poste insignifiant, depuis que les Français, maîtres de Kehl et de Mayence, pouvaient sans aucun inconvénient le laisser derrière eux. Hors de toute direction stratégique, on s'était à peine aperçu de l'existence de cette place dans la campgne de 1796, et cependant on s'obstinait à lui donner dans celle-ci une trop grande importance.

Quatrième blocus de Philipsbourg.

Le général français, ayant reçu encore quelques renforts en infanterie, et sachant à quel ennemi il avait affaire, résolut de l'investir de nouveau. Il forma de 20 bataillons et 37 escadrons faibles quatre divisions. La droite sous le général Laborde (1) déboucha le 17 novembre de Losheim, en même temps qu'une brigade se dirigeait, par Kirlach, sur Waghausel, pour prendre à dos les troupes qui s'opposaient à son passage et leur couper la retraite sur Philipsbourg. Ce mouvement eut un plein succès, les troupes de la garnison furent en partie coupées, et il ne rentra que 1,800 hommes dans la place.

Lecourbe conduisit la division Decaen et la réserve de cavalerie d'Haupoult, partie sur Hombruck, partie par la grande route de Bruchsal.

---

(1) L'archiduc Charles indique Collaud, au lieu de Laborde, qui se trouve cité dans les rapports français du temps.

Ney, à la tête de la troisième, se lança de Neckergmund sur Sinzheim, et poussa ses coureurs sur Helmstadt et Necker-Eltz. Enfin, Baraguey-d'Hilliers eut la mission de contenir sur la rive droite du Necker les troupes mayençaises du baron d'Albini.

Cinquième blocus de Philipsbourg.

Trop faibles pour résister à tant de forces, les Impériaux se replièrent de nouveau derrière l'Enz : Lecourbe reprit à peu près la même position, ayant soin toutefois de resserrer un peu sa ligne, afin de ne pas dépasser par sa droite Graben et Grumbat, de tenir le centre vers Bruchsal ou Bretten, et la gauche entre Sinzheim et Leobenfeld.

L'Archiduc, débarrassé enfin des soins que lui avait donnés le projet de l'invasion de la Suisse, voyant la possibilité de faire quelques détachemens vers sa droite, envoya le comte Starray, avec six bataillons et autant d'escadrons, pour rallier les détachemens épars dans le Margraviat, et tenter un nouvel effort en faveur de Philipsbourg. En peu de jours, ce nouveau général réunit un corps de 15 bataillons et 51 escadrons, avec lesquels il s'avança au secours de la place. Bien que Lecourbe eût resserré ses postes, ses troupes se trouvaient encore trop disséminées pour recevoir le combat en position, il eût dû se réunir et marcher à l'ennemi, au lieu de se laisser prévenir. Dès qu'il abandonnait à son ad-

versaire les avantages de l'initiative, il ne pouvait manquer d'être battu.

Combat de Wisloch. Déblocus de Philipsbourg.

En effet, le général autrichien avait le choix de deux partis pour rétablir sa communication avec Philipsbourg; il ne s'agissait que d'opérer un effort sur la droite ou la gauche des Français. En attaquant la première par la vallée du Rhin, et la menant battant de Graben par Wiesenthal sur Wisloch, on ne sait trop à quelle extrémité Lecourbe se fût trouvé réduit. La crainte assez fondée de tomber entre la ligne française et le Rhin, et de se placer soi-même, en cas de revers, dans une situation critique, moins peut-être qu'une prévoyance stratégique, décida Starray à manœuvrer contre le centre et la gauche des républicains. Il y avait lieu d'espérer un heureux résultat de cette manœuvre; car s'il parvenait à gagner Wisloch, avant que la droite de Lecourbe eût défilé, cette aile en entier se serait trouvée dans un grand embarras.

Le 2 décembre, l'armée impériale s'ébranla sur trois colonnes principales, la première aux ordres du prince de Hohenlohe, de 3 bataillons et 16 escadrons, soutenue par les Wurtembergeois, marcha par la route de Sinzheim; le centre conduit par le prince de Lorraine, dut se diriger, partie sur Weiler pour seconder la précédente, et partie vers Landhausen; Gœrger, à

la tête de la gauche, attaqua Gochsheim et Odenheim. Wrède, avec un détachement, s'avança vers Wimmersbach, et d'autres corps légers coururent dans les environs de Waibstadt; enfin, à l'extrémité opposée, Canisius couvrit Bretten, et servit de réserve à l'aile gauche.

Le centre de Lecourbe reçut presque tous les coups de l'ennemi sur les hauteurs, entre Ewisheim et Hilsbach. La première colonne assaillit la gauche de cette division à Sinzheim, lorsque, déjà menacée à droite par l'attaque de Gœrger sur Munzingen, une partie de ses forces était tenue en échec par le détachement de Wrède du côté d'Helmstadt. Deux brigades isolées, agissant sans vigueur et sans concert, n'arrêtèrent que faiblement la marche de Starray. Le centre de Lecourbe, ainsi débordé des deux côtés et assailli par la colonne principale de l'ennemi, commença sa retraite sur Wisloch. En vain les républicains tinrent vigoureusement les villages d'Odènheim et de Weiler, cette belle défense partielle ne remédia à rien, et il fallut céder le premier à Hohenlohe, et le second à Gœrger, renforcé par Canisius et un détachement de Starray.

La gauche des Impériaux bivouaqua vers Ostringen, et la première colonne s'avança entre Bayrthal et Horrenberg. L'attaque, renouvelée le 3 décembre, n'eut pas moins de succès, les

Français défendirent à leur ordinaire la montagne de Horrenberg, contre la première colonne : leur opiniâtreté à tenir ce poste était motivée sur la nécessité de couvrir les approches de Wisloch, pour donner le temps à Lecourbe de faire replier son aile droite encore en marche du côté de Losheim, et sa gauche de Leobenfeld. Mais Starray, ayant débouché par Ostringen et Zeilern sur la grande route du Rhin, emporta cette petite ville, et repoussa les républicains en désordre sur Leimen. Quelque diligence que Lecourbe eût faite pour débloquer Philipsbourg, et attirer à lui sa droite, elle ne put arriver assez tôt à Schwetzingen, pour achever sa retraite sans danger. Pour comble de disgrâce, la gauche qui s'était maintenue à Neckergemunden et Leobenfeld contre le détachement de Wrède, courait risque d'être prévenue à Heidelberg, car déjà les Impériaux étaient maîtres de la chaussée de Leimen. Dans cette extrémité, jugeant à quel point il lui importait de gagner du temps, le général français usa d'un stratagème bien connu, et qui néanmoins manque rarement son effet. Il demande un armistice à Starray, sous prétexte qu'il venait de recevoir la nouvelle que le général Berthier se rendait à Vienne avec des propositions de paix.

Le général autrichien, en accédant à sa demande, prouva qu'il n'appréciait point tous les

avantages de sa manœuvre, et que loin de l'avoir combinée dans l'intention d'accabler une des ailes de son adversaire, il n'avait eu d'autre dessein que de le forcer à lever le blocus de Philipsbourg.

Lecourbe propose un armistice qui est consenti par Starray.

Starray accepta donc l'armistice, sauf l'approbation de l'Archiduc; cependant comme il fallait au moins trois jours pour recevoir la ratification ou le refus du prince, c'était plus qu'il n'en fallait à Lecourbe pour replier ses troupes autour de Manheim. On a fortement reproché au vainqueur d'avoir si peu profité de ses succès; mais quand on réfléchit que l'aile gauche de Lecourbe menaçait Starray lui-même sur son flanc, et que, dans les montagnes, sa supériorité en cavalerie devenait illusoire, on ne trouve pas sa conduite si répréhensible.

Quoi qu'il en soit, Lecourbe profita de la bonhomie du comte hongrois; et, après avoir réuni ses troupes à proximité des ponts, repassa le Rhin, et détruisit celui de Neckerau, aussitôt qu'il fut instruit du refus de l'Archiduc.

On a de la peine à concevoir le but que pouvait avoir le gouvernement français à pousser ainsi un corps de 15 à 20 mille hommes, au milieu des forces de l'Archiduc. Il est probable qu'il avait l'intention de renforcer Lecourbe d'une partie de l'armée d'Helvétie, ou de seconder au moins ses opérations par un passage de

l'armée de Masséna (1). Il ne l'est pas moins que la nomination de Bonaparte à la dignité de premier consul, changea tous les projets militaires, et que ce fut la cause principale des efforts inutiles et décousus de cette faible armée du Rhin.

Masséna, destiné à remplacer Championnet en Italie, partit d'abord pour Paris, après avoir fait filer les plus belles demi-brigades de son armée par Berne et Genève sur Lyon. Dès lors il ne fut plus question de pénétrer en Souabe, et l'on songea de part et d'autre à prendre des quartiers d'hiver.

Une partie de l'armée d'Helvétie se rapprocha de Bâle et du Frickthal, autant pour fixer l'attention de l'ennemi vers la Forêt-Noire, que pour faciliter l'approvisionnement des troupes, et soulager la Suisse du long et pénible fardeau qu'elle avait supporté.

Cette courte expédition, dans laquelle Lecourbe montra peut-être que l'activité, le courage et les talens d'un bon lieutenant-général ne suffisent pas toujours pour commander en chef, mit fin à la sanglante campagne de 1799. Célèbre dans les annales militaires, elle surpassa

---

(1) On a affirmé que Masséna devait lui fournir 30 mille hommes de l'armée d'Helvétie, et qu'il tint cette disposition cachée. Cela est possible; mais il est probable qu'en donnant cet ordre, le gouvernement ignorait l'arrivée de Suwarof en Suisse.

de beaucoup toutes celles qui l'avaient précédées, tant par la multitude de combats, que par la complication des événemens et des marches. Nous n'ajoutons rien à ce que nous en avons dit dans le cours de cette narration; la France paya par 200 mille braves, la moitié de ses conquêtes, et par une partie de ses trophées, la présomptueuse confiance de trois directeurs, la mauvaise administration d'un ministre justement décrié, et le bizarre plan de campagne d'un général subalterne (1) qui possédait peut-être la science des écoles sans être capable d'en appliquer les principes fondamentaux à la guerre.

S'il est vrai que le Français ne montre pas toujours dans les retraites l'aplomb, qu'il serait sans doute facile de lui donner par de sages institutions, on ne saurait pourtant attribuer à ce défaut la perte si rapide de l'Italie, de la Souabe et d'une partie des Alpes-Helvétiques. Les troupes républicaines combattirent avec une fermeté héroïque dans les plaines de la Lombardie et du Piémont, comme sur les bords du Rhin et en Helvétie. D'un autre côté, Moreau, Masséna et Lecourbe fournirent trop de preuves d'habileté, pour qu'on soit tenté de leur imputer la moindre part à ces revers. Ils furent le résultat du choix d'une ligne hors de proportion avec

(1) Le général Lahorie.

les moyens mis en action pour la conserver, et confirmèrent la vérité d'un axiome trop souvent oublié : « C'est que, plus l'ambition d'une puis- » sance en fermentation, la porte à s'étendre » rapidement, plus il lui devient difficile de se » maintenir dans ses conquêtes. » La prise de possession est toujours suivie de grands embarras. Un Etat semblable à la république française, qui s'étendrait des bouches de l'Ems au fond de la Calabre, ne conserverait sa supériorité qu'en conservant l'offensive. Le moindre revers le rejetant sur la défensive, il faudrait bientôt détacher une foule de garnisons, et laisser toutes les frontières en butte aux entreprises de deux ou trois masses bien dirigées.

Ainsi, Napoléon, vainqueur de l'Europe durant quinze ans, put à peine trouver après deux batailles perdues en 1813, de quoi former la garde de ses innombrables forteresses; il vit expirer sous les murs de Paris une puissance qui semblait aussi inébranlable que sa gloire. Exemple mémorable de la fragilité des combinaisons humaines, et qui prouve, ainsi que cet homme extraordinaire l'a dit en parlant de sa campagne de Moscou, *que du sublime au ridicule, il n'y a souvent qu'un pas.*

Les armées impériales qui venaient d'effacer en quelque sorte les glorieux exploits des Français, perdirent l'Italie, peu de mois après, beau-

coup plus rapidement encore qu'elles ne l'avaient conquise; nous essaierons de rendre un compte fidèle des étonnantes combinaisons qui la leur arrachèrent; et qui, éclipsant toutes celles qui les avaient précédées, laisseront à la postérité la plus reculée d'utiles leçons de guerre et de politique.

Mais avant de commencer ce dernier tableau, et pour préparer nos lecteurs aux scènes qui vont se dérouler, nous ne saurions nous dispenser de jeter un coup-d'œil sur la révolution qui plaça Bonaparte à la tête du gouvernement français, et qui lui donna les moyens de déployer à la fois son ambition et son génie militaire.

---

## CHAPITRE XCVIII.

*Révolution du 18 brumaire. — Constitution de l'an VIII. — Bonaparte est nommé premier Consul.*

**Nécessité d'une réforme constitutionnelle.**

APRÈS une révolution qui a détruit de fond en comble l'édifice social, déplacé tous les intérêts, retrempé toutes les habitudes, un gouvernement jaloux de mettre un terme aux bouleversemens, ne doit pas seulement améliorer des lois enfantées dans le délire des factions ou dictées par l'enthousiasme ; il faut qu'il y substitue une charte qui fixe invariablement les principes généraux, les bases des lois organiques, et les principales garanties des libertés publiques : laissant au temps et à l'expérience le soin de rédiger successivement les lois de détails nécessaires pour assurer la marche du gouvernement, et les codes qui déterminent les droits et les devoirs des citoyens.

**Moyen d'y parvenir.**

Les moyens de remédier au vice qui mine un Etat représentatif, sont plus ou moins difficiles selon la situation où les antécédens ont placé celui qu'il s'agit de sauver. Le plus simple et le

plus régulier paraît être de confier au corps législatif le droit de modifier le pacte constitutionnel. Toutefois n'est-il pas à craindre, en adoptant ce système, que les conseils, jaloux d'empiéter sur le pouvoir exécutif cherchent toutes les occasions de le restreindre, et que, chaque jour signalant de nouvelles ambitions, on ne voie se succéder des chocs qui renverseront bientôt les institutions primitives? Si l'on attribue au contraire l'initiative de ces changemens au pouvoir exécutif, le danger n'est-il pas plus imminent, et sous prétexte du salut public, enchaînant les conseils, ne les forcera-t-il pas à un suicide pareil à celui qui frappa le corps législatif au 18 fructidor? D'ailleurs quelle confiance peut inspirer un pacte dont la durée dépend du caprice des magistrats dont il trace à peine les devoirs, et fixe mal les limites?

Si, pour éviter ces deux écueils, on confie à une troisième autorité la garde de la constitution, et qu'on la charge d'introduire les grandes innovations réclamées par les besoins et les vœux de tous, il est facile de prévoir que le but ne sera pas atteint; le pouvoir exécutif qui disposera du trésor, des troupes, et qui signera les alliances, distribuera les emplois, dominera inévitablement ce tribunal suprême, ou sera bientôt aux prises avec lui. Quel que soit le résultat de cette lutte, elle aura de fâcheuses

conséquences; car un coup d'état contre cette assemblée devient inévitable, à moins qu'elle ne se condamne volontairement au rôle abject du sénat de Tibère, ou qu'elle ne s'empare au contraire de l'autorité, comme fit jadis le factieux sénat de Stockholm.

Cette vérité, démontrée par tant de cruelles expériences, prouve qu'un gouvernement représentatif, entaché d'esprit d'anarchie, ne saurait être soumis à des réformes légales, sans mettre à chaque instant la liberté en péril, ou sans ébranler l'Etat par des institutions qui engendreront elles-mêmes le vice qu'on cherche à extirper.

La garantie d'un corps spécialement constitué pour ces réformes, étant donc à peu près nulle, il ne reste alors que les coups d'état frappés à l'aide des baïonnettes : remède non moins terrible sans doute, mais dont l'effet n'a pas toujours été funeste aux nations qui furent forcées d'y recourir. En effet, quoi qu'en disent ces spéculateurs politiques qui prétendent soumettre la marche des sociétés à des règles immuables, on citera la dissolution du parlement par Cromwel, celle du sénat de Stockholm par Gustave III, et le 18 brumaire, comme des preuves que l'intervention de la force armée peut aussi être regardée, comme un moyen de salut dans les grands périls qui menacent une nation.

Si ces imposans témoignages de l'histoire viennent à l'appui de notre assertion, il restera néanmoins à décider, par qui et dans quelle circonstance une telle intervention doit être exercée, pour ne pas devenir mille fois plus odieuse que tous les vices des institutions, et ramener les peuples aux révolutions dégoûtantes du Bas-Empire? Notre but n'étant point d'entrer ici dans des discussions de droit public, nous nous bornerons à ces observations, indispensables pour apprécier un événement qu'il est de notre devoir de rapporter avec quelques détails.

La France désire ardemment ces changemens.

A l'époque où nous touchons, tout le monde en France désirait la révision de la constitution, et l'abrogation de cette foule de lois rendues par la Convention et le Directoire en délire. L'opinion générale repoussait ce directoire, dont l'administration n'avait produit depuis deux ans que des désastres; que le 18 fructidor et le 22 floréal avaient signalé comme une autorité despotique, mais dont la journée du 30 prairial avait mis à nu l'avilissement et la nullité. On était également fatigué des débats scandaleux qui s'élevaient chaque jour dans les conseils; et leur état d'hostilité permanente contre le pouvoir exécutif faisait souhaiter une plus juste pondération entre les principales autorités de la république.

Sieyes est

Sieyes, parvenu depuis long-temps à la su-

à la tête du parti qui médite une réforme.

prême magistrature, suivait d'un œil attentif les progrès de l'opinion. Avantageusement connu par le succès de ses missions diplomatiques et ses talens administratifs, et jouissant encore de la popularité acquise par ses premiers écrits, il avait conçu le projet de substituer au gouvernement existant, un autre qui eût plus de force et d'unité, et qui surtout offrît des garanties à la propriété et aux droits des citoyens. Il y était d'autant plus intéressé, que déjà les Jacobins mécontens de la clôture du Manége, l'attaquaient ouvertement dans leurs journaux, et demandaient aux conseils d'annuler son élection qu'ils présentaient comme inconstitutionnelle.

Si l'entreprise ne semblait pas exempte de dangers, elle n'était pas impossible; car toute la France conspirait en quelque sorte, et les directeurs eux-mêmes travaillaient avec ardeur, quoiqu'en sens divers, à la ruine d'un édifice qu'ils ne se sentaient plus la force de soutenir. Nombre de législateurs s'associèrent bientôt aux projets de Sieyes, particulièrement dans le conseil des Anciens; les uns par ambition déçue, d'autres par ambition à satisfaire; enfin les plus sages dans la persuasion que le char de l'Etat ne pouvait plus marcher au milieu des obstacles qui l'environnaient. Le conseil des Cinq-cents, au contraire, malgré l'épuration de floréal, comptait encore beaucoup de républicains zélés, qui

n'eussent jamais adhéré à des changemens dont l'abolition de la constitution de l'an 3 devait être la conséquence. Cependant son président Lucien Bonaparte, entouré de l'auréole de gloire de son frère, et poussé par un esprit d'intrigue qui ne s'est jamais démenti, était parvenu à s'y former un parti puissant.

Un des hommes sur qui Sieyes se reposait le plus était Talleyrand, sous les ordres duquel il s'était trouvé pendant son ambassade à Berlin, lorsque celui-ci tenait le porte-feuille des affaires étrangères. Outre la conformité de vues, Talleyrand brûlait comme ce directeur de tirer vengeance des vociférations dont il venait d'être l'objet peu de mois auparavant. Un triomphe éclatant pouvait seul lui rendre son ancienne réputation, et rien ne devait lui coûter pour l'obtenir. Il est secondé par Talleyrand.

Mais une révolution de la nature de celle que l'on méditait devenait impossible sans le secours et l'assentiment des troupes : il fallait gagner un chef militaire connu des armées, et pourtant assez docile pour suivre la direction qu'on voudrait lui tracer, et s'arrêter quand on le lui commanderait. Les généraux Moreau et Joubert furent les seuls sur lesquels on jeta d'abord les yeux : le premier avait déjà trop perdu dans l'opinion, par sa conduite équivoque au 18 fructidor; et la mort frappa le second, au moment Difficultés de ce projet.

où l'on se flattait qu'il obtiendrait par la victoire assez de considération pour mener à sa fin cette grande entreprise.

Le débarquement de Bonaparte à Fréjus lève une partie des obstacles.

Sur ces entrefaites, Bonaparte, informé comme par miracle de tout ce qui se passait en France, et poussé par la fortune, venait de quitter l'Egypte, et de débarquer à Fréjus, le 2 octobre, après avoir échappé aux croisières anglaises. Son arrivée et le concert d'acclamations qui l'accompagna jusqu'à Paris, terminèrent toutes les irrésolutions. Sieyes jugea qu'il ne ferait rien sans lui, et s'empressa, aussi bien que Lucien, à lui donner tous les fils de la conjuration; il fut convenu dès lors que l'épée du général achèverait ce qu'ils avaient conçu et préparé.

Situation extérieure et intérieure.

Jamais, peut-être, circonstances n'avaient été plus favorables pour accomplir un projet de cette nature. La majorité du directoire se composait de trois hommes nuls. Barras, le seul qui eût quelque célébrité, ne la devait qu'à la journée de vendémiaire (1). Si ces trois directeurs eussent été des hommes populaires ou plus habiles, ils auraient pu facilement déjouer la conjuration, en faisant usage des armes que leur

---

(1) Il n'avait guère fait que prêter son nom à Bonaparte; car on assure que ce fut principalement Menou qui contribua à faire donner à celui-ci le commandement réel des forces conventionnelles; et on sait assez que ce fut lui qui les mit en action.

donnait la constitution; mais ils prirent le change et restèrent plongés dans un état d'inertie qu'on eût été tenté de prendre pour de la stupeur. D'un autre côté, les meneurs des conseils savaient trop bien que personne n'élèverait la voix en faveur de cette majorité monstrueuse du directoire. Les revers des armées, préparés par son incurie, les malversations et la morgue insolente de ses agens civils et militaires, judiciaires et diplomatiques, n'étaient pas les seules causes de la haine qu'on lui portait. C'était surtout à l'immoralité du chef de ce triumvirat, que les départemens attribuaient l'irruption de cette nuée d'employés avides qui en dévoraient toutes les ressources. On lui reprochait encore l'arbitraire et le désordre de toutes les parties de l'administration, l'inégale répartition des charges publiques entre les hommes du jour et ceux qu'il affectait de considérer comme ennemis de l'Etat; enfin on imputait à Barras jusqu'à la honteuse dépendance dès tribunaux; car Moulins et Gohier, récemment recouverts du manteau directorial, n'ayant pas eu le temps de participer à tant d'odieuses mesures, il assumait sur sa tête toutes les charges de la responsabilité.

Au dehors, dans les armées, les triumvirs ne comptaient aucun appui. D'ailleurs les victoires signalées de Masséna en Helvétie, et de Brune en Hollande, étaient compensées par les défaites de

l'armée d'Italie, dont l'épuisement et la faiblesse laissaient presque à découvert la frontière des Alpes-Maritimes. Les levées ordonnées s'exécutaient de jour en jour avec plus de difficultés, car la pénurie dans laquelle on laissait les bataillons auxiliaires récemment formés, n'encourageait pas les conscrits à voler sous les drapeaux. D'ailleurs, si les hommes appelés marchaient en partie, leur départ forcé ne faisait qu'accroître le mécontentement : l'enthousiasme patriotique de 1792 s'était dissipé avec les circonstances qui l'avaient fait naître; et la conduite du gouvernement achevait d'en étouffer les dernières étincelles.

Ajoutez à cela que les victoires de l'étranger avaient soulevé les cendres qui recouvraient le feu de la guerre civile dans les départemens de l'Ouest, et que les vociférations de 1793, renouvelées au club du Manége, avaient provoqué en quelque sorte la loi odieuse qui prescrivait la levée d'ôtages parmi les nobles, les parens d'émigrés et les principaux propriétaires des cantons signalés comme royalistes. Cette funeste mesure, loin d'atteindre son but, avait rallumé l'incendie; les massacres et les combats recommençaient en Poitou et en Bretagne.

Pour surcroît de détresse, le compte des recettes et dépenses de l'an VII avait mis à nu le déplorable état des finances. Le directoire y

avouait un déficit de 250 millions, et demandait en même temps un subside de 730 millions, pour l'année qui commençait. C'était donc près d'un milliard dont il fallait charger les contribuables, à une époque où la rareté du numéraire et le manque de bras pour l'agriculture, les mettaient hors d'état d'acquitter leurs impositions foncières. Pour parer à tant de misères et remettre à flot le vaisseau de l'Etat menacé d'une submersion prochaine, les conseils, après avoir épuisé toutes les ressources suggérées par le génie de la fiscalité, n'en avaient pu trouver d'autres que d'imposer à la nation un emprunt forcé de 100 millions. Cette mesure, légitimée en quelque sorte par la grandeur des besoins, devint odieuse par la manière dont elle fut répartie et perçue: aussi acheva-t-elle de dépopulariser le conseil des Cinq-cents, dans le sein duquel elle avait été conçue. Ses auteurs étaient des républicains exaltés qui, depuis leur coopération à la secousse politique de prairial, avaient repris de l'influence. Mais le parti qui complotait pour se concilier la faveur publique et miner sourdement ces adversaires dangereux, saisit habilement l'occasion du message du directoire, pour attaquer de nouveau l'emprunt qui fut défendu avec vivacité. Cette discussion où les deux partis mettaient plus d'emportement et d'aigreur que de

bonne foi, fut le signal d'événemens d'une bien plus haute importance.

Bonaparte enveloppe ses projets du plus profond mystère.

Bonaparte qui, depuis son retour à Paris, affectait de vivre dans une retraite profonde, préparait les moyens de renverser ce faible gouvernement. Feignant de dédaigner l'intrigue, se montrant rarement en public, où il était toujours couvert d'applaudissemens, il semblait vouloir se dérober aux factions et craindre d'éveiller la jalousie ombrageuse des directeurs. On ne conçoit pas encore comment ceux-ci ne soupçonnèrent pas le danger qui les menaçait, et ne se débarrassèrent pas du général, qu'ils se repentaient d'avoir rappelé dès le mois d'avril, en l'envoyant commander en Italie, où sa présence seule semblait capable de rétablir les affaires. La constitution leur en donnait le droit, et son refus eût justifié de reste les mesures sévères qu'ils auraient prises à son égard.

Cependant, à la faveur de cette feinte timidité, l'entreprenant général n'en pressait pas moins vivement tous les préparatifs de son dessein. Dans de secrètes entrevues avec les présidens des deux conseils, les meneurs des Anciens et les directeurs Sieyes et Roger-Ducos, on minutait les rapports, on rédigeait les proclamations, et l'on discutait les bases du gouvernement, qui devait remplacer celui qu'on voulait

renverser. Dès le 1er novembre, le mouvement médité n'était plus un mystère ; mais chaque parti se flattait de le diriger dans son sens. Barras surtout contribuait à entretenir la sécurité des républicains par l'influence qu'il comptait exercer sur Bonaparte, auquel il avait proposé d'agir en commun, et qui s'était bien gardé d'éveiller ses soupçons par un refus.

L'explosion est fixée au 18 brumaire

Le dénoûment du drame approchait. Depuis quelque temps, les républicains, poussés par l'instinct de leur propre conservation, serraient leurs rangs dans le conseil des Cinq-cents. Bonaparte et Sieyes, craignant de voir la mine éventée, fixèrent au 18 brumaire (9 novembre) l'époque de l'explosion. Le général, pour mieux donner le change à ses antagonistes, réunit trois jours auparavant toute la législature dans le temple de la Victoire, où il avait fait préparer un banquet magnifique, qu'il termina par un toast à l'union de tous les Français : circonstance d'autant plus remarquable, qu'il méditait au même instant d'expulser des conseils une partie de ses convives.

Projet de translation des conseils à St.-Cloud, premières mesures des conjurés

La majorité des Anciens étant dans le complot, elle se chargea de porter les premiers coups. Comme on pouvait craindre que le mouvement projeté n'amenât un soulèvement dans Paris, il fut convenu que les plus influens des conjurés proposeraient la translation de la législature à

St. Cloud, où il serait plus facile de la mettre sous la dépendance des baïonnettes. En conséquence, la commission des inspecteurs qui devait en faire la proposition, passa la nuit du 17 au 18, à rédiger son rapport, et à écrire des billets de convocation pour une séance extraordinaire. Il était si important d'emporter d'emblée cette première délibération, qu'on omit à dessein d'inviter à la séance les membres dont l'attachement à la constitution était connu.

La translation est décrétée par les Anciens. Bonaparte investi du commandement.

A huit heures du matin, environ 150 représentans se trouvant réunis, le président ouvrit la séance. Regnier et Cornet montèrent à la tribune; et, après de longs discours, où ils tracèrent le tableau des prétendus dangers qui environnaient la représentation nationale à Paris, ils conclurent à la translation méditée. Quelques députés voulurent en vain soumettre le projet à la discussion : les mesures étaient trop bien prises, pour qu'ils fussent écoutés; la proposition mise aux voix, passa à une grande majorité. La constitution donnait sans doute aux Anciens le droit de changer le siége du gouvernement, mais non celui de nommer un général en chef, et encore moins de disposer de la force publique. Cependant, comme ce n'eût été qu'une demi-victoire, par la même décision, ils se hâtèrent de désigner Bonaparte pour veiller à l'exécution du décret, et de mettre sous ses ordres la garde

nationale de Paris, et ainsi que les troupes de la 17e division territoriale. Un message du conseil l'invita à se rendre à la barre, pour y recevoir ses pouvoirs et prêter serment. Après avoir exigé de lui cette vaine formalité, et envoyé la nouvelle loi aux Cinq-cents et au directoire, les Anciens levèrent la séance aux cris de *vive la république!* en s'ajournant pour le lendemain à midi, à St.-Cloud.

Le conseil des Cinq-cents, convoqué extraordinairement par la commission des inspecteurs, s'était à peine réuni, qu'il reçut communication du décret de translation. Cette nouvelle l'atterra; car il prévoyait bien qu'elle était le précurseur de quelque coup d'état; mais Lucien, sans donner aux députés le temps de revenir de leur stupeur, prononça la clôture de la séance.

Usage qu'il en fait.

Jusqu'alors Bonaparte avait partagé avec Sieyes le premier rôle; mais, dès qu'il fut investi du commandement des troupes, il s'empara de tout le pouvoir. En sortant de la salle des Anciens, il transporta son quartier-général aux Tuileries: 7 à 8 mille hommes s'y rassemblèrent aussitôt, et en occupèrent les avenues; la garde des postes les plus importans fut confiée aux généraux dévoués; des proclamations emphatiques couvrirent les murs de Paris, et annoncèrent aux citoyens ce qui venait de se passer; le général harangua les troupes et en fut accueilli par des

signes non équivoques de dévouement et de confiance.

Démission de trois directeurs.

En même temps, et de son autorité privée, il envoie aux directeurs Barras, Gohier et Moulins, l'invitation impérative de lui remettre leur démission. Le second seul résista, et fut gardé à vue dans son appartement. Barras avait envoyé la sienne par son secrétaire, qui trouva le général dans la salle des inspecteurs, occupé à régler avec les deux comités et Sieyes tous les détails relatifs à la translation. On croit que la mission du secrétaire avait pour but de réclamer l'ancienne amitié de Bonaparte. Mais celui-ci, que de tels liens n'étaient pas capables de détourner dans l'exécution de ses projets, lui répondit assez sèchement; puis élevant la voix à dessein d'être entendu des soldats, il ajouta avec un ton de maître :

Discours de Bonaparte à l'envoyé de Barras.

« Qu'avez-vous fait de cette France que je vous » ai laissé si brillante? Je vous ai laissé la paix, » j'ai retrouvé la guerre; je vous ai laissé des » victoires, j'ai retrouvé des revers; je vous ai » laissé les millions de l'Italie, et j'ai trouvé » partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'a- » vez-vous fait des 100 mille Français que jè con- » naissais, tous mes compagnons de gloire? ils » sont morts!..... Cet état de choses ne peut » durer, avant trois ans il nous mènerait au » despotisme . . . . . . . . . . . . . . . . . . . ,

» Il est temps enfin qu'on rende aux défenseurs » de la patrie la confiance à laquelle ils ont tant » de droits. A entendre quelques factieux, bien- » tôt nous serions tous les ennemis de la répu- » blique, nous qui l'avons affermie par nos tra- » vaux et notre courage : nous ne voulons pas » de gens plus patriotes que les braves qui ont » été mutilés au service de la république. »

Certes, ce discours renfermait de grandes vérités ; mais on se demandera toujours de quel droit un chef militaire exigeait que le gouvernement dont il dépendait lui rendît des comptes.

Les conseils s'assemblent à St.-Cloud.

Le lendemain 29, les législateurs se transportèrent à St.-Cloud. Un corps de 4 à 5 mille hommes les y avait précédés, et gardait les portes et les cours du château. Les Anciens se réunirent dans l'ancienne galerie, et les Cinq-cents dans la salle de l'Orangerie. Celle-ci n'ayant pas été préparée assez tôt pour ouvrir la séance à midi, les républicains qui faisaient partie de ce dernier conseil avaient eu le temps de se concerter; et quoiqu'ils ignorassent toute l'étendue des dangers qui les menaçaient, ils se proposaient d'opposer la plus vigoureuse résistance aux mesures qu'on allait leur présenter.

Bonaparte se rend à celui des Anciens

A deux heures, les conseils entrèrent en séance; des débats orageux s'élevèrent d'abord aux Anciens. Tous les chauds républicains s'y trouvaient, et quoiqu'ils fussent en minorité,

leur énergie eût peut-être rallié ceux de leurs collègues qui flottaient encore incertains, sans l'incident qui les réduisit au silence. Bonaparte entre dans la salle, et, prenant aussitôt la parole, démontre au conseil la gravité des circonstances où il se trouve, proteste de la pureté de ses intentions personnelles, et se plaint de ce qu'on le soupçonne de vouloir établir un gouvernement militaire. Pour prouver l'existence d'une faction conspiratrice, qu'il est urgent de terrasser, il dénonce les ouvertures qui lui ont été faites par Barras et Moulins, et conjure les législateurs d'adopter des mesures promptes et vigoureuses, les seules, selon lui, capables de sauver la république et la liberté. Un membre invoque la constitution; mais le général, dans une éloquente réplique, prouve que depuis long-temps la constitution n'existe plus. Enfin, après avoir distribué quelques flagorneries à la majorité, il termina ainsi son allocution :

Paroles menaçantes qui terminent son discours

« Tremblerai-je devant des factieux, moi que » la coalition n'a pu détruire! si je suis un per- » fide, soyez tous des Brutus; et vous qui m'ac- » compagnez, braves grenadiers, que je vois » autour de cette enceinte, que ces baïonnettes, » avec lesquelles nous avons triomphé ensem- » ble, se tournent aussitôt contre mon cœur. » Mais aussi, si quelque orateur soldé par l'é- » tranger ose prononcer les mots *hors la loi*,

» que la foudre de la guerre l'écrase à l'instant
» même. Souvenez-vous *que je marche accom-*
» *pagné du dieu de la guerre et du dieu de la*
» *fortune !* »

Ces paroles menaçantes s'adressaient à l'opposition. Bonaparte, en effet, n'avait plus rien à ménager dans la lutte où il s'était engagé; il fallait qu'il en sortît vainqueur, ou qu'il y laissât sa tête. Toutefois ce n'était pas des Anciens qu'il avait des obstacles à craindre, ses plus redoutables adversaires siégeaient aux Cinq-cents.

L'orage éclate au conseil des Cinq-cents.

A l'ouverture de la séance de ce conseil, Gaudin, l'un des secrétaires, s'était chargé de proposer la formation d'une commission de sept membres, pour faire, séance tenante, un rapport sur les dangers de la chose publique, et présenter les mesures convenables. Son discours fut le signal de la tempête; des cris de *Vive la constitution! à bas les dictateurs!* étouffèrent sa voix. Au plus fort du tumulte, Delbrel demande qu'avant tout, les représentans renouvellent leur serment de fidélité à la constitution de l'an III. Vivement appuyée par Grand-Maison, sa motion passe à l'unanimité. Lucien se voit forcé, bien à contre-cœur sans doute, de jurer le premier. Les républicains avaient réussi à exciter un moment d'enthousiasme, et à entraîner tous ceux qui n'étaient pas dans le secret de la conjuration. Mais ils ne surent pas profiter de leurs avanta-

ges; et, au lieu de déclarer la patrie en danger, et d'adopter un parti vigoureux, qui eût peut-être ramené le conseil des Anciens à récipiscence, ils consumèrent trois heures pour la prestation du serment, et en de vains débats occasionés par la démission inattendue de Barras.

Bonaparte s'y rend avec une escorte.

Dans cet instant, Bonaparte descendit de la salle des Anciens, et se rendit à celle des Cinq-cents. On venait de l'instruire de ce qui s'y passait, et il devenait urgent de porter un prompt secours à ses partisans abattus; mais, présumant bien que la scène ne serait pas tranquille, il mit les troupes sous les armes, et commanda un détachement de grenadiers pour lui prêter main-forte au besoin.

On veut le mettre hors la loi, et il sort de la salle.

Ces précautions n'étaient pas inutiles; car, à peine avait-il franchi le seuil de la porte, que les cris de *hors la loi* se firent entendre. Le député Bigonnet s'élance à la tribune, et, l'apostrophant vivement, le somme de se retirer. Les uns se pressent à la tribune, d'autres manifestent, par leurs regards et leurs gestes menaçans, l'intention de réserver au général le sort de César. Vainement celui-ci tente de se faire entendre, il ne peut y parvenir; ses plus ardens ennemis, au nombre desquels on distingue Arena et Destrem, s'avancent contre lui, armés de poignards. Enfin, effrayé des dangers qu'il court, il sort de

cette assemblée, dont la mer en courroux ne présente qu'une faible image, et va se réfugier au milieu de ses soldats.

Son frère quitte le fauteuil, et laisse l'assemblée sans président.

Son départ ne rétablit pas le calme. Lucien, resté seul pour tenir tête à l'orage, eut à supporter les invectives d'un grand nombre de représentans, qui l'accusaient de complicité, et insistaient pour qu'il prononçât la mise hors la loi de son frère. Chaque instant ne faisait qu'augmenter le désordre; des propositions opposées partaient des divers coins de la salle, et le président s'efforçait inutilement de ramener la tranquillité. Cette situation violente ne pouvait durer; Lucien, voyant sa voix méconnue et couverte par les vociférations des membres les plus fougueux, prit le parti de se dépouiller des insignes de sa dignité, et sortit de la salle, au milieu d'un détachement envoyé du dehors pour le recueillir.

Lucien harangue les troupes et les excite contre les députés.

Bonaparte n'attendait que ce signal pour se venger des outrages dont il avait été abreuvé. Cependant, pour donner à sa conduite tous les dehors possibles de formes légales, son frère harangua les troupes, leur peignit la représentation nationale comme en butte aux poignards d'une bande de factieux, et, en sa qualité de président, requit leur aide, pour les expulser du conseil.

Un détachement de grenadiers

A ces mots, terminés par le cri accoutumé de *Vive la république,* les soldats répondent par

enjoint d'évacuer la salle. Murat proclame la dissolution.

celui de *vive Bonaparte!* vingt grenadiers s'avancent vers la salle, et l'officier supérieur, qui les précède, enjoint aux députés de l'évacuer. Prudon, Bigonnet, le général Jourdan, invoquent la constitution, et apostrophent les grenadiers, pour leur prouver qu'on les trompait; ceux-ci, frappés d'étonnement, et reconnaissant la voix de ce dernier, qui leur avait naguère ouvert le chemin de la victoire, n'opposaient qu'une force d'inertie. Le plus léger incident pouvait renverser tous les projets des réformateurs. Mais bientôt Murat termine tout, en déclarant que *le corps législatif est dissous par ordre du général Bonaparte.* La charge bat, de nouvelles troupes se présentent, et en un clin-d'œil, la salle envahie par un bataillon entier, est abandonnée par les représentans.

Mesures proposées aux Anciens

Ce fut par des fugitifs que les Anciens apprirent ce qui venait de se passer. Ce conseil ignorait encore l'issue de la journée, quand quelques membres des Cinq-cents, bouillant d'indignation, accoururent à sa barre dénoncer l'attentat dont ils venaient d'être témoins et victimes. Mais, loin de songer à venger l'outrage fait à une partie de la représentation nationale, la commission nommée quelques instans auparavant n'attendit que cette nouvelle pour demander l'ajournement de la législature, et la formation d'un gouvernement consulaire provisoire. Un

reste de pudeur empêcha le conseil d'adopter à l'instant cette mesure; car, pour que le public n'y vît pas trop à découvert le triomphe d'une faction, il fallait la faire proposer par les débris des Cinq-cents. En conséquence la séance fut suspendue quelques heures, et on fut de tous les côtés à la recherche de ceux-ci.

Lucien réunit la minorité des Cinq-cents.

A neuf heures, un assez grand nombre de députés se trouvant réunis à l'Orangerie, Lucien Bonaparte déclara le conseil en majorité, et ouvrit la séance. Presque tous les membres de l'opposition manquaient, et le petit nombre des présens était tellement frappé de terreur, qu'aucun n'osa parler contre les diverses motions qui furent faites. Le premier acte de cette assemblée incomplète fut de décréter que Bonaparte et les troupes sous ses ordres avaient bien mérité de la patrie.

Etablissement d'un gouvernement provisoire.

Chazal présenta ensuite un projet de loi concerté avec les Anciens, et qui, appuyé par les meneurs de la conjuration, passa à l'unanimité. Ses principaux articles prononçaient l'abolition du directoire, l'expulsion de 61 députés signalés comme démagogues, la remise du pouvoir exécutif entre les mains de Bonaparte, Sieyes et Roger-Ducos, sous le titre de consuls de la république; l'ajournement de la législature à trois mois, enfin la formation de deux commissions temporaires, prises dans les deux conseils, pour tra-

vailler sans délai, l'une aux changemens à apporter dans les principes organiques de la constitution, l'autre au code civil. La loi fut aussitôt sanctionnée par les Anciens; et, après avoir reçu le serment des nouveaux administrateurs de la France, les conseils levèrent à cinq heures du matin leur longue et orageuse séance.

Calme de Paris durant ces événemens.

Pendant les deux jours que durèrent ces débats, les habitans de la capitale restèrent dans un calme profond. Accoutumés aux orages politiques, et ajoutant peu de foi aux promesses du parti vainqueur, la plupart considéra la catastrophe qui renversa le pacte social de l'an III avec moins d'effroi que d'indifférence. Mais ceux à qui la journée du 13 vendémiaire avait laissé de fâcheux souvenirs, ne virent dans l'élimination des législateurs que de justes représailles, et non le naufrage des libertés publiques. Du reste, aucune secousse violente ne se fit sentir dans l'administration : quelques ministres seulement furent changés, comme nous le verrons plus loin.

Résultats de cette importante révolution.

Telle fut dans son ensemble la révolution mémorable qui porta le dernier coup à la constitution agonisante. Depuis long-temps elle n'était qu'un vain fantôme, dont les partis se jouaient tour à tour. La nation éclairée par l'expérience la méprisait, à cause de son impuissance pour protéger comme pour punir, et qu'elle était incapable de mettre un frein aux entreprises des

factieux. Le gouvernement qui venait de tomber avait été si ingénieux à tourmenter toutes les classes de citoyens, qu'il s'était fait une multitude d'ennemis. Partisans naturels d'un régime qui les rapprochait du monarchique, les nobles et les prêtres entrevirent dans celui qui lui succédait la fin de leurs malheurs; les rentiers la résurrection du crédit; les acquéreurs de biens nationaux, la garantie de leurs propriétés; les militaires, le terme de leurs désastres; toute la population enfin espéra une nouvelle ère de bien-être et de sécurité. L'abolition des lois odieuses des ôtages, et de l'emprunt forcé, justifièrent bientôt une partie de ces heureux pronostics; et dès lors la confiance, qui semblait être éloignée pour jamais, gagna insensiblement toutes les classes de la nation.

Regrets des républicains.

Les amans passionnés de la liberté gémissaient seuls aux pieds de leur idole abattue. La conduite de Bonaparte au 18 brumaire leur inspirait de vives craintes pour l'avenir; ils prévoyaient que cette république, dont l'établissement avait coûté tant de sang et d'efforts, allait devenir la conquête d'un soldat audacieux. Vaincus, dispersés, désignés à l'animadversion publique, sous le nom déteste de Jacobins, on s'efforça de donner à leurs intentions la couleur du crime; nous sommes loin de vouloir entreprendre l'apologie de tous ces républicains sans exception;

mais nous croyons qu'on a trop souvent confondu à dessein d'ambitieux démagogues avec de bons citoyens, que des doctrines exaltées avaient engagés dans une route difficile, et qui croyaient le salut de la France attaché au triomphe de leurs principes. Le gouvernement consulaire les accusa d'avoir formé, pour ramener le régime de 1793, une conspiration que le 18 brumaire n'avait fait que déjouer; mais, si elle eût réellement existé, d'où vient qu'on n'en publia pas les preuves matérielles, et qu'on se borna à citer le témoignage de Bonaparte au conseil des Anciens, et la proposition, faite quelque temps auparavant par les républicains, de déclarer la patrie en danger? On affecta de trouver dans cette motion le désir de remettre en vigueur les mesures révolutionnaires, bien qu'au fond elle n'eût d'autre but que de raviver l'esprit public, et de parer au péril imminent dont les revers des armées menaçaient la France.

Observations.

Nous ne décernerons ni louange ni blâme aux auteurs de cette importante journée, bien moins encore à Bonaparte pour la conduite qu'il tint envers les représentans de la nation. Toutefois, en livrant les faits matériels au jugement de la postérité, on ne peut disconvenir que ce coup d'état n'ait été en quelque sorte légitimé par les circonstances où se trouvait la république. Quoique jeune encore, la corruption et la nullité de

ses gouvernans l'avaient poussée rapidement vers la caducité; l'invasion étrangère et le tiraillement des factions la menaçaient d'une dissolution prochaine. Elle avait besoin d'un homme d'état assez habile pour opérer la fusion de tous les partis, d'un capitaine assez expérimenté pour relever la gloire de ses armes, d'un administrateur de génie, pour cicatriser des plaies encore saignantes. Bonaparte sentit ses forces, et osa se charger d'un pareil fardeau. L'avenir prouva qu'il n'avait pas eu trop de présomption; et, dans le fait, il n'y avait que l'Enfant chéri de la Victoire, capable de ramener, au milieu de la tourmente, toutes les têtes républicaines à des idées d'unité et de fixité, garans certains de la prospérité des grands Etats. C'est ainsi que son audace, qui eût été punie à Rome par la Roche Tarpéienne, lui servit à jeter en France les fondemens d'une puissance jusqu'alors sans exemple dans l'histoire.

Constitution de l'an 8.

La loi du 19 brumaire n'avait donné à la république qu'un gouvernement provisoire, et l'on attendait avec impatience le résultat des travaux de la commission législative. Quelques débats eurent lieu entre Bonaparte et Sieyes au sujet de la rédaction de ces nouvelles lois fondamentales. Toutes les méditations du dernier étant fixées depuis long-temps sur les constitutions, il proposa celle de l'an VIII. *Le sénat*, qui

représentait le jury national dont la Convention n'avait pas voulu dans celle de l'an III ; un *corps législatif*, privé de la faculté de parler, et qu'on ridiculisa en le nommant sourd et muet; enfin *un tribunat*, rameau superflu de ce corps législatif, qui devait discuter tous les projets de loi contradictoirement avec le conseil d'état; tout cela était de Sieyes.

Projet de Sieys sur le pouvoir exécutif.

Napoléon ne dérangea rien à ses principales idées, et se mêla de peu de détails; mais il eut de grandes discussions sur la formation du pouvoir exécutif, qu'il considérait avec raison comme la base essentielle du gouvernement. Sieyes, entraîné par la manie d'enchaîner les détenteurs de l'autorité, voulait les réduire à une nullité funeste; ce publiciste, séduit par les avantages théoriques d'une pondération parfaite, dont les plus habiles ont reconnu l'application impossible, avait cru la trouver dans l'existence d'*un grand-électeur*, qui habiterait le château de Versailles, qui aurait 600 mille francs de traitement, une garde de 6 mille hommes, et représenterait la nation envers les puissances étrangères. D'ailleurs ce singulier magistrat ne devait se mêler en rien des affaires publiques, et toutes ses fonctions aussi bien que son pouvoir se seraient bornées à nommer deux consuls : l'un, chargé de l'intérieur, eût dirigé l'administration des départemens, les finances, la police, la jus-

tice, etc.; l'autre, consul de l'extérieur, aurait eu la direction de la guerre, de la marine et de la politique.

Le grand-électeur aurait eu le droit de révoquer et de changer à volonté ces deux consuls, bien qu'ils se trouvassent de fait les dépositaires réels de toute la puissance; mais si lui-même donnait lieu à des plaintes ou à des inquiétudes, en un mot, s'il eût déplu au sénat, celui-ci l'aurait *absorbé*, et, par un simple décret, il serait redevenu simple membre du sénat, lequel aurait pourvu à l'instant même à son remplacement.

Il était facile de voir à la distribution de ces rôles, que Sieyes convoitait celui de grand-électeur, et destinait au vainqueur d'Arcole et de Rivoli le consulat de la guerre et de la politique, qui s'accordait assez avec les précédens de sa carrière.

Bonaparte lui en démontre les vices.

Bonaparte sentit les inconvéniens d'un pareil système, et le combattit si victorieusement, que l'auteur lui-même en resta confondu. « Quel sera » l'insensé, demanda le général législateur, capa- » ble de mépriser l'estime de la France, au point » de vouloir être grand-électeur, de recevoir un » traitement de 600 mille francs sans rien faire » pour la nation, et d'occuper 6 mille hommes » pour sa garde? Quel brave voudrait servir de » garde à un tel magistrat? » On objecta d'abord que c'était à peu près le rôle d'un roi d'Angle-

terre, qui nomme les ministres et ne se mêle de rien; et Sieyes en effet avait employé tout son savoir à l'imitation burlesque de ce gouvernement tant vanté. Il ne fut pas difficile à Bonaparte de démontrer que ces deux systèmes ne pouvaient être mis en parallèle. D'abord il existait une grande différence, pour la stabilité et la dignité, entre un souverain héréditaire légitime, et un magistrat révocable suivant le caprice du sénat; ensuite on se trompait, en avançant que le roi d'Angleterre ne se mêle point des affaires. Toutes les mesures doivent être soumises à sa sanction, il dépend de lui de les modifier, et un prince disposé à gouverner par lui-même en trouve tous les moyens dans la constitution anglaise. A la vérité, les ministres responsables ont le droit de refuser leur signature à une mesure qu'ils estiment contraire aux intérêts de l'Etat ou aux lois; mais alors leur retraite s'ensuit, et, si le roi persiste, il trouve, dans de nouveaux choix, les élémens nécessaires pour arriver à ses fins.

Il s'en fallait de beaucoup que le mannequin décoré du titre de grand-électeur pût rien faire de semblable. Il n'était qu'un instrument d'anarchie sans cesse intéressé à entraver la marche des affaires, et hors d'état de pouvoir la faciliter. Aussi Napoléon continuant de réfuter Sieyes, lui dit : « En admettant que les rois d'Angleterre

» se contentent de nommer les ministres, il n'en » est pas moins vrai que le grand-électeur ne » serait qu'un fantôme, et ne ressemblerait pas » plus à un Souverain que l'ombre ne ressemble » au corps. Supposé que le grand-électeur vou- » lût gouverner, il nommerait deux consuls » ineptes, et leur défendrait de rien signer sans » son approbation, sous peine d'être chassés. » — Alors le sénat l'absorberait, disait Sieyes. » — Mais quel homme disposant de la force na- » tionale serait assez lâche pour se mettre à la » discrétion d'un corps qui, d'un simple décret, » le renverrait du château de Versailles à un » second étage? Si j'étais grand-électeur, ajouta » Napoléon, je nommerais consul de l'extérieur » Berthier, et pour l'intérieur un individu de la » même trempe, qui remplirait les fonctions » analogues. — Je leurs prescrirais les nomina- » tions des ministres, et, le jour où ils cesse- » raient d'être mes chefs d'état-major, je les » renverrais (1). »

Sieyes soutint maladroitement son projet, et ne put rien dire pour détruire la force de ces raisons, mais il n'en resta dans le public que le mot d'*absorption*. Mettant bientôt de côté ce jeu de métaphysique, on agita la question d'élire

Bases adoptées pour la formation du gouvernement.

(1) Extrait d'un manuscrit de Bonaparte, intitulé : Souvenirs du 18 brumaire.

un président, à l'exemple des Etats-Unis. Bonaparte affirme, dans le manuscrit que nous venons de citer, que, dès cette époque, il pensa que le système monarchique convenait seul à la France; mais le temps n'était pas encore venu où cette révolution dans les idées pût s'opérer en sa faveur; et il avait trop d'ambition pour travailler au rétablissement de l'ancienne dynastie, dont la France presque tout entière redoutait d'ailleurs une réaction. On crut donc que l'existence d'un président, sous le nom de premier consul, ne heurterait point l'esprit public. En donnant au premier consul le droit de décider tout et de nommer à toutes les places, on obtenait l'unité et l'avantage d'un président. En plaçant à côté de lui deux autres consuls qui n'auraient que voix consultative et la faculté d'émettre et d'inscrire leurs opinions au procès-verbal des délibérations, on ménageait l'esprit républicain, et on trouvait l'avantage d'une discussion. C'était en effet ce que les circonstances pouvaient suggérer de plus heureux pour Bonaparte et pour la France.

La constitution est proclamée, puis soumise à la sanction du peuple.

Après un mois de discussion, le pacte constitutionnel de l'an VIII fut soumis le 13 décembre à la sanction du peuple, et promulgué dès le 24, avant même que l'expression du vœu national pût être recueillie et légalement constatée. On annonça peu de temps après que 3 millions de suffra-

ges, déposés dans les registres publics, avaient prononcé son acceptation. Quelques doutes qu'on ait élevés sur la sincérité de ce plébiscite, exprimé dans une forme jusqu'alors inusitée, on peut croire que la France, épuisée par dix ans de troubles et de convulsions, n'aspirait alors qu'à se reposer à l'ombre d'un gouvernement assez fort pour en imposer aux factieux, et assez solide pour entamer les négociations d'une paix dont on sentait généralement le besoin. Cette pensée, que caressait l'opinion publique, avait servi de base aux travaux des constituans. Bien que le pouvoir exécutif fût attribué à trois consuls, nommés pour dix ans et indéfiniment rééligibles, cette trinité politique ne créait en réalité qu'un monarque en trois personnes; les 2e et 3e consuls, sans attributions positives, ne servaient qu'à rehausser par leur nullité l'immensité du pouvoir dévolu au chef de l'Etat, et à couvrir une royauté du manteau de la république. Il ne manquait en effet que le titre et la durée pour faire du consul un véritable monarque. Mais si le nouveau pacte péchait par le défaut de stabilité, en soumettant la France aux dangers du régime électif, il offrait néanmoins toute la force désirable. En effet, placé au sommet de toutes les hiérarchies sociales, le premier consul, investi de l'initiative exclusive des lois, était seul chargé de les promulguer et de

Examen des institutions qu'elle offrait.

faire des règlemens pour leur exécution. Il disposait de tous les grades militaires, des fonctions judiciaires et des emplois administratifs, dont les titulaires, nommés et révocables par lui, ne répondaient qu'à lui de leurs actes. Un conseil d'état fut chargé de la rédaction et de l'interprétation des lois, et substitué aux tribunaux civils pour le jugement des contestations entre le fisc et les citoyens. Des ministres non responsables, agens passifs du chef de l'Etat, dirigeaient les diverses branches du service public. Des préfets, des sous-préfets et des maires, nommés de même par le gouvernement, et destituables par lui, prirent la place des administrations populaires dont l'expérience avait démontré la faiblesse.

Un sénat conservateur de 80 membres, un tribunat de 100, un autre corps de 300 législateurs furent les principaux ressorts destinés à faire marcher la constitution. Le sénat fut chargé du dépôt des lois fondamentales et du soin de leur conservation; les tribuns eurent la tâche de discuter les propositions du gouvernement en présence du corps législatif, uniquement chargé de donner ou de refuser sa sanction par un scrutin silencieux. Cette combinaison consacrait le principe de la division du pouvoir législatif, non moins nécessaire que la concentration de la puissance exécutive; et, malgré ses défauts, on eût

pu y voir un pas vers le perfectionnement des institutions constitutionnelles; car ses auteurs avaient pris en même temps toutes les précautions nécessaires pour anéantir l'influence démocratique, si elle menaçait de nouveau d'introduire des semences d'anarchie. A la vérité, il en était résulté un inconvénient assez grave, celui de rendre illusoire les garanties qu'on pouvait se promettre d'une représentation nationale. En effet, le sénat, dont la formation était attribuée au premier consul, élisait à son tour, sur des listes réduites d'éligibilité, les membres du tribunat et du corps législatif; en sorte que la nation n'avait pas même, comme aujourd'hui, une *chambre de députés* de son choix.

De riches traitemens furent alloués par la constitution aux diverses fonctions qu'elle reconnaissait. Ils assurèrent au premier consul, de qui ces grâces émanaient plus ou moins directement, le cortége et l'appui d'une foule d'ambitions, empressées d'y chercher un équivalent des déprédations de la fortune publique, auxquelles le 18 brumaire avait mis un terme. Aussi le germe de pouvoir absolu, renfermé dans la nouvelle charte, ne tarda-t-il pas à se développer, et l'on vit bientôt les corps constitutionnels travailler à l'envi à élargir les bases de la monarchie consulaire. Les auteurs de la constitution avaient même évité de reconnaître la liberté de

la presse. On put apprécier la cause de cette réticence, lorsqu'on vit le premier consul supprimer par un arrêté un grand nombre de feuilles périodiques, en fixer le nombre et attribuer à sa police le droit d'en surveiller et d'en arrêter la publication; et si l'extinction des haines de parti fut en partie due à cette mesure, on ne saurait méconnaître ses avantages, lorsque le soin de l'appliquer est confié à des mains habiles. On avait négligé, par suite de la même intention, de décider à qui appartiendrait l'élection aux emplois municipaux; un arrêté consulaire répara cet oubli, et, malgré les réclamations du tribun Chauvelin, trancha en faveur du consul la question qu'il faisait naître.

On voit par cette esquisse rapide que ce pacte se distinguait éminemment des précédens, par la stabilité qu'il donnait au gouvernement, en mettant un terme aux perpétuelles oscillations d'un directoire qui changeait tous les mois de président et de système, et lui substituant une première magistrature dont les pouvoirs, mieux tracés et fixés à dix ans, laissaient du moins le temps de mûrir un plan d'administration ou une entreprise quelconque.

L'idée d'un sénat principalement destiné à conserver le pacte constitutionnel et à garantir les libertés publiques et individuelles contre les usurpations de pouvoir, ou contre les actes ar-

bitraires des ministres, fait honneur aux principes philosophiques de ses auteurs; mais c'était une brillante utopie; car le sénat, privé de toute influence dans les transactions journalières du gouvernement, n'ayant pas plus de part à *la législation* qu'à *l'administration*, ne fut bientôt qu'un monstre politique, instrument honteux de tous les empiètemens qu'il était spécialement chargé de repousser.

Quoique le peuple n'eût pas lieu de s'applaudir beaucoup de l'exercice de sa souveraineté depuis qu'on l'avait proclamée, cependant le dogme en fut consacré, par prudence sans doute, parce qu'on crut le parti populaire encore trop puissant pour heurter ses maximes favorites. Mais on priva la multitude de l'examen immédiat de ses droits, regardés depuis la révolution comme la pierre fondamentale de l'édifice républicain. A peine laissa-t-on au peuple l'élection de ses juges de paix; pour toutes les fonctions nationales, sa puissance fut restreinte au droit de présentation, encore eut-on soin de prévenir le mauvais usage qu'il en pourrait faire, par une triple notabilité, et en accordant au sénat la faculté de frapper de nullité les listes d'éligibles, dans le cas où elles ne seraient pas à la convenance du gouvernement.

La France entière l'adopte

Telle était cependant la lassitude du peuple français, et la force d'opinion dont jouissait

avec transport.

l'homme du jour, qu'à l'exception d'un petit nombre de voix républicaines, qui ne furent pas écoutées, tous les citoyens acceptèrent le nouveau pacte social qui leur était présenté. On se réjouit de voir fermer ces assemblées primaires, foyers permanens où s'alimentaient les fureurs des factions, et chaque individu échangea sans regret sa portion de souveraineté contre l'espérance du rétablissement de la paix intérieure, et l'assurance de jouir enfin, sous un gouvernement stable, *de l'égalité des droits politiques*, seul bien réel qu'on eût obtenu de la révolution.

Sieyes est écarté du gouvernement, Bonaparte est premier consul pour dix ans.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que, lors de l'établissement des nouvelles magistratures, les deux ex-directeurs ne recueillirent point le fruit de leurs labeurs : l'un et l'autre descendirent dans la foule des sénateurs : Roger-Ducos avait trop de médiocrité pour s'associer aux destinées de Bonaparte, et Sieyes, préféra s'éloigner, à jouer un rôle secondaire, où bientôt ses avis eussent été recueillis comme des observations importunes. Cependant son adroit collègue, pour détourner de lui tout soupçon d'ingratitude, lui fit décerner une récompense nationale : le diplomate ne vit pas le piége, et l'accepta; mais il perdit en même temps, par cupidité, toute la puissance d'opinion que lui avait donnée son active coopération au mouvement régénérateur.

Deux hommes sans consistance politique, mais doués de talens aussi différens que l'avait été leur vie publique, Cambacérès et Lebrun, associés par la constitution au consulat de Bonaparte, prirent avec lui possession des Tuileries. Ce rapprochement bizarre d'un membre du comité de sûreté générale avec le secrétaire du chancelier Maupeou, annonçait déjà un système de fusion propre à rassurer et à satisfaire tous les partis. Maret qui avait traversé la révolution avec une réputation sans tache, et qui réunissait les qualités d'administrateur aux connaissances de la diplomatie, fut destiné à servir de centre aux différentes branches du service public, sous le titre de secrétaire d'état. Abrial, Berthier, Gaudin, Forfait et Lucien Bonaparte reçurent en partage les porte-feuilles de la justice, de la guerre, des finances, de la marine et de l'intérieur (1). L'astucieux, l'inévitable Fouché de Nantes reparut à la police, où la souplesse connue de son caractère rassura ceux qu'auraient alarmés ses antécédens. Talleyrand tarda quelques semaines à recevoir le prix des services qu'il venait de rendre; on attribua ce délai au

Composition du ministère.

---

(1) Bourdon fut d'abord nommé ministre de la marine ; mais il céda bientôt le porte-feuille à Forfait. Le savant Laplace, qui avait pris celui de l'intérieur, l'abandonna au bout d'un mois à Lucien Bonaparte.

mécontentement que Bonaparte avait conservé contre lui, de ce qu'il n'avait pas accepté l'ambassade de Constantinople. Cependant il rentra enfin au département des affaires étrangères, qu'il avait quitté après le 30 prairial.

Le rappel des victimes de fructidor, la clôture de la liste des émigrés, signalèrent l'avénement de Bonaparte à l'autorité, et prouvèrent que ses promesses ne seraient pas vaines. Mais le plus difficile de sa tâche était loin d'être rempli; il lui restait un déficit énorme à combler, des armées à créer, et ses anciennes conquêtes à purger de la présence de l'ennemi. Nous ne déroulerons pas ici le tableau de ses opérations administratives, qui se lient avec ses travaux militaires; nous renvoyons le lecteur aux chapitres suivans. Il y verra comment le génie qui avait étonné l'Europe en 1796, acquit encore de nouveaux droits à son admiration; et comment la république sortit triomphante d'une lutte qui menaçait de l'anéantir.

---

# PIÈCES JUSTIFICATIVES

## DE LA SECONDE PÉRIODE DE 1799.

### N° 1.

*Rapport fait au Ministre de la guerre sur le personnel et le matériel de la ligne du Rhin, de Bâle à Dusseldorf, au 1er août.*

Vous m'avez engagé à vous écrire, mon cher général, pour avoir des détails sur l'armée du Rhin; je le fais avec plaisir : je ne l'ai différé, que pour m'instruire davantage, et pouvoir vous donner des faits au lieu de probabilités. La vérité qui guidera mes récits, en vous mettant à même d'apprécier la véritable situation des choses sur cette frontière, m'acquittera envers la patrie et l'amitié. Ne voyez du moins, dans la loyauté de ces expressions, qu'un gage de mon zèle. Entrons en matière :

Les places de première ligne, depuis Dusseldorf jusqu'à Neuf-Brisach, sont généralement, à quelques palissades et blindages près, dans un état de défense très-respectable; et je pense qu'elles ne laisseraient rien à désirer du côté des reliefs de l'art, si on les avait moins multipliés sous le séduisant prétexte, mais dans

le trompeur espoir, d'en prolonger la défensive. Mais on s'y est, dans leur construction, tellement écarté, pour la capacité et le développement des fronts, des sages maximes des plus grands maîtres, que, désormais, ce ne sont plus ces places qui protègent les armées, mais ce sont des armées entières qu'il faut dans ces places pour les défendre, sous peine de voir tous les ouvrages disposés contre les assiégeans, tournés contre les assiégés. En effet, il faut désormais pour défendre *Dusseldorf* un corps de 20 mille hommes; *Mayence* et *Cassel*, demandent au moins 23 mille hommes d'infanterie et 2,500 de cavalerie; *Kehl* et sa *téte de pont*, exigent 8 mille hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie. Pour la défense de *Strasbourg*, il faut 14 mille hommes d'infanterie et 3 mille de cavalerie; et dans la *citadelle* 3,500 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie; à *Neuf-Brisach* et *Fort-Mortier*, 3,800 hommes d'infanterie et 700 de cavalerie; à *Vieux-Brisach*, 5 mille hommes d'infanterie et 500 de cavalerie. Je ne parle pas de Schelestadt, ni du Fort-Vauban, ni de Lauterbourg; car je ne les considère que comme des postes. Quelle funeste obligation, que celle à laquelle est réduit le général de l'armée du Rhin, de disséminer ainsi ses forces pour défendre des places dans lesquelles, à cause de leur vaste étendue, de l'importance des magasins qu'elles renferment, de leur empire dans l'opinion publique, il est obligé de laisser constamment les *deux tiers* de leurs garnisons! Mais, je dois particulièrement appeler votre attention sur le *Vieux-Brisach*, tête de pont de nouvelle construction, dont la capacité, renfermée dans un cordon de 3,600 mètres, exige au

moins les forces ci-dessus assignées, lorsque par son éloignement de Neuf-Brisach, la garnison peut en être isolée, soit par une opération de l'ennemi, soit par la rupture de son pont de communication à la rive gauche que, cependant, dans cet état de choses, la garnison par une inconcevable contradiction, n'a pas pour un jour de vivres, et par conséquent serait obligée de mettre basles armes à la première sommation. Il me semble donc important de l'approvisionner pour quinze jours au moins. Au reste, cette tête de pont, plus que tout autre, signale la manie de la pioche, et l'éloigne de la véritable utilité que sa position et la conformation du terrain pouvaient indiquer.

L'armement des places est généralement complet en bouches à feu et en munitions de guerre, à l'exception, toutefois, des fusils de rechange, dont elles sont dépourvues, et de la poudre, dont il manque environ, sur la totalité, un tiers, parce que, dans le calcul des quantités nécessaires, il paraît qu'on a oublié celle à affecter au chargement des fourneaux des mines. Il existe, d'ailleurs, un grand et nuisible abus, c'est que les approvisionnemens des munitions de guerre pour siége, dans les grandes places, ne sont pas assez distincts et séparés des magasins destinés à fournir aux besoins journaliers des armées. Il est essentiel que, sur cette partie, il y ait la même règle et la même sévérité que pour les munitions de bouche.

Les approvisionnemens de bouche sont généralement complets partout, et de bonne qualité. Il y a même excédant en vins, vinaigres, eaux-de-vie et viandes salées; mais on ne les a pas faits assez forts pour Mayence

et Ehrenbreitstein, tant pour le nombre d'hommes que pour la durée de leur défense. Il en faudrait un quart de plus dans ces deux places; car il faut être conséquent dans ses dispositions.

Que n'ai-je à vous exprimer de même, mon cher général, ma satisfaction sur l'état des forces mobiles, comme je viens de vous le faire sur l'état du matériel! Mais, comment être content de voir une armée qui, sur le papier, présente un effectif de 60 mille hommes dispersés dans douze places, sur 110 lieues de front, et qui, dans le fait, n'en a pas 50 mille disponibles, dont un tiers est sans armes, sans moyens de s'en procurer, et qui, par conséquent, ne peut s'instruire ni se battre; dont les approvisionnemens en subsistances sont tellement nuls par l'inexactitude des versemens ordonnés aux administrations départementales, que les cavaliers et les chevaux sont partout nourris aux dépens des habitans qui les logent? Dans plusieurs des divisions actives, on est forcé de distribuer des viandes salées, pendant cette saison, faute de viande fraîche. Pour payer la manutention du pain, les commissaires des guerres, les généraux, sont obligés de s'engager personnellement. La caisse est tellement endettée, qu'il est dû 600 mille francs sur la solde et l'entretien arriérés; et, par conséquent, aucun des services militaires n'y est monté, les employés désertent, faute de paiement. Il n'y a plus d'autres courriers que des ordonnances militaires; et, pour envoyer un espion à la rive droite, on est obligé de se cotiser. Ajoutez à cela qu'il manque un grand tiers des officiers généraux nécessaires, et plus de la moitié des commissaires des

guerres; qu'il n'y a pas non plus d'inspecteur d'infanterie, pour utiliser avec l'économie si nécessaire les effets d'habillement et d'équipement qui existent à Mayence, pour former les dépôts, tiercer les bataillons, réformer les boiteux, les estropiés, etc., etc. Sa présence devient de jour en jour plus indispensable. La caisse de l'armée, qui paie une infinité de gens qui ne la servent pas, est encore épuisée par cette foule énorme d'officiers conducteurs de conscrits, qui depuis le général de division jusques et compris le sous-lieutenant et le commissaire des guerres, pris pour la plupart parmi le rebut des troupes, touchent la solde, ne font rien que donner l'exemple de la crapule, de l'ivrognerie, de l'insolence, et tuent l'émulation dans le corps, en nuisant à l'avancement légitime. Enfin, citoyen général, si, par un mouvement spontané, l'ennemi effectuait un passage du Rhin, tel est l'état des choses, le dénûment des administrations et la faiblesse de l'armée, que je mets en fait qu'elle ne pourrait ni défendre honorablement les places, ni tenir la campagne. On vous tromperait, si on vous disait le contraire; mais il faut de l'argent et des vivres, ou la faculté d'en prendre où il y en a; et, malgré sa faiblesse numérique, elle saura se montrer.

Je suis fâché de vous affliger par de tels détails, mon cher général; mais je vous tromperais, si, pour vous éviter cette peine, je déguisais la vérité. Je trahirais à la fois la patrie, le ministre, et le général qui m'a ordonné de lui parler franchement; et j'en suis incapable.

BARAGUEY-D'HILLIERS.

Au quartier-général de Turckheim,

## N° 2.

### DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

---

*Rapport du Ministre de la guerre Bernadotte au Directoire exécutif.*

Paris, le 27 thermidor an 7 (14 août 1799).

Je ne dois pas différer de vous soumettre les vues générales que je me suis formées sur la position des armées républicaines, et ennemies. Il est arrivé le moment où il faut décider d'après quel plan d'opérations nous devons agir : de cette détermination dépend l'issue heureuse ou moins heureuse de cette campagne, et peut-être le sort de l'Europe.

L'ennemi, d'abord supérieur en nombre, ayant été affaibli par de grandes pertes, et les armées de la république ayant reçu des renforts considérables, les forces respectives se trouvaient à peu près égales; mais les troupes que les Russes ont fait passer en Italie, et celles qui arrivent en Souabe, lui rendent cette supériorité numérique.

La nouvelle conscription qui se lève présente une masse d'hommes redoutables; mais le secours puissant que nous en attendons ne commencera à être sensible que dans quelques mois. Ce sont des soldats équipés et

armés, qu'il faut opposer à cet ennemi aguerri; et la détresse de notre matériel vous est connue.

Les forces agissantes peuvent être évaluées à 160 mille hommes, y compris les corps russes qui sont prêts de joindre le prince Charles. Celles de la république, en campagne, ne peuvent être portées qu'à 150 mille hommes, attendu les garnisons nombreuses qu'exigent nos places fortes.

Elles sont ainsi réparties :

| | |
|---|---|
| L'armée d'Italie . . . . . . . . . | 45,000 hommes. |
| L'armée des Alpes . . . . . . . . | 15,000 |
| L'armée du Danube . . . . . . . | 70,000 |
| L'armée du Rhin. . . . . . . . . | 20,000 |

Le sûreté de la ligne du Rhin demande 20 mille hommes, ce qui réduit l'armée de ce nom, à 20 mille hommes disponibles.

L'ennemi, poursuivant les avantages de son offensive, fera sans doute tous ses efforts pour s'emparer de la Ligurie, et replier l'armée d'Italie sur les Alpes. S'il parvenait à ce but, il se prolongerait bientôt par sa droite, et continuerait sa tentative en Helvétie, dont l'occupation opèrerait une trouée sur notre frontière; il chercherait vraisemblablement à percer la ligne du Rhin vers Manheim, et à envelopper Mayence, pendant qu'il se répandrait dans le territoire qui forme les nouveaux départemens de la république.

La pusillanimité et l'ignorance, pour ne rien dire de plus honteux, qui ont présidé à la défense de vos places fortes en Italie, semblent inviter l'ennemi à entreprendre de nouveaux siéges; et la défection qu'il espère de la part des habitans de la rive gauche du

Rhin et de la Belgique, le sollicite encore à y porter le théâtre de la guerre.

Quant à nous, notre objet essentiel est de lutter sans cesse pour recouvrer l'Italie. Nous forçons, par là, l'ennemi à y entretenir de nombreuses troupes : nous l'empêchons de se porter en force sur le Rhin, frontière sur laquelle le voisinage de la Prusse, de la Hollande et d'un pays sourdement agité, appelle la plus grande sollicitude. Par là, nous vivons sur un territoire étranger à la France, et qui offre aux besoins de la guerre un aliment inépuisable, enfin nous combattons sur un terrain favorable à notre tactique. La possession de l'Italie exerce d'ailleurs l'influence la plus vaste pour nous, contre l'Autriche qu'elle assure à nos armes, et contre laquelle nous pouvons, de ce côté, porter des coups plus sensibles.

D'après ces considérations, quel est le parti que nous devons adopter pour que toutes nos forces concourent à ce but? L'ennemi, formé en deux armées, qui se touchent et se prêtent ainsi un mutuel appui, peut toujours se trouver en supériorité en Italie, à la faveur des versemens de troupes qu'il opère de sa gauche, à son centre. La facilité de ses communications nous a été jusqu'ici trop fatale pour ne pas la lui ravir. On peut le tenter de deux manières.

L'armée du Rhin, débouchant dans la Souabe, et menaçant le flanc droit et les derrières de l'armée du prince Charles, semble devoir le forcer à abandonner l'Helvétie, et à n'occuper que les fortes positions qui couvrent le passage du Rhin, depuis Constance jusqu'à sa source. Par l'effet de ce mouvement, il s'établirait

entre les généraux ennemis, le prince Charles et Suwarof, un intervalle qui leur ôterait la faculté de se prêter rapidement des troupes, ou, du moins, nos communications deviendraient aussi faciles que les siennes. Cette opération ne pourrait être entamée qu'en faisant passer de l'armée du Danube à celle du Rhin, 20 mille hommes; et, pour être poursuivie avec succès, cette dernière armée devrait être successivement augmentée, à mesure qu'elle s'avancerait vers la Bavière.

Ce projet audacieux offre de grands avantages; mais, comme il faut tout prévoir, je dois observer que, pendant qu'on retirerait 20 mille hommes de l'Helvétie, pour réunir a l'armée du Rhin, le prince Charles pourrait profiter de leur départ, et s'engager plus avant en Helvétie, de manière à compromettre Bâle et notre frontière. D'ailleurs, en attirant l'ennemi sur le Rhin, on s'expose à de fâcheux inconvéniens, dans le cas où notre offensive en Souabe serait sans succès.

Le second parti qui se présente est de reconquérir les Grisons, d'occuper le Mont-Gothard, et de prendre à revers l'ennemi qui occupe le Piémont et la Cisalpine. *En portant à Glurens un corps de 20 mille hommes, on intercepte les communications ennemies, et l'on prête une puissante faveur aux opérations des armées d'Italie et des Alpes.*

Cette entreprise pourrait tendre plus directement au but nécessaire que nous avons établi; elle évite le danger d'exposer notre faible cavalerie dans les plaines de l'Allemagne, devant un ennemi particulièrement fort dans cette arme, et elle donne à notre infanterie, ha-

bile et heureuse dans la guerre de montagnes, toute sa force. Mais la difficulté des subsistances est un obstacle qui demande de grands sacrifices pour être surmonté, et des apprêts de longue haleine.

Si ce parti était adopté, il n'en faudrait pas moins conserver une armée formidable sur le Rhin, soit pour garantir les derrières du corps agissant vers les sources des fleuves, soit pour résister à toute diversion que l'ennemi pourrait tenter, à la faveur du Necker ou du Mein, sur notre ligne défensive.

Dans moins d'un mois, le nouveau corps russe sera en mesure d'agir. A la même époque, la position de l'Italie peut-être changée; et, quels que soient les événemens, nous ne pouvons rester dans l'inaction en Helvétie ou sur le Rhin; car l'armée d'Italie soutiendrait alors seule tout le poids de l'ennemi; quelque célérité que l'on apporte dans l'organisation des bataillons auxiliaires, avant deux mois, ils ne pourront être que d'un faible secours.

Si des moyens d'argent secondent ceux de zèle et d'énergie que j'applique aux différens services du matériel et du personnel de l'armée, nous avons à espérer que les troupes de la république, refaites par quelques décades de repos, et sentant le besoin d'arrêter les progrès des Austro-Russes, obtiendront des avantages que consolidera la nouvelle conscription.

J'ai envisagé notre situation sous un point de vue purement militaire; et, abstraction faite des considérations politiques qui me sont étrangères, j'ai offert au directoire exécutif les observations qui naissent de son aperçu; et, après lui avoir indiqué les avantages et les

inconvéniens que j'aperçois dans l'adoption des différens partis susceptibles d'être adoptés, je l'invite à prononcer, soit d'après ce rapport, soit d'après d'autres éclaircissemens plus amples et plus profonds dont il croira devoir s'environner. Un autre objet ne peut se lier plus étroitement aux destinées de la république, et au sort de la liberté en Europe.

J'observe, en finissant, que, quel que soit le parti que le directoire adopte; soit que l'armée du Danube fasse un détachement de 20 mille hommes, pour augmenter celle du Rhin; soit qu'elle marche par sa droite pour gagner le Tyrol; il est utile de profiter de toutes nos forces en Helvétie, afin d'engager une action à laquelle le passage d'un corps ennemi sur le Bas-Rhin donne des chances favorables.

---

## N° 3.

### MINISTÈRE DE LA GUERRE.

---

*Le Ministre de la Guerre, au citoyen Masséna, général en chef de l'armée du Danube.*

Paris, le 30 thermidor an 7 (17 août 1799).

Je vous adresse, citoyen général, un nouvel arrêté du directoire exécutif, qui vous conserve le commandement en chef de l'armée du Danube, et confère au général Moreau celui de l'armée du Rhin.

En vous transmettant cet arrêté, qui est pourtant la confirmation de la confiance du directoire dans vos talens et votre zèle, je vais vous faire connaître ses intentions absolues sur les opérations militaires qu'exigent les circonstances présentes.

Telle bonne qu'ait été jusqu'ici l'attitude défensive de l'armée du Danube, puisque l'ennemi n'a osé rien entreprendre contre elle, il est temps qu'elle en sorte avec l'élan de la victoire que lui assure sa supériorité numérique sur l'ennemi, et surtout l'ardeur impatiente qu'ont les soldats de la république, de reprendre cet ascendant qui a si long-temps étonné l'Europe, et qui a détruit tant d'armées coalisées. Des renforts nombreux de Russes arrivent chaque jour à l'armée du prince Charles; n'attendons pas que ces nouvelles forces y soient réunies. L'armée du Danube va se montrer digne de ses dernières campagnes: attaquer, battre et disperser celle de l'ennemi; c'est une bataille générale qu'elle doit livrer à celle-ci. Il faut frapper inopinément; le salut de la république l'exige; le directoire le veut; obéissons. Cette grande et imposante victoire est attendue par tous les républicains; et ils en prennent pour gage la valeur héroïque des Français dirigée par vos talens.

Mais telle est, citoyen général, la confiance du directoire en vous, qu'il m'a chargé de vous dire que, si la connaissance plus parfaite que vous avez du résultat qu'aura cette bataille, tant par la comparaison des forces et des positions respectives des deux armées, que par le sort de l'Helvétie, qui peut en dépendre; si tous les calculs ne vous donnent pas la certitude de

vaincre, alors vous ne devez point la hazarder; mais, au contraire, porter tous vos soins à bien assurer votre position défensive; et voici les motifs de cette seconde intention du directoire :

L'armée de la république doit à tout prix conserver ce qu'elle couvre dans l'Helvétie. En attendant qu'elle soit en mesure de porter sa droite sur les sommités des Alpes au Rhin, pour commander les débouchés qui versent en Italie, et favoriser, dans cette position, les opérations ultérieures d'offensive de notre armée d'Italie et des Alpes. Il faut donc, ou être assuré de battre l'ennemi qui vous est opposé, ou ne pas compromettre la possession de l'Helvétie, et par suite l'offensive que l'armée d'Italie tentera de prendre. Continuez donc, citoyen général, et agissez suivant le plus grand intérêt de notre position militaire. Faites-moi part aussitôt de votre résolution, afin que j'en rende compte au directoire.

Tous les ordres qui ont été donnés dernièrement, citoyen général, sur le commandement en chef de l'armée du Danube, sont annulés par l'arrêté du directoire, que je joins à cette lettre; et c'est donc vous seul, et non pas le général Moreau, qui devez exécuter ceux que je vous donne aujourd'hui de la part du directoire. Que ce général ait joint ou n'ait pas joint l'armée du Danube, c'est à vous de juger ce qui est le plus avantageux de faire et d'exécuter.

L'effet de la victoire que le gouvernement espère sera de détruire ou du moins de retarder long-temps le projet qui lui est connu, et qu'a formé l'ennemi, de porter incessamment une armée sur le Bas-Rhin. Un

grand armement sorti des ports de l'Angleterre, et qui menace nos côtes de la Belgique ou celles de la Batavie, etc., peut-être les deux simultanément; la situation politique des neuf départemens réunis; le contingent demandé à l'Empire, et qui sera forcé ou consenti; la marche de 8 mille Suédois : tous ces événemens, prêts à être exécutés, exigent que la république rassemble sur le Bas-Rhin une armée capable d'en imposer à l'ennemi, et de se porter devant lui, avec des forces respectables. Ainsi, quelle que soit votre décision sur l'intention du directoire, que je vous ai transmise, citoyen général, de livrer sur-le-champ une bataille décisive ou de rester dans votre attitude défensive, et en fortifiant toute la ligne par les dispositions habiles et combinées d'après la nature du pays, et ce que l'ennemi pourrait entreprendre; l'ordre formel du directoire est que vous fassiez passer 18 à 20 mille hommes à l'armée du Rhin, dès le lendemain de la bataille, si vous en livrez une, ou aussitôt que ma lettre vous sera parvenue, si vous n'en livrez pas.

Ce renfort est de la plus grande urgence à l'armée du Rhin, pour ouvrir et soutenir la campagne dont le directoire adressera l'idée principale au général Moreau, qui va en prendre le commandement.

Le corps de 18 à 20 mille hommes que vous devez envoyer à l'armée du Rhin sera composé comme il suit :

4 demi-brigades complètes d'infanterie de ligne;

1 demi-brigade complète d'infanterie légère;

1 régiment de hussards;

3 régimens de chasseurs à cheval (dont sera le 11e), pris dans les plus complets;

1 régiment de dragons;

4 compagnies d'artillerie à pied;

2 compagnies d'artillerie à cheval;

2 compagnies de sapeurs;

*Nota.* Chaque compagnie d'artillerie emmenera sa division de bouches à feu, complètement approvisionnée, et conduite par de bons chevaux.

8 officiers du génie, dont un chef de bataillon.

Ce corps marchera en trois divisions, qui se suivront à deux journées, et se dirigeront sur Strasbourg. Sa marche doit s'exécuter avec célérité; et vous mettrez, dans l'expédition des ordres, et dans la première direction que vous donnerez aux diverses troupes, autant de secret qu'il sera possible, afin d'en dérober (quelque temps au moins) la connaissance à l'ennemi.

Si votre situation en subsistance vous permet de faire porter aux troupes quatre jours de vivres, vous en ferez ponctuellement exécuter l'ordre. Mais, dans tous les cas, vous voudrez bien faire assurer les vivres et fourrages pour chaque division, jusqu'à Neuf-Brisach, où le général en chef de l'armée du Rhin sera chargé d'y pourvoir.

La partie des équipages de vivres et d'ambulance, proportionnée à ce corps de 18 à 20 mille hommes, doit suivre chacune des trois divisions.

Votre situation numérique, comparée à celle de l'ennemi, donne au directoire la certitude que la bataille que vous livrerez sera gagnée : aussi, vous laisse-t-il la faculté de conserver tous les corps de votre armée, pour profiter de la victoire et assurer la position que vous prendrez. Dans ce cas, vous n'enverriez les 18 mille hommes qu'après que vous l'auriez assise.

Vous ne devez pas attendre une minute à exécuter la volonté du directoire. La première, et sans doute la plus belle vertu d'un soldat, est l'obéissance. Néanmoins, je ne saurais trop vous le répéter, si vous n'êtes pas dans l'intention de livrer cette bataille, que la France attend, et que le directoire désire, ordonnez, aussitôt ma lettre reçue, le départ des 18 mille hommes.

Dans la supposition que vous auriez quitté le commandement de l'armée d'Helvétie, et que le courrier vous trouverait en route, vous y retournerez sur-le-champ.

---

## N° 4.

### DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

---

*Le Ministre de la Guerre au général Masséna.*

Paris, le 9 fructidor an 7 (26 août 1799).

Je me hâte, citoyen général, de vous annoncer les événemens de l'Italie; ils ne sont pas heureux, mais ils sont moins fâcheux que la malveillance ne cherche sans doute à les peindre. Le général Joubert a été tué : cette perte sera sensible à tous les amis de la patrie, et à ses frères d'armes.

Le 27 thermidor, l'armée d'Italie a marché sur Novi. Le 28, elle a été prévenue par l'ennemi, qui l'a attaquée avec un succès long-temps douteux. La fortune

s'est ensuite déclarée en faveur de l'ennemi. Il est affligeant que l'armée des Alpes n'ait pu se porter plus tôt en Piémont, pour agir de concert avec celle d'Italie. Elle est supprimée; et les deux armées sont réunies sous le nom d'armée d'Italie. Le général Championnet en a le commandement.

Quoique le général Moreau, qui a repris le commandement après la mort du général Joubert, à la bataille de Novi, ait fait replier l'armée sur ses anciennes positions, le directoire compte qu'elle conservera la Ligurie, et il regarde vos succès en Helvétie comme devant y contribuer puissamment. Le gain d'une nouvelle bataille vous rendra vraisemblablement la possession de toute l'Helvétie; et celle du Mont-Gothard vous donne déjà la faculté de menacer Suwarof, s'il se portait plus avant en Piémont.

Vous voyez, citoyen général, combien d'espérances sont attachées à l'armée du Danube. Ses avantages nous donneront le temps de rassembler tous nos moyens, de lever nos bataillons auxiliaires, et de ressaisir une offensive générale, qui semblait ne pouvoir nous échapper plus long-temps. Soutenez, relevez, s'il le faut, l'émulation des corps, de leurs chefs, des officiers de tous grades et des soldats. Dirigez surtout celle des officiers-généraux qui sont sous vos ordres, et empêchez qu'elle ne se convertisse en rivalités funestes. Qu'un concert d'audace et de volonté républicaine règne dans toutes les opérations des différentes divisions, et la victoire nous sera fidèle.

L'armée du Rhin, pour rendre sa division plus utile et remplir un double objet, va attaquer Philipsbourg.

Cette entreprise obligera le prince Charles à se dégarnir devant vous.

Vous aurez vu, par ma lettre d'hier, que l'envoi des troupes que vous deviez faire sur le Rhin est ajourné. Le but principal que nous avons à atteindre en ce moment est de profiter de vos premiers succès, et de prévenir la jonction totale des Russes. Le directoire est dans la plus flatteuse persuasion que vos vœux ne seront pas trompés; et que votre nouveau mouvement ne sera pas moins heureux que le premier.

Je connais assez, citoyen général, votre dévouement à la république, pour croire que vous avez oublié l'état de votre santé, et que vous ne songez qu'à justifier encore l'espoir de la patrie, dans cette circonstance importante.

Le général Moreau a ordre de se rendre sur-le-champ au Rhin.

---

## N° 5.

### DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

---

*Le Ministre de la Guerre, au général en chef Masséna, commandant l'armée du Rhin.*

Paris, le 19 fructidor an 7 (5 septembre 1799).

Le succès de nos deux affaires du 13, citoyen général, est satisfaisant; et il nous aura sans doute déjà

conduit à celui d'un plan d'opérations plus vaste. Ma lettre du 8 vous a exprimé l'intention du directoire, et vous y avez vu la nécessité d'obtenir un avantage prompt et marquant. L'armée du Danube a les moyens et la volonté de la victoire : elle doit sentir d'ailleurs que le sort de cette campagne, et peut-être la destinée de la république, reposent sur sa force et sur son courage.

Les événemens d'Italie donnent un nouveau poids à cette considération. La réunion des armées des Alpes et d'Italie offre au général Championnet de puissans moyens; mais cette réunion ne peut s'effectuer de quelque temps. L'artillerie a fait de grandes pertes, qu'on ne peut remplacer sur-le-champ, et l'ennemi cherchera à profiter de suite de ses succès. Il a lui-même beaucoup souffert à la bataille de Novi, puisqu'il a avoué avoir perdu 8 mille hommes. Mais le prince Charles fait passer, d'après les rapports que je reçois, un secours de 20 mille hommes à Suwarof, qui, voyant la saison avancée, va tout tenter pour nous exclure de la Ligurie, s'emparer de Coni, et nous replier derrière les Alpes. Tous les retards sont funestes : celui qui a eu lieu dans l'envoi des troupes à l'armée des Alpes a empêché cette armée d'agir plus tôt; et ce délai nous a fait perdre la bataille de Novi, et nous enlève les espérances attachées à Joubert, dont il ne nous reste que la glorieuse mémoire.

Dans cette situation, votre marche sur les Grisons et votre diversion vers le lac Majeur sont urgentes : elles suspendront le passage des troupes ennemies qui vont en Italie, ou du moins elles obligeront Suwarof à se

partager en deux corps, ce qui le rendra moins supérieur contre notre armée d'Italie.

Quelque favorable que puisse être ce mouvement, il le sera moins encore qu'une grande bataille gagnée en Helvétie, et surtout sur les Russes. En agissant contre eux, prenez les précautions les plus mûres : frappez en masse, et ménagez-vous des réserves, pour rétablir au besoin le combat. Nos troupes d'Italie ont appris à ne plus redouter leur infanterie, quoiqu'elle soit impétueuse dans l'attaque et ferme dans le feu.

Quant à leurs autres corps, les Français les méprisent. Il est essentiel que, dans votre première action contre eux, vous ayez un avantage qui donne une confiance nécessaire aux troupes, et qui humilie la fierté de ces ennemis demi-sauvages.

Le bombardement de Philipsbourg doit être commencé ; il est couvert par 30 mille hommes. Cette opération donnera une forte jalousie au prince Charles ; il ne pourra se dispenser de secourir cette place. Vous aurez alors une occasion nouvelle et heureuse à saisir pour le combattre, après avoir profité de ce qu'il vous offre en ce moment par les renforts qu'il envoie en Italie.

Quand bien même l'avis que j'ai reçu de ce mouvement ne serait pas fondé, vous avez, non compris les onze bataillons que l'armée du Rhin doit vous donner, au-dela de 70 mille combattans ; et votre supériorité n'est pas douteuse. Une ligne de bataillons auxiliaires se forme derrière vous, et sera bientôt en état d'occuper la position que vous quittez. En marchant en avant, vous sauriez au surplus tourner à votre gloire le nom-

bre supérieur, ainsi que vous l'avez déjà si souvent fait.

Ne prolongez plus, citoyen général, l'attente nationale. Les yeux de la république sont tournés vers vous; ils sont impatiens de contempler les nouveaux trophées qui attendent la magnanime armée du Danube.

Une expédition anglo-russe menace la république batave : une descente a été opérée sur son territoire; mais vos succès soutiendront le courage de ce peuple allié, et raffermiront l'intérieur de notre république.

L'extermination des bandes royales du Midi aura fait une agréable impression dans l'armée; et je ne doute pas qu'en voyant des citoyens ignorans, les combattre, courir aux armes et triompher, elle n'en soit plus ardente pour terrasser l'ennemi extérieur.

Le directoire m'a fait part de votre lettre sur un successeur; il pense, comme moi, citoyen général, que vous n'en pouvez avoir d'autre en ce moment, que vous-même, que votre gloire vous commande de ne pas ajourner la victoire, et que l'intérêt de la liberté l'exige de votre dévouement. L'instant de combattre et de vaincre est arrivé : le temps qui s'écoulerait pour opérer votre renouvellement nous serait funeste, si nous restions dans l'inaction. Comme ami et frère d'armes, je dois vous faire envisager, comme ministre, je vous invite à considérer que les ordres du directoire sont pressans, et qu'il ne se déterminera par la suite à vous donner un successeur, qu'autant que votre détermination ultérieure serait irrévocable. Je vous écrirai particulièrement à cet égard.

## N° 6.

*Rapport du Ministre de la Guerre, Dubois-Crancé, au Directoire exécutif, sur la situation des armées.*

Le 29 fructidor an 7 de la république (15 septembre 1799).

Citoyens Directeurs,

Le conseil des Cinq-cents a demandé au directoire, par un message en date du 24 fructidor, de lui faire connaître la situation des frontières de la république, les moyens de défense et de résistance, et la situation de la frontière batave, de la Belgique, et de toutes les autres places frontières.

Je m'empresse de vous rendre compte qu'il existe maintenant en Batavie, sous les ordres du général Brune, environ 20 mille hommes de troupes françaises, indépendamment de 13 à 14 mille hommes de renfort qui sont en marche pour se rendre également en Hollande.

Il existe en outre dans les départemens réunis, sous les ordres du général Tilly, environ 10 mille hommes, qui sont distribués dans les places d'Ostende, Anvers, Gand, Nieuport, Ypres, Malines, Bruxelles, Mons, Maëstricht, Venloo, et dans l'île de Cadsant.

Mon prédécesseur a donné des ordres pour faire passer onze bataillons auxiliaires sur cette partie de la frontière, où ils doivent être rendus vers le 15 vendémiaire.

Trois bataillons sont dirigés sur Maëstricht ;

Trois bataillons sur Bruxelles ;

Un bataillon sur Luxembourg;

Quatre bataillons sont dirigés pareillement sur Lille, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, pour se rendre de là en Belgique.

Lorsque ces bataillons seront arrivés dans les départemens réunis, la force armée employée dans ces départemens sera composée alors d'environ 22 mille hommes.

Mon prédécesseur a écrit circulairement aux commandans des places de Maëstricht, Venloo, Anvers, Ostende, Ypres, Bruges, Namur, Mons, Luxembourg, Trèves, Sedan, Maubeuge, Valenciennes, Nord-Libre, Lille, Dunkerque, etc., pour leur recommander de redoubler de vigilance, et de se tenir en mesure contre les entreprises des malveillans et des ennemis secrets de la république.

La frontière qui borde le Rhin est défendue, depuis Dusseldorf jusqu'à Neuf-Brisach, par une armée composée de 50 mille hommes, commandée provisoirement par le général de division Léonard Muller, non compris 14 mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, qui se trouvent dans les dépôts derrière l'armée.

La frontière qui s'étend depuis Huningue jusqu'à Genève, est défendue par l'armée du Danube, composée d'environ 78 mille hommes, sous les ordres du général Masséna.

Enfin, la frontière des Alpes est couverte par les armées des Alpes et d'Italie, réunies sous le comman-

dement du général Championnet, formant ensemble environ 80 mille hommes, non compris 10 à 12 mille hommes qui sont stationnés sur les derrières, dans les places, et sur les divers points qui bordent la frontière des Alpes (1).

Je dois vous faire observer, citoyens directeurs, que les garnisons des places qui bordent le Rhin et la frontière du Jura et des Alpes, ne sont composées que du nombre d'hommes strictement nécessaire pour maintenir l'ordre et veiller à la sûreté des magasins, arsenaux et autres postes militaires; attendu qu'elles se trouvent couvertes et défendues par les divisions actives, et qu'il serait facile de les compléter, si les circonstances venaient à l'exiger.

Je joins ici, au surplus, le tableau de la situation actuelle des garnisons employées dans les principales places qui bordent la frontière, depuis Ostende jusqu'à Nice. Ce tableau indique en même temps le nom des commandans de ces places.

Le général de division Frégeville est chargé du commandement supérieur des départemens qui composent les 9e et 10e divisions militaires, et qui comprennent les départemens du Gard, de l'Hérault, de l'Aude, des Pyrénées-Orientales, de l'Arriège, des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne. Il a sous ses ordres, 6 mille hommes, compris les canonniers gardes-côtes.

Le général Dembarrère est chargé du commandement de la 11e division militaire, qui comprend

(1) On croit qu'il y a ici une grande exagération.

Baïonne et Bordeaux. Il a sous ses ordres 3,200 hommes, compris les canonniers gardes-côtes.

L'armée d'Angleterre, qui s'étend depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'à celle de la Seine, est composée d'environ 40 mille hommes, compris les colonnes mobiles et les canonniers gardes-côtes. Elle est provisoirement commandée par le général Michaud.

Les généraux de division Pille et Verdière commandent dans les départemens qui bordent la côte depuis le Havre jusqu'à Dunkerque, sous les ordres du général Hédouville. Trois bataillons, quatre escadrons et vingt-sept compagnies de canonniers sont chargés de veiller à la sûreté de cette partie de la côte.

Telle est, citoyens directeurs, le tableau de la situation actuelle des frontières de la république.

Dubois-Crancé.

---

## N° 7.

## *Pièces relatives à la campagne de Suwarof en Suisse.*

---

### *Circulaire du maréchal Suwarof aux généraux Hotze, Korsakof et Lincken.*

Le maréchal, instruit à Asti de l'arrangement des deux cours relatif à la marche de son armée en Suisse, prit d'abord les dispositions mentionnées dans la lettre ci-après (A). Mais on verra, par la relation qui la suit, que ses mesures pour opérer la jonction ne furent arrêtées qu'à Bellinzona. Tout porte à croire que son projet était de déboucher sur Schwitz, et non par les deux rives du lac de Lucerne.

Asti, le 5 septembre 1799.

« Les troupes impériales de Russie, qui, jusqu'à » présent, étaient à l'armée d'Italie, partiront le 8 sep» tembre du Piémont, pour se rendre en Suisse, et je » compte arriver avec elles, le 17, à Airolo, au pied » de ce côté du Mont-St.-Gothard, que je me propose » d'attaquer le 19.

» Comme les troupes du colonel de Strauch, celles » du prince Victor Rohan et du comte de Haddick, » doivent coopérer à l'attaque, il sera très-nécessaire » que les armées des deux cours impériales, réunies en » Suisse, fassent avec fermeté et constance une atta» que générale, simultanée et combinée sur toutes

» les positions de l'ennemi; mais surtout l'aile gauche, » sous les ordres de M. le baron de Lincken, réunira » tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être » même avec des renforts préalables, pour faciliter et » soutenir le passage du corps d'armée russe par le » Mont-St.-Gothard, la haute vallée de la Reuss et » celle de la Linth. De même qu'il sera possible d'atta- » quer l'ennemi à revers, on pourra aussi, par la jonc- » tion rapide de l'aile gauche de l'armée impériale en » Suisse, et en avançant de concert, empêcher l'en- » nemi de culbuter le corps russe d'Italie, et de le dé- » truire en détail.

» Comme je n'ai pas eu connaissance exacte des po- » sitions des deux armées impériales réunies en Suisse, » et que, seulement par des rapports pris en passant, » je dois présumer que le corps de troupes russes, » sous les ordres de Korsakof, est posté entre Zurich » et l'Aar, le long de la rive droite de la Limmat, » celui des troupes royales-impériales, sous les ordres » de M. le baron de Hotze, entre le lac de Zurich et » celui de Wallenstadt par Mayenfeld, dans le Rhein- » thal jusqu'à Dissentis; je dois, avant tout, at- » tendre la jonction des troupes de ce dernier. Je » désire apprendre de lui-même, comme connaissant » mieux les localités, où, et comment l'opérer. De » même, de mon côté, dès que la jonction aura réussi, » je pense que les troupes russes d'Italie, ne pouvant » plus être arrêtées, pénétreront sur les deux rives du » lac de Lucerne, celles de MM. de Lincken et Hotze » entre les lacs de Zurich et Zug; et enfin la réunion » totale des troupes russes du général Korsakof, près

» la rive droite de la Basse-Reuss et de l'Aar; ce sera » la seule manœuvre qui puisse promettre un résultat » décisif pour les opérations ultérieures.

» Comme je me hâterai de vous faire connaître, de » Bellinzona, l'arrivée de la colonne des troupes russes » d'Italie, c'est aussi à Bellinzona, au plus tard, à » moins que vous ne le puissiez plus tôt par la route » de Novara et Varèse, que vous me ferez connaître, » par courriers, la position et la force de toutes les » troupes, tant russes que royales-impériales, qui se » trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de » l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je désire » aussi que MM. les généraux baron de Hotze et de » Lincken me communiquent leurs avis et leurs con- » naissances locales sur le terrain et la manière de faire » la guerre dans ce pays, en indiquant comment la » coopération précipitée de toutes les troupes qui sont » déjà en Suisse, et de celles qui y marchent d'ici, » peut être le plus efficacement et le plus utilement » exécutée : je serai, par-là, en état de préparer mon » attaque, et d'en déterminer le jour et l'heure posi- » tifs. »

Le maréchal recommande à Korsakof, dans un *post-scriptum*, d'exercer ses troupes à exécuter, sur trois colonnes, l'attaque avec *la baïonnette et le sabre.*

---

## *Relation raisonnée de la marche de l'armée de Suwarof d'Italie en Suisse.*

Le maréchal de Suwarof avait reçu, vers la fin d'août, l'ordre de sa cour de rejoindre avec la totalité des forces russes qu'il avait dans la Haute-Italie, l'armée de sa nation qui venait de remplacer à Zurich celle de S. A. I. et R. l'archiduc Charles.

Les Russes, aussi étrangers aux Alpes que les Autrichiens peuvent l'être au Caucase, ont dû naturellement se laisser diriger dans cette expédition par leurs alliés, qui faisaient la guerre depuis long-temps dans les montagnes mêmes qu'il s'agissait de traverser. Aussi un état-major autrichien nombreux, et respectable à beaucoup d'égards, dirigea l'entreprise.

Il se présentait depuis Asti, trois directions principales. Une sur la droite par Novara, Côme, Chiavenna, le Splugen, Coire, Wallenstadt et Wesen; la seconde, au milieu, par Bellinzona, le St.-Gothard, Altorf et le canton de Schwitz; la troisième, à gauche, par Ivrée, Aoste, le Grand-St.-Bernard, Martigny vers le pays de Vaud.

Les Autrichiens déterminèrent le maréchal pour le St.-Gothard. Son corps effectif pouvait être de 16 mille hommes d'infanterie, 3 mille cosaques; à quoi ajoutant les bouches inutiles, on pouvait compter de 22 à 24 mille hommes. C'est dans la nuit du 13 au 14 septembre que tout ce corps s'achemina de Novare.

En suivant la direction de droite, il serait arrivé le

14 à Galerate, le 15 à Cômo........ Depuis la formation du projet, on aurait pu envoyer du Milanais à Cômo et Lecco toutes les munitions nécessaires, réunir sur ces deux points les bateaux pour en transporter une partie et acheminer les mulets avec le reste vers Chiavenna. L'armée, dans les journées des 16, 17 et 18, serait parvenue à Chiavenna, par de mauvais chemins à la vérité, mais en pays ami, et en passant *sous le climat d'Italie, au milieu de septembre*, des montagnes beaucoup moins hautes que celles qu'il a fallu forcer en Suisse ou traverser devant l'ennemi *au commencement d'octobre, sous le climat de Suisse.* L'armée se serait reposée le 19; on aurait acheminé, le 20, l'avant-garde et une partie du convoi, et le 22, on serait arrivé à Coire, par une belle route de montagnes, sans obstacles quelconques. L'arrière-garde et la queue du convoi y serait arrivée le 23; on n'aurait pas eu besoin d'un homme pour couvrir sa marche ni en queue ni en flancs. L'artillerie légère aurait été transportée par le lac jusqu'à Chiavenna, et non pas à dos de mulet pendant 16 à 17 jours. La route du Splugen aurait permis d'y mener des pièces de six livres et non pas de deux livres comme par le St.-Gothard. Enfin, arrivé à Coire, on aurait retrouvé des vivres et de grandes routes.

L'armée n'aurait donc eu que six jours de fatigue (de Cômo à Coire) à supporter, avec un repos entre deux, et sept jours de vivres à porter, dont quatre pouvaient l'être par le lac.

De Coire à Sarganz et Wesen, il y a deux jours de marche, l'avant-garde aurait donc été réunie à Hotze le 24, et toute l'armée le 25, à Galerate seulement

(entre Novare et Cômo), la direction de l'armée se déterminait. Or, du 15 au 24, il n'y a que neuf jours, et l'ennemi, incertain de la direction de Suwarof, n'aurait pas eu le temps de combiner son attaque.

Mais eût-il eu les mêmes succès, l'armée du maréchal arrivait fraîche et entière pour recueillir et soutenir l'armée de Hotze, et celui-ci, n'ayant pas besoin de détacher au-devant de Suwarof les corps des généraux Lincken et Auffemberg, aurait eu 6 mille hommes de plus pour soutenir sa position de Wesen à Utznach. On n'aurait donc pas dégarni la position de Korsakof de 5 mille Russes, pour renforcer Hotze, manœuvre qui a facilité à l'ennemi de forcer la position des Russes, et de prendre Zurich.

Dans ce plan, aucune supposition possible ne pouvait retarder d'une heure l'arrivée de Suwarof, ni compromettre en rien son armée, sa gloire, ni le fils de l'Empereur. Enfin, le 25 septembre, Suwarof et Hotze se fussent trouvés réunis avec 40 mille hommes, tandis que Korsakof occupait la position de Zurich avec 30 mille.

En prenant la route du St.-Gothard et d'Altorf, il fallait aller de Varèse à Altorf, toujours dans les montagnes; de Varèse à Bellinzona, il y a deux marches et le Mont-Cenis à traverser; de Bellinzona à Quinto, deux autres marches; de Quinto à Hospital, une forte marche et le St.-Gothard à forcer depuis une demi-lieue avant Airolo jusqu'à l'Hospital même.

A Bellinzona, une colonne de 6 mille hommes commandée par le général Rosenberg, allongea sa marche d'une journée en passant sur la droite par le val

Breugna, le Vogelberg, Santa-Maria, Dissentis jusqu'à Urseren, toujours dans des montagnes affreuses où il n'y a point de chemin pratiqué. Sa réunion avec le gros de l'armée à Urseren dépendait du sort d'une attaque entre Urseren et Tavetsch, et si cette attaque n'eût pas réussi, ce corps était obligé de redescendre à Coire par Dissentis et Ilantz, sans avoir aucune connexion ultérieure avec l'armée qui, affaiblie par là de 6 mille hommes d'élite, aurait eu cependant les mêmes difficultés à vaincre, les mêmes ennemis à repousser, et les mêmes défilés à masquer.

Ce ne fut que le 23 que l'on força d'une part le St.-Gothard, de l'autre le passage d'Urseren. La cause de ce retard fut le manque des mulets destinés au convoi, qu'on attendit inutilement quatre jours à Taverna, et qu'on remplaça enfin par des chevaux de cosaques, au moins en grande partie.

Les Russes, peu accoutumés aux montagnes, perdirent inutilement beaucoup d'hommes en attaquant le St.-Gothard par la grande route et directement; leur avant-garde, destinée à tourner cette montagne par la droite et par des hauteurs plus élevées que l'hospice, ne s'étant résolue que tard à escalader ces hauteurs prodigieuses, et l'ayant fait avec beaucoup de lenteur.

Le général Rosenberg, arrivé à temps pour cela, au-dessus du village d'Urseren, aurait pu attaquer l'ennemi deux heures plus tôt, ce qui aurait mis entre deux feux tous les Français qui étaient dans la vallée, épargné une seconde affaire au gros de l'armée en arrivant à Hospital, et fait faire beaucoup de prisonniers.... Dans tous ces retards, on doit le dire, il y

eut plus de fatigue et d'inexpérience de ce genre de guerre que de mauvaise volonté ou de manque de courage de la part des troupes.

Réunie à Urseren, l'armée se trouva arrêtée par un nouvel obstacle aisé à prévoir. C'était la rupture d'une des deux arches qui soutiennent le chemin immédiatement après le pont du Diable. Si l'ennemi avait rompu complètement ces deux arches et le pont du Diable, j'affirme que nous n'avions aucun moyen de les réparer, et qu'il ne nous restait d'autre parti à prendre que de repasser le St.-Gothard, ou de descendre par Dissentis et Ilantz à Coire. Cela était d'autant plus facile à l'ennemi, qu'il eut toute la nuit pour cette opération, et qu'il pouvait se retirer partie par le Valais, partie par-dessus les montagnes qui tournent sur la gauche le pont du Diable (une partie de ses forces a suivi ces deux chemins). Il a donc été au pouvoir de l'ennemi en ce moment de faire avorter l'entreprise. Rosenberg, par ce motif, n'aurait donc pas dû perdre inutilement deux heures dans l'attaque d'Urseren, et surtout il aurait dû ne pas laisser passer la nuit entière sans occuper ce pont, qui n'est qu'à un gros quart-d'heure d'Urseren.

Après avoir très-mal réparé cette arche, l'armée se remit en marche le 24, seulement à 5 heures du soir, et arriva à Wasen, bien avant dans la nuit. Le 25 (c'était le septième jour de marche dans les montagnes et le huitième pour la colonne de Rosenberg), elle arriva le matin vers les 9 heures à Steig, où elle fit sa réunion avec le corps d'Auffemberg, de 2 mille Autrichiens, qui y était descendu depuis Dissentis par le val Maderan.

Le général Auffemberg, suivant le plan concerté, *avait débouché dans la vallée d'Uri*, *le* 24, *comme on en était convenu;* le corps d'Auffemberg se trouva pendant 24 heures aux prises vers Amsteig avec 2 mille hommes venus d'Altorf, et plus de 4 mille qui revenaient de Wasen, de sorte que, sans la résolution de ce brave général, tout son corps était fait prisonnier, et l'ennemi, maître des hauteurs qui dominent le Steig, y arrêtait de nouveau l'armée russe, qui n'y arrivait que fatiguée et en colonne sur deux hommes de front; il eût fallu de nouveau reprendre le chemin d'Urseren, Dissentis, Ilantz et Coire.

Le même jour, 25, l'armée continua sa route vers Altorf, où elle arriva vers midi : on y passa toute cette journée sans reconnaître l'ennemi qui était sur la rive gauche de la Reuss et tenait le pont de Séedorf, ni Fluelen qui était son point d'embarquement. On fit la faute de ne pas chasser l'ennemi de la vallée, on ne reconnut pas même sa force, pour y proportionner le nombre de troupes destiné à couvrir le convoi dont dépendait absolument la subsistance et par conséquent l'existence de l'ármée; car tous les comestibles de la vallée d'Uri, depuis le St.-Gothard au lac, n'auraient pas nourri 5 mille hommes un seul jour. En négligeant de se porter sur Fluelen, on perdit l'occasion de saisir tout ce que les Français y avaient amené pour l'embarquer sur les bateaux qu'ils avaient mandés, à cet effet, de Lucerne, et que la violence du vent contraire avait empêchés d'arriver. On y aurait probablement trouvé des vivres, dont on manquait absolument.

A cette époque, le 25 au soir, la chaîne de convois

s'étendait encore depuis Airolo jusqu'à Altorf, et pouvait être attaquée à Airolo, depuis le Valais, par le val Bedreto; à l'Hospital et Urseren par le Furca; à Wasen par la vallée de Gadmen, qui y conduit, depuis l'Ober-Hasli, et par laquelle les Français, deux mois auparavant, avait chassé les Autrichiens de Wasen; enfin au bas de la vallée de la Reuss par le corps ennemi qu'on y avait laissé du côté de Séedorf et de Fluelen, et par les renforts qu'on pouvait lui envoyer, tant par le lac que du canton d'Underwald. Strauch avec ses 5 mille hommes couvrait les environs du St.-Gothard, qu'il ne tarda pas à abandonner de peur d'être coupé d'Italie; deux bataillons masquaient la vallée qui descend à Wasen, et cinq bataillons couvraient l'entrée du Schachenthal et la Reuss au-dessus du Schachenbach. Sur aucun de ces points on ne pouvait connaître la force de l'ennemi, dont on était séparé par des montagnes effroyables qui interdisaient toute reconnaissance.

Le 26, l'armée se remit en route pour aller à Mutten par Burglen et le Schachenthal; elle marchait depuis sept jours dans les Hautes-Alpes, sans pouvoir se faire encore une idée des difficultés qui l'attendaient; elle avait suivi jusque là des routes escarpées et pénibles; mais enfin c'était des routes pavées et d'une largeur médiocre. Ici il fallut traverser une montagne sans chemin et sans habitation, qui demande huit heures de temps à un piéton isolé, et qu'aucune partie de l'armée n'a fait en moins de 12 à 14 heures. C'était après de longues fatigues, presque nu-pieds et mal nourrie, que l'armée devait faire cette pénible tâche; aussi une

faible partie de l'avant-garde put arriver le 26 à Mutten, après 14 heures de marche; le reste bivouaqua sur le revers de la montagne, et le gros de l'armée ne la passa qu'en deux jours. Beaucoup de chevaux y périrent ou furent estropiés, et ce n'est que le 28, et même en partie le 29, que toute l'armée y fut rendue avec une partie du convoi. A ces difficultés, il faut ajouter que le chemin étant presque partout de nature à ne laisser passer qu'un homme de front, le développement de la moitié de l'armée, tant hommes que chevaux, tenait depuis Altorf jusqu'à Mutten; de sorte que la tête était arrivée à Mutten que la queue était encore à Altorf. Ce même inconvénient a eu lieu presque partout, depuis Altorf jusqu'à Ilantz, par la route que les circonstances ont engagé à prendre.

*Le projet avait été d'attaquer toute la ligne des Français au-devant de la Limmat*, le 26, *tandis que Suwarof arrivant lui-même le* 26 *à Schwitz ou Einsielden, attaquerait les Français vers ce dernier point*, après avoir été renforcé par le général Lincken, qui devait venir le joindre d'Ilantz par le Sernsthal, Glaris, le Klonthal et le Bragel à Mutten. On voit encore que par une suite nécessaire des mauvais chemins et de la résistance de l'ennemi, Suwarof ne pouvait attaquer l'ennemi vers Einsielden que le 28 et le 29, et cette considération seule prouve le vice d'un plan aussi compliqué.

Mais un nouvel événement, quoique si simple qu'il était très-facile à prévoir, vint apporter un obstacle d'une nature bien plus alarmante à l'exécution ultérieure du projet. C'était la déroute complète de

l'armée combinée de Korsakof et de Hotze, arrivée le 25 et le 26 : par là l'armée de Korsakof se trouvait rejetée au-delà du Rhin, celle de Hotze à St.-Gall et au lac. On apprit cette nouvelle le 27 au matin par les paysans, et le même jour elle fut confirmée par une lettre du général Lincken, que cette nouvelle avait retenu à Schwanden, une lieue au-dessus de Glaris.

Il était impossible de revenir sur ses pas ; on ne pouvait avec un corps épuisé de fatigue et de faim, éparpillé, sans souliers, sans cavalerie, sans artillerie et sans munitions, se risquer du côté de Schwitz, ayant entre soi et l'armée qu'on voulait rejoindre, l'armée victorieuse des Français (on ne savait pas même de quel côté elle s'était retirée). Il n'y avait qu'un seul parti, c'était d'aller par le chemin le plus court vers Glaris rejoindre Lincken et les débris de l'armée de Hotze, qui avaient dû naturellement se porter vers Wallenstadt. Mais cette résolution devait être exécutée sans délai, et l'on aurait dû, dès le 27, après-midi, envoyer occuper la montagne du Bragel par une avant-garde, la faire suivre le 28 par les troupes à mesure qu'elles avançaient, pousser sans délai jusqu'à Glaris, s'y réunir avec Lincken ; et, suivant les circonstances, forcer le passage par Mollis et Wesen vers le Toggenbourg et Sarganz ; ou par le Kerenzen le long de la rive gauche du lac de Wallenstadt, marcher à Wallenstadt et Sarganz, ou enfin, si l'ennemi était trop fort, se retirer vers Coire par l'affreux chemin, mais devenu le seul, qui conduit de Glaris à Coire, par-dessus la montagne, entre Elm et Paniz. Au lieu de cela, on envoya seulement 300 cosaques le 28 au matin, qui pas-

sèrent le Bragel, mais furent bientôt repoussés par environ 900 Français, qui étaient entrés dans le Kloenthal. Le soir du 28 on fit marcher seulement la brigade d'Auffemberg réduite à 1,700 hommes, qui trouva les Français en possession du Bragel. Ce ne fut que le 29 au matin qu'Auffemberg put les chasser et les poursuivre jusqu'au défilé, entre le lac de Kloenthal et la montagne. Les Français y tinrent jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde russe, forte de 2 mille hommes environ, qui arriva seulement le 30, et qui les repoussa vers l'entrée de la nuit jusqu'à une petite hauteur très-forte à l'autre extrémité du petit lac de Kloenthal, conjointement avec le reste de la première colonne, qui était venue appuyer l'avant-garde russe. Le lendemain matin, 1er octobre, il fallut emporter cette hauteur, qui coûta beaucoup d'hommes, et qu'on aurait eu la veille si l'on avait poursuivi son avantage.

Pendant que ces affaires se passaient, le général Lincken, n'ayant rien appris de positif de l'armée de Suwarof et de son arrivée dans le Muttenthal, *qu'il pouvait cependant regarder comme certaine, puisque le maréchal lui avait mandé d'Altorf, le* 25, *qu'il partirait le* 26 *pour Mutten*, avait abandonné le pôste de Schwanden, le 29 septembre, pour se retirer précipitamment à Ilantz et Coire par-dessus les montagnes de Paniz. Par cette retraite, il laissait à l'ennemi la faculté de se porter en force vers Kloenthal, d'enfermer la totalité de l'armée de Suwarof dans des défilés dix fois pires et dix fois plus longs que les fourches Caudines, et de la contraindre à se rendre prisonnière à des forces inférieures. Cette faute grave compromettait de

nouveau le salut de l'armée russe; mais heureusement les Français n'étaient pas en forces (1). Le 1er octobre, la première division les poussa jusqu'au delà du Nesthal et de la Linth, dont ils brûlèrent le pont. Malgré cela on les poursuivit à Mollis, dont on se rendit maître, et qu'on abandonna dans la nuit du 1er au 2 octobre.

La difficulté de passer la Linth sans pont, l'abandon de Glaris par le général Lincken, l'ignorance absolue où l'on était si Wallenstadt et Sarganz étaient encore occupés par les Autrichiens, la crainte d'être attaqué à la fois du côté de Wesen, du côté de Næfels, tandis que l'arrière-garde serait poursuivie en queue depuis Schwitz, firent abandonner le projet de marcher directement à Wallenstadt, soit par Wesen, soit par Kerenzen, et adopter celui de se retirer par Glaris, Schwanden, la montagne de Paniz, Ilantz et Coire. C'était une route affreuse : la montagne était plus mauvaise encore que les précédentes, et trois jours de neige augmentaient encore la difficulté. Auffemberg ouvrit la route le 2, passa la montagne le 3, et arriva à Coire le 5. Le maréchal Suwarof n'y est arrivé que le 7 avec l'avant-garde. Il avait été obligé d'attendre à Glaris la division de Rosenberg, qu'il avait laissée en arrière à Mutten : cette division, attaquée par 6 à 8 mille hommes venus de Schwitz, et probablement de Lucerne, a battu complètement l'ennemi le 1er octobre, lui a fait mille prisonniers et tué ou blessé au moins autant de monde. Il n'est pas à croire qu'elle éprouva d'autre

---

(1) Il n'y avait là que la faible brigade Molitor, réduite par des pertes multipliées à 17 ou 1,800 hommes.

échec en fermant la marche que celui de perdre quelques malades, quelques blessés et quelques traîneurs. La perte totale a été peu considérable; mais l'armée en totalité arriva à Coire dans le plus cruel état de fatigue, de dénûment et d'épuisement où une armée puisse être.

Si l'on réfléchit sur les difficultés inséparables du chemin qu'on avait préféré, sur l'incertitude des événemens militaires desquels on faisait dépendre la réussite du projet, sur l'impossibilité de se retirer en cas de malheur ou de forcer les passages qui menaient à Glaris, si les Français avaient le temps de les occuper en forces, on sera à même de juger le mérite réel de ce plan compliqué, qui a exposé si évidemment le salut de l'armée de Suwarof, pour le faible avantage (au cas que tout allât comme on l'avait supposé) d'attaquer l'ennemi sur son flanc droit, au lieu de l'attaquer de front avec Hotze.

Pour mieux apprécier le projet qui a si mal réussi, il n'est pas inutile de remarquer que l'infanterie russe, brave au-delà de toute expression, et excellente pour charger en plaine à la baïonnette, ne savait pas alors tirer un coup de fusil, et avait une inexpérience totale de la guerre de montagnes; il y avait une très-grande quantité de chevaux, de bagages, etc.; et, au contraire, pas un pionnier.

Je ne parlerai pas pour le moment des avantages du troisième plan, qui consistait à porter l'armée de Suwarof par le Grand-St.-Bernard dans le Valais. Il ne serait pas difficile de démontrer qu'il était le meilleur; car Suwarof, aidé par le corps de Haddick, de 5 mille

hommes, qui était dans le val d'Aoste, et par les corps de Strauch, de Victor et de Rohan, qui auraient pénétré dans le Haut-Valais par le Simplon, au nombre de 7 mille hommes, eût été avant la fin du mois de septembre à 40 lieues en arrière de l'armée de Masséna, qui eût été forcé de revenir précipitamment vers Soleure, en abandonnant successivement toutes les positions qu'il avait défendues si long-temps contre les Autrichiens; que la délivrance de la Suisse était opérée, et que le Valais étant évacué par l'ennemi, le Haut-Milanais et le Haut-Novarrais eussent été désormais à l'abri de toute inquiétude de la part des Français.

FIN DU TOME DOUZIÈME DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE XV.

### CAMPAGNE DE 1799. — SECONDE PÉRIODE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

## *Errata du tome 12.*

Page 263, *ligne* 19, *supprimez* la.
268 —— 23-24, *lisez*, étaient précipités dans le gouffre de la Reuss par ceux même qui les suivaient.
272 —— 9, *au lieu de* Taedi, *lisez* Toedi.
— —— 29, ——— Wichleh, *lisez* Wichlen.
317 —— 20, ——— non compris les garnisons, *lisez*, non compris le corps de Haddick et les garnisons.
329 —— 12, ——— 38 bataillons 24 escadrons, *lisez*, 58 bataillons 54 escadrons.
— —— 14, ——— 30 mille, *lisez*, 38 mille.
334 —— 3, ——— l'ennemi allait, *lisez*, les Français allaient.
352 —— 15, *supprimez les mots*, ainsi que le col de Tende.
362 —— 5, *au lieu de* 15 millions, *lisez*, 15 milliers.
370 —— 18, ——— cette conduite, *lisez*, cette résolution.
376 —— 5, ——— Donau, *lisez*, Donau-Eschingen.
— —— 13-14, *au lieu de* il devait donc en même temps avoir l'œil ouvert, *lisez*, il devait donc avoir l'œil ouvert en même temps.

## *Errata dans les émargemens.*

Page 368, *ligne* 4, en marge, placez ce titre. — Démêlés entre les généraux alliés ; projet de Suwarof.
369 —— 11, *id.* *id.* — L'Archiduc y fait des objections.
— —— 27, *id.* *id.* — Suwarof se retire en Bavière.
371 —— 3, *id.* *id.* — Observations sur le dénoûment de la campagne.
371 —— 12, *id.* *id.* — Opérations de Lecourbe sur le Bas-Rhin.
379 —— 6, supprimez le titre en marge.
— —— 15, placez en marge le titre. — Starray est envoyé à son secours.
383 —— 6, le titre doit être transporté à la page 382, ligne 20.





